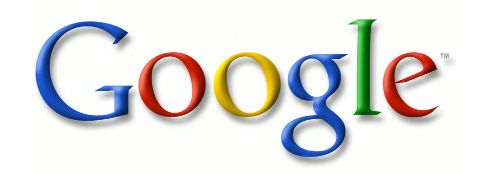
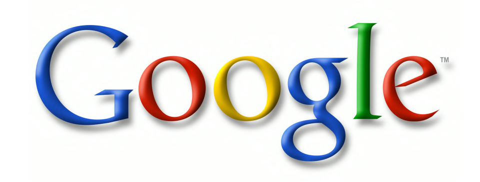






J. SALVADOR

SA VIE

SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

J. SALVADOR

Histoire des Institutions de Moise et du peuple Hébreu. 3e édition . . . . 2 vol.

Jésus-Christ et sa doctrine. Histoire de la naissance de l'Église et de ses progrès durant le Ier siècle . . . . 2 —

Histoire de la domination romaine en Judée 2 —

Paris, Rome, Jérusalem, ou la question religieuse au XIXe siècle. 2e édition . . . . 2 —

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc. 3

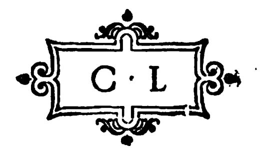
J. SALVADOR

SA VIE

SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES

PAR

LE COLONEL GABRIEL SALVADOR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1881

JOSEPH SALVADOR

SA VIE, SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES

INTRODUCTION

I

Paris, Rome, Jérusalem, quels noms plus glorieux et plus retentissants à évoquer sur la scène religieuse, politique et philosophique, quelles plus saisissantes personnifications des besoins du présent, des enseignements du passé, des espérances de l'avenir !

C'est en 1859, à une époque déjà si éloignée de nous par tous les événements écoulés depuis, qu'a été publié le livre de M. Salvador, *Paris, Rome, Jérusalem*, dont un pieux devoir nous impose aujourd'hui le triste soin de faire paraître la seconde édition à laquelle l'auteur, si regretté par tous ceux qui l'ont connu, achevait de mettre la dernière main au moment où la mort l'a pris à la fin de son œuvre.

Plusieurs années après la première publication un

écrivain éminent, un des maîtres les plus écoutés de la critique philosophique, en commençant dans le *Journal des Débats* une série d'articles qui ont formé une étude complète des diverses parties de l'œuvre de M. Salvador, s'exprimait ainsi : « Il y a des hommes pour qui la postérité commence avant la mort et qui peuvent attendre de leurs contemporains un jugement aussi impartial que de la génération la plus reculée. Ce sont les écrivains restés étrangers par leur vie comme par leurs travaux aux passions de leur temps; ce sont les esprits patients et désintéressés qui, poursuivant dans les régions supérieures de la pensée quelque noble et difficile entreprise, ont réussi à la conduire à son terme et ne se sont arrêtés qu'après avoir dit leur dernier mot. S'il y a quelqu'un aujourd'hui, en France, qui soit placé dans cette condition, c'est assurément M. Salvador. Depuis bientôt un demi-siècle qu'il a commencé sa carrière, il poursuit sans relâche le même dessein ; il vit renfermé dans une seule pensée dont le développement continue à travers tous ses ouvrages comme s'ils n'étaient en réalité que des parties inséparables d'une œuvre unique. Ce n'est pas que M. Salvador ait été indifférent ou inattentif aux événements considérables et quelquefois terribles dont notre génération a été témoin ; mais dans l'espace immense qu'embrassent ses recherches, devant la grandeur éternelle du problème qu'il examine, le présent n'est qu'un corollaire du passé et une pré-

misse de l'avenir. Quel est en effet le but que s'est proposé l'auteur de *Paris, Rome, Jérusalem?* Considérant avec raison comme une force toujours vivante, toujours active, ce qu'il appelle la *religion des Écritures*, cette vieille foi du Sinaï qui, après avoir produit successivement la nation et le culte des Hébreux, l'Évangile et toutes les variétés du christianisme, le Coran et les sectes musulmanes, pénètre encore aujourd'hui l'esprit, les mœurs, les institutions des peuples les plus civilisés de la terre, il s'en est constitué à la fois l'historien, le juge et le prophète ; il a voulu montrer ce qu'elle a été depuis son origine jusqu'à notre siècle, ce qu'elle est devenue sous l'empire de la société nouvelle créée par la Révolution et quel rôle lui est réservé dans l'avenir. Chacun des ouvrages de M. Salvador marque une des étapes qu'il a parcourues.

» Dans l'histoire des *Institutions de Moïse*, nous assistons pour ainsi dire à la naissance du peuple hébreu ; nous le voyons dès le berceau, marqué par la religion d'une empreinte ineffaçable, recevant d'elle ses mœurs, ses lois, son gouvernement, sa nationalité, tandis que la religion de son côté ne semble vivre que par lui et dans lui.

» Le livre qui a pour titre *Jésus-Christ et sa doctrine* nous représente le vieux dogme et l'antique législation consacrée par le Pentateuque luttant contre une religion nouvelle qui, à l'abri même de leur autorité, en invoquant les noms de Moïse et

des prophètes, travaille à les détrôner et à prendre leur place.

» La même foi politique et religieuse, le même esprit des Écritures opposant héroïquement une poignée d'hommes, les restes sanglants d'un petit peuple mutilé et opprimé, aux forces réunies du paganisme, c'est-à-dire à la puissance des Césars, tel est le spectacle qu'offre à nos yeux l'*Histoire de la domination romaine en Judée*. Enfin *Paris, Rome, Jérusalem*, c'est le dénouement de ce drame qui après trois mille ans de durée n'est pas encore fini; c'est la conclusion de ce syllogisme en action, c'est la liquidation du présent aussi bien que du passé, et le programme de l'avenir.

» L'œuvre que M. Salvador s'est imposée se trouve donc accomplie. Son œuvre est là, devant nous, tout entière, arrivée à son dernier terme de maturité; et comme les idées et les passions qu'elle met en mouvement, formant en quelque sorte le fonds même de la conscience religieuse de l'humanité, ne sont pas susceptibles de se modifier sensiblement par les progrès de la science, nous avons pour les juger autant de titres que nos arrière-neveux[1]. »

1. Sous le titre de *Philosophie et Religion*, M. Franck a réuni les principaux articles de critique publiés par lui dans le *Journal des Débats* et dans le *Journal des Savants*; sa remarquable étude des travaux de M. Salvador tient une importante place dans ce recueil. On y trouve aussi les plus curieux documents relatifs à l'influence exercée dans le rationalisme religieux du XII[e] siècle par un des plus illustres pères de l'Hébraïsme, le célèbre rabbin Mai-

II

Cette rapide biographie d'une touche si ferme et si colorée, où le savant professeur du Collège de France, pour bien faire connaître l'écrivain en traçant les traits les plus essentiels de l'homme, a peint « un caractère plein d'originalité et de force dont la pensée pourrait bien n'être qu'une émanation » ; cette critique si philosophiquement approfondie où, devançant le temps, M. Franck appréciait, il y a tantôt vingt ans, avec le respect, mais aussi avec la sévère impartialité qu'il n'est guère d'usage de pratiquer qu'envers les morts, les facultés de nature et de réflexion chez M. Salvador et l'emploi qu'il en avait fait dans son œuvre, la reproduire en entier, ce serait sans contredit une introduction bien appropriée à cette œuvre. Mais, pour si autorisée qu'elle soit, on n'aurait ainsi qu'une appréciation individuelle de l'œuvre de M. Salvador, de la part qui lui a été attribuée dans l'étude de ce mouvement religieux dont il fut un des premiers à signaler, en notre pays, l'inévitable réveil. Afin de fournir plusieurs éléments à l'évaluation qui pourra en être faite plus tard,

monide, dont un éminent orientaliste de notre temps, aussi de race juive, M. Munk, a vulgarisé l'enseignement en collectionnant et faisant passer dans notre langue les divers traités qui composent le *More Nebouchim* ou *Guide des Égarés*.

il y a, pour cette appréciation future, avantage à rappeler les divers jugements qui en ont été portés par les organes les plus considérables de la critique contemporaine, suivant les divers points de vue où elle était placée, suivant les différentes croyances, les opinions variées dont elle était la multiple expression.

De plus, cette sorte de revue rétrospective, ces contrastes de critique où la religion, la politique, la philosophie, l'histoire, sont tour à tour en scène, peuvent fournir aussi quelques intéressants indices des vicissitudes déjà manifestées durant cette période d'un demi-siècle dans les idées, les sentiments et les faits relatifs à l'évolution religieuse dont le développement avant d'être accompli aura encore à traverser de longues et laborieuses péripéties.

LOI DE MOISE

OU

SYSTÈME RELIGIEUX ET POLITIQUE DES HÉBREUX.

Préface. — Caractère de la critique des journaux. — Doctrines de l'abbé de La Mennais. — *Le Drapeau blanc.* — *La Quotidienne.* — *Le Constitutionnel.* — M. Salvador est-il juif? — Son origine. — Ses études au lycée, à la Faculté de médecine de Montpellier. — Son arrivée à Paris. — Causes de la nouvelle impulsion donnée à ses travaux.

I

Sous la Restauration, cette brillante intermittence de la révolution française, malgré les tentatives réactionnaires d'un parti persistant encore, qui croyait de bonne foi le salut social attaché à la résurrection de l'ancien régime, avec ses pratiques mortes et ses abus ensevelis, les idées du régime nouveau comprimées par les faits, durant la période impériale, venaient de reprendre un énergique et libéral essor.

Entre ces jeunes gens que le midi de la France

envoyait à Paris, comme un contingent fécond dont les vives ardeurs, dans les voies renouvelées de la science, de l'histoire, de la politique, avaient aussi de nouvelles illustrations à conquérir, l'un d'eux, entraîné par une puissante impulsion intérieure, dont lui-même dans une sorte d'autobiographie morale a indiqué les primitives causes, s'éloignait de la carrière scientifique où ses essais avaient déjà attiré l'estime des maîtres. Se séparant d'amis dont le libéralisme estimait que l'époque actuelle avait dans l'ordre matériel des besoins plus urgents, dans l'ordre politique des libertés plus nécessaires à poursuivre, et que professer en religion une philosophique tolérance, c'était faire montre d'une suffisante sagesse, lui, semblait revenir en arrière.

Mais sans crainte de ne pas se retrouver assez tôt avec les hommes et les choses de son temps, le jeune penseur pressentait déjà que le dix-neuvième siècle, après avoir accompli de si grands changements dans l'ordre civil et politique, serait aussi inévitablement ramené à traiter à nouveau la question religieuse si intimement liée à toutes les vicissitudes de la société humaine. Ses réflexions le conduisaient à croire que, sous le rapport des connaissances positives et au point de vue particulier de l'histoire, la question religieuse était l'une des plus arriérées et des plus dignes d'exercer l'esprit de recherehe, d'analyse, de recomposition.

II

« Je résolus, dit M. Salvador, de reprendre à leurs sources les faits, les traditions, les images qui sont la base et la substance des institutions religieuses établies; il m'importait de remonter aux causes des interprétations et des applications pratiques si différentes que ces faits et ces traditions avaient reçues. »

Pour retrouver la lumière à travers ces causes obscurcies par de si lointains et si nombreux événements, pour aller à l'encontre d'opinions qui, appuyées sur les autorités les plus hautes et sanctionnées par le temps, semblaient assurées d'une incontestable possession d'état, il fallait à la fois une *voyance* pénétrante et une ferme volonté.

Ce n'est pas sans raison qu'en publiant son premier essai, M. Salvador pouvait écrire en 1822[1]:

« Moïse serait effrayé lui-même des préjugés qui se sont attachés à son nom, et des abus qu'on a voulu consacrer par l'autorité de ses écrits. L'auteur du système d'ordre public le plus savant et le plus simple qu'on ait réalisé jusqu'à nos jours; le fondateur de la première république connue; l'homme qui, après avoir brisé les chaînes sous lesquelles un

1. *Loi de Moïse ou Système religieux et politique des Hébreux;* Paris, 1 vol. in-8°. Riban, 1822.

peuple gémissait, s'efforça de développer son intelligence, lui fit jurer une Constitution fondée sur l'égalité des droits et lui enseigna que la loi seule ou la raison généralement reconnue doit commander en maître, s'est vu travestir en apôtre de l'ignorance, du privilège et du despotisme[1].

» J'ai pensé qu'il serait d'une haute importance de détruire cette erreur, de réunir dans un même cadre et de coordonner une foule de questions qui ne peuvent être considérées isolément qu'avec beaucoup de désavantage, de démontrer enfin d'une manière rigoureuse que la plupart des idées modernes sont renouvelées en d'autres termes et sous d'autres formes de l'antiquité sacrée, et que la cause de la liberté est non seulement la plus raisonnable et la plus morale de toutes, mais aussi la plus religieuse et la plus divine. »

III

A cette époque, la critique de la presse militante n'avait pas encore atteint cette hauteur d'esprit, cette indépendance de jugement qui l'ont distinguée depuis.

Elle était alors comme une arme aux mains de la

1. « Il n'y eut jamais une plus belle *constitution* d'État que celle où vous verrez le peuple de Dieu. » Bossuet, *Politique sacrée*, liv. I.

polémique journalière entre les divers partis politiques.

Parmi les *différents* articles publiés à l'occasion du livre de M. Salvador, celui du *Constitutionnel* est le plus curieux, non pas tant à cause de son appréciation philosophique et littéraire que pour les transparentes allusions à la guerre d'intervention en Espagne, la grande question politique du moment. On y retrouve aussi les réponses indirectes aux doctrines, alors absolutistes, de l'abbé de La Mennais préconisées en ces termes par *le Drapeau blanc* (25 janvier 1823) :

« La vraie politique, la politique religieuse qui a régi le monde depuis qu'il existe, jusqu'à ce temps où un orgueil insensé a voulu que ce monde, ouvrage de Dieu, devînt la propriété exclusive de l'homme, non seulement il appartient aux prêtres de s'en mêler, mais par cela même qu'ils savent mieux ce qui est du ciel, ils savent aussi mieux que personne ce qui appartient à la terre. »

Voici quelles instructions lui donnait le plus ardent défenseur du catholicisme, le plus fougueux théologien de ce temps :

« Qu'on ne s'y trompe pas, écrivait l'abbé de La Mennais à ce journal (18 avril 1823), la question qui agite la société n'est pas de savoir quel est l'homme qui occupera telle ou telle place, mais qui l'emportera de l'athéisme ou de la religion, de l'anarchie ou de la royauté. Dans cette guerre décisive le pouvoir

jusqu'à ce jour est resté neutre et c'est remplir un devoir que de lui rappeler les siens. »

Et peu de jours après (18 mai 1823) : « L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cette longue rébellion de l'*homme souverain* contre toute espèce d'ordre. On commença par l'affranchir de l'obéissance à l'autorité religieuse, c'est-à-dire qu'on le fit Dieu, on l'affranchit ensuite de l'obéissance au pouvoir politique, c'est-à-dire qu'on le fit Roi, et ces deux choses sont inséparables. »

En citant dans l'article du *Constitutionnel* les passages les plus significatifs à rappeler, n'était leur date (20 février 1823), certains traits sembleraient empruntés à de plus tristes et plus récentes circonstances.

« De tous les législateurs dont les peuples ont gardé le souvenir, il n'en est point qui mérite une attention plus réfléchie que le législateur des Hébreux...

» Dans tous les temps, la loi de Moïse a été l'objet de curieuses investigations, mais il était réservé à un historien de notre époque de la soumettre à une complète analyse et de fixer irrévocablement l'opinion à cet égard.

» Telle est l'entreprise que M. Salvador a conçue avec maturité et exécutée avec succès. Son ouvrage est intitulé : *Loi de Moïse ou système religieux et politique des Hébreux.*

» La législation hébraïque y est développée avec

une sagacité remarquable. Cet ouvrage, écrit avec talent, sera recherché comme une des meilleures productions du temps actuel.

» Il fera oublier la plupart de celles qui ont paru sur le même sujet sans en excepter l'ouvrage du comte Pastoret qui occupe un rang plus élevé dans la hiérarchie politique que dans la république des lettres...

» Si nous pouvions persuader aux partisans des doctrines serviles de lire avec soin la *Loi de Moïse, nous croirions* avoir beaucoup fait pour leur conversion. Ils y verraient que les éléments du gouvernement constitutionnel datent d'un peu loin et que les descendants d'Abraham ne connaissaient ni les privilèges féodaux ni l'accumulation des grandes propriétés.

» Les Juifs avaient même leurs orateurs, qui sous le nom de prophètes dénonçaient les abus et réclamaient avec fermeté l'exécution des lois. Ces orateurs étaient aussi traités de révolutionnaires par les fanatiques de l'époque et ils furent souvent exposés à de violentes persécutions. Jérémie nous en est un exemple.

» Ce saint prophète n'approuvait pas la guerre qui allait éclater entre les Juifs et le roi de Babylone. Il se prononçait hautement contre la rupture et prédisait dans les rues et les carrefours, et jusque sur les parvis du Temple, les calamités qui en seraient l'inévitable conséquence... Les partisans

la guerre ne manquaient pas de le signaler comme un mauvais citoyen, comme un fauteur de troubles et de conspiration. Ces hommes irrités dirent au Roi : qu'on fasse périr Jérémie, il affaiblit le courage des gens de guerre et du peuple. Il ne cherche pas notre prospérité, mais notre mal.

» Le Roi ne put résister à leur demande, Jérémie fut jeté en prison d'où il ne sortit que pour exprimer de nouveau ses pensées dans ses poétiques lamentations sur les malheurs de son pays. »

De bien douloureux événements n'ont-ils pas donné lieu de répéter naguère cette antique parole de Salomon : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

« Les prophètes juifs, continue *le Constitutionnel*, étaient les défenseurs des intérêts populaires et formaient un parti d'opposition qui élevait une forte barrière contre l'envahissement du despotisme et la violation des lois fondamentales de l'État.

» Peuple chargé d'iniquités, s'écriait Isaïe désolé des abus qui avaient perverti la constitution de l'État, tu irrites par tes mépris le saint d'Israël ; aussi ta tête souffre et ton cœur reste languissant : reviens à la voix de ton Dieu, prête l'oreille à la *loi ;* sinon tu périras. »

Puis, s'adressant aux ministres, le prophète ajoute :

« Les principaux du peuple sont méchants et semblables à des larrons ; chacun d'eux aime les présents et court après les récompenses, c'est pourquoi

le puissant d'Israël a dit : Je les punirai, je me vengerai, et je rétablirai les juges d'Israël tels qu'ils furent la première fois et les conseillers tels qu'au commencement. »

Ces paroles d'Isaïe prouvent, suivant le journal libéral, que les Israélites avaient des idées justes sur la responsabilité des conseillers de la couronne : cette responsabilité, si nécessaire dans un pays libre, n'était pas chez eux une chimère, et il en cite Achitopel pour exemple.

Puis, continuant à chercher d'opportunes armes dans le livre dont il fait le compte rendu, il poursuit ainsi :

« C'est toujours dans le même sens, dit M. Salvador, que les prophètes bien inspirés prêchent le peuple. C'est pour le triomphe de la loi sur l'arbitraire ; du désintéressement sur l'avidité ; de la liberté sur la servitude, qu'ils déploient une véhémence sans mesure, car leur imagination bizarre et fougueuse franchit en un clin d'œil et la terre et les cieux pour y puiser les images les plus propres à frapper les esprits et à communiquer leur enthousiasme. »

Mais ce n'est pas seulement ces tribuns sacrés que l'on indiquera ainsi par insinuation comme modèles aux députés libéraux, on va faire aussi par ce même moyen échec à la charte octroyée.

On trouve dans les livres saints le premier exemple d'une constitution proposée au peuple et libre-

ment acceptée. C'est au nom de Dieu que parle le législateur et l'alliance est fondée sur la réciprocité du serment.

Peu de temps avant sa mort, quand le livre de la loi fut achevé, Moïse, dont *le Constitutionnel* rapporte les paroles, — parla ainsi au peuple :

« Conservez les conditions de cette alliance et exécutez-les, afin que tout ce que vous ferez soit fait avec intelligence. Vous êtes tous appelés aujourd'hui, vos chefs de tribus, vos anciens, vos officiers civils et tout homme d'Israël, même le scieur de bois et le puiseur d'eau, afin que vous entriez dans l'alliance de Jéhovah et que vous fassiez serment d'être fidèles à vos promesses comme il jure lui-même d'accomplir tout ce qui vous a été promis. »

En faisant cette citation, *le Constitutionnel* ne prévoyait pas encore qu'on y trouverait plus tard une sanction à la légitimité du suffrage universel.

Il est évident, fait remarquer le politique critique, que les idées de Moïse sur le pouvoir constitutif des sociétés étaient bien différentes de celles de l'abbé de La Mennais, de M. de Bonald et des ministres de la Sainte-Alliance. Il ne pensait pas que le principe monarchique fût compromis parce qu'au lieu d'imposer une constitution au peuple on la présentait à sa libre acceptation, et certes le roi du ciel peut bien servir d'exemple aux rois de la terre.

Mais ce n'est pas tout : Josué dans les derniers jours de sa vie confirma de nouveau l'alliance na-

tionale; en proposant au peuple de nouveaux statuts, il écrivit toutes ces paroles dans le livre de la loi, et, ayant fait placer une grande pierre sous un chêne devant le sanctuaire où les anciens du peuple étaient réunis, il s'écria : « Hommes Hébreux, que cette pierre serve à jamais de témoignage pour tout ce qui a été dit. »

C'est ainsi qu'au milieu d'Israël, à Sichem, il y a trente-trois siècles environ, fut solennellement posée, pour servir de monument, la première pierre de *la constitution* d'un peuple.

On voit que les Espagnols ne manquaient pas de bons et anciens exemples.

« Nos adversaires ne pourront plus nous reprocher, dit *le Constitutionnel*, en finissant, que nous professons les doctrines d'une philosophie moderne et téméraire, que nous ne sommes que les échos du dernier siècle. S'ils ont quelque bonne foi, ils avoueront que les idées fondamentales de liberté et de justice datent de l'origine même des sociétés, que les doctrines libérales sont marquées du sceau de l'antiquité, et que les opinions modernes sont sans aucun doute celles du jésuitisme et de l'inquisition.

» Nous voudrions entrer dans plus de détails sur l'ouvrage vraiment important de M. Salvador pour le suivre dans le développement des institutions hébraïques où l'égalité devant la loi est partout proclamée et qui ne reconnaissent d'autre autorité q

la raison suprême, c'est-à-dire la voix de Jéhovah revêtue de la sanction nationale. »

IV

Aux attaques du *Constitutionnel, la Quotidienne* répondait d'abord par ces railleuses moqueries : « *Le Constitutionnel* faisait remonter l'autre jour au temps de Moïse l'origine du gouvernement constitutionnel, il aurait pu le chercher plus loin encore. Il existait dans le paradis terrestre. Ève se trouvait entre la gauche et la droite : elle écouta le serpent, ce qui n'a jamais prouvé pourtant que le serpent eût raison, quoiqu'il fût un beau diseur. »

Il est vrai que *la Quotidienne* prêtait à son tour à d'aussi ironiques railleries en trouvant l'éloge de la monarchie absolue dans le traité *de la République* de Cicéron, récente découverte du cardinal Maï, que M. Villemain venait de faire connaître en France par sa brillante traduction.

Mais cette polémique devait bientôt changer de ton. Aux éloges inaccoutumés et importuns que la presse philosophique et libérale continuait à faire de la sagesse juive mise en une nouvelle lumière par le livre de M. Salvador, *la Quotidienne* opposait quelques pages enflammées de l'*Indifférence en matière de religion* alors aussi en cours de publication.

Écoutons, dit-elle (23 août 1823), les paroles de ce sage plein d'autorité qui croit avoir le droit de citer à son tribunal un peuple tout entier :

« Peuple, autrefois le peuple de Dieu, devenu non pas le tributaire, le serviteur d'un autre peuple, mais l'esclave du genre humain qui, malgré son horreur pour toi, te méprise jusqu'à te laisser vivre : peuple opiniâtre dont aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni l'orgueil ni la bassesse, qui ne trouves pas en toi-même un remords, une humble plainte pour *désarmer* le bras qui te frappe, et qui portes sans *étonnement* depuis dix-huit siècles tout le poids de la vengeance divine, peuple incompréhensible, cesse un instant le travail dont tu te consumes sous le soleil, rassemble-toi des quatre vents où le Seigneur t'a dispersé : Viens et réponds ! »

Cette violente évocation ne restera pas sans réponse.

Ainsi sommé en témoignage, il viendra le peuple-martyr. Quoique retardée dans sa marche par ce lourd poids de l'oppression de dix-huit siècles, l'apparition se dressera à son jour devant l'imprudent évocateur et lui fera entendre d'aussi redoutables paroles que l'ombre de Samuel devant la Pythonisse d'Endor.

V

Peu après la publication de son livre, durant une excursion faite dans le midi pour visiter sa famille

une circonstance fortuite amena dans un hôtel une rencontre entre M. Salvador et le marquis de Catellan.

Issu d'une famille qui avait fourni de nombreuses illustrations au Parlement de Toulouse, ayant exercé lui-même une charge de magistrature, M. de Catellan était tout imprégné de ces traditions de justice, d'indépendance morale, de dévouement au pays, dont, à toutes les époques et à travers toutes les vicissitudes de notre histoire, la magistrature française n'a jamais cessé de produire ces types si nobles et si élevés que de lamentables circonstances viennent de montrer encore naguère avec un héroïque éclat. Pair de France, le noble marquis avait sa place à la chambre héréditaire parmi ces hommes éminents qui, par leur intelligence politique, auraient pu, s'ils eussent été mieux écoutés de la royauté restaurée, lui rendre en appui ou en résistance, suivant les besoins du moment, le même service que la Chambre des Lords a rendu en Angleterre pour la consolidation de l'établissement monarchique sorti de la Révolution de 1688.

Surpris de trouver dans un modeste jeune homme l'auteur d'un livre, que sa récente lecture lui avait fait préjuger comme un savant grisonnant d'âge et de science, le Pair de France libéral montra la plus gracieuse affabilité au philosophique écrivain, qui, charmé par cette politesse à la fois si délicate et si aimable, accepta l'invitation de passer quelques jours dans une propriété de M. de Catellan.

Là, bientôt, à l'estime obtenue pour son livre, M. Salvador eut le précieux avantage de joindre, obtenue pour ses qualités personnelles, une honorable amitié dont M. de Càtellan lui a donné, jusqu'à sa mort, les plus affectueux témoignages et dont M. Salvador a conservé aussi, jusqu'à ses derniers jours, de bien doux souvenirs.

Dans sa correspondance avec ses amis de Paris, l'hospitalier châtelain avait sans doute parlé de son hôte dans les termes les plus bienveillants. Voici ce que lui répondait une de ces femmes remarquables dont la supériorité de l'esprit, les grâces du caractère, ou les charmes de la beauté formaient les centres d'attraction de ces salons renommés, qui, sous la restauration et la monarchie de juillet, ont exercé une influence si notable pour la politique et la littérature.

«Petit-Bry-sur-Marne.

» A propos de Salomon, vous nous confondez en m'apprenant que l'auteur de la *Loi de Moïse* est un jeune homme ; tant d'érudition ne s'allie guère qu'avec un âge très mûr. J'ai relu cet ouvrage si neuf, si plein d'idées, de sens et de faits, j'en ai été plus contente encore. Mon oncle (le baron Louis) et moi serons charmés de faire la connaissance d'un auteur dont l'ouvrage nous a tant intéressés. C'est

une belle idée que d'avoir révélé au vulgaire les secrets de cette philosophie hébraïque si étrangement défigurée ; de nous apprendre que Moïse a constitué une véritable république et non une théocratie, et qu'enfin la rigueur de la forme religieuse était pour opposer une barrière à l'esprit toujours envahissant du dogme et des superstitions orientales. Mais un mot encore sur M. Salvador : est-il juif ou ne l'est-il pas ? Son nom, son érudition qui ne peut appartenir qu'à l'homme élevé au milieu de cette nation, le sujet de son livre ne me le faisaient pas mettre en doute. Mais il écrit avec tant d'élégance, une si grande modération et une telle impartialité, qu'après l'avoir bel et bien lu et relu, je me suis demandé et je vous demande encore : est-il juif ? »

Ainsi que Spinosa avec lequel on lui trouvera plus tard d'autres traits de caractéristique ressemblance, Joseph Salvador, né à Montpellier le 5 janvier 1796, appartenait par son nom et sa descendance à une de ces anciennes familles juives martyres du fanatisme de Ferdinand le Catholique. Son édit de 1492, en expulsant plus de cinq cent mille Juifs, produisit, peut-être, pour l'avenir de l'Espagne, des conséquences aussi désastreuses que celles causées plus tard à la prospérité de la France, à la suite de l'orthodoxe révocation de l'édit de Nantes provoquée par Bossuet, durement pratiquée, hélas ! par la majorité du clergé, exaltée par les louanges de madame de Sévigné, chantée par la poésie de mademoiselle

de Scudéry, et dont les rigueurs mirent sept cent mille protestants hors du royaume.

Si, par son père, M. Salvador appartenait à une ancienne famille juive passée, suivant la tradition, d'Afrique en Espagne au neuvième siècle, et à laquelle ses coreligionnaires attribuaient une descendance des Sauveurs asmonéens, dont son nom espagnolisé semblait retracer le souvenir, sa mère était d'origine catholique et alpestre. Élisabeth Vincens avait été élevée à Aix chez un vieux parent, médecin, dont son frère était l'élève professionnel. Le docteur Tornatori jouissait d'une célébrité locale, il a même laissé quelques traités sur son art. C'était ce qu'on appelait alors un *esprit fort*.

Enthousiaste des doctrines nouvelles de la révolution, il avait prêté un concours actif à l'union de sa jeune parente avec un israélite dont la famille était dans ses relations d'amitié. De cette union naquirent trois enfants : Joseph, qui portera dans l'expression de ses convictions religieuses l'empreinte de sa double origine ; Benjamin, allié plus tard à une famille de gentilhommerie huguenote des Cévennes, où il était devenu receveur particulier des finances ; enfin Sophie, mariée à un israélite, avocat distingué auprès d'un tribunal du midi. Malgré les différences religieuses de ces alliances, auxquelles il avait donné un libéral assentiment, le vigoureux chef de cette nombreuse famille pratiqua et conserva jusqu'à la fin de ses jours les traditions autoritaires d'un vé-

ritable chef de tribu. Tous les siens avaient pour lui respect et soumission. Leurs relations avec leur excellente mère, qui précéda son mari dans la mort et dont la vie ne fut qu'une longue œuvre de dévouement et de charité, respiraient une plus tendre familiarité.

Du lycée où il avait acquis avec succès l'instruction littéraire, le jeune Salvador passa aux cours de médecine de sa ville natale. La Faculté de Montpellier conservait dans le midi l'ancienne et légitime renommée de ses doctrines.

Comme pour l'illustre rabbin Maimonide, le précurseur rationaliste du douzième siècle, son initiation à la philosophie et à la législation commença par la connaissance de l'homme sain et malade, si efficace préparation, suivant Descartes, à l'intelligence des plus hautes lois naturelles et morales. L'étudiant s'y appliqua avec ardeur ainsi qu'aux diverses sciences qui lui viennent en aide. En 1816, à peine âgé de vingt ans, la soutenance de sa thèse pour le doctorat dénotait la précoce maturité de cette intelligence d'élite et faisait présager par ses maîtres un brillant avenir au jeune docteur.

Peu après, afin d'y acquérir plus de titres, il prenait avec huit compagnons de voyage cette longue route de Montpellier à Paris qui, lentement parcourue par un *Veturino,* lui faisait chaque jour, dans le charme de bien vives et durables impressions, admirer et aimer davantage ce noble pays de France si

magnifique sous les divers aspects de sa riche et féconde nature, appelé par Shakespeare le royaume de Dieu sur la terre. Enfin, après dix-huit jours d'une contemplative traversée, le *Veturino* descendait son jeune voyageur émerveillé dans un modeste hôtel de la rue de Seine, au milieu de ce Paris dont sa longue et studieuse vie ne devait désormais plus guère s'éloigner.

Par quel mouvement de son âme il fut enlevé aux brillantes promesses de l'amphithéâtre médical, par quelle *généreuse* indignation il fut poussé dans une *autre* voie, c'est avec une sympathique émotion qu'on l'apprend dans l'autobiographie morale qu'au déclin de sa vie M. Salvador a tracée en cette dernière partie de son œuvre où il a déposé aussi les convictions qu'un de ses critiques a désignées comme étant en quelque sorte le testament religieux de M. Salvador.

HISTOIRE

DES

INSTITUTIONS DE MOISE.

Idée, méthode et plan de l'ouvrage. — Attaques de *l'Ami de la Religion.* — Violences de *la Gazette de France.* — Réponse de M. Dupin. — Lettre pastorale de l'évêque de Chartres. — Catéchisme antilibéral. — Dénonciation à la Chambre des députés. — Critique philosophique du *Globe.* — Analogies contemporaines entre l'histoire des Institutions de Moïse par J. Salvador et l'histoire des Juifs publiée en Angleterre par le révérend docteur Milman.

I

Malgré les bienveillantes incitations renouvelées pour le pousser à un nouvel ouvrage, et à cause même du favorable accueil fait à son premier essai, déjà cité par des publicistes et des jurisconsultes éminents, M. Salvador estimait qu'il devait donner de plus larges et plus solides assises aux travaux dont le plan, l'ordre et la succession étaient dès lors esquissés dans sa pensée avec cette rigueur de méthode qui pour la conception d'un vaste ensemble

sert de règle et de frein aux imaginations les plus ardentes. Six années furent consacrées au développement de son premier essai.

Pendant ce temps, la pratique dans notre pays du gouvernement constitutionnel, les travaux de la nouvelle école qui, dans l'étude historique du passé, recherchait les titres longtemps oubliés du droit politique national et les vieilles chartes de la liberté municipale, semblaient aussi préparer les esprits à une nouvelle et plus exacte appréciation des causes bien plus lointaines et plus profondes qui exerçaient une influence encore actuelle et autrement puissante sur l'état social et religieux. Ainsi du moins le croyait M. Salvador.

« Durant la longue période où les mots *peuple*, *loi*, *égalité*, *utilité nationale*, *supériorité intellectuelle*, *indépendance*, *législation régulière*, n'avaient pour ainsi dire aucun accès dans la langue usuelle, il était impossible, dit dans sa préface l'auteur de l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, qu'on découvrît la solution naturelle de l'existence et des vicissitudes du peuple que Moïse avait constitué, après s'être préparé à cette œuvre difficile par des études savantes et de fortes méditations. Aussi les opinions généralement répandues à ce sujet, surtout en France, manquaient-elles pour la plupart de sagesse......

» Le rôle du peuple hébreu dans l'histoire de l'humanité soumise à l'état de guerre est immense :

personnage inévitable de ce drame compliqué, il a paru dans tous les actes, et l'on peut croire à la nécessité de sa présence pour le dénouement.

» Qu'aura-t-il à dire dans la grande assemblée des nations si énergiquement annoncée par ses prophètes, dans cette assemblée morale où chacune d'elles, fatiguée d'être en lutte avec les autres, et de sacrifier sans cesse à des pensées stériles, apportera la volonté arrêtée de former une alliance durable et de tout peser au poids de la justice, de l'utilité et de la raison ?

» Le christianisme et la religion de Mahomet doivent au mosaïsme leurs principaux éléments. Il n'est pas de système politique adopté depuis la chute de la monarchie romaine, qui n'ait cherché dans son sein quelque chose de la force dont il a été doué : seize cents ans de vie politique, malgré des événements faits pour éteindre à chaque pas la petite association modèle que Moïse avait voulu créer; dix-huit siècles de persécutions et de souffrances, pendant lesquels se sont élevées, de temps à autre, quelques capacités supérieures, pour remonter la machine et pour la pousser, avec plus ou moins de peine, jusqu'à l'heure prévue de la régénération de l'humanité; voilà de quoi fixer de prime abord les regards les moins attentifs.

» Dans l'intérêt de cette histoire, c'est donc sur les institutions que j'ai dû principalement insiste leur influence domine toujours en quelque ch

l'influence des époques successives. Montesquieu voulait que l'on éclairât les lois par l'histoire et l'histoire par les lois : c'est le but que je me suis proposé. La vérité des principales considérations que j'expose est indépendante de ma manière de les traiter et des erreurs et des illusions particulières dont personne n'est exempt. »

Après avoir indiqué les diverses assertions de l'exégèse moderne relativement à la date d'origine et à la rédaction du Pentateuque, M. Salvador ajoute :

« Que le Pentateuque soit écrit par un seul homme ou par plusieurs, quelques siècles plus tôt ou plus tard, le Pentateuque offre un ensemble imposant dont les moindres détails ont exercé dans la pratique une longue influence. Il est à mes yeux Moïse ou le législateur, comme l'*Iliade* est Homère, comme les œuvres d'Hippocrate sont Hippocrate lui-même, quoiqu'on y signale aussi les traces d'une coopération successive, quoiqu'on ait révoqué en doute jusqu'à l'existence de ces grands hommes. — Les sages Hébreux auxquels nous devrions le livre sacré voulaient évidemment lui transmettre une couleur antique, ils eurent donc à cœur, plus que personne, de conserver les traditions et le caractère des époques passées. Un code qui date pour tous de plusieurs milliers d'années, des livres répandus par tout le globe, une nation dont les annales des autres peuples attestent les révolutions, et dont les débris vivent encore : voilà mon point de départ ; il

est aussi positif que quelque base historique que ce soit.

» On juge donc que je ne m'asservis en aucune manière aux idées de mes devanciers ; nous puisons aux mêmes sources, et la variété infinie de leurs assertions laisse le champ entièrement libre... Dans les traditions hébraïques il m'était imposé de séparer toujours le fond des événements, et les conséquences naturelles de la loi primitive, des opinions et des observations provenant du caractère *général* des époques et de la position personnelle des Hébreux.

» Enfin s'il m'est arrivé, par hasard, d'indiquer avec précaution de quelle manière certaines lacunes peuvent être remplies, c'est à l'exemple de ceux qui, ayant fait une longue étude d'un monument antique dont l'ensemble est bien conservé, se croient autorisés à juger, sur ce qui existe, des formes de quelques parties secondaires que n'a point respectées le temps.

» Après cela, s'il se trouve que tous les grands principes de politique et de morale aient germé dans la tête du législateur ou soient consignés en son nom dans le Pentateuque ; si, indépendamment du temps et des circonstances, il a jalonné mieux que personne le vaste champ de la législation ; s'il a réuni à un plus haut degré qu'aucun autre chef de peuple la théorie à la pratique ; si sa philosophie enfin marche encore en avant du siè

où nous vivons, on sera libre d'en faire honneur à l'influence divine ou à son génie. Loin de m'accuser, avec trop de précipitation, d'une partialité exagérée en sa faveur, ou même d'un entraînement que pourraient justifier, au besoin, tous les abus qui se sont couverts de sa parole, on sera amené à reconnaître que les progrès de l'esprit humain dans quelques branches de ses connaissances consistent moins en découvertes réelles que dans la propagation et dans une application plus large de vérités déjà établies. »

Voilà l'idée, la méthode, et le plan de l'ouvrage, exposés par l'auteur lui-même avec une grande netteté.

Certes si l'on ne fait pas un retour en arrière, si l'on ne se reporte pas à cette époque de la fin du règne de Charles X dont les souvenirs amoindris, effacés même dans nos esprits par les événements plus récents qui, en quelques années, semblent avoir dévoré des siècles, il sera difficile de se rendre compte des violences que les passions politiques et religieuses du parti réactionnaire vont montrer dans les expressions de la critique et contre le livre et contre l'auteur.

II

C'est le plus modéré des organes de cette critique passionnée qui va nous introduire dans l'arène.

« Quelques journaux, disait *l'Ami de la religion* (17 septembre 1828), ont annoncé avec de grands éloges l'ouvrage d'un juif, M. Salvador : *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*. L'auteur a divisé son travail en deux parties, l'une sur la politique, l'autre sur la philosophie. Il commence par une introduction qui traite de la civilisation avant Moïse, de la sortie d'Égypte et du voyage dans le désert. La partie politique renferme onze livres dont tels sont les titres : *Théorie de la loi*, *Fonctions législatives*, *Richesse*, *Justice*, *Rapports étrangers*, *Force publique*, *Famille*, *Morale*, *Santé publique*, *Culte considéré comme sauvegarde de la loi nationale*, *Résumé de la législation*.

» La seconde partie, ou la *Philosophie*, a cinq livres dont les titres sont *Théosophie*, *Tableau physique*, *Traditions allégoriques et historiques des premiers temps ramenées au règne de la loi*, *Prophéties politiques de Moïse*, *Messies*, *Conclusion*. »

Le seul énoncé des titres montre, d'après *l'Ami de la religion*, que M. Salvador ne s'est point occupé directement de la religion ; les mots de *théosophie*, de *traditions allégoriques*, etc., feraient même soupçonner que l'auteur a des opinions assez larges sur les croyances des juifs et sur la révélation faite à Moïse. Il y a chez les juifs comme chez les chrétiens des esprits superbes qui secouent le joug des anciennes doctrines et qui n'envisagent la religion que sous les rapports humains et politiques. Serait-ce

pour cela, demande le journal religieux, que l'ouvrage de M. Salvador aurait été tant loué dans quelques journaux? L'un, après avoir donné une analyse de l'*Histoire des Institutions de Moïse*, ajoute : « On peut juger de l'intérêt extrême qui s'attache à l'ouvrage entier. Son principal but a été de faire voir les secours mutuels que se prêtent l'histoire, la philosophie et la législation pour expliquer les institutions du peuple juif. Le livre de M. Salvador est un ouvrage de science, sans cesser en même temps d'être un ouvrage de bon goût. Ses notes annoncent une vaste lecture, et dans le choix de ses citations, il fait preuve de critique et de discernement. M. Salvador appartient par son âge à cette génération nouvelle qui se distingue autant par son application à des études fortes que par l'élévation et la générosité des sentiments.» (*Gazette des tribunaux* du 13 novembre 1828.)

» Il était difficile, ajoute *l'Ami de la religion*, de donner une idée plus flatteuse de l'ouvrage et de l'auteur, mais *le Constitutionnel* n'est pas moins épris du mérite du livre et voici comment il l'exalte à son tour : « Nous connaissons peu d'ouvrages aussi instructifs et écrits avec autant de talent que celui de M. Salvador. Il faut lui savoir gré de ses savantes recherches et de son excellent travail, car il a eu pour but d'éclairer la marche de l'esprit humain, de rectifier de fausses idées, de faux jugements et de prouver que la sagesse des institutions est le seul fondement durable du patriotisme des peuples,

de l'existence et de la prospérité des empires. »

» On voit, continue *l'Ami de la religion*, que ces deux journaux concouraient à exalter le mérite du livre et d'autres feuilles en ont rendu aussi un compte favorable. Toutefois cet ouvrage si prôné offre, entre autres, une assertion qui a fort étonné, même en un temps où la liberté de la presse ne connaît plus de bornes. M. Salvador, après avoir traité de l'administration de la justice, en suit l'application, dit-il, dans le *jugement le plus mémorable de l'histoire, celui de Jésus-Christ.* « Que l'on doive, continue-t-il, plaindre l'aveuglement des Hébreux de n'avoir pas reconnu un Dieu dans Jésus, ce n'est point ce que j'examine, mais dès qu'ils ne découvrirent en lui qu'un citoyen, le jugèrent-ils d'après les lois et les formes existantes? » L'auteur parcourt toutes les circonstances de l'accusation et la conclusion est que la procédure fut régulière. « Le sénat jugeant, dit-il, *que Jésus avait profané le nom de Dieu en l'usurpant pour lui-même, simple citoyen, lui fait l'application de la loi sur le blasphème, et de la loi, chap.* XIII *du Deutéronome et art.* 20, *chap.* XVIII, *d'après lesquels tout prophète, même celui qui fait des miracles, doit être puni quand il parle d'un Dieu inconnu aux Hébreux et à leurs pères.* » Voilà donc, s'écrie *l'Ami de la religion* indigné, voilà le résultat des *savantes recherches* et de l'*excellent travail* de M. Salvador, voilà cet ouvrage de science, où l'auteur a fait preuve *de critique* et de *discernement?* Il atta-

que les fondements de la religion chrétienne, il fait l'apologie du déicide, c'est un plaidoyer en faveur des bourreaux et cela se publie au milieu d'une société chrétienne où il se trouve des gens qui voient là un examen *sévère* et *consciencieux*. Qu'y a-t-il de sacré, s'il est permis de combattre de front le premier des mystères, la divinité du fils de Dieu, et de justifier le crime de ceux qui mirent le Messie à mort? On s'est demandé si l'appareil d'érudition dont s'est entouré l'auteur n'était pas destiné à déguiser le but où il tendait et à pallier l'audace de cette conclusion inattendue.

» On s'est demandé si la Charte était abolie et si l'article qui proclame la religion catholique *la religion de l'État* était abrogé. Cet article ne sera plus qu'une dérision amère, si chacun peut venir combattre *ex professo* nos mystères, nos dogmes, nos pratiques, tout ce qu'il y a dans la religion d'essentiel et de sacré. »

Toutefois il faut le reconnaître et même en savoir gré à *l'Ami de la religion*, s'il est catholiquement révolté de la témérité de ce jeune homme qui vient, après dix-huit siècles, tenter selon lui l'apologie du déicide, il fait une sorte de concession libérale à l'esprit du temps :

« Nous ne saurions, dit-il, partager l'indignation de quelques personnes qui voient un scandale de plus dans la réfutation de cette apologie et qui s'étonnent qu'on vienne discuter froidement les accusations des juifs et les motifs de leur jugement. Cette récla-

mation nous paraît au contraire un motif honorable contre un acte d'injustice et de partialité. On applaudit beaucoup, il y a cent ans, à une discussion à peu près semblable d'un savant évêque anglais Sherlock : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ examinés suivant les règles du barreau*, ouvrage qui eut beaucoup de succès en Angleterre et qui fut traduit en notre langue. Pourquoi blâmerait-on le travail d'un jurisconsulte qui entreprend de montrer, par les seules raisons du droit, l'illégalité de la procédure et l'iniquité du jugement porté contre le Sauveur ? M. Dupin aîné, avocat, avait d'autant plus de raison de se charger de cette tâche que c'était lui qui avait fait du livre l'éloge que nous avons cité plus haut. Il n'avait mis dans son premier article aucune restriction à cet éloge, et il n'en était que plus obligé à réfuter les arguments d'un auteur qu'il avait traité avec une extrême indulgence. Il a pris tout le temps pour méditer son sujet. »

Cette réfutation s'étendait en effet en trois longs articles de la *Gazette des Tribunaux*. Pour en donner une idée *l'Ami de la Religion* en extrait lui-même un long résumé dont il suffira de faire ressortir les traits les plus saillants.

Et d'abord M. Dupin déclare qu'il évitera de traiter le sujet sous le point de vue théologique :

« Pour moi, Jésus-Christ est l'homme-Dieu, mais ce n'est point par des arguments tirés de ma religion et de ma croyance que je prétends combattr

le récit et la conclusion de M. Salvador : notre siècle m'accuserait d'intolérance. Je veux examiner la question sous le point de vue purement humain... »

Après avoir tracé le caractère de Jésus-Christ et donné une idée de sa conduite et de ses vues pour le bien de son peuple, M. Dupin continue en ces termes :

« Reprenons donc et voyons les récits qui sont parvenus jusqu'à nous. Ouvrons avec M. Salvador le livre des Évangiles, car il n'en récuse pas le témoignage, il s'en appuie : « C'est dans les Évangiles mêmes, dit-il, que je puiserai tous les faits. »

Le jurisconsulte partage sa discussion en différents chefs, reproduits par *l'Ami de la Religion* dans toute leur suite et leur conclusion que M. Dupin formule ainsi :

« Reprenons la question telle que je l'ai posée dans l'origine : n'est-il pas évident, contre la conclusion de M. Salvador, que Jésus, même considéré *comme simple citoyen*, ne fut jugé ni *d'après les lois ni d'après les formes existantes ?* »

« Nous avons analysé, dit *l'Ami de la Religion*, la réfutation faite par M. Dupin du chapitre de M. Salvador sur le jugement et la condamnation de Jésus. Pour en finir avec l'horrible question que M. Salvador est venu soulever, nous dirons que son ouvrage n'est pas seulement une bonne fortune pour les ennemis de la religion chrétienne, mais qu'elle en est une aussi pour les ennemis de la dynastie qui nous gouverne. Ceux-ci, malgré tout le cynisme qu'ils

affectent, sont toujours plus ou moins importunés par le souvenir du jugement de Louis XVI. C'était donc travailler un peu à leur soulagement que de légitimer le jugement et la passion de Jésus-Christ. Si l'ordre légal des anciens Juifs a pu autoriser régulièrement le procès du Sauveur du monde, qui osera désormais s'étonner et se plaindre de ce que l'ordre légal du gouvernement révolutionnaire a permis de mettre régulièrement à mort un roi que son innocence et toutes ses vertus n'élevaient cependant pas à beaucoup près au rang du roi du ciel et de la terre? *qui peut* répondre que cette combinaison ne soit entrée pour rien dans le calcul de ceux qui ont tant d'intérêt à ce que l'horreur du régicide s'affaiblisse dans la mémoire et dans l'esprit des hommes ? Pour nous, nous le déclarons, si l'on parvient jamais à nous persuader que le déicide fut une chose légale à l'égard de Jésus-Christ, nous renonçons à nier que le régicide ait pu être une chose légale à l'égard de Louis XVI. »

III

C'est à la *Gazette de France* que *l'Ami de la Religion* donnait en les termes que l'on vient de voir une leçon de modération.

« Nous avons signalé, avait dit quelques jours a

paravant la *Gazette de France,* la première (8 et 18 décembre 1828) à pousser ces clameurs d'indignation, le scandale d'un livre qui se vend publiquement sous les yeux du garde des sceaux et qui contient l'*apologie du déicide.*

» M. Dupin a cru devoir réfuter le chapitre le plus odieux d'un ouvrage qu'il avait d'abord loué sans restriction.

» Cette défense insérée dans un journal consacré aux plaidoiries et aux instructions judiciaires nous paraît un scandale de plus.

» Nous persistons à croire qu'il y a quelque chose de flétrissant pour l'âme à voir subordonner à une question de jurisprudence tout le christianisme.

» L'homme qui a soutenu qu'en France la loi était athée sera donc justifié par le fait.

» Pour nous, l'impunité d'un tel attentat est la violation de la Charte, et s'il était vrai que la Charte protégeait de pareils blasphèmes, 28 millions de Français sauraient qu'elle ne protège plus leur croyance, qu'elle viole ainsi toutes les garanties de la société et qu'elle serait une *œuvre d'exécration* qu'il faudrait se hâter de détruire. »

Député, orateur politique, M. Dupin avait particulièrement loué la loi de Moïse, montrant dans la science politique « l'unité nationale pour base, l'égalité pour moyen, la liberté pour but ». En reconnaissant le véritable caractère des orateurs prophètes, des *Voyants* dont la faculté de *bien voir*, appuyée sur la

connaissance raisonnée des choses, sent le mal, en juge les causes, s'irrite contre elles, prêche, séduit et réchauffe les âmes, il avait admiré cette complète liberté, cette indépendance de parole que l'*Histoire des institutions de Moïse* divulguait chez ces défenseurs populaires de la loi et du droit si longtemps considérés au point de vue exclusif d'annonciateurs du Messie. « Le peuple est tout dans cette législation », disait le député libéral, et l'auteur nous montre qu'en définitive « tout est fait pour lui, par lui et avec lui. »

Avocat des plus éminents, jurisconsulte des plus autorisés, M. Dupin, dans de précédents ouvrages, avait déjà parlé de l'accusation portée contre Jésus-Christ, comme suscitée par l'*esprit de secte pire encore que l'esprit de parti.*

Défenseur, aux plus mauvais jours, des plus illustres victimes des passions politiques, « je me servais, dit-il, de ces exemples pour conjurer d'autres infortunes, à une époque que la réaction a sillonnée par tant de condamnations rigoureuses où les formes légales n'ont pas toujours été respectées ».

En développant les principes et les formes de la justice chez les Juifs, l'ouvrage de M. Salvador avait naturellement ramené, par un exemple solennel, la réflexion du savant jurisconsulte à rechercher dans cette étude au point de vue historique et humain comme M. Salvador l'avait présentée, si les formes légales, si les maximes tutélaires de *la libre défense des accusés* avaient été respectées dans la plus grande

cause inscrite aux annales judiciaires de l'humanité. «M. Salvador a émis sur ce grave sujet une opinion que je crois *erronée;* mais je dois le reconnaître, M. Salvador a usé de son droit. En soutenant l'opinion contraire que je crois *véritable*, j'ai usé réciproquement du mien.....

» Non, la Charte n'est pas *une exécration*, non, on ne l'abolira pas... Et pourtant tel est le droit qui en résulte ; elle protège également tous les cultes et consacre la liberté de la presse ; elle permet à chacun de professer sa croyance et comporte la discussion modérée des opinions.....

» Mais j'ai parlé de modération, disait M. Dupin..., on eût préféré me voir répondre par des invectives ou des injures... Moi, j'ai préféré les armes de la raison et de la logique... Cela n'empêche pas que la carrière ne soit ouverte pour des gens d'une autre robe... Les théologiens pourront entrer en lice quand ils voudront, avec les arguments qu'eux seuls sont en état de faire valoir. Qu'ils laissent un instant en repos les ministres et les ordonnances du roi et qu'ils viennent remplir l'honorable fonction des Irénée et des Tertullien. » C'est ainsi qu'avec cette verve incisive, trait caractéristique de son talent, M. Dupin, froissé dans tous ses sentiments de jurisconsulte, de libéral et de chrétien, répondait aux attaques passionnées de la *Gazette de France*.

Afin d'éclairer l'opinion publique sur cette controverse si violemment dénaturée, il réunissait dans une

brochure (*Jésus devant Caïphe et Pilate*) alors accueillie avec grand succès, les divers articles d'une discussion qui avait pris l'importance d'un événement politique et dont on retrouvera plus tard des traces à l'étranger comme en France [1].

Presque au même jour, après le procès de Béranger, le poète national, les mêmes amis de la religion demandaient à M. Barthe son défenseur « assurément fort habile et fort savant, où il a pris qu'à côté des vérités essentielles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il y a d'autres croyances moins essentielles que le monde entier est en possession de discuter librement ».

« Non, malgré toutes les clameurs de l'incrédulité, il n'y a qu'une vraie religion, comme il n'y a qu'un vrai talent. La vraie religion, est celle qui au sein de l'Église catholique possède dans toute son intégrité le dépôt de la révélation. Le vrai talent c'est celui qui vénère une religion dont la vérité est démontrée

1. Après avoir repris sous l'Empire, au triste étonnement de ses amis, les fonctions de procureur-général à la Cour de cassation qu'il avait remplies avec tant d'éclat sous le règne de Louis-Philippe, M. Dupin considérait encore, en 1863, cette discussion comme si notable dans ses travaux de jurisconsulte qu'il en publiait une nouvelle édition. Il y a quelque sujet de s'étonner que, malgré la longue et savante pratique des usages du parquet et du barreau, M. Dupin ait laissé complètement à l'écart dans cette réédition, et la *réplique* de M. Salvador publiée dans l'ouvrage sur Jésus-Christ et sa doctrine et les objections ultérieures de la critique à son écrit : *Jésus devant Caïphe et Pilate*. Il est vrai qu'en compensation il y avait ajouté en latin *ne varietur* les articles de sa profession de foi catholique.

pour tout esprit droit et solide, et non la fougue d'un déclamateur qui flatte les passions d'une multitude égarée et va se ruant lâchement sur un clergé sans appui, sur une religion presque sans défenseur. »

IV

Mais à ce moment des voix plus hautes que celles des journalistes ultra-catholiques s'élevaient contre le livre de M. Salvador. Les mandements de plusieurs évêques aussi engagés dans ces violences religieuses n'y faisaient pas défaut.

Dans une *Instruction pastorale sur les progrès de l'impiété et sur les outrages directs et récents envers la personne du sauveur des hommes*[1] en date du 2 février 1829, l'évêque de Chartres qui s'était déjà signalé par sa résistance aux ordonnances relatives à l'enseignement dans les séminaires, commence par exposer les efforts du génie du mal ; il cite quelques exemples de la morale perverse qu'étalent audacieusement dans leurs écrits les régulateurs de l'opinion. Puis il en vient au livre de Salvador ; après avoir exprimé aussi sa douloureuse indignation de l'impunité qui lui est laissée il en caractérise ainsi l'auteur.

« Cet adversaire de l'homme-Dieu est un athée à la façon de Spinosa.

1. In-8°, 1 br., à Paris, chez Adrien Leclerc et au bureau de *l'Ami de la Religion*.

» Vous jugez aisément, » dit l'évêque de Chartres, défenseur de la politique sacrée, interprétée, maintenue, par l'impérieux et inflexible génie de l'Aigle de Meaux, « vous jugez aisément que dans ce système impie le gouvernement théocratique d'Israël s'évanouit. Moïse dont l'auteur réduit tous les miracles à des effets naturels, ne pouvait consulter Dieu ou Jehovah, puisque Jehovah n'est, suivant lui, que l'Univers, l'ensemble des êtres. »

On a souvent signalé l'abus si fréquent dans la polémique de citations tronquées pour dénaturer la pensée, les intentions d'un adversaire, et tout le monde connaît le mot fameux de M. de Sartines, en fait de preuves, pour faire pendre un homme.

Quelques lignes après celles dénoncées par l'indignation religieuse de l'évêque de Chartres pour signaler l'athéïsme de l'auteur qu'il incrimine, on trouve les suivantes : « Tout signale donc l'existence d'un point central de l'immensité, d'un *Moi* de l'être infini ; d'un foyer incalculable de la législation universelle d'où s'irradie éternellement ce qui donne la vie à toutes choses et vers lequel tout est ramené. C'est là que, par instinct ou par inspiration, le génie poétique des anciens se plut à chercher la présence spéciale du grand Être. Quoique les cieux des cieux ne puissent le contenir, les cieux, s'écriait Salomon, sont le domicile arrêté de sa demeure [1].

1. *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu. Théo*

L'évêque de Chartres aurait-il au besoin dénoncé comme athée celui qui a osé dire : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

Voici comme il poursuit :

« Ainsi, quoique l'Écriture dise en cent endroits : « Moïse parlait au peuple au nom de Dieu ; portait au « peuple, les oracles, les réponses de Dieu, » cet écrivain prétend qu'il faut entendre que le fameux législateur n'était inspiré que par son génie, par le sentiment de l'utilité publique, par une certaine conscience de l'utilité générale. De sorte qu'au lieu de nous laisser la croyance où l'on était depuis trois mille ans que Moïse était le ministre du vrai Dieu, l'exécuteur de sa volonté, il fait de ce saint homme une espèce de Spinosiste, un républicain plus outré que les plus violents démagogues de 93.....

» Et cependant M. T. C. F. ce livre est exalté et vivement recommandé par un certain parti..... à quelles intentions ? Nous vous révèlerons dans un instant cet effroyable mystère... »

L'évêque de Chartres, après avoir exprimé son indignation des éloges donnés à ce détestable ouvrage par les journaux de la faction libérale, rappelle quelques traits de leur mauvaise foi sur d'autres points et ne se dissimule pas que tant d'efforts tiennent à un plan général bien alarmant.

sophie, chap. 1er, p. 183, t. III. — Paris, Ponthieu et Cie. Palais-Royal, 1828.

V

A différentes époques et même en ces derniers temps on a plusieurs fois accusé les écoles philosophiques et les théories révolutionnaires d'avoir, dans les ardeurs de la lutte, répandu parmi les masses des écrits exagérant, faussant même les idées et les faits. Mais en reconnaissant l'exactitude plusieurs fois regrettable de ces accusations il faut reconnaître également que ceux qui prétendaient à la possession exclusive de la vérité ont aussi souvent donné ou imité ces déplorables exemples.

Les preuves n'en seraient, hélas ! que trop fréquentes à recueillir. Il suffira d'indiquer celles qui se rapportent d'une manière plus spéciale au sujet de cette notice.

C'est un singulier hasard qui a permis de les prendre dans une espèce de petit catéchisme dont quelques feuilles ramassées dans ces échoppes des quais, ossuaires confus, où se heurtent tant de libelles divers, ne portent d'autre indication sur son origine que celle de l'impression chez Marius Olive à Marseille.

CHAPITRE II

Le Libéralisme apologiste du Déicide.

D. Le libéralisme s'est-il borné aux horribles blasphèmes vomis contre la divinité depuis près de cent ans ?

R. Non ; mais à la faveur de la liberté ou plutôt de la licence de la presse, la France a vu dans son sein un scandale jusqu'alors inouï, elle a entendu, hélas ! sans frémir, l'affreuse apologie du déicide, et la législation se tait, et la magistrature garde un silence coupable devant un pareil attentat... O France, que ton crime est grand ! Ne dois-tu pas craindre que la colère de Dieu ne s'appesantisse de nouveau sur toi et ne te livre encore à toute la fureur de tes ennemis !.....

D. N'est-ce point calomnier le libéralisme que de mettre sur son compte l'apologie du déicide ?

R. Non certes, car 1° l'auteur qui a osé proférer un tel blasphème, Salvador, quoique juif de naissance, est néanmoins un libéral très décidé ; c'est un contempteur sacrilège de ce que l'Ancien et le Nouveau Testament ont de plus saint et de plus divin. 2° Le livre qui contient l'apologie du déicide a été couvert d'éloges par les journaux libéraux. Ainsi un auteur qui, selon Mgr l'évêque de Chartres, d'un homme

aussi saint que Moïse a *fait un républicain plus outré que les plus violents démagogues de* 93, qui a la sacrilège audace de travestir Jésus-Christ comme un séducteur digne du dernier supplice, voilà, selon les coryphées du libéralisme, un homme plein de sentiments élevés et généreux, qui *travaille en conscience*, qui fait un ouvrage *excellent*. Apprenez une bonne fois, lecteurs abusés des jouruaux libéraux, que ces gazetiers impies sont des ennemis forcenés du chef adorable du christianisme.

D. Quel est le devoir du chrétien à la vue de cet énorme scandale ?

R. Tout chrétien digne de ce nom doit se faire un honneur et une obligation rigoureuse de protester solennellement contre une pareille impiété. « En effet, dit Mgr l'évêque de Bayonne, notre seule indifférence pour les maux de la religion, pour les insultes faites à la majesté divine et au nom adorable du Sauveur pourrait nous mériter à nous-mêmes le plus grand des malheurs, celui d'être entraînés par le torrent et de perdre le don inestimable de la foi....

» C'est pour entrer dans des intentions aussi justes et aussi chrétiennes que plusieurs évêques de France ont ordonné des prières et des cérémonies expiatoires. »

Ainsi s'en va en neuf chapitres de même allure contre le libéralisme, ennemi mortel du clergé catholique, persécuteur des missions, infâme corrupteur des

mœurs, ennemi irréconciliable de la royauté, des ordres religieux et des congrégations catholiques contre lesquelles le libéralisme invoque, sous un roi très chrétien, toute la rigueur des lois impies et atroces de la révolution qui n'ont pas encore été abolies, ainsi s'en va ce catéchisme soi-disant catholique répandant son enseignement à ces populations si ardentes et si impressionnables du Midi, théâtre alors récent de sanglantes luttes, où, suivant le dicton rapporté par un publiciste éminent et véritablement chrétien, M. Agénor de Gasparin, le peuple était encore *si méchant pour sa religion*.

Ne croirait-on pas qu'on vient d'exhumer une chronique d'un autre âge à laquelle on donne une date apocryphe en lui assignant le millésime de 1829? Et pourtant, dans notre pays, l'on oublie si vite et si également les erreurs et les enseignements de toutes sortes, que trente-cinq ans plus tard, sous le régime de la démocratie impériale comme sous la monarchie de droit divin, on voit, à l'occasion d'un livre de M. Renan, se reproduire presque avec les mêmes formes et dans les mêmes termes les surannées et toujours nouvelles violences de ceux, quels que soient leur camp ou leur bannière, qui regardent, suivant de Maistre, le *fanatisme comme le boulevard de la Religion*.

VI

Par-dessus les extraits de cette espèce de catéchisme méridional une citation suffira pour faire apprécier le dérèglement d'esprit, que, sous la même influence, manifestaient certaines publications sorties d'officines parisiennes soi-disant religieuses.

Il existait alors à Paris une association catholique du Sacré-Cœur pour la propagation des bons livres, qui, dans une chronique édifiante, définissait ainsi ses adversaires religieux et politiques.

« Cette armée satanique est divisée en trois corps. Le premier, qui est au centre, est composé des *illuminés*, des *francs-maçons* et des *carbonari;* c'est l'élite de l'armée. Le second corps ou l'aile droite, est composé des Calvinistes, des Anglicans, des Luthériens, des Jansénistes, des dissidents de la petite église, et de toutes les sectes hérétiques. Le troisième corps ou l'aile gauche se compose des philosophes athées, des déistes, des libéraux ou révolutionnaires anciens et nouveaux et de tous les pillards et malfaiteurs de tous les pays et de toutes les nations.

Satan est le général en chef de cette grande et monstrueuse armée, et son état-major est composé de tous les monstres qui ont commis les plus grands crimes contre Dieu, de tous les monstres ennemis de Jésus-Christ. Il a pour aides de camp, maré-

chaux, lieutenants-généraux, outre les démons les plus puissants, les chefs des illuminés, des francs-maçons et des carbonari; les grades de maréchal de camp, de colonel et de major sont occupés par les athées, les ministres protestants. Les déistes et les philanthropes occupent les grades inférieurs. »

« Voilà qui, à force d'absurdité, n'est que ridicule, dit le *Journal des Débats* (16 décembre 1828), voici qui serait punissable si le mépris public ne se chargeait de la punition.

« Le mot d'ordre de cette armée satanique est *Constitution, Charte.* » Ainsi la loi qui régit la société française, la loi que nous tenons de nos rois, la loi qui protège jusqu'à l'insensé qui l'outrage, n'est que le mot d'ordre d'une armée satanique.

VII

La correspondance de Lamartine nous montre comment à la fin de 1828 il manifestait déjà dans ses intimes effusions avec son ami de Virieu ses prévoyantes préoccupations des fatales conséquences que devaient bientôt entraîner ces déplorables excès.

« Si je veux la liberté quelque part, c'est en fait d'intelligence et de prière. Je n'ai, en ceci, jamais changé; tu verras que le système opposé qui date de 1823 n'a fait qu'un mal affreux et irréparable aux bonnes doctrines. Je suis bien plus libéral en religion qu'en politique

et je trouve que cela est conséquent, car la force matérielle n'est rien sur l'intelligence et elle est beaucoup sur les réunions d'hommes qu'on nomme villes ou empires.

» Tu crois que je me fais illusion sur le moment présent, détrompe-toi. Nous sommes dans une cascade complète, longue, inévitable. »

Voici, d'autre part, une lettre qui dans son expression publique dénote une remarquable *caractéristique* de l'époque.

« Marmande, 18 janvier 1829.

» A Monsieur le directeur du journal des *Débats*.

» Monsieur,

» Une société qui prend le nom d'*Association pour la défense de la religion catholique*, nom qui, pour le dire en passant, me semble une injure à la piété du roi très chrétien, vient de m'adresser une commission d'associé trésorier avec pouvoir de distribuer aux bonnes âmes des brevets d'*associés simples* au prix annuel de dix francs.

» Ne voulant être associé ni simple ni double à des projets que je crois plus politiques que religieux, et contraires à la fois au bien de la religion et de l'État, je renvoie à cette association les brevets, livrets, pamphlets qu'elle m'adresse en motivant mon refus par la lettre ci-jointe.

» Si vous croyez qu'elle soit de nature à faire impression sur les personnes dont la piété franche demande à être éclairée, je verrai avec plaisir qu'elle soit reproduite dans votre sage et utile journal.

« Messieurs,

» Je me refuse à entrer dans une association dont » les premiers actes attaquent avec violence des » ordonnances émanées du roi (relatives à l'ensei- » gnement), approuvées par le Saint-Siège et déjà » exécutées par nos évêques.

» Dirais-je tout, je vois dans le nom adopté par » votre société :

» *Association pour la défense de la religion ca-* » *tholique*, une redoutable ressemblance avec un » autre nom plus fameux

» *Ligue pour la sûreté de la religion catholique.*

» Sans doute les personnes très respectables qui » sont à la tête de l'association offrent de fortes ga- » ranties des bons desseins qui vous animent, mais » un pape, un roi de France, des cardinaux, des » évêques étaient les promoteurs de l'autre associa- » tion... Si elle eût atteint son but, cependant, le » Charles X, qu'elle couronna en 1590 aurait été le » premier et le dernier prince de la maison de » Bourbon qui se fût assis sur le trône de France....

» CASENOVE DE PRADINES. »

Sur les bancs de l'Assemblée nationale de 1871, siégeait un député de ce nom distingué par les mêmes sentiments d'intelligent et fidèle loyalisme qui animaient quarante ans auparavant le signataire de cette mémorable lettre. *Et nunc intelligite.*

En constatant ces perversions réciproques des idées et des sentiments, comment ne pas y reconnaître aussi quelques-unes des causes de ces déplorables erreurs de théorie, de ces funestes représailles de fait, adoptées et pratiquées par les hommes, qu'au lieu d'éclairer sur la véritable liberté, de ramener à la véritable fraternité évangélique, on a tour à tour persécutés ou flétris en les désignant sous les noms d'impies, d'athées, de libres penseurs.

Ce n'est pas à ces violentes passions, c'est au calme jugement que, suivant les préceptes du législateur biblique dont il avait exposé les institutions, M. Salvador voulait s'adresser.

Il ne pouvait donc convenir ni à ses sentiments ni à ses desseins de se laisser entraîner à une pareille polémique, malgré les retentissements de renommée qui auraient pu séduire un esprit dans l'ardeur de la jeunesse, plus soucieux d'avantages personnels que d'un succès légitimement acquis à ses idées.

VIII

Le Globe, dont la critique alors magistrale a laissé une si brillante et si durable trace dans cette période de la Restauration, avait consacré (19 avril 1829) une analyse complète à « cette explication nouvelle de l'histoire du peuple juif, de Moïse et de ses institutions, présentée à l'Europe chrétienne et savante par M. Salvador qui est au premier rang de l'élite des Israélites français». « Usant avec fermeté de ses franchises d'homme et de penseur, le nouvel historien, disait *le Globe,* a le droit d'exiger de la critique le plus mûr examen et comme il y a chez M. Salvador conscience, savoir et talent, qu'il rencontre au moins partout estime et impartialité. »

On a vu comment l'impartialité était alors pratiquée à son égard par les organes de la presse religieuse.

Portant dans son jugement une plus équitable mesure et prenant en considération les obstacles que l'historien israélite avait à vaincre pour ouvrir à la vérité historique une nouvelle voie entre les doctrines théologiques de Bossuet, et les pamphlets philosophiques de Voltaire, *le Globe* ne s'étonnait pas de quelques entraînements inévitables pour réagir avec efficacité contre des préjugés de diverses sources si unanimement invétérés.

Après avoir fait une savante analyse de toutes les parties de cette importante composition, le critique s'attachait au système philosophique qui lui semblait en ressortir, avec une particulière attention. Il ne serait peut-être pas difficile d'y reconnaître l'empreinte de M. Dubois, dont M. Janet, si remarquable lui-même par son sage libéralisme, a caractérisé dans une récente étude le talent si véritablement libéral.

« Il y a deux hommes dans M. Salvador, le philosophe qui appartient à l'école du dix-huitième siècle et le Juif patriote qui réclame hautement pour l'histoire et la loi de ses coréligionnaires l'admiration et la reconnaissance du monde. M. Salvador est à la fois l'adversaire et le disciple des philosophes du dix-huitième siècle. S'il les combat en l'honneur et pour la cause du peuple juif, il n'en reproduit pas moins leurs idées et leurs maximes; c'est, à la fois, la politique de Rousseau et les dispositions peu spiritualistes des métaphysiciens de la même école. »

Chose digne de remarque, le critique non plus que l'historien ne pouvait se soustraire complètement à l'influence d'éducation, d'école ou de race.

« La pensée qui domine M. Salvador, dit-il, est de ne pas consentir à ce que la république hébraïque ait jamais été une théocratie. Mais un despotisme aveugle et sans entrailles est-il la conséquence inévitable d'une théocratie? Non, pas plus que la liberté n'est nécessairement produite par les formes républicaines. »

Pour revenir aux Hébreux, la république hébraïque est au sentiment du critique une théocratie, mais différente tant de la théocratie indienne que de la théocratie égyptienne, mais contenant les germes d'une révolution future, qui devait être le christianisme... C'est la gloire du peuple hébreu d'avoir, au milieu du polythéisme qui l'entourait de toutes parts, adoré un Dieu universel et invisible, et d'avoir fait de cette notion de l'esprit un principe social ; son originalité c'est d'avoir été le premier un grand peuple théiste, mais on ne s'étonnera pas si, au début de la carrière, ce théisme manqua de sobriété philosophique, s'il envahit le pouvoir et les lois, et se teignit des vives couleurs de l'imagination orientale. Les Hébreux à cette époque du monde n'avaient pu accepter un seul Dieu qu'à la condition de le mettre partout et de le multiplier à l'infini. Voilà pourquoi chez eux la législation et la religion sont confondues ; mais ce n'est pas à dire que la législation ait dévoré la religion. Le théisme a gouverné l'État et s'y est incorporé, mais il a gardé son caractère divin et devait s'y manifester inévitablement sous la forme d'une théocratie. Seulement dans la théocratie hébraïque l'homme est plus libre que dans l'Inde et en Égypte, et, comme le dit un écrivain allemand, il a sous la main de Dieu une sphère de liberté et d'indépendance. »

Après cette appréciation du théisme hébraïque ne peut-on pas s'étonner quelque peu, que l'expression

d'*Infinitéisme*, dont Fénelon n'a pas craint de se servir pour qualifier un des attributs du Dieu éternel, paraisse au *Globe* dénoter chez M. Salvador, comme d'autres le diront plus tard, une inclination vers le panthéisme. Enfin il lui reprochait aussi d'avoir trouvé dans les idées du législateur des Hébreux une ressemblance prématurée avec celles de Spinosa et de Bentham, tandis que dans l'opinion de M. Salvador ces grands penseurs avaient pu trouver dans le mosaïsme la source des idées qu'ils ont contribué à propager. En résumant son jugement, *le Globe* s'exprime ainsi : « C'est partagé entre les idées que nous venons d'analyser et un patriotisme noble et courageux sans doute, mais funeste à la liberté d'esprit que doit conserver l'historien, que M. Salvador a écrit son ouvrage, curieux monument où se trouvent assemblés et confondus un véritable talent historique, les jugements d'une raison ferme et pénétrante, puis les préoccupations d'un esprit prévenu, les idées de nos jours transportées dans l'antiquité, mais, tout bien pesé, monument original qu'une main vigoureuse pouvait seule élever. »

IX

Peu après la publication du livre de M. Salvador, dans une histoire des Juifs qui a obtenu en Angle-

terre, un grand et durable succès, le docteur Milman caractérisait la personne et l'œuvre de leur législateur en des termes dont la saisissante analogie avec les appréciations de l'auteur de l'*Histoire des Institutions de Moïse* mérite d'être signalée comme un précieux témoignage de comparaison pour la critique.

Après avoir décrit d'une manière pathétique la mort ou pour mieux dire la disparition du législateur qui, par une prévoyante abnégation, voulut prévenir le culte idolâtre que sa personne pourrait inspirer au peuple qu'il s'était efforcé de constituer en dehors de la générale idolâtrie, le révérend docteur écrivait en 1829 :

« Telle fut la fin du législateur des Hébreux, cet homme qui, à ne le considérer qu'au point de vue historique et abstraction faite d'une révélation divine, a exercé sur les destinées de son peuple et de l'humanité en général une influence plus profonde et plus permanente qu'aucun autre personnage dont le nom ait été conservé dans les annales du monde. Le christianisme et le mahométisme ont pour lui un égal respect et à des degrés différents puisent leur origine dans les institutions mosaïques. Ainsi à travers toute l'Europe et ses migrations américaines, dans la plus grande partie de l'Asie comme dans le nord de l'Afrique, les opinions, les mœurs aussi bien que les prescriptions religieuses conservent une profonde et indélébile trace de leur source hébraïque.

Moïse fut à la fois le chef du peuple, son poète, son législateur. Il fut encore quelque chose de plus, il fut le créateur de l'existence sociale et civile des Hébreux.

» D'autres fondateurs de république, d'autres législateurs ont été mis, comme Numa, à la tête d'une communauté jouissant déjà d'un établissement organisé, ou ont été choisis, comme Lycurgue, Solon, par des populations au milieu de souffrances, de désordres anarchiques.

» Moïse a eu d'abord à agréger un peuple, à lui conquérir un territoire... Sans lui, les Hébreux auraient été absorbés par la population de l'Égypte ou auraient vécu au milieu d'elle comme une caste de misérables parias. C'est dans cette condition qu'il les prit, les délivra de la servitude ; les trouvant encore inaptes au dessein qu'il se proposait, il les maintint quarante ans sous la sévère discipline du désert

» Cependant avec un singulier renoncement de sa propre renommée, mais pour l'avantage de sa forte conception, Moïse reporta à une époque déjà antique et à un personnage bien plus ancien que lui l'honneur de la paternité du peuple qu'il formait. Les Juifs furent les enfants d'Abraham et non ceux de Moïse. Leur distinction eut pour source cette origine patriarchale et non leur parenté avec le législateur. La vertu d'une patriotique abnégation si pure, si désintéressée, ne brilla jamais d'un aussi inaltérable éclat.

» Le bonheur permanent de tout le peuple fut dans sa grandeur le seul objet auquel la vie de Moïse a été consacrée, et si nous pouvons un instant suspecter qu'il fit servir la religion à son but politique, ce dessein même lui donne un titre au plus haut rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité comme étant le premier qui a essayé d'organiser une société sous le règne d'une loi écrite consacrant l'égalité.

» Si Dieu ne fut pas le souverain du peuple juif, ce fut la Loi qui est le meilleur et le seul représentant de l'éternelle toute-puissance pour la bonne conduite des sociétés humaines. Si la constitution des Hébreux n'était pas une théocratie, et d'un autre côté si, comme on le suppose, dans la constitution mosaïque, l'élément civil était subordonné à un but religieux, cependant le bien-être immédiat de la communauté ne fut pas sacrifié à des satisfactions plus éloignées. »

Il y a une autre coïncidence encore plus importante à signaler à cause de l'époque où elle se produisait déjà, entre les appréciations historiques du révérend docteur et celles de l'écrivain israélite, relatives aux circonstances contemporaines qui ont exercé une si grande influence sur la condamnation de Jésus.

« Au cours de cette histoire, dit le révérend docteur, on a montré que l'état de l'esprit public en Judée et le caractère de Ponce-Pilate, l'agent principal dans

ce drame, s'harmonisent d'une manière remarquable avec les narrations évangéliques.

L'attente générale du Messie, l'impatience de la domination romaine suscitée par les audacieuses et turbulentes doctrines de Juda le Galiléen, cette surexcitation extraordinaire de la partie la plus fanatique du peuple qui la poussait sous la bannière de tout aventurier qui s'attribuait ou à qui on croyait pouvoir attribuer ce caractère de messie, enfin la rigide prudence des princes des prêtres toujours en crainte que la moindre apparence de révolte ne vînt compromettre la sûreté de la cité et du temple, et exposer la nation entière au jaloux ressentiment du gouverneur romain, toutes ces circonstances contemporaines expliquent suffisamment l'accueil qu'un novateur comme Jésus de Nazareth a dû rencontrer à Jérusalem. Apparaissant comme il le fit avec des doctrines si alarmantes pour le sacerdoce, si pleines de déception pour le fanatisme populaire, si répulsives à l'orgueil national comme impliquant la dissolution de la constitution mosaïque et l'avènement d'une nouvelle foi, enfin, et par-dessus tout, avec cette prétention d'assumer publiquement le titre mystérieux de fils de Dieu, on doit éprouver moins d'étonnement que de douleur et de pitié à voir toutes les passions de ce peuple le soulever avec une si terrible violence contre le maître dont les croyances étaient trop pures et trop spiritualistes pour sa compréhension, dont le caractère était s

différent de toutes les notions, de toutes les espérances préconçues sur le Messie attendu. »

Ces appréciations alors si neuves, on les verra se répandre peu à peu et reconquérir leur droit légitime si longtemps méconnu dans le domaine de l'histoire.

Mais leur première manifestation suscita les violentes récriminations de l'orthodoxie protestante et le révérend docteur eut à se défendre dans le troisième volume de son histoire contre les attaques qui l'accusaient en Angleterre, comme M. Salvador l'avait été en France, de porter atteinte à la divinité de la révélation et de ne pas tenir compte de l'autorité des miracles.

Il faut pourtant le constater à l'honneur du clergé anglican, malgré toutes ces accusations, le docteur Milman fut élevé peu d'années après à l'une des plus éminentes dignités de l'Église officielle, celle de doyen de Saint-Paul.

X

L'ardente polémique sur le livre de M. Salvador dont on a retracé les plus considérables témoignages, se prolongeait en 1829 entre les deux camps de la presse avec la même violence, sans le faire sortir de la réserve qu'il s'était imposée. Il estima

pourtant que c'était pour lui un devoir de dignité de répondre à une attaque émanée de la tribune de la Chambre des députés.

« Aux arguments que la science m'a opposés avec calme, écrivait-il, dans une lettre adressée au *Journal des Débats*, j'opposerai quand il le faudra d'autres arguments. Mais je proteste contre toute interprétation de mes paroles qui leur attribuerait un caractère d'offense. Peut-être ne me croira-t-on pas assez insensé pour avoir réduit la grande question chrétienne à une simple question judiciaire. Un simple coup d'œil sur mon livre détruirait cette erreur contre laquelle d'autres travaux viendraient d'ailleurs bien vite réclamer. »

Également adversaire d'un catholicisme excessif et d'un libéralisme malsain, *le Globe* (17 juin 1829) accompagnait des réflexions suivantes la lettre de M. Salvador reproduite aussi par d'autres journaux.

« C'est une réponse à M. de Lépine et à quelques allusions que se sont permises d'autres députés dans la discussion du budget. A entendre ces orateurs qui, à ce qu'il paraît, prennent leurs opinions toutes faites dans un journal depuis longtemps déshonoré par sa mauvaise foi, le livre de M. Salvador ne serait qu'un plaidoyer contre Jésus-Christ, tandis que cette question occupe à peine dans son ouvrage une dizaine de pages toutes d'ailleurs écrites avec la gravité qui sied à la fois au sujet et à la dignité de l'écrivain. Celui qui s'est voué à de sérieuses et lon-

gues études sur les institutions et l'histoire d'une nation trop longtemps méconnue et indignement calomniée, n'est point un de ces quêteurs de scandale et de bruit qui cherchent à compenser la médiocrité par l'audace. Si une question difficile et triste s'est rencontrée naturellement sur sa route, gauchir et se détourner eût été une lâcheté, l'aborder de front convenait à un Israélite et à un philosophe, car c'est surtout comme écrivain philosophe que se distingue M. Salvador.

Il sait trop lui-même que l'injustice et la déclamation n'ont qu'un temps. Ceux qui le calomnient sans l'avoir lu, feraient mieux de l'étudier, ils ne se donneraient pas à la tribune nationale le ridicule de se faire réfuter à la fois comme ignorants et comme fanatiques. »

On était encore sous le ministère Martignac.

Dans un si grand bruit contre l'*Histoire des Institutions de Moïse* par le juif Salvador le Garde des sceaux M. Bourdeau se montra moins obéissant aux sommations des évêques de Chartres et de Bayonne que ne l'avait été, en 1678, le chancelier Le Tellier aux péremptoires injonctions de l'évêque de Meaux, du grand Bossuet, contre l'*Histoire critique du Vieux Testament*.

Avec la pénétrante sagacité de son génie, le despotique théologien de la monarchie absolue de droit divin y pressentait en germes les dangers d'une

autre interprétation que celle de son monumental discours sur l'histoire universelle. Aussi poursuivait-il de ses impitoyables rigueurs le savant prêtre de l'Oratoire, Richard Simon, qui venait de ressusciter en France les travaux d'exégèse biblique à l'aide d'une méthode appuyée sur un immense savoir et sur une connaissance des langues orientales, alors très rare parmi le clergé catholique.

Le livre de M. Salvador ne fut ni saisi par le préfet de police, ni brûlé comme l'avait été celui de Richard Simon par les soins et diligences de la Reynie.

Toutefois, sans avoir besoin, comme celui du savant prêtre de l'Oratoire, d'y trouver un protecteur refuge, le tapage qui s'était aussi fait autour de lui valut aussi à l'ouvrage de M. Salvador d'être accueilli en Hollande avec une faveur très marquée qui se propagea bientôt rapidement en Allemagne à l'aide d'une traduction publiée au commencement de l'année 1830, à Hambourg, par le docteur en philosophie Essenna, avec une élogieuse préface du docteur Riesser.

Mais la lutte entre les idées de l'ancien et du nouveau régime, dont la polémique suscitée à l'occasion du livre de M. Salvador a permis de retracer un caractéristique épisode, s'accentuait chaque jour davantage.

Quelques mois plus tard, le parti ultra-catholique, ultra-royaliste arrivait au pouvoir avec le ministère Polignac. Malgré les avertissements légaux du pays, malgré le cri prophétique du *Journal des Débats :*

Malheureuse France, Malheureux Roi ! l'aveugle et funeste obstination du parti réactionnaire, en attentant à la Charte par les ordonnances de juillet, amenait le second renversement de la royauté restaurée et replongeait la France dans une série de douloureuses épreuves encore loin d'être terminées.

JÉSUS-CHRIST

ET

SA DOCTRINE.

Caractère de M. Salvador. — Son refus de fonctions publiques. — Situation religieuse en 1830. — Fondation de *l'Avenir*. — Lamennais, Lacordaire, Montalembert. — Affaires de Rome. — Lettre du cardinal Pacca. — Publication du livre. — *Jésus-Christ et sa doctrine*. — Critique de la *Gazette de France*. — Ses interrogations à M. Salvador, à M. Guizot. — Réponses de M. Salvador. — *Journal des Débats*. M. de Sacy. — *Le Semeur*, organe du protestantisme autoritaire. — Études religieuses. — *Historiens de Jésus*, par M. Renan. — *La Presse*. M. Granier de Cassagnac. — Introduction à l'histoire de la législation, par M. Hennequin. — Réfutation de Gibbon, de Strauss, de M. Salvador, par l'abbé Guillon, évêque de Maroc. — Introduction à l'histoire de la philosophie, par l'abbé Gioberti. — Sa critique des doctrines de M. Salvador, de M. Guizot.

Les caractères sont rares en tous temps, et, faut-il l'avouer : dans notre milieu social, dans ce milieu bouleversé par de si tumultueuses passions, des théories si contradictoires, des événements si divers

qui ont fait de la lutte une condition journalière entre des principes et des intérêts encore mal équilibrés, peut-être est-il plus difficile, même aux caractères les mieux trempés, de manifester par leur conduite, la règle et l'esprit de suite qui en constituent la maîtresse force et la véritable grandeur.

Avec le sentiment de cette difficulté, et satisfait de la modeste indépendance, patrimoine de famille, qui a toujours suffi à la pratique de la vie la plus simple, M. Salvador s'estimait heureux de l'entière liberté qu'il y trouvait pour se livrer à ses travaux.

D'ailleurs, à côté de cette simplicité naturelle de ses goûts, il y avait un renoncement réfléchi. M. Salvador considérait la modestie de sa vie comme une des conditions indispensables de l'œuvre à laquelle il l'avait vouée.

Après la révolution de 1830, l'honorable notoriété déjà acquise à son nom et à ses travaux, les relations d'estime et d'amitié qui l'unissaient à plusieurs des hommes que ces événements venaient d'appeler au pouvoir, lui valurent les offres d'une position élevée dans les fonctions publiques; malgré de bienveillantes insistances, il les déclina sans hésitation.

« Lorsqu'on touche, répondait-il, à des questions aussi graves que celles dont vous ne pressentez peut-être pas assez la prochaine et inévitable importance, afin de s'inspirer confiance à soi-même et de l'inspirer aux autres, il faut avoir le droit de dire qu'on y a appliqué toute la force de son esprit, toute

la droiture de son jugement, toute la conscience de son âme, sans que jamais elles aient pu en être volontairement détournées par les préoccupations ou les soins de quelqu'autre intérêt, de quelqu'autre poursuite. »

Mais, si en vivant dans la retraite laborieuse où sa vie s'est passée, M. Salvador n'était mêlé aux choses du dehors que par les impressions que sa pensée en ressentait, par les enseignements que ses méditations allaient y chercher, son âme ne se réfugiait pas dans l'égoïsme d'un isolement contemplatif. Elle était, au contraire, profondément émue au spectacle et à l'étude de toutes les agitations du monde moral dans ce long et douloureux enfantement de l'ère nouvelle dont ces agitations lui avaient apparu comme les signes incontestables.

Il serait facile d'en montrer de nombreux témoignages dans les épanchements de sa correspondance la plus intime. Pour faire connaître la consistance de caractère, la clairvoyance d'esprit, la sagacité d'appréciation de l'homme qui, en dehors de la mêlée passionnée des opinions et des partis, exprimait ses sentiments avec la plus familière effusion, à ventre déboutonné comme il le dit lui-même, et sans aucune visée à l'effet, quelques fragments suffiraient en les prenant à travers une longue période d'années.

II

On a déjà vu quel esprit, quelle méthode M. Salvador avait portée dans ses fortes et originales études du passé initiateur le plus lointain de l'histoire religieuse. C'est en poursuivant le même plan qu'après dix ans de persistants travaux il publiait en 1838 l'ouvrage intitulé : *Jésus-Christ et sa doctrine.*

« Dans ce nouvel ouvrage [1], mon attention s'est toute concentrée sur les origines de la Doctrine chrétienne et sur les éléments de natures diverses unis et confondus dans la personne de Jésus-Christ.

» L'histoire n'offre pas de sujet plus complexe et qui, à cause des intérêts auxquels il lui appartient de toucher, soit plus en état de retentir encore au fond des âmes. Aussi, dans la nécessité où je me trouve de ne rien négliger de favorable au rétablissement naturel des faits, et de porter la main sur des croyances chères à un nombre d'hommes considérable, je me garderai d'oublier la première condition qui m'est imposée. Plus mon droit et ma liberté d'écrire ont acquis d'extension, plus je dois les exer-

1. Jésus-Christ et sa Doctrine, *Histoire de l'établissement de l'Église, de son organisation et de ses progrès pendant le premier siècle.* 2 vol. in-8. Paris, Guyot Scribe, 1838.

cer avec un sentiment vrai d'équité, d'honneur et de convenance. »

Ce sentiment, on le verra reconnu et loué par tous les critiques, à quelque rang qu'ils appartiennent, qui vont apprécier ce livre où l'historien dévoilait des aspects alors si nouveaux, sur les origines immédiates, historiques et morales de la plus grande révolution religieuse qui ait jusqu'à nos jours exercé son influence sur les relations sociales et politiques de l'humanité.

III

Quelle que soit la valeur intrinsèque d'une œuvre de haute portée et sa destinée future, il y a toujours, dans les circonstances particulières du moment où elle se produit, des causes secondaires qui influent inévitablement sur les jugements qui en sont rendus; voilà même comment s'expliquent et se justifient les révisions qui en sont faites à des époques successives, lorsque les causes premières, se dégageant des actualités, reprennent leur légitime importance.

C'est donc en quelque sorte une nécessité de rappeler quelles étaient ces *actualités* passagères au moment de la publication du livre de M. Salvador.

En entrant après l'événement de 1830 dans cette nouvelle période de l'évolution religieuse, conséquence naturelle de la transformation politique que

venait de subir une seconde fois la royauté de droit divin, comment oublier la part si brillante qu'y avait prise dès son début un des plus nobles organes du catholicisme sous la bannière de *l'Avenir* et avec cette sainte et glorieuse devise: *Dieu et la liberté*. Il allait tenter de bien vaillants, mais, hélas! bien impuissants efforts, pour amener une honorable transaction entre les doctrines sociales du moyen âge, consacrées par le catholicisme apostolique romain et celles proclamées par l'ère nouvelle de la Révolution française.

« S'efforcer de délivrer le clergé des liens, des engagements si onéreux pour lui et qui en deux fois avaient failli lui devenir si funestes; essayer d'affranchir à jamais le clergé de la tentation ou de la crainte de tomber dans les bras de la fortune ou du hasard; lui présenter pour unique voie de salut pour lui-même et pour les âmes le devoir exclusif de sa mission évangélique, tel fut, dit M. de Falloux, le programme unanime adopté par tous les collaborateurs de *l'Avenir*.

» Ce rapide moment fut un des plus féconds de notre siècle; la nature des questions soulevées, la grandeur des talents, la noblesse des caractères, lui conquirent une influence et laissèrent un souvenir, qui est encore comme un champ de bataille, celui où se décidera l'un des problèmes les plus importants de la société humaine, c'est-à-dire la délimitation exacte des rapports de l'Église avec l'État. »

Il serait superflu de reproduire tous les incidents de cette religieuse et libérale lutte où les trois noms de Lamennais, Lacordaire, Montalembert, semblaient former une trinité de tradition, d'actualité, d'espérance.

Pendant plusieurs années cette lutte eut d'éclatants retentissements dans la presse, dans le prétoire de la justice, à la tribune de la Chambre des pairs. Pour l'intérêt particulier de cette étude, pour montrer avec quelles sûres données d'appréciation M. Salvador caractérisera plus tard l'inévitable esprit de *Rome*, il suffira de reproduire une lettre confidentielle, d'abord discrète expression de la Curie romaine dans ces débats, divulguée ensuite par Lamennais dans sa dramatique narration *Affaires de Rome.*

« Le Saint-Père, écrivait le cardinal Pacca dans cette lettre, désapprouve et réprouve même les doctrines relatives à la liberté *civile* et *politique*, lesquelles, contre vos intentions sans doute, tendent de leur nature à exciter et propager partout l'esprit de sédition et de révolte contre les souverains. Or cet esprit est en ouverte opposition avec les principes de l'Évangile et de notre sainte Église, laquelle, comme vous savez bien, prêche également aux peuples l'obéissance et aux souverains la justice. Les doctrines de l'*Avenir sur la liberté des cultes et la liberté de la presse,* qui ont été traitées avec tant d'exagération et poussées *si loin* par ses rédacteurs,

sont également très répréhensibles, et en opposition avec l'enseignement, les maximes et la pratique de l'Église.

» Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père; car si, dans certaines circonstances, la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable. »

L'encyclique de Grégoire XVI condamnait publiquement les doctrines de *l'Avenir* dont la lettre confidentielle du cardinal Pacca avait si sévèrement admonesté les rédacteurs.

IV

Pour passer maintenant aux appréciations de la critique sur les aspects si nouveaux de l'œuvre de M. Salvador, peut-être y a-t-il avantage de les montrer retracées d'abord par les adversaires les plus opposés à sa méthode historique et scientifique dans l'étude de la question religieuse.

« Il y a quelques jours, disait la *Gazette de France* (29 juillet 1838) nous avons publié un fragment de l'*Encyclopédie nouvelle* de MM. Leroux et Reynaud qui prouve que le philosophisme change de terrain. C'est le travail des intelligences sceptiques de notre

époque. Dans cette Encyclopédie M. Leroux constate « que les peuples ont besoin d'une religion, que le doute est mortel, que tout le monde est à l'œuvre pour trouver la vérité qu'on trouvera, il ne faut pas en douter, parce que la vérité se donne à ceux qui la cherchent ».

« Voilà, ajoute la *Gazette* avec une fière résolution, ce que demande le christianisme, *il offre ses titres de divinité à la discussion*, et Tertullien disait déjà, il y a seize cents ans, que ce que la religion redoutait le plus c'était d'être ignorée ».

Ce langage de la *Gazette de France* si différent de celui de 1828 n'était-il pas un des signes révélateurs d'une nouvelle phase de la question religieuse que *la Gazette* reconnaissait elle-même en ces termes : « De toutes parts ce mouvement se fait sentir et personne ne peut le contester ».

« Nous trouvons, ajoute-t-elle, dans *le Temps*, un autre témoignage de cette réaction des esprits. C'est un article à propos de l'ouvrage de M. Salvador : *Jésus-Christ et sa doctrine*..... Nous ferons remarquer à l'écrivain du *Temps* que tout est changé dans la situation qu'il avoue lui-même ; on ne cherchait pas, on ne doutait pas au siècle dernier, on niait Dieu, Jésus-Christ et l'Église, on ne permettait pas la discussion...

» Diderot appelait Voltaire cagot parce qu'il était cause-finalier et déiste, et Voltaire en parlant de la religion de Jésus-Christ disait : *Écrasez l'infâme.* »

En signalant cette différence de réelle et grande importance, la *Gazette* ne se laissait-elle pas aller à quelque exagération, lorsqu'elle ajoutait : « La plupart des hommes qui croient aujourd'hui au christianisme y sont arrivés par le doute et l'examen... Nous sommes à une époque semblable aux premiers temps du christianisme, où l'Église se forma avec les philosophes platoniciens qui ne crurent qu'après avoir examiné... la force est maintenant du côté des chrétiens, leur foi est de la conviction et de la raison.

» Les catholiques offrent un système lié de tous les points, tandis que leurs adversaires ne s'entendent sur aucun et sont divisés sur tous.

» Dans le cours de la discussion, *le Temps*, disait-elle, nous reproche d'avoir appelé le judaïsme une secte ; mais aujourd'hui il n'est pas autre chose... Tout homme qui n'a qu'une partie de la vérité n'est qu'un sectaire, et le catholique est celui qui a toute la vérité.

» On nous reproche encore d'avoir dit que les préjugés de M. Salvador lui ôtaient l'esprit d'indépendance ; mais comment n'aurions-nous pas raison en parlant ainsi ?... » Et, après avoir énuméré les signes glorieux et manifestes sur lesquels s'appuie sa conviction, la *Gazette* se résumant : Comment un homme éclairé pourrait-il méconnaître le Messie promis au monde dans celui « qui a placé dans la Ville éternelle un souverain électif dominant le monde

spirituel pour appeler le monde au culte de la vérité et de l'amour, qui a enfin dispersé le peuple qui l'avait méconnu ».

Le journal auquel la *Gazette* s'attaquait du même coup qu'à M. Salvador avait de son côté résumé de la manière suivante sa libérale critique de l'œuvre sur Jésus-Christ et sa doctrine.

« Appuyé sur l'histoire et les écrits qui sont le fondement même de la foi, M. Salvador dépouille le commencement du christianisme de cette simplicité miraculeuse qui en faisait comme une génération spontanée ; il cherche ses titres et ses origines, et les a trouvés dans Moïse, dans les prophètes, dans l'Orient, dans les sectes de la Judée ; morale, dogme, culte, il en montre les fragments épars çà et là, et tout en rendant justice au christianisme qui, selon lui, n'a été qu'une forme nouvelle nécessaire pour amener la gentilité à l'unité de Dieu, il proclame la nécessité providentielle de la protestation des Juifs. »

« Certes, dit le critique, l'hébraïsme et le pharisaïsme lui-même n'avaient pas en eux ce principe d'activité et d'exaltation nécessaire pour s'emparer de l'empire romain et renverser les Dieux. Il fallait aux nations pour remplacer leurs idoles non pas le Dieu abstrait de Moïse, mais un Dieu vivant et ressuscité des morts.

» Pour arracher l'homme aux grossières orgies de la chair, il fallait montrer aux riches et aux puissants

les biens supérieurs d'un monde éternel. *La Croix* seule et non *la Loi* pouvait faire tomber les barbares à genoux. Un pape parlant au nom de Dieu pouvait seul dominer les puissances brutales du monde temporel.

» Mais, suivant *le Temps*, le christianisme a subi le sort de toutes les institutions conquérantes ; une fois son but atteint, il a trouvé ses limites et il a décru ; les intérêts physiques qu'il avait proscrits se sont développés en dehors de lui ; il a tenté d'arrêter l'esprit humain et l'esprit humain lui a échappé. Le schisme d'Orient, l'apparition de Mahomet, la philosophie du dix-huitième siècle, la révolution française sont autant de faits qui justifient d'une manière éclatante la protestation des Juifs et leur attente devenue assez générale d'une ère sociale nouvelle, d'une époque messiaque plus universelle que le catholicisme romain.

» Une époque de discussion, d'examen, de jugement doit précéder cette grande unité. L'espérance en ce point ne peut être coupable. De Maistre dont l'orthodoxie n'est contestée par personne, lorsqu'il considère l'état du monde et que la majorité de ses habitants n'a pu être touchée par la prédication chrétienne, l'accuse presque d'insuffisance, et tout en reconnaissant que nous avons tout ce qui est nécessaire au salut, il avoue qu'il nous manque encore beaucoup dans l'ordre de la grâce et des connaissances divines, et que la foi, loin de repousser l'éven-

tualité d'une révélation nouvelle, doit au contraire la regarder comme très probable et s'attendre à ce qu'il appelle la *révélation de la révélation.* »

« Que veut-on nous dire, avec une révélation nouvelle? s'exclame la *Gazette de France ;* qu'apprendrait-elle de plus des rapports de l'homme avec Dieu et de ses devoirs envers son Créateur et ses semblables? Qu'on s'explique franchement, Jésus-Christ est-il, oui ou non, ce fils d'Abraham en qui toutes les nations de la terre devaient être bénies? La prédiction s'est-elle accomplie en lui? »

« Paris, 23 août 1838.

» Monsieur le rédacteur de la *Gazette de France.*

» Vous me permettrez de répondre moi-même aux nouvelles observations qui vous sont inspirées par les articles du *Temps* où l'on a rendu compte de l'ouvrage que je viens de publier.

» Peut-être aurais-je été en droit d'attendre d'abord de votre part un examen plus attentif de mon livre, mais n'importe : vous posez les questions les plus élevées et vous demandez qu'on réponde franchement, par oui ou par non, la manière de les entendre.

» Rien n'est plus nécessaire en effet au milieu de tant de tergiversations morales et de détente des esprits.

» Commençons par le point de vue philosophique. D'après vous, la doctrine de Jésus-Christ, saisie dans son ensemble et non pas seulement dans quelques-unes de ses conditions, « est la vérité absolue trans-» mise maintenant dans le monde par le sacerdoce » comme la vie par la paternité ». Je soutiens formellement le contraire. D'après vous, « il n'y a pas une » situation de l'homme à laquelle cette doctrine ne » puisse s'appliquer, pas un état nouveau de la société » à laquelle elle ne convienne ». Je crois encore que, sur ce point, vous tombez dans l'exagération et dans l'erreur. Ensuite vous dites sous le rapport spécialement religieux :

« Jésus-Christ est-il, oui ou non, ce fils d'Abraham » en qui toutes les nations de la terre devaient être » bénies ? » Je réponds : non.

« La prédiction juive est-elle accomplie tout en-» tière en lui ? » Je réponds encore : non.

» Enfin vous ajoutez : « Le sanhédrin de Jérusalem » l'a mis à mort. Un sanhédrin assemblé aujourd'hui » à Paris ne le reconnaîtrait-il pas pour le Messie ? » Ici je distingue.

» J'ai démontré, contre l'opinion de toute l'Église chrétienne, qu'il est matériellement faux que la mort de Jésus-Christ à Jérusalem ait eu sa cause déterminante dans un système personnel de persécution et de haine. Elle résulte avec évidence des difficultés et des exigences naturelles de la situation où se trouvait alors placé le conseil souverain de la Judée.

» Et comme ces difficultés n'existeraient plus dans un sanhédrin assemblé à Paris, l'idée d'une condamnation violente lui deviendrait entièrement étrangère ; et pour ce qui est du caractère messiaque exclusif attribué à l'ère de Jésus-Christ, il maintiendrait sans contredit le jugement exprimé au douzième siècle en ces termes par l'illustre rabbin Maimonide : « Mais, comme les plans du Créateur de l'univers » sont bien plus profonds que tous les desseins des » hommes, tous les événements de cette ère de Jésus » ont eu du moins pour conséquence de disposer le » monde à l'adoration d'un même Dieu, de répandre » chez des peuples innombrables les fondements de » la loi, et d'aplanir par là les voies aux médiateurs » futurs et glorieux du véritable christianisme. »

» Je reconnais, monsieur, la sincérité et la grandeur de vos convictions. De votre côté vous ne douterez pas de la probité et de l'indépendance des miennes.

» L'état de l'homme est de chercher sans cesse la vérité. Nul ne peut dire : « Tout est fini, c'est moi » qui l'ai découverte ou à qui elle s'est exclusivement » révélée. » En cela même consiste la richesse inépuisable de Dieu. Il a été, et il sera toujours, ce qu'il y a de plus ancien et de plus nouveau dans le monde visible, en nous, et au dehors.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

» Votre très obéissant serviteur,

» J. SALVADOR. »

« M. Salvador ne se plaindra pas de notre impartialité, disait la *Gazette de France* en lui ouvrant ses colonnes, examinons maintenant sa réponse... Il prétend que la doctrine de Jésus-Christ n'est pas la vérité absolue ; nous ne parlons, nous, que de la vérité sur les rapports entre Dieu et l'homme, entre l'homme et ses semblables, et nous soutenons que Jésus-Christ a révélé toute cette vérité à la terre...

» L'existence de Dieu, la chute de l'homme, la rédemption divine, n'est-ce pas là toute la religion juive et toute la religion catholique ? N'est-ce pas là toute la vérité nécessaire à l'homme ?... L'homme, depuis la faute originelle qui, comme l'a dit Voltaire (la *Gazette* s'appuyant sur Voltaire !), est le fond de la théogonie de tous les peuples, n'était-il pas sur la terre livré à la crainte du ciel ? Lucrèce avait dit : *Timor fecit Deos*, la crainte a fait les dieux. Jésus-Christ a rétabli sur la terre le culte de l'amour, il a fondé la fraternité parmi les hommes, et créé, au-dessus des devoirs envers la patrie et la famille, le devoir envers l'humanité... Il a détruit dans le cœur de ses disciples les passions, au profit de la gloire de Dieu et de la paix du monde... L'amour de soi, auquel le monde immolait tout, a été remplacé par la bienfaisance et la charité dans la religion de Jésus-Christ. »

Comment ces principes *ad majorem Dei gloriam*, comment ces préceptes de charité chrétienne ont

été interprétés et observés dans l'ordre et la pratique des faits, c'est à l'histoire à le dire ; mais il s'agit ici d'une discussion dans l'ordre théorique des idées, c'est celle-là seulement qui se continue dans la lettre suivante.

« Petit Bry-sur-Marne, 27 août.

« Monsieur le Rédacteur de la *Gazette de France.*

» Je me hâte de rendre hommage à l'impartialité dont vous faites preuve à mon égard et de répondre le plus succinctement possible aux nouvelles questions que vous m'avez posées.

» Mais, si chaque époque et chaque science, la science religieuse autant que toute autre, ont un langage et des formes qui leur sont propres, il devient indispensable, pour mieux s'entendre, de renoncer en grande partie à ce langage technique et d'attirer l'attention bien plus sur les choses qu'il renferme, que sur les mots.

» Vous connaissez aussi bien que moi, Monsieur, le sens attaché par les Juifs à l'idée d'un Messie. C'est moins encore l'attente d'un être individuel et d'une naissance naturelle, comme Moïse ou David, que la personnification d'une époque et d'un état nouveau, d'une organisation générale appliquée à la race humaine. Voilà pourquoi la pensée hébraïque, le système juif comme on voudra l'appeler, recevait dans leur langage le nom particulier de prophétie ou de promesse : c'est qu'en effet il s'agissait d'une

chose vue et indiquée comme un bienfait, bien des siècles avant qu'il lui fût permis de se produire.

» Or de quoi cette prophétie ou *théorie juive* se compose-t-elle au fond, et d'où vient que la généralité des philosophes du siècle dernier, dont je m'honore d'ailleurs d'être le disciple reconnaissant, avait si mal attribué à une pensée systématique d'isolement et de séparation, tous les efforts déployés par les législateurs juifs pour donner une force de vie immense à leur nationalité, et tous leurs efforts pour multiplier les barrières qui étaient destinées à protéger les principes mêmes de cette nationalité, contre les invasions violentes du dehors, et contre les dispositions d'idolâtrie intérieure.

» La prophétie ou *théorie juive* se réduit en définitive à deux idées qui sont liées intimement et qui regardent, l'une le passé et l'autre l'avenir.

» L'idée relative au passé consiste à admettre que tous les hommes sont frères de race, qu'ils viennent tous d'une même souche, d'un même sang. Et en cela l'hébraïsme, comme je l'ai souvent dit, a été une réaction directe contre les théologies des Orientaux, qui reconnaissaient plusieurs créations distinctes de l'espèce humaine, inégales en dignité et accommodées au nombre de leurs castes.

» L'autre idée, relative à l'avenir, consiste à admettre une alliance libre et finale entre toutes les nations sous les auspices de la *pure unité de Dieu*. Elle doit avoir pour conséquence pratique, selon tous

les textes juifs, d'assurer à chaque peuple et à chaque homme les fruits de son travail, et la conséquence développée de tous les biens intellectuels, physiques et moraux que Dieu a accordés à la terre.

» Mais, pour atteindre ce jour de libre alliance entre les nations, pour en retirer l'avantage et l'honneur qui reviennent de droit à tout instigateur reconnu et longuement éprouvé d'un grand œuvre, on conçoit sans difficulté que, d'une part, les Juifs aient tenu si vivement à leur nationalité et, d'autre part, qu'ils n'aient jamais consenti à rien mettre en partage avec la pure unité de Dieu, avec le nom de l'*Être unique*, en leur langue Jehovah, à l'abri desquels la famille des peuples doit devenir une, harmonique et heureuse.

» Maintenant je réponds de plus près à votre question. — Sans doute l'ère de Jésus-Christ a préparé activement les jours de cette alliance, sans doute elle a servi à répandre la morale d'Abraham et de Moïse et à lui donner en quelques points un caractère plus sympathique et plus gracieux. Sans doute la divinité visible de Jésus-Christ est devenue dans la pratique une précieuse transition, un compromis entre les dieux visibles du polythéisme et l'unité ineffable du Dieu de la loi de Moïse.

» Mais de là au fait même de l'alliance volontaire et intelligente de toutes les nations du monde, de là à leur bénédiction réelle, c'est-à-dire, selon la parole et l'esprit du législateur juif, à leur état général de

prospérité, il y a encore loin; à peine si quelques nations commencent à avoir une vie qui leur soit propre ; à peine si elles sortent de cet état auquel cette belle expression de Moïse pouvait être appliquée : « Ce sont des peuples qui ne sont point peu- » ples ».

» Si le fait de l'alliance des nations ou l'accomplissement de la *théorie pure* n'est pas encore arrivé ; si la plupart des signes positifs attachés à cette grande époque n'existent pas, et si le mouvement nouveau des peuples qui va droit à ce but, s'est développé en dehors de l'Église et sous des conditions tout autres que celles qui ont imprimé à la doctrine évangélique son caractère intime et ineffaçable, alors je vous interroge vous-même à mon tour, Monsieur, que dois-je penser en vérité et en conscience de Jésus-Christ ? »

Après avoir énuméré les diverses objections de détail soulevées contre son livre par la *Gazette*, M. Salvador, s'arrêtant à celles qui lui paraissent les principales, s'exprime ainsi :

« La condamnation de Jésus-Christ viendrait-elle du fait des circonstances, du fait des Juifs ou de son propre fait à lui-même ?

» Enfin sa doctrine aurait-elle pour fondement, comme on est mal à propos dans l'usage de l'avancer aujourd'hui, l'immortalité métaphysique des âmes qui vient spécialement de Platon, ou bien, comme l'Église le proclame, et comme c'est la vérité, la ré-

surrection corporelle des morts, que je soutiens avoir été importée de la Babylonie et de la Perse en Judée?

» Eh bien, toutes ces choses, quelque solution qu'on leur donne, ne changent nullement la question.

» Jésus-Christ ne peut pas être considéré comme le Messie final de la prophétie ou du système juif, il ne peut pas être considéré comme le représentant et le médiateur direct non pas d'un projet, mais de l'accomplissement d'une alliance dont une foule d'éléments sont à créer, et qui exige encore beaucoup de temps pour arriver à la maturité nécessaire.

» Agréez, etc.

« J. SALVADOR. »

« C'est là un *système* particulier à M. Salvador et à quelques Juifs, répliquait la *Gazette de France,* système inventé en désespoir de cause pour éluder l'accomplissement des prophéties, mais ce système est démenti par la science religieuse et par la tradition, par l'écriture et par l'histoire. » A l'appui de ses assertions contradictoires la *Gazette* citait nombre de textes. Lamartine qui, dans toutes les questions qu'il effleure de ses ailes, laisse toujours la trace de la hauteur d'où il plane, a marqué d'une empreinte moderne ces grands combats de controverse religieuse sur des mots mal compris ou mal interprétés.

« Ne dirait-on pas que des légions de croyants et

d'incrédules sont là à attendre la fin de la discussion, prêtes à passer immédiatement dans le parti du meilleur logicien ou de l'antiquaire le plus érudit et le plus ingénieux? »

Sans méconnaître l'importance relative de l'exégèse moderne dont il pouvait se faire un opportun auxiliaire, M. Salvador n'avait aucun goût à des discussions stériles, il ne s'y est jamais prêté que comme en quelque sorte forcé, se bornant à réfuter, textes en main, les imputations de citations inexactes.

Dans cette science nouvelle des religions dont la *Gazette* elle-même était contrainte à reconnaître l'avènement ; dans ces études qui, posant devant la raison et la foi les grands problèmes religieux et historiques, forcent l'homme à revenir sur ses pas, à scruter ses convictions sur parole, afin de s'y attacher après jugement ; dans ce profond et intime travail de la pensée par la comparaison des temps, des mœurs et des croyances, c'est aux principes et aux faits qui en ont été déjà, ou qui peuvent encore en devenir les conséquences, qu'il importait à M. Salvador de s'attacher.

C'est à ce point de vue que ces débats déjà vieux, mais activement ravivés par les circonstances actuelles, conservent le légitime intérêt qui semble excuser la longueur de leur reproduction clôturée par quelques extraits de la dernière lettre de M. Salvador.

« Paris, 31 août 1838.

» Monsieur le rédacteur de la *Gazette de France*.

» Avant de clore notre discussion, il importe d'en bien fixer les termes et de ne pas nous abuser sur le sens qu'elle doit avoir.

» Je vous ai déclaré à quels résultats mes recherches m'avaient conduit. Dans ma conviction, le christianisme de Jésus n'est qu'une œuvre transitoire accommodée à un certain état du monde. La même sève de l'hébraïsme, la même force, le même esprit qui a produit la branche judaïque proprement dite, qui a produit la branche chrétienne, qui a produit la branche mahométane et quelques autres, qu'une étude plus approfondie de l'Orient permettra peut-être un jour de mieux déterminer, cette même sève, ce même esprit a le pouvoir et le devoir d'enfanter, tôt ou tard, une branche nouvelle, *capable de résumer ou du moins de mieux coordonner toutes celles qui l'auront précédée*. Vainement la philosophie voudrait rester étrangère à ces questions ou les tourner, il y aurait peut-être une grande imprudence de sa part à se laisser aller sous ce rapport au genre de sommeil que l'honorable M. Guizot lui a conseillé dans son dernier écrit de la *Revue française*.

» Votre impartialité, votre noblesse même à recueillir et à provoquer mes observations ont rempli mon but. Vous avez donné la preuve que l'estime, la bienveillance réciproque des personnes sont indépendan-

tes aujourd'hui de la différence des convictions. Sous cet aspect, mais sous cet aspect seul, la paix de M. Guizot doit être considérée comme une vérité incontestable. J'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, dès que mon œuvre aura été examinée suffisamment en elle-même, je réunirai les jugements divers qu'elle aura suscités, je les comparerai avec les miens. S'il en résulte pour moi des vues nouvelles, je les adopterai, quelles qu'elles soient, sans aucune résistance. Dans le cas contraire, je poursuivrai ma route, et du passé le plus lointain, j'arriverai un jour, je l'espère, à me retrouver en communauté d'action avec les hommes et les choses de mon âge. La tendance actuelle d'une partie des esprits et les efforts d'enfantement du nouvel ordre social ramèneront naturellement toutes ces questions.

» En attendant, je conserverai le plus agréable souvenir de ce premier débat. Plus que jamais il me croire que nous sommes, suivant vos expressions fait mêmes, « dans une aurore magnifique, présage de temps bien meilleurs », car vous concevez sans peine, monsieur, que le vieux sang d'Abraham soit moins disposé que tout autre à regretter l'ère passée.

« J. SALVADOR. »

Cette aube pacifique de lumière et de paix a été encore traversée, depuis, par de bien sombres et tempêtueux nuages; mais, comme la foi consciencieuse, comme la charité pratique, l'espérance intel-

ligente n'en reste toujours pas moins un devoir et une vertu.

V

Dans la longue discussion de la *Gazette de France* avec M. Salvador, dont le résumé est peut-être trop long aujourd'hui, mais que la *Gazette* estimait alors assez importante pour l'éditer *in extenso* en une brochure, elle ne qualifiait plus durement, comme en 1828, son adversaire de *tison d'enfer*, ce qui, suivant la *spirituelle* remarque de M. Dupin, devait fort embarrasser M. Salvador, car comment prouver qu'on n'est pas un tison d'enfer? Pascal y a échoué; mais à fin d'argument, la *Gazette* lui reprochait courtoisement « de se réfugier dans l'obscur panthéisme de M. Lherminier et dans sa vague philosophie humanitaire ».

A ce moment, les imputations de panthéisme étaient redevenues fort à la mode. Non seulement les théologiens en écrasaient leurs adversaires, mais les sectes philosophiques ont fait, plusieurs fois, preuve d'une intolérance semblable à celle des sectes religieuses. Elles ont traité comme des hérésiarques ceux qui n'adoptaient pas leurs théories métaphysiques avec une soumission aussi absolue que celle exigée pour les dogmes théologiques. Plusieurs fois, les différentes manières de prononcer le *shiboleth* consacré, ont fait déclarer absurde ou damnable

celui qui par défaut de nature, ou par obstination de volonté, s'écartait de l'énonciation sacramentelle.

L'inculpation de panthéisme a été l'une de celles les plus communément renouvelées à l'égard des hommes qui, dans les diverses voies de la poésie, de la philosophie, de la religion, suivant leur imagination, leur raison ou leur foi, ont chanté, ont défini, ont adoré, en dehors des formules officielles, leur conception de l'Éternel, de l'Infini qui n'appartient qu'à Dieu.

Comme l'auteur de *Jocelyn*, M. Salvador aurait pu dire : j'ai été accusé ou loué de panthéisme. Comme Lamartine, il aurait pu répondre : parce que le poète, le voyant, voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris aussi pour panthéisme le mot de saint Paul, ce premier commentateur de l'Évangile : *In illo vivimus, movemur et sumus* [1].

Mais M. Salvador savait que, soit dans le fond,

1. Rabelais a fait aussi de cette phrase le commentaire de la mort du grand Dieu Pan annoncée au monde par Thamous.

« Ceste nouvelle feust bien toust divulguée en Rome, et envoya Tibère Cœsar, lors Empereur, quérir cestuy Thamous, et l'avoir entendu, adjousta foy à ses paroles... Je les interpreteroys de cestuy grand servateur des fidèles qui feust, en Judée, ignominieusement occis par l'iniquité des pontifes, docteurs, presbtres et moines de la loi mosaïque, car à bon droict peut-il estre en langaige gregoys dict Pan, veu qu'il est le nostre Tout. Tout ce que sommes, tout ce que avons, tout ce que esperons est luy, en luy, par luy. C'est le bon Pan le grand pasteur... A ceste mienne interpretation compete le tems. Car cestui très bon, très grand Pan nostre unique servateur mourut lez Hierusalem, regnant en Rome Tibère Cœsar. »

soit dans la forme, les plus hauts jugements de l'histoire sont, suivant les temps, sujets à révision ; il se rappelait, qu'entre philosophes, ce Spinosa auquel on l'a plusieurs fois comparé, après avoir été convaincu de matérialisme par Bayle, avait été proclamé par Cousin tantôt comme aussi mystique que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, tantôt comme plus juif que Spinosa ne se croyait lui-même. Il avait en quelque sorte assisté à ces débats contradictoires, où a été accusée de scepticisme la mémoire de Pascal, dont l'âme a été, peut-être, le plus profond miroir des grandeurs et des servitudes de la raison et de la foi.

D'ailleurs, suivant l'observation très vraie d'un de ses plus éminents critiques, M. Salvador avait peu d'inclination pour la controverse, il ne répondit pas aux nouvelles insinuations de la *Gazette de France*, se confiant au temps pour le soin de la réponse et d'une plus exacte appréciation de sa pensée.

Ce n'est pas seulement à M. Salvador, dont la position de loyal adversaire était si nettement dessinée, que la critique religieuse de la *Gazette de France* demandait de franches explications, qui ne s'étaient pas fait attendre.

Elle avait aussi adressé en quelque sorte sommation à M. Guizot, le pressant de *s'expliquer et de signaler d'une manière précise* quelle était la religion dont il réclamait l'appui pour la société menacée.

« Catholiques et protestants, disait le publiciste, homme d'État, dans son écrit : *La religion dans les sociétés modernes* auquel on vient de voir que M. Salvador faisait allusion, unissez-vous contre ces hommes d'impiété et d'immoralité qui ont l'esprit flottant et le cœur vide... Les diverses croyances religieuses reconnaîtront la nécessité, elles écouteront la voix de la raison... La paix entre les croyances religieuses leur est maintenant imposée par l'état social... l'harmonie dans la liberté, c'est leur condition légale, c'est la charte... »

« Qu'est-ce à dire, lui répond l'orthodoxie catholique de la *Gazette* et quelle est la raison qui doit régler, même vos sectes? passe encore pour la philosophie, œuvre de raison, mais pour une religion quelconque, œuvre de foi, c'est inadmissible. »

Puis triant sur le volet les diverses assertions du philosophe qui, après avoir doctoralement proclamé le droit de libre examen, après avoir affirmé que « la philosophie avait obtenu depuis cinquante ans le triomphe le plus complet, et formé à elle seule l'état actuel », commande en quelque sorte le feu sur les troupes d'où il sort ; reprochant ensuite à l'homme d'État de transporter, dans les hautes régions religieuses et morales, ces faciles accommodements de la politique doctrinaire, qui reconnaît un droit partout où il y a un fait, peu soucieuse de s'enquérir d'après quelles lois ce fait existe, prête qu'elle est à changer avec lui ; enfin déclarant au sectaire

que les pactisations de société telles qu'il les propose ne tendraient à rien moins qu'à une indifférence coupable, car on en pourrait déduire « qu'il est également honorable et utile d'être catholique, protestant ou philosophe », l'orthodoxie de la *Gazette* s'exprime ainsi :

« Que M. Guizot laisse donc aller le catholicisme où Dieu le conduit, et le protestantisme et la philosophie où l'homme et le hasard les mènent. Mais qu'il cesse de poursuivre une utopie dont la réalisation serait désastreuse si elle n'était impossible. »

Enfin son plénipotentiaire M. le baron Guiraud, confrère de M. Guizot à l'Académie française et auteur d'une philosophie catholique de l'histoire, lui notifie *par missive datée du château de Villemantry*, 30 *août* 1838, que si l'on tend la main aux protestants et aux philosophes c'est pour les attirer, mais non en signe d'adhésion, non en consécration d'un traité d'alliance, car pour aller le moins du monde vers eux il faudrait sortir de l'orthodoxie catholique, hors de laquelle, déclare M. le baron Guiraud, « il n'y a plus de sûreté, plus de vérité, plus de lumière, plus d'amour, plus d'espérance, je dirai même plus de Dieu ».

Que dirait aujourd'hui ce politique, ce théologien attardé de l'école de Bossuet à ces *Vieux catholiques* qui, au sein de l'Allemagne, berceau déjà du premier protestantisme, et sous la protection d'un nouveau César germanique, suscitent contre l'immuable orthodoxie romaine un nouveau mouvement religieux ?

A leur troisième congrès siégeant dans la salle des échevins de la catholique Fribourg, les *Vieux Catholiques* déclaraient par l'organe du chanoine Dollinger leur principal apôtre, qu'ils ont fait appel à toutes les consciences chrétiennes en Europe et en Amérique et qu'ils ont ouvert des conférences avec des membres de l'Église grecque et de diverses communions protestantes pour s'entendre sur les différences dogmatiques [1].

Sans exagérer l'importance actuelle de la manifestation qui s'est propagée en Suisse, et en déplorant les violences dont elle a été accompagnée, n'est-il pas permis d'y entrevoir, comme dans plusieurs autres tentatives semblables déjà avortées, un des signes de la fermentation religieuse de notre époque?

VI

Mais il faut le reconnaître, ces signes des nouveaux

1. Ces conférences publiées en 1872 sous ce titre : *La Réunion des Églises* en dehors de l'ultramontanisme, ont été traduites en 1880 par Mme Hyacinthe Loyson. On y trouve, dit M. de Pressensé dans un article sur l'ultramontanisme et l'état et les antécédents de la lutte actuelle, la science consommée et l'indépendance de l'éminent chanoine de Munich. Le système de pacification qu'il propose est peut-être prématuré. Il y faut quelque chose de plus spontané, de plus populaire, une de ces impulsions puissantes qui absorbent les difficultés secondaires dans une foi commune. Mais c'est déjà beaucoup que de se placer comme Dollinger en dehors du système de l'autorité imposée, en portant tant de largeur dans la comparaison des diverses Églises.

temps corroborés depuis par des événements si multiples dans le monde moral comme dans le monde matériel n'étaient pas encore aussi manifestes en 1838.

Si l'alliance, proposée par M. Guizot, était rejetée comme impossible et impie, par l'un des principaux organes politiques de l'orthodoxie catholique, l'un des principaux organes des théories politiques et religieuses du protestantisme orthodoxe et autoritaire, dont, jusqu'à ses derniers jours, l'illustre homme d'État s'est montré le zélé défenseur, rejetait aussi comme chimérique cet espoir de communion volontaire de toutes les nations, sous les auspices de la pure unité de Dieu, que M. Salvador regarde comme l'accomplissement des promesses sacrées.

M. Salvador, suivant *le Semeur* (octobre 1838), s'est proposé d'atteindre un but qui, pour n'être qu'une grande chimère, n'en est pas moins estimable dans l'intention. Il veut rapprocher et fondre les diverses communions religieuses. « Il m'importait surtout d'examiner, dit-il, si cette classe de faits (les faits religieux) ne recélait pas en elle-même le germe réel, la raison forcée de quelque développement nouveau, de quelque forme, appropriés à l'avenir de notre civilisation moderne, dans lesquels les *rivalités des religions principales trouveraient à s'éteindre ou du moins à mieux se coordonner.* »

Comment peuvent *s'éteindre* ou se *coordonner* les rivalités de ces religions ? Quel accord, quelle fusion peut-il y avoir entre elles? sans doute si elles con-

sentent à effacer tout ce qui fait leur caractère fondamental, si elles veulent se renier elles-mêmes en cessant de nier les religions rivales, la concorde pourra s'établir, mais à quel prix? au prix de leur existence. On aura tué ces religions pour les faire vivre ensemble, on aura réuni des cadavres! Est-ce là ce que demande M. Salvador?

Le catholicisme, ajoute *le Semeur*, exhorte les protestants avec la plume de M. de Genoude et de ses amis à rentrer dans son sein, mais comment? en reconnaissant l'autorité du pape, en d'autres termes, on invite les protestants à n'être plus protestants et l'on s'étonne qu'ils y mettent la moindre hésitation.

» De son côté, M. Salvador, en voulant rapprocher les membres de toutes les communions, commence par contester les divines origines du christianisme, mais dans son rationalisme religieux il suit pourtant une marche entièrement opposée à celle du docteur Strauss dans son livre sur la *Vie de Jésus*.

» Il ne tombe pas dans ces énormités qui pourront faire croire à nos petits-neveux que le dix-neuvième siècle était possédé d'une inconcevable folie, il admet l'authenticité du corps des Évangiles, et les motifs qui engagent M. Strauss à transformer le Nouveau-Testament en allégories sont justement ceux qui conduisent M. Salvador à une opinion contraire.... »

Cette opinion de M. Salvador, *le Semeur* se complaît à la reproduire en son entier. Il suffira d'en rappeler les principaux motifs. Au moment de la

première apparition de l'œuvre du savant professeur de Tubingue qui a plusieurs fois subi, dans sa famosité, des variations de doute et de croyance, de succès et de blâme, M. Salvador avait déjà nettement formulé une convictien qui n'a jamais varié, devançant ainsi la réaction manifestée plus tard, au sein de l'École de Tubingue elle-même, contre le système du docteur Strauss, accepté d'abord comme l'exacte expression des doctrines de cette école.

Tout en faisant la part des contradictions, des invraisemblances, des interpolations successives devenues sensibles à l'exégèse moderne, mais inhérentes à l'origine et à la nature même des livres, des récits de l'Ancien et du Nouveau-Testament, cette conviction réfléchie lui faisait considérer l'authenticité du corps des Évangiles, aussi bien que celle du Pentateuque, comme conformes à la vérité, à l'utilité de l'histoire et de la science religieuse.

Il les défendait l'une et l'autre par des raisons presque identiques.

« Convient-il de croire que Jésus ait réellement existé, demande M. Salvador, ou bien faut-il conclure du silence des écrivains juifs contemporains; que son souvenir n'est que le fruit pieux de l'imagination d'une école appliquée à revêtir ses doctrines d'un symbole vivant ? Telle est l'une des premières questions qui s'offre à l'esprit, et qui se résout tout entière en faveur de l'existence réelle. Le silence des écrivains juifs obtient des explications faciles dans la

faible trace que les efforts du Fils de Marie laissèrent à Jérusalem, confondus comme ils étaient, à l'origine, avec beaucoup d'autres événements du même genre.

» Outre les présomptions fournies par l'état de la Judée, où tout se prêtait à des convictions et des enseignements analogues à ceux que Jésus-Christ proclama, les traditions des quatre évangélistes reconnus s'accordent dans leur ensemble avec les œuvres des apôtres pour affirmer en commun son existence... A quelque idée qu'on s'arrête touchant ces traditions, quelque influence qu'on attribue à la pensée systématique qui y présidait, il est impossible, après un examen attentif, de ne pas les adopter dans leur ensemble pour des monuments véritables. Ensuite est-ce à d'autres hommes que des Juifs que l'invention des tableaux évangéliques pourrait être attribuée?

» Mais comment croire que des savants étrangers se fussent réunis et succédé dans l'ombre, pour composer une œuvre où la science, prise dans son acception commune, est loin de jouer un rôle essentiel ; une œuvre destinée à donner une haute importance à une petite nation, alors en proie au sort le plus malheureux ; une œuvre enfin dans laquelle le lieu de la scène, le héros, les figures accessoires, tout le matériel, appartiennent à cette nation même, et où chaque ligne exige pour être bien comprise la connaissance rigoureuse de son histoire, de ses lois, de ses mœurs anciennes, des localités, des préjugés,

du langage, des opinions populaires, des sectes, du gouvernement et des diverses classes des Juifs existants, aux époques où les événements sont rapportés? »

Dans leurs données générales, Goëthe regardait les quatre évangiles comme authentiques. En France, comme en Angleterre, on verra les auteurs les plus remarquables, qui ont étudié à nouveau les origines du christianisme, admettre aussi leur authenticité, sous la réserve d'opinions diverses, relativement à l'esprit et à la date de la rédaction des Évangiles.

Sans accepter toutes les explications de M. Salvador, où il reconnaît trop souvent l'écrivain israélite qui, comme il l'avait fait pour Moïse, cherche à expliquer par des causes naturelles ce qui n'est explicable à la croyance, à la foi du *Semeur* que par des moyens surnaturels, l'orthodoxe protestant constate toutefois que ces explications seraient des preuves suffisantes « pour démontrer l'authenticité des Évangiles et détruire les étranges hypothèses du docteur Strauss ».

En remerciant M. Salvador « de son impartialité à défendre l'authenticité des écrits du Nouveau-Testament », *le Semeur* cesse d'être d'accord avec lui lorsqu'il essaie d'établir que la religion chrétienne a été la conséquence directe et naturelle des idées religieuses, philosophiques et politiques qui régnaient aux jours de Jésus-Christ, soit chez les peuples de l'Orient, soit parmi les Juifs, et que la mission de Jésus s'est bornée à donner un magnifique développement à ce

qui était déjà en germe dans les croyances et les sentiments de son époque.

Il est impossible aujourd'hui de méconnaître cette préparation matérielle et morale de date déjà ancienne à l'apparition de Jésus-Christ. Tous les travaux historiques modernes des diverses écoles ont été successivement amenés à la constater.

M. Salvador signalait parmi ses principaux éléments, les synagogues ou églises que les diverses dispersions des Juifs avaient déjà répandues au loin de Jérusalem. Il les montrait, jusqu'au sein ennemi de Rome païenne, préparait les centres d'action naturels les plus actifs aux nouvelles doctrines, dont la vie, l'enseignement et la mort de Jésus devaient constituer dans la tradition évangélique le symbole sublime et généralisateur.

Mais en se rendant à l'évidence de cette préparation antérieure, *le Semeur* accompagne son aveu de la protestation suivante :

« Nous n'avouerons pas du tout que la doctrine de Jésus, considérée en elle-même, soit sortie des opinions morales du siècle d'Auguste, comme un arbre sort de sa racine, comme une conclusion logique sort de ses prémisses.

» Il y a eu dans le dogme chrétien un enseignement nouveau, spontané, indépendant, existant par soi, ayant une tout autre origine que le développement graduel de l'esprit humain... C'est un autre point de départ, une autre marche, d'autres moyens, une autre fin... C'est un nouveau soleil qui se lève sur

l'espèce humaine, c'est un Dieu, le Dieu créateur qui intervient et change la face de toutes les choses. »

VII

Sans en faire une application particulière au livre de M. Salvador, l'orthodoxie protestante ainsi formulée par rapport au caractère des origines du christianisme a rencontré bien des oppositions.

Combien d'assertions opposées à ce système d'interprétation se pourraient trouver dans les récents débats du synode de l'Église réformée en France, sans recourir aux arguments du rationalisme plus ou moins exagéré d'outre-Rhin ?

Enfin, de l'autre côté de l'Atlantique, au milieu de cette grande société chrétienne dont les croyances et les jugements se retrempent chaque jour dans la libre connaissance de la Bible, des voix religieuses bien éloquentes aussi, et bien autorisées, n'adoptent pas cette théologie autoritaire, et ravivent ainsi la protestation, datant déjà du IIe siècle, contre les tendances, dogmatisées depuis, qui, dans la formation de la nouvelle Église, menaçaient dès lors l'antique et pur monothéisme. Grand nombre d'âmes, et entre elles de bien nobles et de bien saintes, y confessent, dans l'Unitarisme chrétien dont Channing a été, de notre temps, le plus éminent apôtre, cette foi considérée par *le Semeur* comme *un rêve qui a séduit*

M. Salvador, cette espérance de conciliation et de concorde entre les religions, si souvent trompée, dont *le Semeur* voudrait dissiper l'illusion et que M. Salvador s'obstine avec toute sa race à considérer comme l'accomplissement nécessaire et sacré de la promesse biblique.

VIII

Certes, en dehors des personnalités, il y a un véritable intérêt à retrouver, dans ces manifestations des diverses opinions religieuses, les traces de l'esprit du temps où elles se produisent. Mais si, cantonnées, chacune dans une situation particulière, elles se bornent à discuter, avec une méthode de controverse, les doctrines d'un livre, elles ne feront jamais complètement connaître ni la pensée de l'auteur, ni le sentiment qui l'anime.

Il y a une critique plus large et plus haute que ce particularisme. C'est celle qui, en restant fidèle à sa foi, à sa conviction, pénètre dans celle des autres afin d'y trouver non pas ce qui sépare, mais ce qui rapproche. « Remontons jusqu'aux fondements de nos croyances, jusqu'à notre cœur », disait un éminent publiciste dépeignant, en 1835, la réaction religieuse, dont il caractérisait à la fois le superficiel aspect et les causes profondes. Cet écrivain qu'il suffit de nommer pour rappeler toute l'autorité mo-

rale qui s'attachait dès lors à une distinction de talent, à une élévation de caractère, consacrées depuis par de si longs, de si légitimes succès, ce croyant qu'un des plus illustres catholiques de l'Italie désignait ainsi : « M. de Sacy, qui continue dans sa foi, les nobles, libérales et religieuses traditions de sa famille », portait dans le *Journal des Débats* (25 octobre 1838), sur l'œuvre et la personne de M. Salvador un témoignage désormais à l'abri de l'oubli, puisqu'il est consigné dans les œuvres de M. de Sacy.

« J'aime le livre de M. Salvador et pourtant je suis loin de partager la plupart des opinions qui y sont exposées et soutenues. Le livre de M. Salvador est déjà connu, personne n'ignore que, dans ce nouvel ouvrage, le but que s'est proposé l'auteur de l'*Histoire des institutions de Moïse* est d'ôter au Christianisme son caractère de révélation divine et de loi dernière des esprits.

» Au point de vue hébraïque, selon les idées de M. Salvador, le monde est bon, le mal n'est qu'un accident qu'il faut en arracher par le travail, comme les ronces qui croissent dans un champ fertile.

» Du point de vue oriental, adopté par le Christianisme et fondu par lui dans la religion juive, le mal est un des principes, un des éléments essentiels du monde ; il est entré jusque dans la racine même de cette vie terrestre, où il a tout flétri, tout souillé. Le mal sera vaincu, mais le monde avec lequel il ne fait

plus qu'un, périra en même temps ; une nouvelle terre, de nouveaux cieux sortiront de cette grande ruine pour les élus ; c'est à cette nouvelle terre, c'est à cette autre vie que s'appliquent les magnifiques promesses des prophètes ; la fin du monde et la résurrection des morts sont donc les nouveaux dogmes que le Christianisme a tirés de l'Orient pour les semer dans tout l'univers avec l'idée de l'unité de Dieu prise au pur judaïsme..... »

»Pour ce qui est de la morale, sans refuser au maître des chrétiens la gloire d'avoir répandu sur ses leçons une grâce persuasive et une majesté souvent incomparable, M. Salvador prétend que le Christianisme l'a trouvée toute préparée. Il cite à cette occasion, avec une complaisance, dont les lecteurs ne peuvent que lui savoir gré, des passages du philosophe juif Philon, qui sont d'une morale très élevée et très pure. Il met aussi en parallèle avec le fameux sermon sur la montagne, un livre bien antérieur à la prédication des Évangiles, le livre de Jésus, fils de Sirach, qui fait partie des livres moraux de la Bible....

» Pourquoi, dit M. de Sacy avec une loyale et généreuse franchise, les chrétiens disputeraient-ils à Philon, dont la science était éclairée par l'étude des saintes Écritures, au fils de Sirach, aux Esséniens l'honneur d'avoir préparé l'enseignement de l'Évangile ? Quel chrétien raisonnable peut douter que les philosophes grecs n'aient grandement contribué aussi

à ruiner le paganisme et à ouvrir les hommes à la croyance de l'unité de Dieu ? Honneur à Philon, honneur à la sagesse qui souffle où elle veut et qui est toujours la même ; mais ce n'est ni Philon, ni le fils de Sirach qui ont converti le monde. Nous, fils des Gentils, nous ne tenons que de l'Évangile cette morale divine... C'est par l'Évangile que le flambeau en a lui sur le monde... »

« Les idées », ajoute M. de Sacy, avec une vérité dont l'impassible justice serait en droit de discuter l'exactitude absolue, mais dont l'histoire moins rigoureuse est obligée de reconnaître la valeur relative, « les idées sont à ceux qui les répandent, car, les répandre, c'est leur donner la vie, c'est les créer. »

Puis, traçant une esquisse rapide et animée du plan de M. Salvador, l'éloquent et chaleureux critique en fait ressortir les principaux linéaments.

Il reproduit, à grands traits, ce spectacle vraiment admirable des destinées, et de l'élection toute particulière de ce petit peuple de Judée. La nation juive se sépare et forme comme deux armées, qui, pour avoir des chefs, des bannières et un mobile différents, ne devaient pas moins servir, l'une que l'autre, à la mission de la pensée hébraïque, et permettre à ses développements d'embrasser l'avenir tout entier de la race humaine. L'une, bien faible en nombre, mais douée d'une prodigieuse fécondité de prosélytisme, prêche l'Évangile aux nations, entreprend de changer la religion du monde et la change, ne rompt avec

ses frères que pour faciliter à l'univers payen sa conversion, et force les Gentils, malgré leur orgueil, malgré leur mépris et leur haine pour tout ce qui vient de la Judée, « à plier le genou devant un jeune homme juif, et à le reconnaître pour leur Dieu ».

« Je me sers des paroles de M. Salvador, dit M. de Sacy, j'en aime l'orgueil national. Depuis dix-huit siècles, tout ce qu'il y a de chrétiens dans le monde est l'immense postérité de cette petite tribu de Juifs, enfants d'Abraham et disciples de Jésus-Christ. La plus grande révolution qu'il y ait jamais eue sous le soleil est leur ouvrage. Le monde payen a beau se soulever contre eux ; on les accable de dérisions et d'outrages, on les martyrise, on les tue, ils n'en viennent pas moins à bout de leur dessein gigantesque. »

L'autre partie de la nation juive forme l'armée de réserve et de résistance, à laquelle est imposée la mission de rester rigoureusement fidèle à son principe d'unité, de le conserver dans toute sa pureté pour l'intérêt de l'avenir.

« Leur ville est détruite, continue M. de Sacy poursuivant son pathétique et fidèle résumé, leur pays n'est plus qu'une terre de désolation ; loin que la conversion du monde qui, par le succès de l'Évangile, devient à moitié juif, apporte quelque adoucissement à leur misère, le monde a contre eux un inouï sujet de haine ; il les accuse de *déicide*. On leur prend leurs écritures ; on s'approprie les promesses que Dieu leur a faites ; dans les prophètes, on leur

applique tout ce qu'il y a de prédit d'ignominies et de douleurs ; on s'applique tout ce qu'il y a de glorieux. Dans les églises, dans les chaires des docteurs, partout on ne les nomme qu'avec opprobre. La philosophie même ne demande pour eux la tolérance et l'égalité civile qu'en diffamant leurs écritures et leur histoire...

» Pendant dix-huit siècles, rapporte M. de Sacy se servant encore des termes de M. Salvador, ce sont les Juifs qui ont souffert la Passion, ils ont été le peuple martyr pour devenir le peuple Messie. Rien n'a pu décourager leur fidélité ! Ils avaient un dépôt à garder, ils l'ont gardé intact, au milieu des persécutions, des outrages, de la dispersion, conservant pour le monde les germes antiques d'une civilisation pour laquelle le monde n'était pas encore mûr. Bien plus, malgré tant de causes de ruine et de mort, ils se sont multipliés d'une manière miraculeuse. Ils semblent n'avoir été chassés de chez eux que pour être mêlés dans la masse des nations et former, comme ils l'ont déjà fait, pour la révolution dont Jésus-Christ a été le sublime symbole, les germes d'une nouvelle unité que le temps développera. »

Après l'exposé de ce point de vue général de M. Salvador, vient l'examen de sa méthode historique.

« Il refait, si je puis parler ainsi, avec le texte même du Nouveau Testament, les Évangiles, les actes des apôtres, les épîtres de saint Pierre et de saint Paul et l'Apocalypse de saint Jean, une hi-

toire *purement humaine* des origines du Christianisme. Il cherche le fait sous le merveilleux... Jésus-Christ, saint Paul et saint Jean divisent, selon M. Salvador, en trois phases distinctes, le premier siècle de l'Église. »

C'est sur la première phase, relative au fondateur du Christianisme, que le fervent croyant à la nature *surhumaine*, à la divinité de Jésus exprime les plus profondes dissidences de sa loyale critique.

« On s'imagine d'ailleurs, dit M. de Sacy en se résumant, ce que devient la vie de Jésus-Christ dépouillée de tout miracle et réduite ainsi à n'être plus que la biographie d'un sectaire, plus habile ou plus heureux que les autres... Les explications du genre de celles de M. Salvador, tirées seulement de l'état physique des nations, de l'état moral des esprits et des croyances religieuses, à l'apparition du Christianisme, ont toujours d'après son critique un essentiel défaut : Elles expliquent tout, excepté le point qu'il faudrait expliquer : à savoir pourquoi la religion des hommes est tombée justement sur celui-ci, plutôt que sur celui-là. »

En passant sur le récit de la Passion, M. de Sacy trouve l'à-propos d'une grande vérité que tous les esprits éclairés et impartiaux doivent reconnaître.

« Quelque respectables que soient les formes, il vient un temps où, à force de vieillir et de ne plus répondre aux besoins et à l'esprit des générations

sur lesquelles elles pèsent, elles ne sont plus qu'une hypocrisie légale et ne rendent que plus odieuses les passions auxquelles elles servent de masque, bien loin de les absoudre. »

Cette vérité ne doit pas être seulement applicable aux Pharisiens que, dans l'ardeur de ses généreuses, mais ardentes attaques contre les abus du formalisme, Jésus appelait si sévèrement des *sépulcres blanchis*. Elle doit s'appliquer aussi aux Pharisiens, qui, à toutes les époques de transition et de lutte, conservent cette hypocrisie officielle, cette superstition de la forme, quand l'esprit qui l'idéalisait s'est retiré d'elle.

Dans toutes ces épineuses questions qui touchent à la personnalité du fondateur du christianisme, le critique catholique se plaît à reconnaître, comme l'avait déjà fait le critique protestant, quelle digne et scrupuleuse probité, quelle sorte de pudeur délicate, M. Salvador met à ne pas blesser les croyances opposées aux siennes. Il ne faut pas oublier, dit M. de Sacy, que M. Salvador « défend avec une prédilection toute naturelle l'*honneur* de sa nation et que sa plainte est bien modérée après dix-huit siècles de douleur et d'oppression. »

Puis, suivant l'historien dans les deux autres phases qui, durant le premier siècle, constituent les caractères fondamentaux de la nouvelle Église, et marquent ses dissentiments avec celle d'où elle sort

il le montre appréciant très bien le génie ardent et infatigable, le don de gouvernement, la science profonde et l'éloquence mâle de saint Paul. A cause de ses antécédents qui lui avaient créé tout d'abord, au milieu des disciples immédiats de Jésus, la position la plus équivoque, la plus suspecte, Paul n'attend pas des autres sa place, il se la fait, dit M. Salvador : repoussé par ses frères, il rompt décidément avec la synagogue et conçoit le vaste plan de la conversion du monde gentil, dont il se déclare l'apôtre. Il détache de l'unité nationale la personnification de Jésus, pour la généraliser comme symbole, comme corps collectif de l'humanité.

Les chapitres relatifs à saint Jean, dont les œuvres, suivant M. Salvador, soit qu'elles lui appartiennent en propre, soit qu'elles aient été placées par des disciples sous l'autorité de son nom, constituent la troisième phase, la phase théologique de la doctrine chrétienne dans sa période de création, ne paraissent pas moins remarquables au critique. « M. Salvador estime que l'Évangile de saint Jean a été écrit pour confondre des hérésies qui troublaient déjà la naissante Église. C'est à cette intention que le disciple bien-aimé prend soin d'y marquer la divinité de Jésus-Christ en termes plus clairs que les trois autres évangélistes. »

Enfin, M. de Sacy s'arrête, avec une attention particulière, au poème apocalyptique, à la vision du prophète de Patmos. « Cette œuvre si diversement appréciée sans laquelle pourtant le code sacré de la

nouvelle doctrine et les documents relatifs à son premier état resteraient incomplets, expose, d'après M. Salvador, le dogme fondamental de la doctrine de Jésus dans toute sa portée, dans toute son étendue : c'est la fin de la conception entière, c'est son couronnement. En raison du temps et des circonstances, elle reçoit une empreinte de vérité historique des apparences même les plus extraordinaires de sa forme... »

Pourquoi a-t-on consacré dans tous les âges tant de travaux et de commentaires à l'Apocalypse? Pourquoi ne s'est-on pas décidé formellement sur sa nature et n'a-t-on pas réduit à son expression la plus simple, l'obscurité à laquelle son auteur était dans l'obligation de recourir ?

En voici d'après M. Salvador les principales causes :

« On ne tenait pas assez compte, dans les interprétations diverses données à l'Apocalypse, des modifications que la marche naturelle des choses a imposées aux croyances du christianisme primitif, telles qu'elles existaient en réalité du vivant de Jésus, parmi les apôtres, et dans l'âme de celui qui a écrit l'Apocalypse.

» On se privait de la lumière qui résulte de cette vérité constatée, que la doctrine de Jésus forme le dernier terme de la fusion déjà opérée depuis plusieurs siècles entre les espérances messianiques de

textes sacrés de la Judée et la croyance à la résurrection matérielle des corps, importée des contrées étrangères.

» Enfin, et c'est le genre de faiblesse dans lequel le grand Newton lui-même est tombé, selon les différentes époques et les passions du moment, on poursuivait avec ardeur l'application spéciale de chacune des images de l'Apocalypse, à telle époque ultérieure du monde chrétien, à telle guerre, tel abus, telle révolution, tel schisme, tel personnage... »

Pour échapper à ces écueils, l'historien et le critique doivent se replacer autant que possible dans la réalité des circonstances contemporaines, dans la situation personnelle de l'auteur de l'Apocalypse. La connaissance plus exacte du fond du sujet permettra d'y saisir, en même temps, l'origine comparée et l'ensemble des procédés poétiques empruntés aux prophètes, où, le mystique apôtre se servait des formes qui offraient alors le plus d'intérêt, qui répondaient le mieux à ses vues. En tenant compte du temps et des circonstances, avec une application particulière à Jésus-Christ de bien des images messianiques empruntées aux Apocalypses juives antérieures et signalées par l'exégèse moderne, l'Apocalypse attribuée au solitaire de Patmos reçoit une empreinte de vérité historique des apparences les plus extraordinaires de sa forme.

« Dans l'opinion de M. Salvador, dit M. de Sacy,

l'Apocalypse connue sous le nom de saint Jean a été composée pour soutenir la foi des premiers chrétiens qui avaient cru le nouvel avènement de Jésus-Christ et son retour triomphant très prochain, et qui commençaient à murmurer de la longueur du délai. Le combat du ciel contre la terre et sa victoire : comme épisodes la ruine de Jérusalem et de Rome ; le premier séjour de Jésus-Christ sur la terre et son règne de mille ans avec les martyrs et les confesseurs de la foi ; puis enfin la résurrection générale des morts et le jugement dernier, tels sont, suivant M. Salvador, les trois phases du drame poétique qu'on appelle l'Apocalypse. »

Ces explications, quelque claires qu'elles puissent paraître à l'auteur, ne satisfont pas complètement son critique, ce qui ne l'empêche pas de dire que de toutes les parties de l'ouvrage, celle-ci est peut-être la plus brillante. « M. Salvador a au moins très bien réussi à faire ressortir le côté humain du génie de saint Jean et la beauté miraculeuse de sa poésie.

» Quant à la fin du monde, je suis très porté à penser qu'en effet les premiers chrétiens croyaient y toucher. »

Après avoir lu le livre de M. Salvador, j'ai relu l'Évangile, dit M. de Sacy : « Tout s'y lie : les miracles à la doctrine, la vie à la mort du maître, c'est un ensemble indestructible. »

Par rapport aux conditions originaires de la cohésion de cet ensemble, malgré les différences du point

de vue et des perspectives, M. Salvador était sans doute pénétré d'une conviction qui ne manque pas d'analogie avec celle de M. de Sacy lorsqu'il disait dans sa préface : « Mon nouveau travail, *Jésus-Christ et sa doctrine,* expliquera mieux une assertion déjà énoncée et qui, au premier aspect, a dû ressembler à un paradoxe : « Dans l'ordre biblique et dans les » réalités de l'histoire, la réforme a été un commencement de réaction contre le christianisme actuel. Elle » a été, et est encore, une préparation à tout ce que » la sève de l'hébraïsme renferme encore de pouvoir » créateur pour faciliter, à la famille humaine, les » moyens d'arriver à son plus haut degré d'unité et » de liberté, à son meilleur état d'équilibre. »

Enfin, voici un des points les plus essentiels où se signalent les dissidences entre M. Salvador et M. de Sacy. « La foi n'est imposée à personne, dit le catholique et libéral critique. Mais, je le déclare, je ne conçois pas une religion sans mystères et sans miracles. »

Cette nécessité du *surnaturel* proclamée pour principe et pour base du système chrétien, a été également défendue à notre époque, sans parler des savantes apologies des écoles théologiques dont c'est la spéciale mission, et défendue en termes bien éloquents, à la tribune, et dans des livres, par deux grands esprits, deux des plus illustres hommes d'État de ce temps, courageux champions tous deux du principe d'autorité, au milieu des plus difficiles cir-

constances politiques : l'un catholique, le marquis de Valdagemas en Espagne, l'autre protestant, M. Guizot en France.

Les convictions religieuses de M. Salvador l'avaient rangé parmi les hommes qui, en s'inclinant devant les insondables mystères de la création, de la vie, de la mort, en reconnaissant l'influence, si diversement exercée, par des légendes miraculeuses, sur l'imagination de l'humanité, n'estiment pourtant pas que l'Éternel, l'intelligence suprême d'où émanent l'ordre et la succession de toutes choses dans le monde moral comme dans le monde physique, ait besoin, pour marquer d'un sceau particulier les sublimes élus auxquels il accorde ses inspirations, les peuples qu'il choisit, suivant les temps, pour instruments de ses desseins, de recourir à ces manifestations *dictatoriales*, ainsi que Donoso Cortès appelle les *miracles surnaturels* « dont la croyance instinctive a été, suivant M. Guizot, la source et demeure le fond de toutes les religions, de la religion en général et en soi. »

L'incontestable miracle que M. Salvador révérait en Moïse et en Jésus-Christ, c'est la grandeur de leur mission.

« Et cependant j'aime le livre de M. Salvador, je l'aime, dit M. de Sacy, malgré de profondes différences d'opinion, quoique je le trouve incomplet, quelquefois obscur, souvent écrit d'un style abstrait et pénible. Je l'aime parce qu'on y sent un esprit fo

élevé, droit et probe jusqu'au scrupule, un loyal israélite, et je ne sais quel souffle religieux, quelle inspiration de l'âme qui soulève toute cette discussion. Je l'aime, parce que M. Salvador n'est pas un chrétien qui bat et déchire sa mère, mais un juif justement fier de sa noblesse, la plus ancienne et la plus glorieuse du monde, qui défend ses titres et ceux de sa nation, et ne réclame les promesses des prophètes que pour les partager avec tous les hommes et en faire jouir la race d'Adam tout entière. Je l'aime à cause du sujet : les questions de ce genre sont si au-dessus des misérables questions dont nous faisons notre pâture quotidienne ; elles réveillent tant d'idées sérieuses, tant d'espérances touchantes, tant de sympathies dans la partie la plus noble de l'âme !

» Il y a enfin un point sur lequel je me rencontre tout à fait avec M. Salvador et je suis heureux de finir par là : c'est que ce petit peuple juif, comme on l'appelait dans le dernier siècle, est par le miracle de ses destinées, par l'influence qu'il a eue sur le monde, par celle qu'il semble réservé à y avoir encore, le plus grand des peuples, la plus noble des familles humaines, la race vraiment choisie de Dieu. »

Si M. de Sacy fait ainsi aimer M. Salvador et son livre, il fait aussi aimer et respecter l'homme qui, après vingt ans de discussion politique et littéraire, a pu dire, avec des applaudissements unanimes, au

dedans et au dehors de l'Institut, le jour (28 *juin* 1855) où les talents et les services de la presse militante étaient si noblement honorés par sa réception à l'Académie française : « Je cherche dans mon cœur, je n'y trouve que l'amour de la justice. »

Les belles causes concilient facilement les belles âmes, même sous des bannières diverses.

De ce moment ont daté, entre M. de Sacy et M. Salvador, jusqu'alors étrangers l'un à l'autre, des relations d'estime et d'amitié, dont l'un et l'autre signale l'origine, et dont au déclin d'une longue vie, malgré leurs persistantes dissidences, ils marqueront aussi également dans les termes les plus touchants, le fidèle et inaltérable caractère.

Toutefois, dans la poursuite de son œuvre, le plus vif désir de M. Salvador était d'appeler l'attention sur ses idées, plus que sur sa personne.

Il lui semblait que ces questions avaient droit à l'intérêt direct des hommes, qui ne pouvaient renier leur compétence. Dans la justice philosophique et historique, il estimait que, comme dans la justice civile, ceux qui ont les honneurs du siège ne sont pas moralement libres d'en décliner les charges.

Il avait donc envoyé son livre à M. Guizot qui répondait à cet envoi :

« Du Val-Richer, 29 octobre 1838.

» Je vous ai lu, Monsieur, avec le plus vif intérêt, et je parlerai de votre ouvrage avec le même sentiment. Vous touchez fermement et consciencieusement à de bien grandes questions, aux plus grandes questions de notre époque et de toutes les époques. Mais nous sommes trop loin l'un de l'autre, et j'aime mieux exposer mes idées que combattre celles que je ne partage pas. Il m'arrivera peut-être un jour de traiter les mêmes questions que vous, mais je les traiterai sans discussion.

» Permettez donc que je me contente du plaisir très réel et très vif que j'ai eu à vous lire, et agréez, je vous prie, avec l'expression de mes regrets, celle de ma considération la plus distinguée.

» Guizot. »

Le peut-être prévu par le célèbre homme d'État a été réalisé.

Vingt-cinq ans plus tard, dans cette retraite si ennoblie du Val-Richer, loin de la scène politique si longtemps illustrée par sa parole, et où il brillait encore non moins par son éloquent silence, M. Guizot reportait son esprit vers « ces questions les plus grandes de notre époque et de toutes les époques ». De ses *méditations chrétiennes* sortait aussi une œuvre

que l'on peut considérer comme des Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de son temps.

IX

Pour le but que cette notice se propose, il serait tout à fait insuffisant de reproduire, comme on a été réduit à le faire dans la période antérieure à 1830, de simples comptes rendus, bienveillants ou hostiles, ne renfermant aucune étude de première main sur les questions primordiales auxquelles l'œuvre de M. Salvador appelait de divers côtés une critique sérieuse et approfondie.

A notre époque, cette sorte de traction à la vapeur, qui entraîne à la fois les choses et les idées, restreint, malgré les apparences, plutôt qu'elle n'augmente, le nombre d'hommes qui ont la volonté ou le loisir de penser, de croire, de lire et de réfléchir par eux-mêmes. La pluralité de ceux qui, sur les marches graduées de la foi ou de la science, s'imaginent croire ou penser suivant leurs sentiments personnels, suivant leurs propres connaissances, s'en remet facilement pour toutes les choses qui ne lui paraissent pas d'une utilité pratique immédiate, à la doctrine du théologien, au jugement du critique accepté comme son directeur officiel de conscience ou d'esprit, soit que celui-ci réclame, soit même qu'il décline ce difficile rôle, pour se borner au la-

beur d'un religieux savant, d'un curieux observateur, en dehors de toute arrière-pensée d'application.

Entre les hommes éminents qui, à des titres ainsi divers, ont siégé ou siègent encore comme chefs d'école, au premier rang de la critique contemporaine, M. Renan occupe une situation d'une renommée si éclatante qu'elle donne à ses appréciations un intérêt qu'on ne saurait méconnaître.

Ses travaux, d'un genre admis comme une des formes les plus importantes de la production intellectuelle du moment présent, réunis depuis 1854, sous le titre d'*Études d'histoire religieuse*, contiennent deux articles, l'un relatif à l'histoire du Peuple d'Israël, l'autre aux historiens critiques de Jésus.

Les idées et le nom de M. Salvador y tiennent une très notable place.

Voici d'abord les considérations préliminaires de M. Renan :

« Si nous envisageons dans son caractère le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappés de ce haut caractère de perfection absolue qui donne à ses œuvres le droit d'être envisagées comme *classiques*...

» Seul entre tous les peuples d'Orient, Israël a eu le privilège d'écrire pour le monde entier. C'est certainement une admirable pensée que celle des Védas, et

pourtant ces premiers chants de la race à laquelle nous appartenons, ne remplaceront jamais, dans l'expression de nos sentiments religieux, les Psaumes, œuvre d'une race si différente de la nôtre. Les littératures de l'Orient ne peuvent, en général, être lues que des savants ; la littérature hébraïque, au contraire, est la *Bible*, le livre par excellence, la lecture universelle ; des millions d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie. Si ces livres n'avaient pas renfermé quelque chose de profondément universel, ils ne fussent jamais arrivés à cette fortune. La proportion, la mesure, le goût, furent, en Orient, le privilège exclusif du peuple hébreu. Israël eut, comme la Grèce, le privilège de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé ; par là il réussit à donner à la pensée et au sentiment une forme générale et acceptable par tout le genre humain.

» Plus on envisagera le monde et le passé tels qu'ils sont, en dehors des conventions et des idées préconçues, plus on y trouvera de véritable beauté, et c'est en ce sens qu'on peut dire que la science est la première condition de l'admiration sérieuse. Jérusalem est sortie plus brillante et plus belle du travail en apparence destructeur de la science moderne ; les pieux récits dont on berça notre enfance sont devenus, grâce à une saine interprétation, de hautes vérités, et c'est à nous, qui voyons Israël dans sa réelle beauté, c'est à nous autres, critiques

qu'il appartient vraiment de dire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis*, *Jerusalem !...* »

Dans cette œuvre nouvelle de *saine interprétation*, dans cette résurrection naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la vérité biblique, quelle a été la part de M. Salvador, « cet auteur distingué comme philosophe et comme écrivain, qui laisse quelque chose à désirer sous le rapport de l'érudition et de la critique », on a déjà pu la constater dès les premiers essais de l'historien des *Institutions de Moïse*, connus et traduits même dans la docte Allemagne, antérieurement aux travaux du savant philologue, M. Ewald, dont l'*Histoire du Peuple d'Israël* fournissait au brillant critique français le sujet d'une remarquable analyse. En y résumant les idées de M. Ewald avec une grande hauteur de vue, M. Renan résume et loue du même coup les idées de M. Salvador, que la réflexion a faites siennes, et avec des expressions souvent presque identiques.

« Le monothéisme dans le monde, a été l'œuvre de l'apostolat sémitique, en ce sens, qu'avant l'action, et en dehors de l'action du judaïsme, du christianisme, de l'islamisme, le culte du Dieu unique et suprême n'arriva point à se formuler nettement pour la foule.

» Or, ces trois grands mouvements religieux sont trois faits sémitiques, trois rameaux du même tronc (ce tronc antique dont, suivant tous les Pères de

l'Hébraïsme interprétés, continués par M. Salvador, doit sortir une sève génératrice), trois traductions inégalement belles de la même idée. »

Dans l'aperçu général où M. Renan apprécie le rôle pris d'autorité ou échu suivant les circonstances aux races originaires, dont le monde actuel contient les nombreuses et variées descendances, après avoir fait une très large et légitime part à la race indo-européenne à laquelle appartiennent presque tous les grands mouvements militaires, politiques, intellectuels, c'est en reconnaissant dans la race sémitique la supérieure grandeur des idées et des mouvements religieux que le critique généralisateur s'écrie : « Qui osera dire qu'en révélant l'unité divine et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité ? »

Contribuer, suivant ses forces, à faire reconnaître comment, avec cette pierre pour base et ce progrès pour mission, Israël a été, et demeure la plus haute personnification de la race sémitique et de son idée religieuse, montrer comment et dans quelles conditions diverses, Moïse et Jésus-Christ en ont été déjà les puissants révélateurs, tels étaient les efforts persévérants de M. Salvador.

M. Renan se rencontrait en bien des points importants avec l'historien des *Institutions de Moïse*

on va voir comment il appréciait aussi en lui l'historien critique de Jésus.

Et ici il faut le signaler tout d'abord dans l'intérêt de cette revue rétrospective. En nous emportant avec une vitesse qui, dans le mouvement social et intellectuel, semble s'accroître chaque jour, le temps fait parfois oublier aux penseurs, aux écrivains, aux orateurs, ce qu'ils ont pensé, écrit ou dit, durant ce parcours accéléré à travers les idées et les faits. Ils sont par là, quelquefois exposés à des contradictions qui, sans être ni réfléchies ni malhonnêtes, leur sont tout au moins imputées comme étranges versatilités dans leurs opinions, dans leurs jugements, et en diminuent ainsi l'autorité.

Après un intervalle de dix ans, publiant, en 1864, la septième édition de ses *Études critiques d'histoire religieuse*, M. Renan, devenu lui-même historien, s'exprimait ainsi :

« Je crois pouvoir dire que le présent volume, tout en contenant des morceaux écrits à une époque éloignée, surtout si l'on considère les événements passés depuis leur publication, ne renferme rien qui ne réponde à ma pensée actuelle. Ces observations s'appliquent surtout à l'Essai sur les historiens critiques de Jésus, et à quelques autres pages composées dans une manière différente de celle que j'ai adoptée depuis. Je ne puis dire que j'écrirais ces pages telles qu'elles sont ; cependant je les signe de nouveau, sans aucun scrupule, parce qu'elles n'of-

frent rien qui ne me paraisse conforme à la vérité. »

Combien cette loyale déclaration met de prix à la conformité d'opinion qui, dès le début de cet essai, va se montrer, sur un point capital, entre le philosophique critique et l'historien juif de Jésus-Christ, il n'est pas besoin de le faire ressortir, il se manifeste de lui-même.

« La branche du christianisme qui s'appuie le plus essentiellement sur la Bible est précisément celle qui a créé l'interprétation rationnelle des textes bibliques : les travaux les plus hardis sur l'histoire du fondateur du christianisme sont venus des théologiens chrétiens... Si, de nos jours, le penseur indépendant ose à peine toucher à d'aussi redoutables problèmes, quel eût été dans le passé le sort de l'historien qui, sans égard pour la foi de dix-huit siècles, se fût permis de citer à son tribunal celui dont le front ne nous apparaît que ceint de l'auréole de la divinité ? Ce n'est pas à ses débuts que la critique put songer à une entreprise si hardie. Le jour où elle porta la main sur ce dernier sanctuaire, elle ne fit qu'achever une longue série d'attentats contre les opinions reçues, et planter son drapeau sur une place dont elle avait déjà détruit les ouvrages avancés. »

En motivant ses dissentiments avec le docteur Strauss, l'historien juif de Jésus-Christ et sa

doctrine s'était exprimé ainsi dans sa préface : « L'ouvrage du professeur de Tubingue a surtout un grand sens comme dernière expression de l'esprit du protestantisme. La réforme du seizième siècle s'était fait illusion en se croyant un mouvement tout chrétien, un retour pur et simple aux doctrines évangéliques. »

Avec cette élégante clarté qui lui est propre, M. Renan détaille la succession des travaux exégétiques qui, outre-Rhin, ont conduit la critique protestante jusqu'au docteur Strauss que la jeune Allemagne qualifiait à ce moment d'esprit timide ; puis, après s'être posé cette question : la tradition israélite a-t-elle quelque chose à nous apprendre sur Jésus ? Il y répond : « Rien d'authentique assurément, et ce n'est pas une des particularités les moins surprenantes de cette mystérieuse histoire que le silence absolu gardé par les documents contemporains, soit juifs, soit profanes, sur un événement devenu colossal pour l'avenir. L'apparition du christianisme, ajoute M. Renan, d'accord encore en ce point important avec M. Salvador, qui l'expliquait comme on l'a vu par des causes locales naturelles, semble avoir été dans le sein du judaïsme un fait qui n'eut aucun retentissement, ne provoqua aucune réaction et dont il ne resta à l'origine aucun saisissant souvenir, aucune trace même indirecte dans le mouvement intellectuel du judaïsme, à cette époque de conception de la doctrine évangélique.

» Mais, au moyen âge, quand l'Église nouvelle se posa en si impitoyable ennemie de la synagogue d'où elle était sortie, celle-ci dut avoir un système sur cet étrange coréligionnaire arrivé à de si incomparables destinées. De là une légende bizarre et qui, on le comprend pour peu qu'on ait d'impartialité, ne pouvait être bienveillante de la part du judaïsme à celui dont le nom servait de titre à ses incessants persécuteurs. »

M. Renan omet toutefois de rappeler avec quelle indépendance de pensée, avec quelle hauteur de vue, l'illustre rabbin Moïse Maimonide, dont M. Salvador a cité les mémorables paroles dans ses lettres à la *Gazette de France*, appréciait au douzième siècle la grande et providentielle mission de Jésus-Christ; il omet aussi le solennel hommage qui lui est rendu au dix-septième siècle par Spinosa.

Lorsque la critique moderne s'est *introduite* chez les Israélites, dit M. Renan, tandis que, suivant Henri Heine, ceux-ci peuvent se vanter, à bon droit, d'avoir été appelés de leurs obscurs ghettos pour en être les humbles mais utiles initiateurs auprès des plus grands esprits de la Réforme, les hommes éclairés du judaïsme ont dû être plus curieux que jamais, de se faire une théorie historique sur les origines du christianisme et sur la personne de Jésus. Par certains côtés, ils pouvaient paraître meilleurs juges que les chrétiens; par d'autres ils étaient récusables; et en effet si l'on excepte l'illustre Moïse Mendelssohn

et quelques autres philosophes indépendants, qui appartiennent plus à l'esprit humain en général, qu'à une secte déterminée, les penseurs de la religion israélite n'ont pu, au dire de M. Renan, se défendre d'une certaine partialité contre le fondateur du christianisme.

« Si une religion, poursuit le critique, consistait en un certain nombre de propositions dogmatiques, et une morale en quelques aphorismes, il serait vrai peut-être de dire que le christianisme n'est que le judaïsme. Mais les principes fondamentaux de la morale étant pour la plupart simples et de tous les temps, il n'y a pas de découvertes à faire dans cet ordre de vérité ; l'originalité s'y réduit à un sentiment plus ou moins délicat. »

Le succès d'ailleurs est ici un criterium décisif, dit M. Renan, en termes à peu près semblables à ceux de M. de Sacy : « L'Évangile a converti le monde tandis qu'il est fort douteux que les sentences des rabbins eussent eu par elles-mêmes assez d'efficacité pour cela. »

Et il faut ajouter que les sages préceptes de la philosophie grecque n'y auraient pas davantage suffi.

Mais la force expansive de l'apostolat, n'est-ce pas là qu'il faut rechercher le succès de l'Évangile ? Si saint Paul avait prêché aux Gentils l'Ancien Testament au lieu du Nouveau, peut-être aurait-il fait autant de prosélytes à la morale de Moïse qu'il en a conquis au nom de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, sans s'incliner absolument devant la justice, souvent contestable, du succès, en ce point décisif où se rencontrent et le philosophique penseur et le catholique fervent, l'historien israélite de Jésus-Christ est d'accord avec eux.

Le livre de M. Salvador est, d'après M. Renan, l'expression la plus élevée de la critique juive relativement à la vie de Jésus. « Le sujet est conçu plus largement, la forme est plus libre et plus belle que dans les écrits de Strauss et des exégètes allemands. Ce n'est plus une pénible controverse de théologien; c'est la tentative d'expliquer les origines du christianisme, comme tout autre grand fait de l'esprit humain, au point de vue de la science désintéressée.

» Quand on passe de la lecture de Strauss à celle de M. Salvador, ajoute M. Renan, on est frappé du contraste de la critique allemande, subtile, ailée, toujours en soupçon contre la réalité, et de cette autre critique trop confiante qui accepte sans discussion tous les récits du passé. L'Évangile est pour M. Salvador une histoire mêlée de quelques éléments merveilleux. Le récit de la Passion est le seul où il admette un arrangement artificiel, et où il reconnaisse l'intention de représenter les souffrances idéales de *l'homme de douleur personnifiant Israël*, qui avaient excité les lamentations des prophètes. »

« Cette partie des tableaux évangéliques, dit M. Sal

vador, tient beaucoup moins des caractères de l'histoire que de la poésie et du drame qui néglige, suivant ses convenances, les conditions du temps et des lieux et qui sacrifie tous ses personnages secondaires, qu'ils soient réels ou imaginaires, à l'idée dominante du sujet et à son plus haut personnage. » En rappelant comment M. Salvador montre que deux des principaux acteurs de la Passion ont vu leur caractère dénaturé pour son effet dramatique, le critique ajoute: « M. Salvador a ici côtoyé l'explication mythique, mais sans s'en apercevoir. A cela près, M. Salvador se regarde toujours comme en pleine histoire. S'il ne croit pas que Jésus ait laissé de sa main des documents sur sa vie et sur sa doctrine, il admet au moins une tradition orale des premiers disciples ayant une valeur rigoureuse. Si Strauss doute beaucoup trop, il est certain que M. Salvador doute beaucoup trop peu. » Enfin, et l'observation en est importante à signaler, comme indice de la méthode employée plus tard par le brillant critique devenu à son tour historien de Jésus, « M. Salvador n'a pas le sentiment des lois délicates qui président à la formation des grandes légendes, lois qu'il faut avoir étudiées dans des applications fort diverses, pour les comprendre sous leur véritable jour. »

Quant à la question des origines *doctrinales* du christianisme, M. Renan se plaît au contraire à reconnaître que M. Salvador les a traitées d'une ma-

nière généralement satisfaisante. Tous les antécédents du christianisme se retrouvent, à ses yeux, dans le judaïsme modifié par l'Orient depuis la captivité, et par la Grèce depuis Alexandre... La question des arts théurgiques et des miracles, celle du miracle de la résurrection en particulier, le rôle de Simon le Magicien, d'autres épisodes sont encore traités par M. Salvador avec beaucoup de finesse et de raison. La critique du récit de la Passion est surtout remarquable par la précision qu'y porte l'auteur et la singulière controverse qui s'y rattache.

En la rappelant, M. Renan, ramené à un rapprochement devenu en quelque sorte classique, s'exprime ainsi :

« Le scandale qu'affectèrent certains esprits rigides quand M. Cousin osa prendre la défense du tribunal qui condamna Socrate, soutenir qu'Anytus était un citoyen recommandable, l'Aréopage un tribunal équitable et modéré..... ce scandale ne fut rien en comparaison de la tempête soulevée lorsque M. Salvador osa soutenir *le premier* en 1828 que le Sanhédrin n'avait fait qu'appliquer à Jésus les lois existantes. »

En raillant la manière dont M. Dupin avait soutenu l'opinion contraire, le philosophique critique ne tenait peut-être pas alors assez compte de la différence des temps, et méconnaissait, en 1854, le mérite du service réel que M. Dupin avait ainsi rendu, un quart de siècle plus tôt, à la liberté de l'histoire, dont

M. Renan devait être, lui-même, obligé plus tard de revendiquer le droit si longtemps méconnu.

« Pour nous, disait alors le critique, Dieu nous garde d'émettre sur cette question un autre avis que celui de Jésus lui-même: *Il fallait que le fils de l'homme mourût*, sans cela, il n'eût pas représenté l'idéal du sage, odieux aux superstitieux comme aux politiques, et payant de sa vie sa beauté morale. »

Cette déclaration formelle de Jésus qui, à ne la considérer que sous le rapport humain, a fait de sa mort l'apothéose morale « du plus grand, du plus juste, du plus vertueux de tous les hommes allant *sciemment*, dit Lamartine avec un sentiment inspiré au berceau même du Sauveur, affronter un ordre d'idées et de choses pas assez fort pour lui résister, mais assez fort pour le faire mourir [1]. »

Cette déclaration de celui « qui à la fois le plus religieux, le plus intelligent, le plus libre de tous les hommes, sa mission accomplie, *se soumit volontairement à la mort*, et paraît ainsi à Donoso Cortès, l'homme type, le beau idéal de l'humanité: *Ecce homo* [2]. »

Cette déclaration ainsi historiquement interprétée par de grands chrétiens ne montre-t-elle pas que M. Salvador avait été en droit de dire : « L'intérêt

1. *Voyage en Orient*.
2. *La religion, la liberté, l'intelligence*, article publié en 1837 dans le journal aussi intitulé *l'Avenir*, fondé à Madrid pour combattre le libéralisme exalté.

de la pureté religieuse de l'histoire exige de répéter sous toutes les formes que l'école chrétienne n'est nullement acceptable quand elle a ramené ce qui regarde le Conseil suprême des Juifs, dans ce conflit solennel, à une question de basse jalousie... en prononçant contre Jésus un arrêt, qui avait été annoncé d'avance, et provoqué par toute la théorie du maître des Évangiles sur l'accomplissement des Écritures. »

X

Pour l'intérêt de cette vérité historique où la critique de M. Renan déclinait, à ce moment, la difficulté de porter témoignage, M. Salvador trouvait un auxiliaire bien inespéré dans un compte rendu de son livre, emprunté au journalisme quotidien, qui mérite peut-être une particulière attention.

Il donne en effet le relief d'un genre, remis en faveur à notre époque, où le critique rend aux auteurs auprès du public, aujourd'hui souverain, le même office que, suivant Saint-Simon, les jésuites, avec l'aide de madame de Maintenon, rendaient au chancelier Le Tellier en l'*éreintant* auprès du roi....

« M. Salvador, qui vient d'écrire l'histoire de Jésus-Christ, est juif, disait le critique de la *Presse*, et nous qui allons examiner cette histoire nous sommes catholique..... A notre avis ce livre est une grande erreur scientifique et un grand préjugé religieux. Nou

ne nions ni le travail ni le talent, nous nions la doctrine. Nous ne dissimulons pas que notre jugement sera sévère parce qu'il s'agit de défendre notre foi, le trésor le plus précieux qu'un homme puisse avoir, puisqu'il en jouit dans ce monde et dans l'autre.... »

Après cette confession de sa foi catholique, le critique n'avait pas à craindre que l'on dît de lui: *Væ illi per quem scandalum venit*, dans la discussion si épineuse où il allait entrer. « Le procès de Jésus-Christ, suivant M. Granier de Cassagnac, est peut-être, chose étrange à dire, un des points les moins connus de notre histoire religieuse. Ce ne sont pas les circonstances morales qu'on ignore, ce sont les circonstances historiques et en quelque sorte scientifiques. Le croyant est satisfait, mais le savant conserve des hésitations... La question s'est presque toujours tenue sur le terrain théologique, et lorsqu'on a voulu la porter sur un autre terrain, par exemple, sur le terrain du droit, il s'est trouvé que les éléments de la discussion n'avaient pas été recueillis et suffisamment discutés à ce point de vue. »

Afin d'y porter une nouvelle et nécessaire lumière, le didactique critique va redresser « les erreurs graves qui sont échappées à cet égard non seulement à M. Salvador, mais encore à M. Dupin et au grand Bossuet lui-même ».

Tout en prenant en haute considération les vues le Bossuet sur l'affaiblissement du Sanhédrin, il

déclare pourtant « qu'il n'y a pas de vue qui tienne contre les faits ».

Il ne conçoit pas qu'un historien comme Bossuet, un juriste comme Dupin, ne se soient pas aperçus de l'abîme où ils couraient en admettant que les Juifs dans les causes capitales n'avaient pas conservé le droit de juridiction, même sur les naturels de Judée.

L'existence, les attributions du pouvoir judiciaire légal, encore conservées au Grand Conseil ou Sénat de la Judée à l'époque de Jésus-Christ, historiquement discutées et établies contrairement aux assertions de Bossuet et de M. Dupin, le critique catholique, d'accord jusque ici avec l'historien juif, après avoir énuméré en détail avec une chaleureuse animation, toutes les pathétiques circonstances de ce dramatique débat qu'il remet dans leur lumière contemporaine et locale, conclut ainsi :

« Voilà donc Jésus condamné par le Sanhédrin et condamné juridiquement, avec toutes les formes. »

Mais si, en 1839, M. Granier de Cassagnac s'estimait contraint par les faits contre lesquels, suivant lui, « il n'y a pas de vue qui tienne » à tomber d'accord en ce grave point avec M. Salvador, il prenait bien vite une rude revanche.

En commençant l'examen du livre, le critique avait annoncé que l'auteur était juif ; mieux avisé, il déclare s'être mal exprimé : « M. Salvador a été juif, mais il ne l'est plus, il est *philosophe*. Il y a

ainsi maintenant en Allemagne un fort grand nombre de Juifs et même de protestants qui ont renoncé aux idées religieuses dans lesquelles on les avait élevés, sans pour cela en embrasser d'autres, et qui se sont donnés à eux-mêmes le titre de *philosophes*, ce qu'on est libre de traduire par *hommes sans religion.* »

La traduction ne serait-elle pas un peu difficile à l'égard de M. Salvador, que le critique avait présenté d'abord comme un homme presque courbé *sous le préjugé religieux?*

Quoi qu'il en soit, d'après son dire, « M. Salvador, juif autrefois, est maintenant philosophe; comme juif il a attaqué le christianisme, comme philosophe il a attaqué le judaïsme ».

M. Salvador, mieux avisé aussi, n'aurait-il pas dû savoir gré à son catholique critique de lui avoir été au fond, malgré l'hostilité des formes, un vif auxiliaire dans ce grand débat, dont la vérité historique qu'il s'efforçait de rétablir, avait été si longtemps méconnue? M. Salvador mieux avisé, ne lui devait-il pas même savoir gré de cette railleuse déclaration même, renfermant, à l'insu peut-être de celui qui la faisait, l'implicite aveu que l'auteur ainsi critiqué, inculpé, possédait du moins assez d'impartialité pour montrer, suivant les lumières de son esprit, ce qui ne lui paraissait plus ni suffisant ni régulier dans le judaïsme proprement dit, aussi bien que dans le christianisme de Jésus.

Mais non, si M. Salvador avait eu à bon droit, le

courage de ne pas défendre, en 1828, l'historien des *Institutions de Moïse*, contre les violentes attaques le dénonçant alors comme un impie, comme un renverseur du trône et de l'autel, il eut la faiblesse, on pourrait presque dire le tort, de s'imaginer, en 1839, avoir à protester au nom de l'historien de *Jésus-Christ et sa doctrine* contre les insinuations qui s'attachaient à la scrupuleuse loyauté de ses interprétations littérales, à la consciencieuse exactitude de ses citations.

Comme M. Dupin, comme la *Gazette de France*, M. Salvador fut ainsi entraîné à commettre aussi sur le même sujet une brochure où sous ce titre : *De quelques faits relatifs au système historique des Évangiles*, et avec cette épigraphe empruntée à son critique : « Le plus étrange en tout ceci, c'est que M. Salvador présente toujours les Évangiles comme preuves de ses théories », il répondait aux quatre articles (13, 23, 27 mai et 3 juin 1839) de plus discuteuse longueur dans la *Presse*.

De ces articles, de ces successives brochures, le laborieux détail n'est rappelé que comme instructif mémoire des diverses et difficiles étapes que doivent parcourir les plus grandes questions pour arriver à la terre promise, pour obtenir devant la Vérité et la Justice la jouissance du droit commun dans le domaine de l'histoire et de la science, qui a ses agitations comme celui de la religion et de la politique auquel il est si intimement lié.

XI

Quelques années plus tard, du haut de cette chaire de Notre-Dame de Paris où pendant des siècles, dans le douloureux récit de la Passion de Jésus-Christ, au lieu de mettre en sa véritable lumière la libre spontanéité qui fait la sublimité religieuse du sacrifice évangélique, on n'y cherchait que des motifs de ressentiment antique et de malédiction constante contre une nation tout entière, du haut de cette chaire descendait enfin un enseignement plus vrai et plus chrétien.

« Chaque nation, disait le père Lacordaire dans une de ses conférences [1], à l'auditoire d'élite qui se pressait dans la vaste nef de la cathédrale de Paris pour entendre son éloquente parole, chaque nation a quelque part une magistrature suprême qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que finit par comparaître toute doctrine qui a revendiqué l'empire en faisant une violence apparente ou réelle aux traditions reçues. Jésus-Christ ne pouvait échapper à cette loi générale. Il est cité devant le conseil des anciens et des princes des prêtres de la Judée. »

Après avoir décrit les solennelles adjurations qui

1. 35e et 37e conférences sur la vie intime de Jésus-Christ, 1846.

lui sont adressées et les conséquences qui découlent de ses réponses, l'éloquent prédicateur formule la vérité historique et religieuse en ces termes :

« Ainsi devant ses apôtres, devant le peuple, devant les magistrats, dans sa vie, dans sa mort, partout, Jésus-Christ se proclame le fils de Dieu, non pas comme le fils de Dieu dans le sens où nous le sommes tous, mais comme le fils de Dieu vrai et propre, fils unique, fils égal à son père, un avec son père, étant en son père et son père en lui. »

Puis, en considérant l'état des croyances religieuses chez les Juifs, l'orateur chrétien s'exprime ainsi :

« Ce peuple n'avait dans sa loi qu'un seul dogme explicite : tous les autres, quoique les possédant dans ses traditions, étaient comme voilés et manquant de relief. L'unité de Dieu gravée en tête des tables du Sinaï était pour lui le dogme par excellence, celui qui rappelait et renfermait tous les autres. Y toucher, même de loin, c'est toucher à Moïse, au Sinaï, à tous les souvenirs d'Israël, à toutes ses habitudes, à tous ses respects. Or Jésus-Christ en prenant le titre de Fils de Dieu, même sans rompre l'unité divine, n'entrait pas naturellement dans les oreilles de ce peuple accoutumé par son législateur et par ses prophètes à ne connaître que le Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte et lui avait répété si souvent : Je suis le seul Dieu, tu n'en adoreras point d'autre que moi. »

La revendication de la vérité historique suscitée

par M. Salvador ne venait-elle pas de recevoir ainsi une sorte de sanction religieuse?

On la voit successivement reconnue dans les œuvre de sources les plus diverses.

Après M. Renan devenu à son tour historien de Jésus, un ministre protestant, écrivain aussi de grand talent qui tient une des premières places dans la critique religieuse contemporaine, M. Albert Réville, étudiant les origines du christianisme selon l'école de Tubingue, corroborait en termes explicites cette légitime revendication :

« Dès qu'il fut regardé comme le Messie attendu, Jésus heurtait de front les rêves les plus ardents de ses compatriotes ; les ennemis qu'il s'était attirés par sa franchise et sa hardiesse n'eurent pas de peine à le dénoncer au peuple comme blasphémateur. Ce fut aux applaudissements du même peuple qui avait un instant jonché son chemin de palmes et d'hosannas que le sanhédrin, habilement dirigé par Caïphe, prononça un arrêt de mort parfaitement légal, quoi qu'on en ait dit, pas plus juste pour cela, et auquel le gouverneur romain n'hésita pas à donner sa sanction. Ce magistrat romain, assez peu au courant des questions qui agitaient Jérusalem, crut faire merveille en achetant de la mort d'un rêveur la tranquillité de la capitale juive.

Voici encore un autre témoignage.

« Pilate pouvait tout empêcher, il laissa tout faire... Lave tes mains, ô Pilate ! La postérité repousse ta

justification ; un homme demeure cloué au pilori du symbole catholique, marqué du stigmate déicide, c'est Ponce Pilate et cela est justice. Hérode, Caïphe, Judas ont eu leur part dans le crime ; mais enfin rien n'eût abouti sans Pilate ; Pilate pouvait sauver le Christ et sans Pilate on ne pouvait mettre le Christ à mort. »

C'est ainsi que faisait la part des divers acteurs de ce grand drame, l'éloquent et ultramontain évêque de Poitiers, monseigneur Pie, dans un mandement qui eut un grand retentissement par ses allusions transparentes aux ministres et au chef de l'État, allusions qui répondaient avec une habile hardiesse à la fameuse brochure de M. de la Guéronnière : *La France, Rome et l'Italie.*

Ce mandement provoqua un de ces appels *comme d'abus* encore en usage, malgré leur impuissance bien des fois constatée, contre les inévitables invasions de la religion dans la politique, et de la politique dans la religion, dont les divers États de l'Europe donnent encore, à travers leurs différentes constitutions, le journalier spectacle. Ces mutuels empiètements auxquels la formule aujourd'hui préconisée de *l'Église libre dans l'État libre* ne saurait opposer qu'une digue momentanée encore submersible, et d'une efficacité douteuse, ne peuvent s'amoindrir et prendre fin que dans une lente, mutuelle et progressive conciliation d'intérêts, de principes et de sentiments encore mal équilibrés. Cette

conciliation, on ne saurait trop le redire, quel que soit le nom dont elle sera décorée, est le but providentiel assigné à l'ère nouvelle.

Enfin un curieux détail pouvant éclairer la part qui doit être faite au Sénat, au peuple juif, et au procurateur romain, vient d'être fourni par la notice récente que le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions a consacrée à son regretté confrère M. Naudet.

En énumérant les nombreuses discussions où, dans une bien longue carrière académique, cet illustre confrère avait porté l'efficace tribut d'une infatigable science, M. Wallon cite particulièrement une de ces discussions provoquée en 1868 par la lecture d'un mémoire de M. Edmond Le Blant qui amena M. Naudet à rédiger lui-même un autre mémoire sur cette double question : 1° Thèse particulière : sont-ce les soldats romains qui ont crucifié Jésus-Christ ; 2° des soldats romains prenaient-ils une part active dans les supplices ? Double question que M. Naudet résolvait alors affirmativement et soutenait encore avec une vive persistance en 1874.

Certes ces détails n'auraient qu'une importance bien secondaire, s'ils ne se rattachaient, pour un fait si considérable dans l'humanité religieuse, à la réhabilitation de la vérité historique, si longuement altérée par une dramatique légende.

De cette vérité historique ainsi rétablie, n'y a-t-il pas

d'ailleurs de salutaires enseignements à retirer? L'Église catholique et la Réforme, Rome et Genève qui ont montré une si impitoyable rigueur pour cette grande erreur à qui elles doivent pourtant leur origine, et dont l'antique Jérusalem a fait si longue expiation, combien de justes n'ont-elles pas aussi immolés? Combien n'ont-elles pas commis de ces meurtres judiciaires, de ces immolations religieuses, où les victimes faisant le sacrifice volontaire de leur vie, subissant la mort à l'exemple du sublime supplicié du Calvaire, servaient au progrès de la vérité, qui est la rédemption sans cesse renouvelée de la vie de l'humanité.

Et, comme s'il fallait que ces suprêmes iniquités des formes légales fussent le signe de l'abolition de la lettre qui tue, pour l'émancipation de l'esprit qui vivifie, le XIXe siècle vient d'en montrer encore une mémorable leçon.

Par delà les mers, qui semblaient les séparer des erreurs de l'ancien monde, les petits-fils de ceux qui, pour soustraire leur conscience au joug autoritaire de l'Église réformée, abandonnant la vieille Angleterre, le *sweet home*, ont été abriter leur tente religieuse sous les forêts d'un monde nouveau, les citoyens de cette démocratique république qui regardent comme le plus beau privilège de leur indépendante liberté, celui d'être jugés par le libre jugement de leurs pairs, ne les a-t-on pas vus immoler juridiquement l'homme qui osait aimer comme son prochain, et re-

connaître pour frère en Jésus-Christ, ce descendant de Cham sur le front duquel Dieu avait imprimé, disaient les Pharisiens de Charlestown, le sombre stigmate d'une ineffaçable servitude.

Du haut du gibet de John Brown, et seulement dix-huit siècles après la descente de croix de Jésus, vient de descendre, les pieds encore baignés dans le sang, à travers les horreurs de la guerre civile, la Rédemption de l'esclavage que la Réforme, comme l'Église catholique, a pratiquée, défendue, honorée.

Le nouvel esprit, l'esprit qui par la Révolution française souffle à travers le monde, a pour devoir et pour gloire de le flétrir, de le détruire sous toutes ses formes, en consacrant par le fait, dans le royaume de Dieu sur la terre, le principe de la fraternité humaine, jusqu'alors religieusement relégué dans le royaume de la résurrection.

L'Église catholique et la Réforme sont-elles donc en droit de dire qu'il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher à leur christianisme?

XII

M. Salvador n'avait ni les qualités ni les desseins d'agitation sur les sentiments de la foule. Le but qu'il poursuivait était d'obtenir l'attention des esprits qui, sous des bannières diverses, avec une conscience droite et éclairée, ont compétence pour l'examen de

ces grandes et toujours importantes questions, a la solution desquelles, sans avoir la particulière prétention de les résoudre, M. Salvador s'efforçait de porter un utile contingent.

Malgré quelques lenteurs dont il était loin de se plaindre, car, ainsi qu'il le disait lui-même, il faut à des œuvres de pareille nature un certain temps pour fructifier, cette attention ne lui faisait pas défaut. Après s'être successivement manifestée chez les organes de la presse militante, destinés à constater des impressions toujours plus ou moins influencées par les circonstances du moment, elle avait pris ensuite le caractère plus réfléchi, que lui communiquent les écrivains de *Revues* qui, à l'exemple des *Essayists* anglais, donnent à la critique une formule plus générale, en groupant dans leurs études les idées, dont celles de l'auteur critiqué, analysé, servent en quelque sorte de thême. Enfin cette attention se marque dans des livres de lente composition et de longue haleine, de croyances religieuses, d'opinions philosophiques diverses, où l'auteur discuté, loué ou combattu, semble acquérir ainsi une plus durable autorité.

« Si nous remontons à l'étude du passé ce n'est pas seulement pour éclairer un présent transitoire, mais pour chercher les principes généraux qui ont régi l'humanité jusqu'à nos jours et qui présideront à ses destinées futures. Sous ce point de vue nos études ne s'adressent pas seulement à l'homme qui

applique la loi, au légiste, mais aussi à celui qui doit la faire, au législateur. »

Après avoir ouvert de cette large manière son *Introduction à l'étude de la législation française*, un jurisconsulte d'un nom bien accrédité au barreau de Paris, qui, sans occuper comme M. Lerminier une brillante chaire de la philosophie du droit, portait à cet enseignement le fruit de sérieuses réflexions et de savantes recherches, M. Hennequin s'exprimait ainsi :

« Pour comprendre le droit du monde antique, il faudra nécessairement étudier : les lois de Moïse, la législation de Rome païenne, la doctrine de Jésus-Christ, le droit romain transformé par cette doctrine.

» Ce plan seul, ajoute M. Hennequin, ainsi en précoce identité de vue avec M. Salvador, dont il adoptera aussi bien des aperçus, vulgarisés plus tard, annonce que nous ne séparons pas l'histoire religieuse de l'histoire des lois. Les principes qu'une législation formule et sanctionne sont ceux de la morale contemporaine, et la forme influente, populaire de la morale n'a pas été jusqu'à nos jours la philosophie, mais la religion. »

Pour étudier avec cet esprit *la loi* dans son origine, et chercher, par induction de ses vicissitudes à travers les siècles passés, ce qu'on peut en espérer, en attendre pour l'avenir, M. Hennequin consacre d'abord deux volumes aux Juifs. Il veut faire apprécier à la fois, dans la législation juive, le judaïsme

et l'un des éléments du christianisme, formé, d'après lui, des antécédents divers que Jésus trouva en Judée, de son influence personnelle et des travaux de la philosophie grecque apportés à l'Église naissante par les platoniciens et l'École d'Alexandrie.

L'étude de la loi et de la religion juives considérées comme antécédents du christianisme présente à M.Hennequin deux résultats précieux :

« Le premier, de rattacher les institutions des Juifs à celles des Romains et par conséquent des nations modernes. Les Romains, en se faisant baptiser, n'ont adopté aucune loi politique, civile ou pénale des Juifs, mais ils leur ont pris le christianisme, c'est-à-dire l'expression la plus pure et la plus large de leur pensée religieuse.

» Le second résultat est de détruire les points d'appui de la foi juive et de la foi chrétienne lorsqu'elles supposent :

» Que Moïse a pris son dogme et ses lois ailleurs que dans son intelligence.

» Que Jésus-Christ est autre chose qu'un homme. »

Ces deux croyances que le rationalisme religieux de M. Hennequin ne craint pas d'appeler des erreurs ont eu, d'après lui, leur utilité, leur nécessité peut-être.

Mais devant l'entendement humain développé, agrandi, par la science du merveilleux naturel, M. Hennequin estime que la religion doit sortir épu-

rée des miracles qui lui ont servi de temporaires appuis. Le vrai seul ne meurt pas.

« Nous nous contenterons de chercher le vrai sur toutes les questions, sans arrière-pensée, de montrer dans quelles conditions d'origine, pour quel but, chaque institution religieuse, chaque loi s'est produite...

» Nous laisserons transformer l'histoire et la législation des Juifs en prophéties, en figures du christianisme, et à cet effet tronquer les textes, détourner les mots de leur signification et trouver jusqu'à l'image du crucifix dans le serpent d'airain dressé par Moïse. »

Un polémiste qui, avec un tempérament de libérale ardeur, malgré son penchant pour l'ultramontanisme, a laissé dans la presse catholique la réputation méritée d'un écrivain de conception hardie, parmi les érudits celle d'un orientaliste distingué, et enfin entre les gens du monde celle d'un incisif causeur, le baron d'Eckstein disait : qu'on ne doit pas la politesse à ses adversaires, mais seulement la vérité.

C'était peut-être ce sentiment qui faisait dire sous une autre forme à M. Hennequin : Nous ne discuterons rien : qu'on se pénètre du vrai, le nuage se dissipera de lui-même.

Toutefois il faut reconnaître que le rationalisme de M. Hennequin devance un peu le temps lorsqu'il considère, comme généralement admise, l'opinion sur l'origine purement humaine de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quoique très répandue, avec des modifications d'intensité, parmi les membres des di-

verses communions juives et chrétiennes, cette interprétation est encore loin d'être confessée par la majorité. Il s'exposait peut-être aussi à quelque contradiction en disant : « Telle est au fond l'opinion de ceux que l'on désigne comme la personnification d'un culte spécial. » Il est vrai qu'il y ajoutait ce correctif : « Quant à nous, nous ne prenons pas M. Guizot pour un protestant, M. Salvador pour un juif; nous ignorons si M. Lacordaire se fait illusion à lui-même, mais le costume dont il se revêt ne nous fera pas accepter pour des prédications de dominicain les brillantes leçons de philosophie et d'histoire qui seraient si bien placées au Collège de France. »

La crainte de nuire à la religion, à la morale, d'encourir seulement ce reproche, impose à beaucoup d'écrivains des réticences honorables dans leur motif; mais M. Hennequin n'estime pas, et le dit hautement, que pour être religieux et moral, il soit nécessaire de conserver des idées fausses sur une partie si intéressante, si notable de l'histoire.

Dans son sentiment, commun à bien de généreux esprits, qui l'expriment en des façons diverses, la vénération pour Dieu, la connaissance et la pratique de nos devoirs peuvent reposer sur la vérité pure.

Avec cette conviction « montrez un homme dans Moïse, dit-il, montrez un homme dans Jésus-Christ, la religion n'en souffrira pas. Elle y gagnera au contraire. Rien ne lui est plus opposé que cette exis-

tence fausse, galvanique, artificielle que l'on maintient depuis *quarante ans* au christianisme. Pour attirer le peuple dans les églises il ne suffit pas de mettre dans nos temples des orangers en fleurs, d'y faire entendre une musique de théâtre, et des prédicateurs romantiques; il faut un enseignement rationnel, progressif, en harmonie complète avec toutes les sciences. »

Mais le rationalisme de M. Hennequin, en n'acceptant pas le surnaturel dans les origines de la Bible et du Nouveau Testament, ne reconnaît pas moins que le peuple hébreu conservera toujours sa gloire originale, « c'est de n'avoir pas fait de la vérité religieuse le dernier mot d'un mystère, mais le premier d'une religion, de l'avoir proclamée au bruit du tonnerre, au son des trompettes. Voilà ce qui distingue les Hébreux de tous les peuples de l'antiquité. Voilà dans quel sens ils sont réellement le peuple élu, le peuple de Dieu. »

Malgré les concessions de forme que la pensée spiritualiste de Moïse est obligée de faire aux Juifs, la Bible étincelle de ces traits qui marquent la filiation de Moïse au Christ, et plus d'un éclair unit les cimes du Sinaï au sommet du Calvaire.

Les points où l'érudit et chaleureux auteur de l'*Introduction historique à l'étude de la législation française* donne son assentiment aux vues, s'appuie sur les idées de l'historien des Institutions de Moïse et de la Doctrine de Jésus, sont nombreux. Ils doivent

ressortir assez de l'analyse, à grands traits, du livre de M. Hennequin, pour qu'il soit inutile de les signaler par le menu.

Tout en professant aussi un véritable et religieux respect pour les religions positives, M. Hennequin porte dans son rationalisme des formes plus tranchées. Les espérances humanitaires dont M. Salvador place la principale force dans un renouveau de la sève biblique se produisent chez M. Hennequin avec un particulier reflet des sectes religieuses, des écoles philosophiques de récente éclosion dont M. Salvador déclare le concours nécessaire, mais insuffisant, pour la réalisation de ces espérances.

XIII

« Je dédie au clergé de France cette nouvelle production d'une plume depuis longtemps consacrée à la défense de la religion et de la sainte Église à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. »

Le talent, la position spéciale de l'auteur, les lumières, les vertus du public d'élite, auquel est adressée cette œuvre, datée de Sorbonne, donnent une grande et particulière importance à la discussion, que le savant évêque de Maroc « veut porter au tribunal de la philosophie elle-même, tant pour justifier sa foi catholique, que pour la défendre contre les attaques d'une sorte de triumvirat, qui, se composant de

Gibbon, du docteur Strauss et de M. Salvador, lui semble réunir et résumer tout ce qu'il y eut jamais de plus hostile au christianisme, à cause du caractère nouveau des attaques dont il va exposer nettement la redoutable tactique [1]. »

On s'étonnera sans doute de voir le savant évêque comprendre dans une même réfutation trois écrivains de temps, d'esprit, si différents, et les présenter comme trois ennemis ensemble et également conjurés contre le christianisme.

Dans le champ déjà parcouru par cette notice, on a pu constater combien le système historique de M. Salvador, combien sa philosophie religieuse s'éloignaient de l'école voltairienne, et aussi combien ses appréciations sur les origines réelles du christianisme de Jésus étaient contradictoires de celles du docteur Strauss.

Mais il ne faut pas oublier que c'est à divers points de vue que l'on doit successivement se reporter si l'on veut apprécier à la fois l'œuvre de M. Salvador en elle-même et les dispositions d'esprit contemporaines dont elle a suscité les diverses manifestations.

« Avec le spécieux prétexte d'éclairer les adeptes de la foi chrétienne sur la légitimité de leur croyance,

1. *Examen critique des doctrines de Gibbon, du docteur Strauss et de M. Salvador sur Jésus-Christ, son Évangile et son Église*, par Nicolas-Sylvestre Guillon, évêque de Maroc, aumônier de S. M. la reine des Français, ancien professeur d'éloquence sacrée, doyen honoraire de la Faculté de Paris, auteur de la Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins, 2 vol. in-8°, Paris, 1840.

en lui donnant l'histoire pour appui et la critique pour flambeau, la philosophie du XIXe siècle, dit l'abbé Guillon, a sévèrement interrogé les annales et les monuments de la foi ; elle s'est dressé à elle-même un tribunal souverain où elle a forcé la foi chrétienne à comparaître.

» Accusatrice et juge tout ensemble, elle lui a demandé un compte rigoureux de ses ancêtres, de sa généalogie, de sa naissance et de ses progrès. Elle l'a attaquée dans son sanctuaire non plus par une guerre ouverte, mais avec une prudente réserve et des ménagements simulés, lui conservant même des respects extérieurs, déguisant sa marche pour en assurer le succès, mais pas assez pour tromper les yeux clairvoyants sur sa coupable intention de dépouiller le christianisme de tous ses divins caractères, de réduire le Dieu fait homme à n'être qu'un sage, le modèle de l'humanité par l'exemple de sa vie et de sa mort, mais non le sauveur du monde par le bienfait de sa Rédemption.

» Ce ne sera plus comme dans ces déplorables jours où la lutte établie entre le christianisme et la philosophie avait pour but la destruction de tous les cultes. Non, ce n'est plus là le mal dont nous avons à gémir. »

Le champ de bataille ainsi concentré sur l'histoire de Jésus-Christ, sa vie, ses miracles, ses apôtres et les premiers fondateurs de son Église, sur les instruments de sa merveilleuse propagation et sur les causes que ses adversaires prétendent l'avoir rendue

nécessaire, indépendamment de l'intervention divine et surnaturelle, le docte et militant prélat décrit les cheminements particuliers suivis, les engins de guerre, si l'on peut s'exprimer ainsi, employés par les trois différents chefs d'attaque qu'il se propose de combattre. Il va frapper les têtes les plus hautes de la foule d'assaillants, dont le reste ne lui semble pas valoir l'honneur ni d'être combattu, ni même d'être nommé.

Et d'abord Gibbon, avec la prétention d'être original, n'avait fait que répéter les difficultés mises en avant par cette école philosophique voltairienne aujourd'hui usée, tombée dans le plus complet discrédit.

Avec l'ambition d'avoir été plus loin que ses devanciers et même de les combattre, le docteur Strauss n'en est que le copiste. C'est toujours le même cercle d'idées où se traînaient avant lui Lessing, Glaber, Kant et autres philosophes de l'Allemagne enlevant à la vérité historique non seulement les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, mais les principaux faits consacrés par les Évangiles qu'ils transformaient en mythes ou symboles.

« Un adversaire plus redoutable, M. Salvador, s'est présenté dans la lice et c'est dans l'arsenal même où le christianisme se retranche, que celui-ci est allé chercher les traits dont il a essayé de le percer. »

En effet, dans la préface de *Jésus-Christ et sa doctrine* M. Salvador avait dit : « Le christianisme ne

pouvait éviter tôt ou tard de rendre un compte sévère de lui-même, d'une part à la pensée hébraïque d'où il émanait et qu'il s'est efforcé si longtemps d'étouffer sous son étreinte, d'autre part à la philosophie naturelle. » — « L'apparente érudition qui signale cet ouvrage, poursuit le si autorisé théologien, n'est pas la seule séduction qui en rende la lecture dangereuse. La chaleur de la conviction, soutenue par l'urbanité des formes et la beauté du langage, étaient de nature à pallier bien des erreurs d'argumentation, bien des préjugés d'esprit de parti, et c'est ce qui est arrivé au livre de M. Salvador.

» L'auteur avait, plusieurs années auparavant, préludé à la publication de cet ouvrage par deux autres productions que le sentiment patriotique lui avait également dictées. Elles n'étaient l'une et l'autre que l'introduction à celui-ci.

» Ces deux ouvrages, ajoute l'abbé Guillon, eurent un grand succès et portèrent aussitôt son nom à la suite des noms de Philon, de Maimonide et du traducteur de Platon, le célèbre Moses Mendelssohn. Nulle part le génie et les institutions de Moïse ne trouvèrent de plus judicieux appréciateur ; la haute intelligence et la profonde sagesse dont elles sont empreintes, l'influence qu'elles ont exercée sur sa nation, le principe de vie qu'elles y ont déposé, développés avec autant de lucidité que d'érudition, élèvent le législateur hébreu au-dessus de toute comparaison. Ramenés à ce seul point de vue, ces deux ouvrages du moderne

historien présentent la plus complète apologie de ce code si mal jugé par nos esprits superficiels du XVIIIe siècle et la plus solide réponse aux calomnies dont ils ont chargé le peuple que Dieu lui-même se plut à doter du plus riche trésor. »

Combien cette interprétation, considérée seulement au point de vue rationnel de la sagesse des institutions de Moïse, de leur influence morale et politique, louée à notre époque par l'un des maîtres révérés de la théologie catholique, est loin de celle dont le grand Bossuet a été si longtemps en France le despotique interprète pour le gouvernement des choses de ce monde, il suffit de l'indiquer pour en faire sentir toute la différence.

Il ne faut pas s'étonner qu'après ce consciencieux éloge, le théologien reproche au tableau que M. Salvador a tracé de la Loi de Moïse « de manquer du caractère spécial qui la signale avec le plus d'éclat, l'autorité des miracles qui en avaient accompagné ou suivi la promulgation, et le sceau que lui donne la promesse d'une loi future, bien plus parfaite encore, gage unique de l'éternelle durée que lui assurent tous les oracles de la prophétie. »

La profession de foi du nouvel assaillant ne laisse aux yeux de l'abbé Guillon aucune équivoque, et il reconnaît que M. Salvador, qui a consacré son talent à la défense du peuple dont il fait partie, se montre en général conséquent à ses principes.

« Subjugué par le préjugé de sa nation, dit-il, l'au-

teur israélite refuse pour le Pentateuque et l'Ancien Testament l'honneur de n'être que la moitié de l'œuvre divine. Il réduit Moïse et Jésus-Christ au rang de simples législateurs.

» C'était là le but secret de ses premières publications, l'échafaudage que ses mains laborieuses préparaient à sa récente construction. Aujourd'hui il démasque ses batteries et livre à l'Église chrétienne une attaque, dont voici, d'après le défenseur de l'Église, l'ordonnance et la distribution générale.

» Selon M. Salvador, le christianisme ne serait point apparu tout d'abord tel qu'il s'est manifesté durant et après la vie de son fondateur. Son histoire, bornée au premier siècle où le renferme M. Salvador, lui présente trois phases, trois périodes bien distinctes par une progression de doctrine qui en rend les différences sensibles. Chacune d'elles est marquée par un acteur principal qui lui a imprimé le caractère spécial de son influence personnelle. Enfin c'est dans les origines mêmes du christianisme de Jésus, que l'on trouve à la fois les causes naturelles de son nécessaire développement et de son inévitable décadence.

» M. Salvador, imbu des préventions nationales, refuse de reconnaître la divinité personnelle de Jésus-Christ; M. Strauss, chrétien, professeur dans une ville chrétienne, nie jusqu'à son existence..... »

Après cette campagne d'ensemble qui met à nu les opérations des trois adversaires principaux dont le docteur théologien prépare la défaite, il prend à

partie chacun d'eux, en trois livres séparés où leurs systèmes sont combattus avec toutes les savantes armes de la méthode scolastique employée antérieurement par Abadie et par Brégier.

Mais les besoins logiques de l'esprit subissent, comme toutes choses, des modifications dont on ne peut méconnaître l'importance. Ce qui a persuadé un âge ne persuade pas toujours celui qui suit de la même manière.

Dans la discussion qu'il prétend porter au tribunal de la philosophie moderne, le théologien catholique n'accorde-t-il pas à la méthode de controverse de ses devanciers une confiance trop exclusive et dédaigneuse des ressources que la science moderne fournit à ses adversaires contemporains.

Le troisième et dernier livre de cette orthodoxe et formaliste apologie, consacré à la critique des doctrines de M. Salvador, est de beaucoup le plus étendu. C'est une réfutation pied à pied, chapitre par chapitre, de l'ouvrage tout entier depuis la préface jusqu'à la conclusion.

On prévoit, on comprend les nombreuses divergences entre l'historien qui considère dans la religion biblique le développement naturel et progressif de la mission providentielle assignée à l'humanité, et le théologien, dont la foi la croit immuablement fixée par la divinité de Jésus-Christ et les miracles qui la sanctionnent dans l'Évangile, en apprenant au genre humain *toute vérité nécessaire à connaître*.

Toutefois, dans cette œuvre datée de Sorbonne et dédiée au clergé de France, le savant et vénérable contradicteur de M. Salvador rendait pleine justice au sentiment vrai d'honneur, d'équité, de convenance, de l'écrivain israélite. Tout en disant : « Je ne connais point de système plus dangereux qui ait jamais été publié *contre notre vérité chrétienne* », le doyen de la faculté de théologie de Paris montrait aussi la plus honorable estime pour l'antagoniste qu'il voulait confondre, et conservait dans sa discussion la plus parfaite modération de langage.

« Non, dit en se résumant le docte prélat, je le répète avec assurance : les modernes antagonistes de la vérité chrétienne n'ont pas imaginé une difficulté qui n'ait été produite déjà par leurs devanciers, pas une qui n'ait été résolue par nos apologistes. Le mérite de M. Salvador, si c'en est un, est de les présenter dans un ensemble plus compacte. »

Puis, par un trait qui marque d'un caractère particulier bien profond et l'historien qu'il combat et son œuvre, l'éloquent évêque termine ainsi :

« M. Salvador résume dans sa personne toute sa nation qui, toujours en révolte contre les Romains et toujours vaincue, se venge de ses défaites par une opiniâtre et inflexible ténacité. »

Un quart de siècle plus tard, dans une savante étude sur la situation de *la théologie catholique en France*, M. Vacherot, en faisant une équitable part

entre l'école de la tradition théologique et l'école de la critique historique, s'exprime ainsi :

« Les œuvres d'éloquence des écrivains de l'école théologique sont nombreuses et de nature à fournir une belle page à l'histoire de notre littérature. Les œuvres de philosophie ne manquent pas ; on voit que la cause du spiritualisme est plus commode à défendre que celle de la vérité dogmatique, ou celle de la vérité historique de la religion catholique. Il faut même rendre justice à la sagacité de nos théologiens ; ils sont habiles à relever les erreurs, les hypothèses, les contradictions de la critique ; mais il est bien rare qu'ils abordent l'ennemi autre part qu'au défaut de la cuirasse. Les grandes et fortes œuvres de la critique contemporaine n'ont point encore provoqué de réfutation sérieuse. Joseph Salvador a écrit, il y a plus de trente ans, plusieurs livres savants, profonds, où l'histoire du peuple juif, l'histoire de Jésus sont faites au point de vue hébraïque, mais sur des textes nombreux et décisifs. Nous ne voyons pas que la théologie catholique se soit empressée d'engager la lutte avec cette science et cette critique. »

En s'exprimant ainsi le savant M. Vacherot, si compétent en toutes ces matières, n'ignorait certainement pas la réfutation de l'abbé Guillon.

XIV

Au delà des monts, presque en même temps que l'abbé Guillon en France, une autre illustration du clergé catholique, dont la haute science et la haute vertu commandent aussi le respect, le prêtre, le patriote italien Vincent Gioberti, prenant une précoce et intelligente part à cette rénovation italienne dont le pape Pie IX a été plus tard, pendant un trop court moment, l'expression la plus éclatante et la plus autorisée, Gioberti voulait avec le maintien de la foi orthodoxe concilier en un égal amour, dit Silvio Pellico, la liberté de l'Église et la liberté de l'Italie..

Pour ce noble dessein, il entrait en combat avec la philosophie moderne. Il y portait une autre méthode, d'autres armes que le doyen de la faculté de théologie de Paris. Loin de se tenir comme lui sur la défensive, c'est au milieu du camp opposé qu'il ose une attaque hardie par son *Introduzione allo studio della Filosofia.* Accueillie dès l'abord en Italie avec une grande faveur que les événements politiques lui firent perdre plus tard, cette œuvre obtint bientôt après son apparition un légitime succès, de ce côté des monts, dans la traduction faite par deux membres de notre clergé justement fier alors d'un aussi hardi et vigoureux auxiliaire [1].

1. *Introduction à l'étude de la philosophie*, traduction française

En philosophie, déclare Gioberti, surtout maintenant que la science est toute à refaire, et que les ecclésiastiques sont tenus de coopérer à cette grande œuvre par les obligations mêmes de leur ministère, en philosophie, il faut trouver cette liberté, cette force de génie que réclame le but que l'on veut atteindre.

Le catholique doit être prudent mais non timide, il doit bien mûrir ses pensées, mais non pas reculer d'effroi devant les difficultés ; il doit pénétrer au fond de son sujet et non s'arrêter à l'écorce.

Ce qu'on peut appeler *la caractéristique* de la philosophie catholique de Gioberti, ce qui la distingue de la théorie du doyen de la faculté de Paris, c'est que loin de déclarer comme lui et *la Gazette de France* que toute vérité nécessaire à l'homme est dans l'Évangile et qu'il n'y a rien au delà, il s'exprime au contraire de la manière suivante en se rapprochant du comte de Maistre.

« Le christianisme est dans toute la rigueur des termes aussi ancien que le monde, dit Gioberti, d'accord en ce sens avec saint Augustin, et avant le Christ il forma ce judaïsme intérieur auquel participèrent tous les esprits privilégiés du genre humain. L'accroissement successif ou, si l'on veut, le progrès de la révélation, c'est un progrès de propagation extrinsèque et de développement scientifique, progrès

sur la 11e édition italienne par les abbés Tourneur et Defourny, professeurs au séminaire de Reims, 3 vol. in-8°. Paris, 1847.

qui dure encore et qui n'aura pas de fin tant que la société chrétienne pourra s'étendre dans le temps et dans l'espace.

» Le progrès religieux est la communication successive du vrai, révélé à un nombre d'hommes toujours plus grand jusqu'à ce que la connaissance en soit commune à tout le genre humain. »

D'après les conseils qu'il s'applique à lui-même et qui malheureusement n'ont pas toujours été écoutés, le clergé catholique doit éviter avec soin tout ce qui est petit, faible, mesquin, ce que M. Agénor de Gasparin appelle avec tant de raison l'*étroitesse* de l'Évangile; il doit embrasser sagement toute la civilisation du siècle et se l'approprier ensuite.

« La civilisation, dit Gioberti, n'est pas du négatif; elle édifie et ne se plaît pas dans les ruines, semblable à l'habile architecte qui, au lieu de démanteler un antique monument, applique son travail à le restaurer en le perfectionnant.

» Or, comme l'état civil d'un peuple tient à sa manière de penser et que sa politique est une dépendance de sa philosophie et de sa religion, il faut étudier leurs rapports et leur situation mutuelle. »

Puis il ajoute : « L'état civilisé d'un siècle naît de celui du siècle précédent, se fonde sur lui, mais le cours des choses humaines est sujet à bien des égarements et des erreurs qu'il est impossible de redresser si l'on ne rentre dans le droit chemin. A celui qui est dans la bonne voie, il suffit d'aller en avan

mais pour ceux qui en sont sortis, il faut reculer avant de faire des progrès. »

Cette expression de l'une des plus considérables nécessités de l'époque actuelle n'est-elle pas à peu près identique à celle formulée dans la préface de l'historien de *Jésus-Christ et sa doctrine* dont l'orthodoxe et libéral italien va faire la critique? « D'ailleurs, dit M. Salvador, une solidarité réelle unit les unes aux autres les phases les plus diverses de l'esprit humain. Par suite, si les moindres aberrations se propagent sur l'origine de certaines idées dont les conséquences agitent encore une vaste partie du monde, on peut les comparer à une erreur première dans un immense calcul ; celle-ci grandit de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, jusqu'à l'heure où il devient indispensable qu'on la régularise. »

Comme l'historien des *Institutions de Moïse*, l'auteur de l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* se déclarait obligé de remonter aux sources religieuses originelles de la société actuelle; comme lui, il y trouve le « gouvernement mosaïque qui fut le développement et le passage du patriarcat domestique à l'organisation nationale, à l'organisation civile et fraternelle des tribus sous le domaine absolu de l'idée... modèle, il est vrai, d'un État petit, mais l'un des plus parfaits entre les organisations civiles de l'antiquité, nous offrant une image du cours politique qu'auraient eu les nations, si un instinct funeste

ne les avait égarées hors du droit chemin.... *Les Israélites, qui furent les plus libres entre tous les peuples de leur temps*, durent ce privilège aux bienfaits de la Providence qui voulut, au milieu de l'aveuglement et de l'esclavage universels, conserver dans leur sein *la notion intacte du vrai et les droits primitifs du genre humain*... »

On voit par ainsi, combien même avec la généreuse espérance de raviver la paternité spirituelle du pape, on s'éloignait, au delà des monts, de cette interprétation de la politique sacrée dont Bossuet a été de notre côté le plus éloquent et le plus despotique interprète.

Mais si, sur le terrain politique de l'antiquité juive, le patriote italien se trouve d'accord avec l'historien des institutions de Moïse, le prêtre catholique orthodoxe va signaler ses dissidences avec lui.

« Pour révoquer en doute la vérité de l'allégorisme biblique, il faudrait nier dans la religion l'intervention extraordinaire de Dieu avec toutes les preuves qui la démontrent; or cette tentative n'est pas facile; elle a vu échouer jusqu'à présent le génie et le savoir de ceux qui l'ont osée.

» Parmi ces derniers, un écrivain moderne, homme de talent et de science, a voulu ramener le judaïsme aux termes de la nature et le dépouiller de tout ce qui s'y trouve de secret et de merveilleux. Mais en retranchant le surnaturel, il en éloigne même l'idéal et resserre dans les étroites limites du sensualisme les institutions mosaïques, les annales du peuple

israélite et la magnifique théologie de la Genèse, de Job et des prophètes. Le but suprême de la morale et de la loi, c'est la félicité terrestre. La vertu n'est qu'un simple instrumeut de félicité temporelle... La religion enfin n'est point autre chose que l'expression symbolique de certaines maximes d'utilité publique... De cette sorte le judaïsme ou, comme on a coutume de dire aujourd'hui, le mosaïsme, ne serait plus une graude institution multiforme, c'est-à-dire morale, sociale, religieuse, mais seulement une institution politique et un code législatif.

« Il est vrai que le docte Israélite l'admire comme un code parfait, il y trouve la liberté, l'égalité, la charité, la justice et en somme tout droit public et privé. Mais ces considérations, semblables en définitive à celles de Jérémie Bentham, sont restreintes à l'ordre de la vie terrestre. Comme le grand législateur eut quelquefois cet ordre en vue, M. Salvador est dans le vrai toutes les fois que les institutions mosaïques envisagent cet ordre seul, et son ouvrage contient dans cette partie de belles et solides remarques... Mais la politique n'est autre chose que la partie charnelle du judaïsme ; son esprit resplendit dans l'idée... A l'idée, comme fin dernière, tendent toutes les institutions de Moïse sans excepter celles qui paraissent dirigées vers un but temporel. Sans l'idée, et à cause de cela, le judaïsme est en grande partie inexplicable..... »

C'est en effet entre l'orthodoxie catholique qui regarde le *surnaturel* comme base indispensable, et ceux qui contestent sa nécessité pour la vérité de la religion positive, que se débat la question religieuse dans l'esprit de l'ère nouvelle. Le philosophe catholique établit ainsi ce grand débat avec une remarquable netteté, et, au moins sur cette position vraie de la question, il se rencontre d'accord avec M. Salvador, en disant, avec lui, qu'à ce point de vue la réforme du XVIe siècle se trouve aujourd'hui dans l'erreur.

Après avoir combattu le représentant moderne du système mosaïque dans son originelle simplicité, afin d'éviter toute apparence d'hostilité contre son adversaire, Gioberti se croit obligé de déclarer « qu'il y a peu d'écrivains qui, par l'élévation de l'esprit, la noblesse du sentiment, la dignité, la modération du style, égalent cet illustre Israélite, même dans les endroits où sa profession de foi s'éloigne le plus de la vérité. »

Pour rendre un hommage aussi bien mérité à l'élévation d'esprit, à la noblesse de sentiment de cet illustre catholique, il suffira de citer quelques-unes de ses paroles en rappelant qu'elles étaient écrites en 1842 en Italie, alors que l'oppression qui y pesait encore sur les Juifs y permettait des faits semblables à celui qui, sous le nom d'affaire Mortara, a scandalisé la conscience européenne.

« Elle n'est pas encore éteinte aujourd'hui la race

de ces hommes, bien indignes du nom de catholiques, qui voudraient refuser aux Israélites les droits de l'humanité. Ces hommes croient qu'en violant le précepte suprême et universel de la charité, il peut y avoir religion et justice; ils croient chose sage, pour attirer ceux qui sont loin de la foi, de la leur rendre odieuse et abominable. Ils ne manquent pas, et ils ne manqueront jamais à ce peuple malheureux ces exemples de génie et de morale qui démontrent, même avec son silence, l'absurde iniquité et l'indignité de cette manière d'agir. Et quand il n'y en aurait pas d'autre que le Mendelssohn du siècle passé, et le Salvador du nôtre, c'en serait assez. Une nation qui se glorifie de tels hommes peut honorer le pays qui les reçoit dans son sein et partage avec elle les droits et les bienfaits de sa propre civilisation. »

Ne suffit-il pas aussi au clergé ultramontain de compter quelques justes comme Gioberti pour que bien des erreurs, bien des fautes lui soient pardonnées ?

Dans le cours de son *Introduction à l'étude de la philosophie*, Gioberti ne pouvait manquer de rencontrer Spinosa.

Pour si catholique et orthodoxe que soit Gioberti, il ne dit pas comme Huet, le fougueux évêque d'Avranches : « Quand je l'ai trouvé sur mon chemin, je ne l'ai pas épargné ce sot et méchant homme, qui mériterait d'être chargé de chaînes et battu de verges. »

L'éloquence de cet illustre ultramontain n'avait pas, indignée comme celle de Massillon, apostrophé « ce Spinosa, ce monstre qui après avoir professé tant de religions finit par n'en avoir aucune. »

Avec une expression plus simple et plus chrétienne, Gioberti se contente de dire : « Spinosa qui montre une rare profondeur de génie au milieu des plus grandes erreurs. »

Après avoir combattu l'interprète israélite du mosaïsme, Gioberti va attaquer, à son tour, le plus haut représentant, en France, du protestantisme autoritaire.

« Que dire de cette étrange sagesse de quelques modernes qui se montrent amis et fauteurs du christianisme sans distinguer entre l'Église catholique et les sectes hétérodoxes ?

» Un auteur d'élite, doué d'un grand sens, très riche en science, mais qui dans les matières religieuses paie assez souvent tribut au génie du siècle, écrivait, il y a peu de temps, quelques pages dans lesquelles, après avoir loué les catholiques et les protestants, il les exhorte à persévérer fermement dans leurs croyances, proclame impossible l'unité de foi entre les hommes, et cependant confesse la divinité du christianisme et la nécessité d'une religion. Si l'auteur de cet écrit n'était pas un homme aussi grave, aussi sensé, aussi admirable par l'esprit que l'est en effet M. Guizot, je ne pourrais

m'expliquer les intentions qui l'ont porté à écrire. Comment concevoir qu'il ne se soit pas aperçu que la neutralité en religion, c'est l'indifférence? En politique, quand il est question d'agir et de choisir le mieux entre plusieurs partis, c'est souvent sagesse de se maintenir dans la voie intermédiaire; la modération civile est une vertu d'autant plus estimable qu'elle est plus difficile et plus rare. Mais quand il s'agit de croire, il est absurde de vouloir qu'on reste entre la vérité et l'erreur. Les protestants et les catholiques ont tort ou raison, et comme il y a opposition entre eux, comme en beaucoup de points essentiels le protestantisme est la négation de la foi orthodoxe, la vérité ne peut être commune aux deux partis. Celui qui veut garder la neutralité, celui-là n'est ni catholique, ni protestant, et par conséquent il n'est pas même chrétien.

» Conduit certainement par une excellente intention, M. Guizot ne nous en donne pas moins une leçon de doute théologique telle que les Pyrrhoniens n'imagineraient pas mieux. S'il pense avoir fait preuve d'élévation et de liberté d'esprit en se mettant au-dessus des sectes dissidentes et en s'appuyant sur une raison élevée jusqu'à laquelle ne s'élèvent pas les opinions en discorde, il ne s'aperçoit pas, je le répète, que la religion n'est pas comme la politique. La vérité ne consiste pas à équilibrer des contraires en tant qu'ils se répugnent mutuellement;

d'où il suit que ce qui est modération et sagesse dans l'homme d'État devient scepticisme dans le théologien et le philosophe quand il s'agit de la substance des dogmes idéaux. La vérité n'est point relative et variable ; elle est immuable et absolue. »

Ainsi, d'après Gioberti, des deux adversaires religieux qu'il vient de combattre, l'un, M. Salvador, est du moins conséquent avec l'idée mosaïque dans l'ordre *naturel* où il se place ; l'autre, M. Guizot, montre la plus incontestable inconséquence en prétendant rester fidèle à l'idée chrétienne dans l'ordre *surnaturel* lorsqu'il se place en dehors de la foi catholique.

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE EN JUDÉE.

Question d'Orient. — Ses origines politiques et religieuses dans l'antiquité. — Publication de l'*Histoire de la domination romaine en Judée.* — La critique contemporaine dans ses diverses expressions. — Le *Journal des Débats.* — Le *Semeur.* — L'*Univers.* — Appréciations militaires de la lutte judéo-romaine. — Le chevalier Frolard. — Les derniers jours de Jérusalem. — M. de Saulcy. — Efforts suprêmes de la nationalité juive. — M. Renan. — Conclusion.

I

Certes M. Salvador devait être touché des éloges donnés à son caractère, des mérites attribués à son talent, par des adversaires aussi éminents eux-mêmes par leurs talents et leurs vertus. La différence de sentiment et de langage à son égard, entre le violent évêque de Chartres et le calme évêque de Maroc, le contraste entre l'impitoyable aversion de l'abbé de La Mennais et la généreuse sympathie de l'abbé Gioberti pour les Juifs, devaient lui causer surtout

une particulière satisfaction, comme témoignage du notable progrès effectué en ces vingt années dans la tolérance, qui n'est encore que l'introduction à la liberté religieuse, la plus difficile peut-être à acquérir, à pratiquer, parce qu'elle comprend toutes les autres. Toutefois, M. Salvador ne pouvait-il pas être un peu surpris du reproche de méconnaître dans le législateur biblique l'Idée, l'Origine, déjà antiques, du christianisme antérieur à Jésus, auquel il a été promis, même avant Moïse, d'obtenir suivant l'ordre naturel et moral un développement religieux comprenant toute l'humanité.

Sans prétendre, avec la superbe d'un célèbre philosophe allemand, qu'on ne l'avait pas compris; sans répéter, avec une confiance, peut-être aussi légitime que celle d'un des écrivains les plus distingués, d'un des penseurs les plus libres et les plus profonds qui ont suscité le *Réveil* protestant dans l'orthodoxe Genève : « Je ne suis pas de ces écrivains qui naissent traduits, et l'on me traduira si ce que j'ai dit en vaut la peine » ; c'est en lui-même que M. Salvador recherchait les moyens de se faire mieux comprendre ; c'est à l'antiquité qu'il allait demander ses plus sûrs, ses plus éloquents traducteurs.

Dans sa patiente confiance en l'aide inéluctable du temps, il pensa qu'avant d'arriver au vif de la situation religieuse actuelle, avant de chercher une satisfaction prématurée, à cet intérêt d'application immédiate, que l'esprit de notre époque semble

exiger impérieusement de tous les travaux de la pensée, il y avait encore avantage, dans cet intérêt même, à demander à l'étude des événements du passé, à l'observation des événements du présent, quelques-unes des causes de l'*État actuel des idées en matière de religion, et de leurs rapports avec la situation morale et politique* dont ses méditations depuis la publication de son dernier livre s'attachaient à formuler un exposé succinct.

Dans le passé comme dans le présent ce qu'on appelle aujourd'hui la *question d'Orient* a eu une connexion incontestable avec la situation religieuse et politique de l'Occident. Dès le début de ses travaux, avec une pénétrante clairvoyance que l'un de ses critiques reconnaissait en lui, comme un don de race, M. Salvador en avait pressenti toute l'importance. Il la marquait déjà en écrivant sous la restauration : « Les oscillations des peuples continuent. Après avoir importé les arts, la civilisation, la religion des rives de l'Asie, l'Occident est entraîné par la force des choses à les y reporter. Des intérêts nouveaux surgiront des idées nouvelles; et certes l'importance politique de Jérusalem et du pays d'Israël ne pourra manquer de renaître dès que le génie de l'homme sera parvenu à creuser l'isthme de Suez et à mêler les eaux de l'Océan à celles de la Méditerranée. » Il était donc naturellement ramené vers la question d'Orient, comme bien d'autres esprits, par les événements de 1840.

Mais sans céder seulement aux impressions du moment, il allait y rechercher certaines de ses plus anciennes et plus vivaces origines dans l'une des plus grandes épopées historiques et religieuses du passé.

L'*Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem* parut en 1847 [1].

Comme cette partie des événements, qui s'ouvre un siècle avant les prédications de Jésus-Christ, et s'achève un siècle après, est de beaucoup la plus importante dans la transition de l'ère ancienne à l'ère moyenne, on peut accepter avec M. Salvador le nom d'*Épopée judéo-romaine* dont il la décore.

II

« Le premier mérite de M. Salvador est d'avoir choisi un admirable sujet, un sujet, comme il le dit avec raison dans sa préface, éternellement nouveau, éternellement jeune, inépuisable en leçons morales et politiques, et fournissant à l'art de raconter tout ce que les annales humaines peuvent offrir de plus touchant et de plus terrible. La chute de Jérusalem retentit encore dans le monde. Des événements de l'histoire ancienne, c'est celui qui a légué le plus de souvenirs et de passions à l'histoire moderne. Lorsque Jérusalem tomba, le monde païen poussa un long cri

1. *Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem*, par J. Salvador, 2 vol. in-8. Paris, Guyot Scribe, libraires-éditeurs, 1847.

de joie. Il crut en avoir fini avec ce peuple que tous détestaient parce qu'il se séparait de tous par ses institutions et par son culte. Un autre monde, à peine naissant et fort obscur encore, applaudissait aussi à la ruine de la ville déicide. Les légions de Vespasien et de Titus avaient servi, sans le savoir, la vengeance des chrétiens. Ce cri de haine et de malédiction contre la Jérusalem juive se prolongea dans tout le moyen âge et presque jusqu'à nos jours. La chute de cette ville infortunée fut considérée comme une preuve pour ainsi dire parlante de la vérité du christianisme et comme la peine du sang versé sur le Golgotha. »

Après ce rapide exposé où se montre cette grande et généreuse compatissance pour les douleurs et les victimes du passé, éveillée chez les nobles âmes de notre temps, en voyant tomber autour d'elles tant de récentes victimes, idées ou nationalités, loin de dire même avec les réserves de M. de Sacy : Lisez les pages éloquentes que Bossuet a consacrées à cette dernière catastrophe de la nationalité juive, ne serait-il pas préférable de dire pour sa gloire : Jetez, jetez un voile épais sur ces déplorables erreurs d'un grand génie, oubliez, effacez de ses œuvres des pages où non seulement l'historien dans un livre destiné à l'enseignement des Rois, mais où l'évêque instruisant la foule des chrétiens prononçait sur la chute de l'antique Jérusalem ces paroles d'une lamentable éloquence [1] :

1. *Sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu.*

« Il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes. *Elle voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place dans le siège d'une seule ville.* Et après cela encore, poursuivant les *restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre.* » — Pour quelle raison? se demande le ministre de celui qui, du haut de la croix, implorait la clémence divine en faveur de ses juges et de ses bourreaux par ces sublimes paroles : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Pour quelle raison, répond l'inexorable évêque du haut de la chaire sacrée où il calomnie saintement le Maître des Évangiles : « Comme les magistrats après avoir fait rouer quelques malfaiteurs ordonnent qu'on exposera, en plusieurs endroits sur les grands chemins, leurs membres écartelés pour faire frayeur aux autres scélérats. »

Avec de pareils enseignements aux Rois, avec de semblables prédications aux peuples, Bossuet, le grand Bossuet n'a-t-il pas préparé, justifié dès le XVIIe siècle, toutes les légitimes représailles, tous les condamnables excès de la philosophie du XVIIIe?

Ces conséquences des anathèmes religieux et politiques de Bossuet, qui laissent dans l'histoire la protestation de tant de larmes, ont été appréciées par Lamartine avec l'équitable modération commandée par le mutuel respect que se doivent les grands esprits; elles ont rencontré un jugement

d'une sévérité sans doute exagérée dans ces paroles d'un homme d'État d'outre-Rhin : « C'est Bossuet, on peut le dire, qui a conduit Louis XVI à l'échafaud. »

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à l'analyse du livre de M. Salvador, il est permis de dire avec M. de Sacy qu'on n'avait fait jusqu'ici que l'histoire *mystique* de la chute de Jérusalem en l'appuyant sur les récits de Flavius Josèphe, ce traître à la cause nationale dont le nom seul qualifie le transfuge, qui riche et puissant sous le patronage et le nom de la famille Flavienne, dont il s'était fait l'effronté client, exaltait à Rome la gloire des destructeurs de Jérusalem, des renverseurs de son temple. Mais après bien des siècles « les restes écartelés » des héroïques défenseurs de ses remparts et de sa foi sont devenus, pour donner aux lois de la morale sociale, une plus haute interprétation que celle du fanatisme religieux ou philosophique, les respectables reliques apprenant aux peuples comment on ressuscite après avoir su bien mourir.

L'histoire de la Judée dans la période choisie par M. Salvador et qui embrasse deux siècles, si intéressante par elle-même, est liée aux immenses événements qui durant cette période ébranlèrent le monde entier. Les noms de Pompée, de César, d'Auguste, de Vespasien, de Titus et d'Adrien s'y rencontrent avec ceux des Machabées, des Hérodes, tour à

tour les héros de la résistance ou les instruments de la servitude, avec celui de Barkokébas, le dernier héros de l'insurrection nationale. M. Salvador a fait rentrer dans son histoire tout ce qui s'y rattache de loin ou de près; sans « ses digressions juives, dit l'éminent critique des *Débats politiques et littéraires*, M. Salvador aurait pu faire un récit très animé, une espèce de roman vrai, capable de défier les imaginations les plus inventives, il n'aurait pas fait une histoire politique. S'il y a un peuple dont les destinées n'aient rien dû au hasard : c'est le peuple juif. Tout se tient et s'enchaîne dans ses annales, toutes les parties s'en expliquent l'une par l'autre, et la ruine de Jérusalem par les Romains, appelle nécessairement le souvenir du lecteur et de l'historien sur la première destruction de cette ville par les rois de Babylone. »

Avec le talent et la hauteur de vue qui font de la critique ainsi pratiquée, une œuvre si instructive, en dépeignant cette domination romaine qui ne se faisait plus alors connaître au monde que par une oppression inouïe et une fabuleuse avarice, M. de Sacy caractérise ainsi la résistance des Juifs : « Résister pied à pied pendant deux siècles, comme l'ont fait les Juifs sans en venir à l'extrémité de la révolte, résister tantôt à la violence, tantôt à la séduction, résister aux menaces de Caligula et aux magnificences d'Hérode qui cherchait à introduire dans la Judée les temples, les cirques, les arts de la Grèce, avoir sous

les yeux l'exemple du monde entier qui cède et ne pas céder, voilà le comble de l'héroïsme national. »

Puis, quand devant la violation de leur loi par d'insolents dominateurs, il leur est fait un impérieux devoir de la révolte, le moment est saisi par les Juifs avec une véritable intelligence politique : une sourde fermentation agitait l'Orient tout entier, et l'on sait que le soulèvement des Gaules, la mort de Néron, les guerres civiles qui suivirent cette mort et portèrent Vespasien à l'empire coïncident avec la guerre de Judée.

Après avoir parcouru toutes les grandeurs, toutes les misères de ces luttes désespérées, où, comme les gladiateurs expirant dans les atroces jeux du cirque pour les plaisirs de Rome, les nationalités expiraient aussi dans l'immense arène du monde romain, sacrifiées à toutes les violences, à toutes les cupidités de sa domination, M. de Sacy s'exprime ainsi :

« Ce que je puis dire du livre de M. Salvador c'est qu'il y a un intérêt puissant qui marche et s'accroît avec les événements et laisse dans l'âme une impression durable et profonde... M. Salvador a senti ce qu'il peint. Il aime Jérusalem ; au moment où les légions vont entourer cette grande ville, il en décrit le site, les monuments, le ciel, avec une sorte de tendresse touchante. Il sait aussi remplir son devoir de moraliste, ce devoir si souvent négligé ou trahi aujourd'hui... »

De grands crimes furent commis dans cette ville de Jérusalem où un million d'hommes se trouvait

entassé au moment du dernier siège! d'admirables vertus y éclatèrent!

Et avec un accent particulier d'émouvante sympathie, où semble se révéler comme un futur pressentiment des douloureuses scènes, dont il sera plus tard le triste témoin dans Paris assiégé et déchiré par des fureurs intestines, « je ne sais, ajoute M. de Sacy, s'il y a rien dans l'histoire de plus beau et de plus touchant que le courage de ce Sanhédrin de pauvres gens qui, rassemblé tout exprès pour condamner un riche qu'on accusait de trahison, l'acquitta malgré les menaces et sous l'épée d'une soldatesque furieuse ».

Ce trait et beaucoup d'autres du même genre sont racontés par M. Salvador avec une simplicité éloquente... Les Juifs, on le sait, périrent plutôt encore par leurs divisions que par le glaive des Romains.... Dans les dernières luttes, les dissensions entre le parti de la paix et le parti de la guerre précipitèrent la ruine de la Judée. « Ce sont là, suivant M. de Sacy, de grandes leçons, et M. Salvador les fait ressortir avec beaucoup d'élévation et de gravité. L'ouvrage est d'ailleurs écrit d'un style mâle et ferme; le récit est toujours vif, bref et d'une clarté parfaite.

« Sous tous les rapports, dit M. de Sacy en résumant sa critique, je n'hésite donc pas à placer le livre de M. Salvador au nombre des meilleurs ouvrages historiques et des plus curieux qui aient paru depuis longtemps. D'autres livres ont eu peut-être

ou auront un succès plus brillant; l'histoire-pamphlet est à la mode ; heureusement la mode passe et ces histoires faites pour aujourd'hui seront oubliées demain. Le livre de M. Salvador est le fruit d'un long travail, d'une pensée sérieuse, d'un talent mûr ; à ce titre il sera lu, goûté, conservé par tous ceux qui demandent à l'histoire, non pas de la satire ou du mélodrame, mais des leçons solides, un enseignement vrai et le secret de la destinée des peuples. »

Les grandes leçons de l'histoire que M. Salvador faisait ressortir en 1847 avec tant d'élévation et de gravité ne semblent-elles pas avoir reçu des événements contemporains une nouvelle et bien douloureuse consécration?

III

Tacite en quelques mots qui cisèlent dans l'histoire comme un burin sur le bronze, la physionomie d'un peuple et la situation d'une époque, a caractérisé les Juifs par « leur mépris de la mort, leur amour de la paternité, — il a dépeint les causes contemporaines de leur résistance par des traits d'une vérité encore saisissante. « Les Juifs, dit-il, ne conçoivent Dieu que par la pensée et ne reconnaissent qu'un seul Dieu. Ils traitent d'impies ceux qui avec des matières périssables se fabriquent des Dieux à la ressemblance de l'homme. Leur Dieu est le Dieu suprême,

éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Les Juifs repoussent les cérémonies religieuses des autres peuples ; et c'est pourtant là que réside la religion.....

Dans la soumission générale « ce qui augmentait la colère de Rome c'est que les Juifs seuls n'avaient pas cédé ».

Et cette opiniâtre résistance n'a pas plus cédé à la colère de Rome catholique qu'elle n'avait cédé à la colère de Rome païenne.

Et ce mépris de la mort, cette propagation de leur race, accrue plutôt que diminuée par la défaite et la dispersion, ont permis à ces indomptables rebelles qui n'avaient pas seulement l'héroïque et périssable patriotisme du sol natal que, suivant le mot de Danton, on n'emporte pas dans ses souliers, mais aussi l'héroïque et immortel patriotisme d'une idée, de résister à toutes les violences, à toutes les oppressions matérielles et morales en répétant aux quatre vents de l'univers :

« Souffrons encore, les siècles ne sont que des jours dans l'âge d'un peuple et ces années d'humiliation et de douleur serviront à notre gloire, à l'instruction du monde et au bonheur de nos enfants. »

IV

Le nouveau livre de M. Salvador ne pouvait man-

quer comme les précédents d'attirer tout d'abord (10 mars 1847), d'une manière particulière, l'attention des organes de la Presse plus spécialement préoccupée des matières religieuses.

D'une part, *le Semeur*, organe de l'opinion protestante, de l'autre, *l'Univers*, l'une des expressions les plus caractérisées en ce temps de la pensée catholique, ne manquèrent pas au devoir de la critique.

« Il y a dans cet ouvrage, disait *le Semeur*, deux parties au fond bien distinctes, quoique toujours entremêlées, quelquefois d'une manière indissoluble, et constituant ensemble le corps du récit : une partie historique, critique, avec toutes les considérations qui peuvent rentrer dans le domaine de l'histoire proprement dite ; une partie systématique contenant les vues de l'auteur sur le rôle de la nation juive dans le passé, et même dans l'avenir. Dans l'ouvrage les deux parties s'entr'aident mutuellement, les faits viennent à l'appui du système, et le système sert à pénétrer, à éclairer les faits..... Mais ces deux parties ne se nuisent-elles pas parfois dans l'esprit du lecteur? En se contentant d'être purement historien, M. Salvador n'aurait-il pas fait un livre non seulement plus généralement acceptable, mais plus solide? »

Le Semeur en paraît persuadé, il n'en comprend pas moins que M. Salvador ne pouvait penser ainsi.

« Outre sa liberté d'auteur d'envisager son sujet comme il l'entendait et non comme nous aurions

voulu, il était engagé par tout le cours de ses études, par ses précédents travaux et tenu envers lui-même, envers ses pensées et sa foi, de ne pas se borner à la narration, à la discussion des événements, mais de la mettre dans un point de vue qui seul, pour *lui*, les explique et les lie, soit les uns aux autres, soit au mouvement général ; le système et les faits sont un dans son esprit ; » et *le Semeur* cite en preuve les propres paroles de M. Salvador.

« Des documents seraient-ils encore plus nombreux et plus riches, tant qu'ils restent délaissés ou épars, ont quelque analogie avec les ossements retenus au fond des tombeaux ou dispersés dans la campagne dont parle Ézéchiel. Un souffle leur est nécessaire pour s'émouvoir, pour se rapprocher les uns des autres et revivre. L'honneur de ce souffle appartient à l'historien. Si par malheur il n'a cédé qu'à l'illusion ou à l'appât d'un vain bruit, son œuvre chancelle et s'écroule presqu'aussitôt après avoir été produite. Si, au contraire, son esprit obéit à une bonne inspiration, les faits et les personnages du passé se relèvent à sa voix, marchent dans l'ordre et avec la force d'une armée. »

L'armée s'est levée assurément et a marché, dit le critique protestant, mais gagne-t-elle tous les combats partiels et surtout la grande bataille décisive ? La mission, en un mot, du peuple hébreu, telle que veut la voir M. Salvador, est-elle victorieusement établie, répond-elle à la loi générale de l'histoire ou

n'est-elle que l'idée juive, idée, suivant *le Semeur*, depuis longtemps jugée et condamnée par la conscience du genre humain?

M. Salvador s'exprime formellement sur ce point en plusieurs endroits, et entre autres dans un de ceux mêmes cités par *le Semeur*.

« On est forcé d'en convenir, le génie hébraïque devait être préparé d'avance à passer par de grandes épreuves. Quelle mission en effet que celle qui lui était imposée de présider à l'inauguration définitive de l'unité appliquée *sans mystère* à toute la famille d'Adam, d'édifier une capitale religieuse et morale, où tous les peuples animés du vrai sentiment de la justice et de la loi, vainqueurs par l'intelligence et le travail des passions malfaisantes et de la hideuse pauvreté, se réuniront en un seul et même banquet et entretiendront *chacun à leur tour* la flamme de leur commun autel d'alliance. »

Ainsi M. Salvador n'est que philosophe, fait observer *le Semeur*; « mais sa philosophie est juive, est entée sur la foi de ses pères. Les Juifs sont les plus hauts représentants de la justice et de la vérité sur la terre, c'est là leur rôle dans l'histoire non seulement au temps de l'antique Orient et de leur propre grandeur, mais au temps de Rome païenne, dans la chute définitive de leur nationalité, au moyen âge dans leur longue persécution, et dans l'âge nouveau qui doit voir triompher leur idée. »

Au milieu de tant de systèmes, de tant de philoso-

phies de l'histoire, l'esprit juif combiné avec l'esprit moderne a donc fourni le sien; en l'enregistrant, *le Semeur* en prend acte pour protester au nom de son christianisme.

« C'est une chose digne de remarque, dit-il, que le judaïsme soit conduit logiquement et nécessairement au rationalisme, au théisme purement philosophique. »

Cette assertion de l'orthodoxie protestante *du Semeur,* si différente qu'elle soit, dans la forme, de l'assertion de l'orthodoxie catholique de M. de Bonald « pour revenir à la religion naturelle, on est obligé de repasser par le judaïsme » présente avec elle dans le fond une singulière analogie.

« Nous savons bien, poursuit *le Semeur,* qu'on essaye d'en faire autant pour le christianisme; mais pour le réduire au même point, il faut nier dans le christianisme quelque chose d'essentiel et de fondamental, la Divinité du Christ ou Dieu homme et sauveur. Le rationalisme a bien moins de peine avec le judaïsme, qui, l'idée du Messie écartée, comme les Juifs l'ont écartée de fait, ne repose plus que sur la notion première de Dieu et sur la loi et le jugement. »

En lui reconnaissant ce caractère, comment *le Semeur* peut-il s'étonner et se plaindre que le représentant de cette idée, que M. Salvador dont il fait d'ailleurs la critique avec ce sentiment de dignité qui honore dans tous les camps les esprits élevés, ait exprimé une opinion qu'il lui reproche de vulga-

riser en ces paroles : « Sans doute dans l'antiquité de même que chez les modernes, l'imagination et la poésie ont toujours célébré le Dieu d'amour comme le plus puissant et le plus aimable. Toutefois les nations ne peuvent s'y méprendre, pour être moins brillant en apparence, le règne du Dieu de jugement et de justice, est en définitive le plus sublime et le plus sûr. »

Cet esprit juif, la tendance logique de ses idées avec lesquelles, celles que M. Salvador tient de sa propre nature et de l'esprit moderne, le mettent plus d'une fois en contradiction, cet esprit juif fait tort, croyons-nous, dit *le Semeur*, à son livre, même dans la partie historique ; mais ce n'en est pas moins, sur un sujet aussi difficile et obscur qu'important, un travail considérable, utile, érudit, d'un style peut-être plus animé que choisi, mais qui a pourtant de quoi le faire lire avec fruit et entraînement.

V

Telle n'est point, tant s'en faut, l'opinion du catholique critique de l'*Univers* (17 et 28 septembre 1847).

« Il est fâcheux qu'en écrivant au point de vue d'un philosophe à système, d'un sectaire à préjugés, M. Salvador ait gâté son sujet, car il était bien choisi et certaines parties sont soignées. »

Mais loin d'être d'accord ni avec le littéraire criti-

que des *Débats*, ni avec le religieux critique du *Semeur*, celui de *l'Univers* estime que ce sujet était trop connu, trop rebattu par l'histoire, pour que M. Salvador eût le droit de s'y livrer, sous aucun rapport, aux écarts qu'il s'y permet.

D'abord, Josèphe qu'il lui fallait suivre, dont la conduite pourtant, *l'Univers* veut bien le reconnaître, ne fut pas tout à fait sans reproche, est beaucoup trop sacrifié par M. Salvador à ses vaillants mais aveugles rivaux. « Dans l'intérêt même de la malheureuse Jérusalem, ils auraient assurément mieux fait d'imiter sa prudence et de suivre ses conseils que de s'abîmer tous sous les ruines de leur patrie. »

Comment le critique de *l'Univers*, s'il avait alors conseillé, comme Josèphe, cette lâche prudence à ceux qui mouraient tous pour défendre leur foi au Dieu unique et éternel, comment aurait-il donc agi dans les rangs de cette héroïque légion thébaine, qui plus tard, à l'exemple des glorieux martyrs de Jérusalem, se laissait décimer par Rome païenne pour confesser le Christ rédempteur?

Et d'ailleurs sans cette grande chute de Jérusalem, comment se seraient accomplies pour l'interprétation de *l'Univers*, les prophéties dont il va se faire une arme contre « les systèmes sournois de la philosophie théologo-médicale et panthéisto-matérialiste de M. Salvador » qui ne se croyait certainement pas si sournois et si philosophe à tant de titres?

Mais si l'on désarçonne M. Salvador de l'équivoque qui est naturellement le cheval de bataille du sophiste ; si on le dépouille comme fait le critique de *l'Univers*, de ces voiles d'ailleurs transparents où M. Salvador s'enveloppe pour courir toutes les aventures de la pensée, on y trouvera ce résultat qui s'y cache pour s'y montrer ; c'est que le christianisme de Jésus-Christ a des tendances païennes comme l'école jasonienne qui, avant l'apparition de Jésus, s'était proposé, d'après M. Salvador et suivant l'expression alors consacrée, d'abattre la cloison à l'aide de laquelle l'École juive et nationale jugeait nécessaire de se défendre contre les invasions du paganisme.

L'Univers relève de haute main, bien d'autres assertions historiques pour lui entachées d'erreur, bien d'autres textes de doctrine pour lui inexcusables. Tous ses reproches sont résumés en une grave censure.

Dans un temps où après dix-huit siècles d'une puissante possession d'état, on a le spectacle presque journalier des concordats que le spirituel de l'Église catholique est obligé d'accepter ou de subir de la part du temporel social moderne, M. Salvador avait osé dire que le Christianisme, dont le Maître des Évangiles est le révéré symbole, a été avant ces dix-huit siècles « un magnifique compromis entre le monothéisme des Juifs et le polythéisme des Gentils ».

« Il faut, en vérité, dit le savant critique de *l'Univers*, que M. Salvador connaisse bien peu le christianisme puisqu'il le suppose issu à la foi du paganisme et du judaïsme. »

Peut-on se permettre d'ajouter avec le critique catholique et comme application générale qu'il fait à M. Salvador : La foi sauve, espérons que l'ignorance jouit parfois du même privilège?

VI

Un des écrivains militaires les plus remarquables du siècle où Condé, Turenne, Villars, illustraient les fastes de la France, un des plus savants appréciateurs des guerres anciennes, le chevalier Folard avait déjà rendu avant M. Salvador, un hommage bien mérité à l'habileté, à la vaillance déployées par les Machabées dans leur résistance à la domination romaine.

« Depuis le règne de David jusqu'aux Machabées les Juifs eurent des guerres considérables à soutenir. On trouve bien de la valeur dans les soldats, mais on ne voit pas de généraux qui soient comparables à ces héros. L'écriture est claire et formelle dans le récit de leurs actions, de leur manière de se ranger et de combattre. Tout ce que la science des armes a de plus grand et de plus sublime s'y trouve rassemblé. En vain, les Machabées ont en tête des

troupes aguerries et formidables, en vain, ils ont affaire à des généraux très habiles et très expérimentés, en vain, leurs forces sont infiniment inférieures à celles de leurs ennemis et ne sauraient se mesurer avec elles, rien ne les arrête ni ne les déconcerte. Les actions de ces grands hommes sont en nombre et toutes remplies d'une instruction profonde et admirable. *Les gens de guerre devraient en faire leur étude, car il y a beaucoup à y profiter.* »

Le sang des Juifs avait coulé à flots durant la longue lutte de ces vaillants Asmonéens contre la domination romaine, il avait été répandu à torrents dans la période de guerre nationale comprise entre le siège et la ruine de Jotapat, conduits par Vespasien, et le siège et la ruine de Jérusalem ordonnés par Titus, il en restait encore dans les veines héroïques de la Judée.

En racontant le siège de Massada, dernier boulevard de l'indépendance juive, où, sans être épouvantés par l'épouvantable sort des défenseurs de Jotapat, des défenseurs de Jérusalem, ces indomptables rebelles opposaient encore une opiniâtre résistance à la domination romaine sous la direction du zélateur Éléazar, descendant de Juda le galiléen, qui, après la mort d'Hérode, avait relevé le drapeau de l'indépendance, le savant commentateur des guerres de l'antiquité s'exprime ainsi :

« Le siège de Massada par les Romains est un des plus remarquables dont l'histoire ancienne fasse

mention. La force et la situation avantageuse de la place, le courage et la vigoureuse défense des assiégés, la valeur et l'habileté du général romain Flavius Sylva, tout cela joint ensemble produisit des travaux immenses et qui ont peu d'exemples parmi les anciens. Les modernes, dans leurs sièges les plus mémorables, c'est-à-dire depuis le XIVe siècle, n'en ont jamais produit ni imaginé de pareils. La défense de Jotapat et celle de Jérusalem sont infiniment plus admirables, mais quant aux travaux, je n'en remarque aucun qui puisse les surpasser ni même les égaler; c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence et de la patience romaines: il ne l'est guère moins de l'habileté et du courage des Juifs. Ce sont des désespérés; mais ces désespérés mettent en pratique toutes les finesses de l'esprit et de l'art pour vendre chèrement leur vie : si l'on peut dire qu'il y a des désespoirs sages et prudents, c'est lorsqu'on aime mieux périr libres, que de tomber dans un honteux esclavage. »

Ah ! si le maréchal de France, si peu digne de ce beau titre, qui, en 1870, avait l'honneur de commander les défenseurs de Metz, eût été animé de ce sublime désespoir, justement admiré par l'âme française de Folard, la France n'aurait pas à déplorer aujourd'hui la perte de deux de ses plus belles et patriotiques provinces.

VII

Enfin, de nos jours, un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, réunissant au mérite d'un savant éminent la compétence militaire d'un officier d'artillerie, dont la distinction est marquée comme ancien professeur de notre école si renommée de Metz, est venu porter un précieux contingent au noble dessein poursuivi par M. Salvador, de la réhabilitation historique de cette race juive, si longtemps méconnue, quoiqu'elle ait donné, à travers tant de siècles, l'exemple de tous les courages.

Dans un premier voyage en Terre-Sainte, M. de Saulcy, en s'attachant à l'étude des ruines de tous les monuments de l'antique Jérusalem, si intéressante pour l'archéologie, avait été frappé comme antérieurement une illustration militaire moderne, le maréchal Marmont, — qu'un jour de faiblesse a fait échouer sur les plus tristes écueils, — du prévoyant et habile système de travaux, pratiqué pour la conduite et l'aménagement des eaux dans la capitale juive.

Plus tard, ramené en Palestine par cette mystérieuse séduction que la Terre-Sainte exerce sur tous les esprits élevés, « j'ai fait pendant l'hiver de 1863 à 1864, une seconde fois, dit M. de Saulcy, un assez long séjour à Jérusalem et j'ai étudié avec

un soin tout particulier les questions de topographie relatives à cette ville illustre..... Secondé par des amis infatigables, amoureux, comme moi, de cette besogne intéressante, j'ai tout vu, tout discuté avec eux... Préparés, M. le commandant d'état-major de Gélis et moi, à toutes les questions d'archéologie militaire, nous eussions été coupables de ne pas étudier sur place le siège mémorable qui, en l'an 70 de l'ère chrétienne, fit de Jérusalem un monceau de ruines... »

On comprendra facilement qu'une fois entré dans la voie des recherches d'archéologie militaire, M. de Saulcy ait immédiatement conçu le projet d'étudier à fond, et en soldat, le siège de Titus.

Aussitôt ses études sur le terrain et la relation de son voyage terminées, il s'est mis à rassembler les documents antiques concernant ce siège mémorable.

« Mon plan de travail a été promptement fixé, dit M. de Saulcy; j'ai suivi pas à pas le livre de Flavius Josèphe, m'abstenant le plus souvent possible d'une traduction littérale, mais conservant scrupuleusement la substance de ce livre précieux, sans en rien retrancher. Bien plus, partout où un commentaire quelconque devenait utile, ou seulement intéressant, je me suis fait un devoir de l'introduire dans le récit.

« Des hommes éminents ont traité avec un talent hors ligne l'histoire de la nationalité juive à la

triste époque de sa ruine. MM. Salvador, de Champigny et Grätz ont écrit sur ce sujet des livres qui feront passer leur nom à la postérité. Je me contente de les suivre humblement sur le terrain qu'ils ont choisi, et d'y apporter quelques connaissances spéciales que mon éducation militaire m'a mis à même d'utiliser au profit de l'histoire. »

On a parfois reproché à M. Salvador de faire des rapprochements forcés entre les leçons du passé, les enseignements du présent et les prévisions de l'avenir; nous laissons à M. de Saulcy le soin d'y répondre.

« Il est un fait capital que l'on verra se manifester à chaque page de ce livre et que je ne puis m'empêcher de signaler, dès son introduction, en peu de mots. C'est que la plupart des événements de la Révolution française sont en quelque sorte calqués sur les événements de la guerre judaïque. Des deux côtés, en effet, nous voyons le même patriotisme indomptable, la même horreur de la domination étrangère, le même amour de la liberté en même temps que la même haine aveugle des partis... Les siècles ne peuvent rien à ce qu'il parait sur les tendances de l'esprit humain ; créez au milieu d'une nation quelconque un parti ardent et passionné, et sur-le-champ naîtront les partis réactionnaires, ainsi que nous l'avons vu dans la grande révolution française. »

Les événements si douloureux dont nous avons été naguère les tristes témoins n'ont-ils pas porté

une incontestable sanction aux saisissantes analogies successivement signalées en 1847 par M. Salvador, en 1864 par M. de Saulcy?

Pour faire apprécier comment les haines politiques du déserteur de la défense nationale, recouvertes par un magnifique talent d'écrivain, et adoptées plus tard par les haines religieuses, ont pu si longtemps fausser les jugements de l'histoire, il suffira de citer quelques passages de Flavius Josèphe signalés par le moderne et conciencieux redresseur des torts des *Derniers jours de Jérusalem.*

« Oui, dit Josèphe, j'affirme que la sédition a détruit la ville, et que les Romains ont détruit la sédition, obstacle bien autrement difficile à vaincre que les murailles de la cité. Aussi les Juifs doivent-ils attribuer aux leurs, les tristes calamités qu'ils ont eu à subir, tandis qu'il faut attribuer aux Romains tout ce qui leur est arrivé de juste et de bon. J'en fais juge quiconque connaît les événements. »

« Et moi j'en fais juge, s'écrie M. de Saulcy dans sa noble et généreuse indignation de soldat et de citoyen, tous ceux qui ont le sentiment vrai de leur devoir envers la patrie. »

« Je n'hésite pas à déclarer ce que la douleur m'inspire, ajoute Josèphe, et je crois fermement que si les Romains n'avaient pas persévéré dans le châtiment de ces scélérats, la ville eût été engloutie par un tremblement de terre ou noyée par un

nouveau déluge, ou ruinée par les foudres qui ravagèrent la terre sodomique, car elle contenait une race bien plus criminelle que celle qui fut anéantie dans cette catastrophe. Aussi la population entière périt-elle par la *folie furieuse* de ceux qui s'étaient chargés de la défendre. »

On le voit, la haine de Josèphe contre ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie pour se soustraire à la domination étrangère se fait parfois brutalement jour. L'historien qui avait déserté la cause de la patrie impute tous les crimes à ses adversaires politiques, et il exhale son indignation à propos de faits que M. de Saulcy ne se sent guère disposé à voir du même œil que lui. Les hommes déterminés à mourir et à défendre jusqu'au dernir soupir le sanctuaire de leur culte et de leur patriotisme, boivent le vin consacré et rendent quelque souplesse à leurs membres exténués par la lutte, en les oignant de l'huile destinée aux sacrifices. « Singulier crime on en conviendra pour des gens que la famine étreint et qui combattent à chaque heure du jour et de la nuit ! Je n'hésite pas à le dire, c'est Jean de Giscala qui a le beau rôle. Oui, il a eu mille fois raison de dire à ses compagnons que le temple devait nourrir ses défenseurs. Que Josèphe, aveuglé par la haine de parti, incrimine sans hésiter tous les actes des héroïques défenseurs de Jérusalem, libre à lui ! Mais pour nous qui n'avons pas à subir les exaspérations d'une passion injuste, nous devons

juger beaucoup plus froidement les hommes et les événements, et rien ne peut nous empêcher d'admirer en toute sincérité ce qui est vraiment digne d'admiration. »

Parmi les nombreux traits de courage d'un caractère si différent, que M. de Saulcy cite avec une égale équité, chez les soldats romains et les zélateurs juifs, il en est un qui mérite d'être particulièrement rappelé, comme signalant un brave entre tous les braves.

C'est au siège de Jotapat qu'il se rapporte. Vespasien venait de donner l'ordre de battre ses murs en brèche avec le bélier. « A ce moment, dit M. de Saulcy, un Juif fit un acte de bravoure digne de louange et de mémoire. C'était un nommé Eléazar, originaire de Saab en Galilée. Soulevant une énorme pierre, il la lança avec une telle violence du haut de la muraille sur le bélier qu'il en brisa la tête. Cela fait, d'un bond, l'athlétique Galiléen se jeta au milieu des ennemis, s'empara de la tête du bélier et l'emporta sans témoigner ombre de crainte. Sur le rempart, devenu le but de tous les coups des Romains qu'il recevait à corps découvert, il fut percé de cinq flèches. Sans en être plus ému, lorsqu'il fut remonté au sommet de la muraille, il s'y arrêta, à l'admiration de tous pour un pareil trait de vaillance. Là, il ne put supporter plus longtemps la douleur de ses blessures et roula avec la tête du bélier dont il ne se dessaisit pas. »

Cet exploit n'est-il pas comparable à celui de l'héroïque frère du poète Eschyle, le célèbre Cynégyre, qui, voulant aborder un navire perse, eut d'abord la main droite tranchée par une hache ennemie. La main gauche ayant eu le même sort, l'intrépide Athénien enfonce ses dents dans le bois de la proue dont la mort même ne peut le détacher.

Le nom de ce héros athénien est resté fameux. Les Grecs et les Romains ont eu de nombreux et brillants historiens, dont les récits, sans cesse signalés à l'admiration classique de la jeunesse, ont fait revivre leurs exploits dans la postérité. Les Juifs n'ont pas eu cette heureuse fortune. N'est-il pas temps que la justice historique, mieux éclairée, rende enfin le même honneur à la vertu d'un peuple qui, éloigné par sa loi de l'esprit de conquête armée, par sa vie agricole, des habitudes belliqueuses, montra pourtant les plus mâles qualités guerrières, toutes les fois que la défense de cette loi sacrée et du sol national lui ont mis les armes à la main.

Il y a bien des instructions pour les gens de guerre, comme disait Folard, dans l'étude de cette relation militaire si savamment éclairée par M. de Saulcy; il y a aussi bien des rectifications pour ceux qui se plaisent aux nouvelles clartés répandues sur les enseignements de l'histoire.

Quand il ne resta plus personne à tuer dans Jérusalem et ses alentours, quand il n'y eut plus rien

à piller de ces richesses, de cet or, qu'on avait été chercher jusque dans les entrailles des captifs éventrés, Titus, le *clément* Titus ordonna la destruction de la ville infortunée qui avait si longuement résisté à ses légions. L'inexorabilité romaine n'avait jamais commis d'atrocités aussi inouïes. Il faut descendre jusqu'au XIIIe siècle de l'ère chrétienne pour retrouver, hélas ! dans la Rome catholique, ces atroces traditions de la Rome païenne. *Tuez*, *tuez-les tous*, disait-on au sac de Béziers (1209), dans l'impitoyable croisade contre les Albigeois ; *tuez-les tous*, *Dieu reconnaîtra les siens*.

« Les nôtres, écrivait le légat Arnaud dans l'odieux message qu'il adressait au pape comme bulletin de victoire, n'épargnant ni le sexe ni l'âge, ont fait périr environ 20,000 personnes et, après un énorme massacre des hérétiques, toute la cité a été pillée et brûlée. La vengeance divine a fait merveille : *Ultione divinâ mirabiliter sæviente*. »

Le moyen âge, ajoute M. Albert Réville en citant ce message, repose tout entier sur le droit prétendu d'opprimer la conscience soit individuelle, soit collective, soit par la conquête, soit par l'anathème :

« L'hérésie des Albigeois fut dans sa simplicité et sa foi sincère, la première impulsion d'une portion du monde chrétien vers la rupture du joug imposé par l'Église dominante, tombée dans une grossière corruption. Mais n'est-il pas digne de remarque que le midi de la France où se manifestèrent les

premiers symptômes de rébellion contre la domination papale, fut, précisément avec l'Espagne, la partie de l'Europe, où, les idées répandues par les Juifs avaient préparé les esprits à réclamer leur indépendance spirituelle. »

C'est à une savante étude publiée par la Revue de Westminster sur l'influence des Juifs en Occident, que sont empruntées ces dernières observations.

Après avoir dépeint, avec les accents d'une généreuse indignation, l'odieuse scène du supplice de Bar-Gioras le héros de la résistance juive, d'abord battu de verges comme l'avait été auparavant Vercingétorix le héros de la résistance gauloise, puis décapité, aussi comme lui, aux acclamations d'allégresse de la plèbe romaine, tous deux, glorieuses et sanglantes victimes, représentant les nationalités successivement sacrifiées en Occident et en Orient à la domination de Rome :

« J'ai terminé la tâche que je m'étais imposée, dit M. de Saulcy à la fin du tableau à la fois si savant et si éloquent qu'il vient de tracer des *Derniers jours de Jérusalem*. Maintenant il ne me reste plus qu'à tirer la conclusion qui découle forcément de tous les faits que j'ai empruntés à l'historien des Juifs.

» Jamais en aucun temps, aucune nation n'a tant souffert et ne s'est jetée si bravement et tout entière entre les bras de la mort pour échapper au plus poignant des malheurs, à l'envahissement et à

l'asservissement par la force brutale des armées étrangères[1].

« Honneur donc aux illustres martyrs du patriotisme judaïque, car ils ont payé de leur sang le droit de transmettre à toute leur descendance le souvenir de la plus belle résistance par les faibles contre les horreurs de la conquête. »

M. de Saulcy confirme ainsi à la fin de son livre ce qu'il avait dit, en indiquant, au commencement, les motifs qui l'avaient déterminé à l'écrire :

« Je le déclare du fond de ma conscience, jamais nationalité n'a péri d'une manière plus grande et plus digne que la nationalité juive. »

VIII

Dans l'histoire où il vient de porter de nouvelles et si intéressantes clartés sur les *origines du Christianisme*, M. Renan a été naturellement amené à retracer les dernières convulsions de la nationalité juive.

Sur les causes et sur les effets de ce dernier et lugubre épisode d'une des plus importantes luttes dont l'histoire garde le souvenir, il y a pour la criti-

1. Un des historiens les plus éminents de notre temps, M. Duruy, a rendu en des termes semblables un éclatant hommage à l'héroïque résistance déployée par les Juifs contre les dominateurs romains.

que d'utiles et curieux rapprochements entre les analogies et les différences des appréciations que vient d'en faire M. Renan, et celles développées plus de trente ans auparavant par M. Salvador dans son *Histoire de la domination romaine en Judée.*

« En l'an 117, à la mort de Trajan, la situation de l'Empire était triste : les aigles reculaient. L'Orient était en feu. Les Maures, les Bretons, les Sarmates, devenaient menaçants. La Judée réduite mais frémissante, semblait annoncer de nouvelles fureurs. »

Malgré la dépravation de mœurs qui faisait justement détester Adrien par sa femme Sabine, délaissée pour les mignons favoris de son époux, M. Renan, plus séduit que M. Salvador par les inclinations artistiques du successeur de Trajan, trace un brillant portrait de ce César archéologue, de ce Néron sans la folie, dont l'orgueil impérial et les goûts d'antiquaire rêvaient le rôle de fondateur de villes et de restaurateur de souvenirs antiques.

« C'était, dit M. Renan, comme une renaissance universelle du monde antique, renaissance brillante mais peu sincère, un peu théâtrale... L'esprit libéral de l'Empereur répandait partout une sorte de contentement... Les Juifs même se montraient partagés. Ceux qui étaient massés à Bether et dans les villages au sud de Jérusalem semblaient possédés d'une rage sombre ; ils n'avaient qu'une idée, relever de force la ville dont l'entrée leur était interdite et rendre à la colline choisie de Dieu ses anciens honneurs...

Quant aux survivants, à demi chrétiens et esséniens, des catastrophes égyptiennes sous Trajan, ils conçurent, peut-être un moment, l'espérance de voir l'éclectique Empereur s'attacher à la résurrection d'Israël, comme un caprice entre tant d'autres... un pieux alexandrin reprit, pour lui inculquer ces idées, la forme sybilline déjà employée avec succès. Durant ses pérégrinations en Syrie, Adrien vit le site où avait été Jérusalem. Depuis cinquante-deux ans, la ville était assise en sa désolation, n'offrant aux yeux qu'un tas d'immenses blocs descellés et renversés les uns sur les autres. L'emplacement du temple était plein de chacals... Adrien avait relevé et embelli Carthage, Jérusalem était trop célèbre pour faire exception dans ce mouvement de dilettantisme historique et d'universelle rénovation. »

Mais si Rome avait oublié la fameuse sentence *Delenda Carthago*, il n'en était pas de même à l'égard de Jérusalem. Sa haine plus vivace contre la capitale juive, dont la réduction encore récente lui avait imposé de si longs efforts et de si coûteuses peines, ne permettait pas de relever le nom de cette cité détestée. — Avec le dessein de reconstruire la ville détruite, Adrien avait la volonté d'en faire une place forte entre les mains des Romains, qui, reliée à d'autres forteresses de Syrie, devait tenir en soumission les populations juives. Le nom de la nouvelle cité serait *Ælia Capitolina,* et, pour bien consacrer son nouveau caractère, un temple y serait consacré

à Jupiter, triomphant de Jehovah, à Jupiter Capitolin, un autre dédié à la Vénus romaine.

C'est vers l'an 122 que fut commencée la reconstruction ordonnée par Adrien. Jérusalem et son Temple étaient des lieux saints pour les Juifs ; sous leurs ruines gisaient les ossements de ceux qui témoignaient ainsi, jusques dans la mort, leur fidélité à l'Éternel et à la Loi. On sent quels durent être les sentiments qu'éprouvèrent les zélateurs, quand ils apprirent que la cité de Dieu allait se relever, sans eux, et contre eux. Ce furent le désespoir et la rage.

On était au lendemain des exterminations de Quietus et de Turbo. Une terreur extraordinaire pesait sur la Judée ; remuer à ce moment était impossible, mais dès lors il fut permis de prévoir pour l'avenir une révolution plus terrible encore que celles qui avaient précédé.

A son retour d'Égypte en Syrie, Adrien trouva des dispositions mauvaises. On s'enhardissait. Antioche le reçut mal. Il regagna Athènes. La Grèce était devenue le jouet de Rome. La patrie de Miltiade et de Thémistocle ne conservait plus de son ancienne gloire que le culte de la littérature et des arts. Le temple de Jupiter Olympien commencé par Pisistrate, y avait été achevé par Adrien, et l'Empereur en avait pris pour lui-même le titre d'Olympien. Athènes reconnaissante envers l'impérial artiste, le philosophe qui s'était fait initier aux mystères d'Eleusis, le discoureur qui discutait avec ses sophistes, lui avait

élevé un arc conservé jusqu'à nous où il est égalé à Thésée ; un quartier de la ville avait reçu le nom d'*Hadrianopolis*.

Dans cette Athènes où il était ainsi adoré, l'Empereur-Dieu apprit de graves événements.

« Les Juifs en appelaient pour la troisième fois aux armes. L'accès de *folie furieuse* de l'an 117, dit M. Renan, semblait recommencer. Israël répugnait plus vivement que jamais à la police romaine. Tout malfaiteur en révolte contre l'autorité était un saint, tout brigand devenait un patriote. Arrêter les voleurs semblait une trahison : Vinaigre, fils de vin, dit un rabbin à un Juif qui avait pour fonction de rechercher les malfaiteurs, pourquoi dénonces-tu le peuple de Dieu ? »

Si M. Renan avait, de l'antiquité, reporté ses regards sur l'histoire contemporaine, n'aurait-il pas facilement reconnu que, dans toutes les insurrections récentes où les nationalités opprimées ont revendiqué leurs droits contre l'invasion de leur sol national et de leur croyance religieuse, c'est toujours ainsi qu'ont préludé les sentiments populaires avant d'avoir reçu l'impulsion nécessaire au mouvement des masses.

« Il semble, dit pourtant M. Renan, que de son côté l'autorité romaine avait des torts ; l'administration d'Adrien devenait chaque jour moins tolérante pour les sectes orientales dont l'Empereur se moquait. »

Les Hébreux ne purent plus, sous des peines

sévères, transmettre à leurs fils l'antique baptême d'Abraham qui imprimait dans leur chair le sceau de leur foi. D'autres mesures du légat propréteur de la Judée, Tienius Rufus, que les mécontents appelaient *Tyrannus Rufus*, fomentèrent l'insurrection.

« Mais ce qui mit surtout les armes aux mains des Israélites, ce fut l'horreur que leur causait la transformation de Jérusalem ou en d'autres termes les progrès de la construction de *Ælia Capitolina*. La vue d'une ville païenne s'élevant sur les ruines de la ville sainte; l'emplacement du temple profané, ces sacrifices païens, ces théâtres élevés avec les pierres mêmes de l'édifice vénéré; ces étrangers habitant la ville que Dieu avait aimée, tout cela leur paraissait le comble du sacrilège et du défi.

» Loin de vouloir rentrer dans cette nouvelle Jérusalem profane, ils la fuyaient comme une abomination. Le sud de la Judée, au contraire, était plus que jamais une terre juive. Il s'y était formé une foule de gros bourgs pouvant se défendre, grâce à la disposition, des maisons, lesquelles étaient serrées en masses compactes sur le sommet des collines. La plus importante de ces forteresses naturelles Bétter, Béther ou Bétherra dont la situation n'est pas déterminée d'une manière bien précise, était devenue pour les Israëlites de ces parages comme une seconde ville sainte. Les fanatiques se procurèrent des armes par un singulier stratagème. Ils devaient fournir aux Romains une certaine quantité d'ustensiles de

guerre ; ils les fabriquaient mal exprès, pour qu'on les refusât et que ces armes rebutées restassent en leur possession. Ils faisaient, à défaut de fortifications apparentes, d'immenses souterrains ; les défenses de Béther étaient complétées par des ouvrages avancés en pierrailles. Ce qui restait de Juifs en Égypte et en Libye accourait pour grossir la masse des révoltés.

» Il faut, d'après M. Renan, rendre cette justice aux parties éclairées de la nation qu'elles restèrent en dehors d'un mouvement qui supposait une prodigieuse ignorance du monde et un complet aveuglement. En général, les pharisiens pratiquant la même politique que du temps de Jésus se montrèrent défiants, réservés. Beaucoup de docteurs se réfugièrent en Galilée, d'autres en Grèce pour éviter l'orage qui s'approchait. On vit dans cette circonstance ce qui s'était toujours vu depuis plus de cent ans. Le peuple, toujours facile à exalter au moindre souffle d'espérances messianiques, allait en avant malgré les docteurs ; ceux-ci ne pensaient qu'à leur casuistique, et, s'ils mouraient, ce n'était pas en combattant, c'était pour se défendre de manquer à la Loi.

» Les chrétiens résistèrent encore mieux à la tentation, une défiance instinctive à l'égard de tout ce qui venait du fanatique Israël les arrêta sur la pente dangereuse. Ils étaient assez nombreux en Judée ; à la différence des Juifs orthodoxes, ils pouvaient même se permettre d'habiter dans *Ælia Capitolina.*

Naturellement, les Juifs cherchèrent à entraîner ces quasi-compatriotes ; mais les disciples de Jésus étaient déjà loin de la politique terrestre. Le règne d'Adrien était loin d'être défavorable aux Églises, elles ne bougèrent pas. »

La situation respective des Juifs et des chrétiens à l'égard de Rome ainsi correctement définie, les conséquences en seront faciles à prévoir. L'irritation populaire d'abord manifestée par les émeutes de détail prit un caractère d'ensemble vers la dix-septième année du règne d'Adrien, alors qu'à son retour d'Égypte, il se rendait à Athènes, environ soixante-quatre ans après le siège de Titus et vingt ans après la grande insurrection juive de l'île de Chypre, de l'Égypte, de la Mésopotamie, décrite par M. Salvador.

Sous le règne de Trajan, les soulèvements de la Judée et de ses nombreuses colonies avaient eu leur principal siège d'impulsion à Tibériade, où, depuis la chute de Jérusalem, s'était fixée l'assemblée des Docteurs qui y avait ressaisi les fonctions de conseil directeur de la nation, ou Sanhédrin. La grande figure de Rabbi Akiba dominait dans cette assemblée qui, instruite par les malheurs du passé et en prévision des périls de l'avenir, préparait déjà le code de défense religieuse ou *Mischna* destiné à prémunir l'esprit et le cœur d'Israël contre les idolâtries étrangères et les perversités du dehors.

Le conseil de Tibériade où aboutissaient tous les

fils du réseau qui reliait les nombreuses dispersions de l'Orient à la Judée fut encore le foyer de la troisième et dernière phase de l'insurrection nationale. Rabbi Akiba en fut l'âme, à qui tous les chefs de l'insurrection servirent successivement de bras.

Celui de ces hommes d'action, auquel rappelée sous ses divers aspects par M. Salvador et par M. Renan, la tradition a conservé la plus haute place est *Bar Cosiba*, fils de Cosiba, sans que l'on sache exactement si ce nom de Cosiba désigne sa famille ou le lieu de sa naissance, dans le voisinage de Modin, consacré par les souvenirs héroïques des Machabées. Qu'il fût un zélateur ardent, un messianiste convaincu, suivant la tradition nationale, ou un imposteur, un scélérat même, suivant les assertions chrétiennes d'Eusèbe et de saint Jérôme, le fait certain, c'est que l'autorité religieuse la plus respectée de ce temps, Rabbi Akiba, pour consacrer la mission libératrice de Bar Cosiba, lui conféra le titre de Bar-Kokab, ou *fils de l'étoile* par allusion à l'étoile mentionnée dans le livre des Nombres dont les interprètes chrétiens ont fait l'application mystique à Jésus « Une étoile (*kokab*) s'élèvera de Jacob et en dispersera les ennemis : Israël agira vaillamment sous sa conduite. »

Akiba fit à l'égard du nouveau Barcokébas, comme Samuel jadis à l'égard de David. Il lui remit entre les mains l'épée de Dieu et de la nation ; il le fit proclamer à son de trompe et lui tint lui-même l'é-

trier lorsque ce chef enjamba son cheval de bataille.

Les hommes de notre temps qui ont fait la guerre en Algérie, y ont acquis une connaissance plus éclairée de la puissance de la parole religieuse associée à la force de l'épée, pour entraîner à la guerre sainte les masses d'une foi ardente.

Les événements prouvent que Barcokébas était comme ses devanciers doué de qualités guerrières éminentes et d'une rare vigueur. Bientôt le mouvement envahit toute la Judée, les Juifs formaient partout des groupes menaçants. Les attaques, les embuscades contre la force romaine, se multipliaient et devenaient meurtrières.

En outre, dit M. Renan d'accord avec l'historien de *La Domination romaine en Judée*, le mouvement comme il était arrivé en 68 et 117 menaçait de se communiquer à tout l'Orient; l'ébranlement était général.

Cette guerre qualifiée, à son début de *folle agitation* par M. Renan, fut longue et terrible. Elle dura plus de deux ans; les meilleurs généraux paraissent s'y être usés. Tineius Rufus se voyant débordé demanda des secours; son collègue Publicius Marcellus, légat de Syrie, accourut; tous deux échouèrent. Il fallut pour écraser la révolte, faire venir de son commandement de Bretagne le premier capitaine du temps, Sextus Julius Severus qui fut revêtu du titre de légat de la province de Judée à la place de Ti-

neius Rufus. Fait bien digne de remarque ; dans toutes les phases de cette longue et sanglante épopée Judéo-romaine, Rome a dû recourir à ses meilleures légions, à ses plus illustres généraux.

Les révoltés ne se montraient jamais en rase campagne ; maîtres des hauteurs, ils y élevaient des fortifications et creusaient entre leurs bourgs crénelés des chemins couverts, des communications souterraines, éclairées d'en haut par des soupiraux qui y donnaient l'air et le jour. Ces couloirs secrets leur servaient de refuge, quand ils étaient refoulés, et leur permettaient d'aller défendre un autre point. Pauvre race ! dit M. Renan à qui cet opiniâtre héroïsme arrache enfin un cri de compatissance. Noble race nous fait-il dire en ajoutant : Chassée de son sol elle semblait vouloir s'enfoncer dans ses entrailles plutôt que de le quitter ou de le laisser profaner. Cette guerre de taupes fut extrêmement meurtrière. Le fanatisme atteignait en intensité celui de 70. Julius Severus n'osa nulle part en venir à un engagement avec ses adversaires ; voyant leur nombre et leur désespoir, il craignait d'exposer les lourdes masses romaines aux dangers d'une guerre de barricades et de mamelons fortifiés. Il attaquait les rebelles séparément ; grâce au nombre de ses soldats et à l'habileté de ses lieutenants, il réussissait presque toujours à les affamer et à les cerner dans leurs tranchées.

Barcokébas acculé se défendait en lion. « L'in-

différence politique des chrétiens, leur fidélité à l'empire devaient être pris par les exaltés comme des manques de patriotisme. Leur refus de reconnaître le caractère messianique de Barcokébas et de faire cause commune avec lui l'irritait et le poussait contre eux, d'après saint Jérôme et saint Justin, à de cruelles persécutions. » Les armes de Rome, comme toujours, finissaient par l'emporter; chaque centre de résistance tombait à son tour. Cinquante des forteresses improvisées, neuf cent cinquante-cinq bourgs furent pris et ruinés. Le siège de Béther fut particulièrement long et difficile. On alla jusqu'aux dernières extrémités de la faim et de la soif. Plus heureux que Bar-Gioras à Jérusalem, Barcokébas y périt sans que l'on sache rien des circonstances de sa mort. Le massacre fut horrible. Cent quatre-vingt mille Juifs furent tués dans diverses rencontres. Le nombre de ceux qui périrent par la faim, le feu, la maladie, ne se peut calculer. On égorgea de sang-froid les femmes, les enfants. Les atrocités du temps de Titus, ce qui semble impossible, furent dépassées. La Judée devint à la lettre non seulement un vaste désert, où l'on n'entendait plus aucun gémissement, mais un vaste charnier, d'où s'exhalait une odeur pestilentielle, les chacals et les hyènes venant y faire leur pature des cadavres, dont l'autorité romaine empêchait l'enterrement.

Pour le visiteur oculaire qui l'a visité, comr

M. Renan, l'aspect désolé qu'offre aujourd'hui le pays est encore le signe vivant de la catastrophe arrivée il y a dix-sept siècles et demi.

L'armée romaine aussi avait été fortement éprouvée. Adrien, écrivant d'Athènes au Sénat, ne se sert pas du préambule ordinaire aux Empereurs : *Si vos liberique vestri valetis, bene est; ego quidem et exercitus valemus.* Severus fut récompensé comme il méritait de cette campagne si bien conduite. Le Sénat sur la proposition d'Adrien lui décerna les honneurs triomphaux. L'armée de Judée fut comblée de récompenses. L'Empereur lui-même reçut une deuxième salutation impériale. Pour cette fois Rome païenne comptait bien avoir tué le Judaïsme, l'avoir enfin mis à mort. Pourtant cette fois encore Rome païenne se trompait : Jéhovah, l'Éternel, l'unique, devait avoir bientôt raison de Jupiter Capitolin et de son olympien cortège.

Quant à Akiba, jeté d'abord dans un cachot, il ne resta pas longtemps dans sa dure captivité. La crainte de l'influence mystérieuse que, du fond de son cachot, il exerçait sur les plus lointaines juiveries, le fit bientôt condamner à un affreux supplice. « On l'écorcha avec des crochets de fer rougis au feu. Pendant qu'on le mettait en pièces, il criait obstinément : « Jéhovah est notre Dieu ! Jéhovah » est le Dieu unique. » Il traîna sur le mot unique (*ehrad*) jusqu'à ce qu'il expirât. Une voix céleste se

fit entendre : « Heureux Akiba qui est mort en pro-
» nonçant le mot « Unique ! »

Voilà comment mouraient ces docteurs *martyrs de la loi* dont M. Salvador a poursuivi si consciencieusement la légitime réhabilitation, et que la sévérité philosophique de M. Renan appelle les *casuistes de la Loi*. La folie de la croix a été exaltée comme une passion sublime, la folie de la loi, humiliée comme un aveugle endurcissement. Toutes deux ont été également baignées dans leur sang par les Romains, pourquoi et comment n'obtiendraient-elles pas aujourd'hui un égal respect aux yeux de l'impartiale histoire?

Après avoir tracé de cette horrible catastrophe un récit encore plus lugubre que celui de M. Salvador, animé pourtant d'une généreuse sympathie pour ces efforts désespérés de la nationalité juive expirante, que M. Renan qualifie de *folle sédition*, l'historien des *Origines du christianisme* met le blâme qu'il lui inflige, sous le couvert du jugement de l'antiquaire grec Pausanias, résumant, dit-il, celui de tous les libéraux du IIe siècle.

En fait de patriotisme, ce lettré grec est de la même école que le juif également lettré, Flavius Josèphe.

Voici comment s'exprime Pausanias : « De mon temps régna cet Adrien qui montra tant de respect envers tous les dieux, et eut si fort à cœur le bonheur de ses sujets. Il n'entreprit aucune guerre

sans y être forcé. Quant aux Hébreux voisins de la Syrie, c'est parce qu'ils s'étaient révoltés qu'il les dompta. »

Plutarque nous apprend que c'est un Romain qui a appelé Philopœmen le dernier des Grecs, nous indiquant ainsi que dans Rome instruite par les rhéteurs et amusée par les artistes grecs, on estimait pourtant que, depuis Philopœmen, la Grèce n'avait plus produit d'hommes dignes d'elle.

A l'honneur de notre temps, toutes ces historiques horreurs, ces historiques souffrances dont l'imagination la plus dramatique ne saurait dépasser la sombre poésie, soulèvent aujourd'hui dans les âmes de pénibles émotions. Quand on les a subies, on éprouve une sorte de rafraîchissement à la peinture de la vie de famille, qui fut toujours pour Israël la vie par excellence, et dont M. Renan retrace les tableaux, avec une grâce de style qui en augmente le charme.

C'est le livre de Tobie qu'il a pris pour cadre à cause de la popularité dont jouissait cette œuvre parmi les Juifs orientaux. « La moralité douce, l'esprit de famille, la piété filiale, l'amour et l'union éternelle des époux, la charité pour le pauvre, le dévouement à Israël, n'ont jamais été exprimés en termes plus aimables. Bienveillance pour tous, stricte honnêteté, tempérance, grand soin de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas se voir fait

à soi-même, attention à choisir sa compagnie et à ne fréquenter que des gens de bien, esprit d'ordre, régularité en affaires, judicieux arrangements de famille, voilà cette excellente morale juive, qui n'est pas précisément la morale du gentilhomme, ni de l'homme du monde, mais qui est devenue le code de la bourgeoisie chrétienne en ce qu'elle a de meilleur. »

Dejà au XVIIe siècle, l'abbé Fleury avait dépeint au vrai les mœurs des Israélites, qu'il donnait en plusieurs points comme exemples aux mœurs des chrétiens. « Vivre *noblement* chez les Israélites, ce n'était pas vivre sans rien faire, c'était conserver sa liberté, n'être sujets qu'aux lois et à la puissance publique. Ils travaillaient, dit Fleury, à cultiver leur pays et à le faire valoir autant qu'il était possible, soit qu'il fût petit, soit qu'il fût grand. Ils s'étudiaient à rendre les mariages faciles et la vie aisée; à procurer la santé et l'abondance à tous à tirer de la terre tout ce qu'elle devait produire. Ils exerçaient les citoyens au travail, leur inspiraient l'amour du pays, l'union entre eux, la soumission aux lois. *Voilà ce qu'ils appelaient politique.* »

De nos jours cette politique juive honorant le travail comme la première noblesse, bien avant celle d'Aristote le flétrissant comme un signe de servitude, qui a été si longuement pratiquée durant le moyen âge et dont notre temps conserve encore les traces

cette politique antique ne redevient-elle pas encore la meilleure [1]?

C'est surtout la pensée du mariage qui se montre ici particulièrement chaste, sensée, délicate. Le juif, avec le souvenir toujours fixé sur ses ancêtres, les prophètes et les patriarches, pense aussi avec confiance à sa postérité. Il ne se marie qu'à une juive de bonne maison apparentée à des gens honorables, et connus pour tels. La beauté est loin d'être indiffé-

1. Il y a dans nos collections d'anciennes estampes, une vieille gravure qui personnifie d'une manière saisissante l'organisation religieuse et sociale du moyen âge, tout imprégnée des idées orientales sur la nature et la valeur différente des diverses castes de l'humanité.

Au haut du ciel trône sur des nuages supportés par des anges, Dieu, figuré par un auguste vieillard dont la main gauche embrasse un globe surmonté de la croix, tandis que l'autre s'étend avec un geste impératif.

En dessous, à sa droite, et debout, le pontife revêtu des habits sacerdotaux, coiffé de la tiare, les mains jointes; à sa gauche en face du pontife, couvert d'une complète armure, ceint du glaive, casque en tête, la main gauche portant le sceptre, la main droite haute, le roi fléchit le genou avec une fière allure.

Entre le pontife et le roi, mais sur un plan bien inférieur, cet homme dont le corps demi-nu, ployé à deux genoux est soutenu par la bêche passée sous son aisselle; c'est le peuple qui lève vers le ciel des yeux et des mains d'une expression également suppliante; comme enseignement de cette orthodoxie religieuse et sociale, l'inscription empreinte dans la gravure

Jus gladij Regi tribuit, populoque laborem,
Pontificique preces, munia ut æqua Deus.

Quelle équité! comme elle est loin de cette équité naturelle proclamée par l'antique Hébraïsme consacrant le principe religieux et social de l'unité de Dieu, de l'unité de la race humaine!

rente, mais il faut consulter surtout les lois et les usages. L'homme et la femme sont réservés l'un pour l'autre de toute éternité...

« Les mariages fondés seulement sur l'amour sensuel tournent mal. Au contraire, l'union fondée sur un sentiment vrai, est l'agglutination de deux âmes ; elle est bénie de Dieu, quand elle est sanctifiée par la prière des amants, et devient ensuite une amitié pleine de charme, surtout quand l'homme garde sur sa compagne la supériorité morale qui lui appartient. Vieillir ensemble, être enterrés dans le même tombeau, laisser ses enfants bien mariés, voir ses petits-fils et peut-être les fils de ceux-ci, que faut-il de plus pour le bonheur ?... »

Dans cette peinture de tous les sentiments qui se reflètent au courant de la vie de Tobie, Dieu apparaît, ainsi que dans le livre de Job antérieur de près de mille ans, comme un père qui châtie un fils qu'il aime et puis a pitié de lui. Quand le juste souffre, c'est une punition de ses fautes, ou la suite de celles de ses pères. Mais s'il s'humilie ou s'il prie, Dieu lui pardonne et le rétablit dans un état prospère. Pécher, c'est donc être ennemi de soi-même... La charité et la justice sauvent.

Ce qui est arrivé à Tobie arrivera à Israël. Après l'avoir châtié, Dieu réparera ses désastres... Le temple sera rebâti mais non tel qu'il était... Tous les peuples se convertiront au vrai Dieu. Heureux alors ceux qui auront aimé Jérusalem et compati à ses souffrances.

Le brillant artiste qui vient de raviver cette peinture antique de toute la grâce de son coloris ajoute :

« Le peuple juif n'a point d'égal quand il s'agit de donner l'accent et le charme à un idéal de justice et de vertus domestiques. La Thora, la Loi, est le premier livre du monde comme livre de piété; mais c'était un code impraticable. Aucune société n'aurait pu y vivre... »

Comment, en défendant une nationalité fondée sur de tels principes, les Juifs du temps de Bar-Gioras et de Bar-Cokébas défendaient une irréalisable utopie?

« L'histoire a pour eux, dit M. Renan ramené enfin lui-même à une généreuse pitié pour les martyrs de cette utopie biblique dont les sociétés modernes poursuivent, suivant M. Salvador, l'accomplissement, l'histoire a pour eux les sympathies qu'elle doit à tous les vaincus, mais combien le pacifique chrétien, combien l'auteur du livre de Tobie trouvant tout simple qu'on ne se révolte pas contre Salmanasar, étaient bien plus dans la tradition. »

Cette tradition a pourtant trouvé des interprétations bien différentes de celle qui a la faveur de M. Renan. A M. Salvador, elle a inspiré le noble sentiment de remettre en honneur les longues protestations de ses ancêtres contre la force opprimant le droit. Et certes M. Renan ne consentirait pas à être rangé parmi ceux qui admettent que la durée d'une injustice la convertit en droit. L'homme, dont l'existence est de courte durée, peut la subir avec une reli-

gieuse ou philosophique résignation, mais un peuple dont la vie se prolonge à travers les siècles, a toujours le droit et souvent le devoir de protester, au prix de son sang répandu, pour la revendication de la justice éternelle qui, elle, ne se prescrit pas.

Notre temps n'a-t-il pas vu ressusciter en Orient, de récents et mémorables exemples de ces glorieuses protestations ?

A l'honneur historique, à l'utilité sociale de cette résistance morale et matérielle dont les Juifs ont si longuement donné l'exemple à tous les faibles, à tous les opprimés, M. Havet, qui lui aussi a étudié les origines du christianisme, rend un légitime hommage dans des paroles émues d'une généreuse conviction.

« Les Juifs ont donné un spectacle dont l'humanité devra toujours leur tenir compte : cette résistance incomparable, ce martyre d'un peuple entier témoignent d'une force intérieure, qui explique assez comment le Judaïsme a moralement subjugué le monde.

» On peut demander à quoi a servi aux Juifs cette résistance désespérée ; on peut plaindre ce qu'on appellera un fanatisme féroce ; mais je ne puis m'empêcher de respecter leur obstination ; et je ne crois pas d'ailleurs qu'elle ait été aussi stérile qu'il le semble. Le sentiment d'intraitable fidélité à leur dieu qui a soulevé alors les Juifs, est le même par lequel ils ont conservé vivant le Judaïsme sinon la Judée. Il est vrai qu'il leur en a coûté cher ; il leur a fallu, pour des siècles, cesser de vivre de la vie commun

du genre humain, et non seulement se résigner à toutes sortes de souffrances et d'avanies, mais encore, pour mieux préserver leur indépendance, isoler jusqu'à leur esprit et l'emmurer dans la prison ténébreuse de leurs Talmuds. Mais à ce prix ils ont duré, ils ont duré pendant tout le moyen âge, en face de l'Église, comme ils avaient fait en face de l'empire romain, également invincibles aux deux plus redoutables tyrannies qui aient jamais pesé sur l'humanité. Et leur vigueur s'est si bien entretenue sous cette éducation du malheur, qu'à mesure que la civilisation moderne les fait rentrer dans le concert des peuples, ils y apportent des forces considérables qui l'annoncent comme devant contribuer grandement aux progrès de l'avenir [1]. »

1. *Le Christianisme et ses origines. Le Judaïsme*, t. III, par Ernest Havet, membre de l'Institut.

L'HÉBRAISME

ET

LE CHRISTIANISME

Rôles divers dans l'histoire des Grecs, des Romains et des Juifs. — Annales du peuple juif; sa loi, son caractère, ses prophètes, sa poésie. — Viscissitudes de ce peuple dans l'antiquité et le moyen âge. — Jugements divers sur sa loi et sa mission humanitaire : Spinosa, Bossuet, Pascal, Voltaire, Montesquieu. — Émancipation des Juifs par la Constituante. — Convocation du grand Sanhedrin par Napoléon. — Examen critique des œuvres de M. Salvador. — Avenir de l'hébraïsme et du christianisme.

I

Sous ce titre *l'Hébraïsme et le Christianisme*, M. Lerminier, qui, au mérite de savant professeur au Collège de France, réunissait celui d'être un des plus brillants *Rewiewers* de cette époque, ne pouvait manquer d'appeler à son tour l'œuvre de M. Salvador dans la galerie critique (*Revue des Deux Mondes* [1]), où il examinait successivement les diverses productions, qui, des deux côtés du Rhin, signalaient l'influence toujours croissante du mouvement philosophique et religieux.

1. Décembre 1846.

Au cours de ses leçons sur la philosophie comparée du droit, dans cette brillante chaire, où, après avoir longtemps recueilli les applaudissements d'une jeunesse libérale, il eut à subir plus tard ses rigueurs politiques, M. Lerminier avait fait de l'*Histoire des Institutions de Moïse*, une élogieuse critique dont la trace se retrouve dans les journaux contemporains.

Plus tard, en étudiant, en 1839, le mouvement intellectuel produit en France depuis 1815, il signalait à l'attention des penseurs, trop lente à son avis, l'*Histoire de Jésus-Christ et sa Doctrine* où l'auteur, disait-il, avait abordé ce sujet si grand et si délicat avec une gravité, une mesure qui l'honorent. Enfin après la publication de l'*Histoire de la Domination romaine en Judée*, il appréciait dans leur ensemble les trois parties déjà produites de l'œuvre de M. Salvador et s'en faisait thème pour une comparaison entre l'Hébraïsme et le Christianisme.

« Quand, en prenant son point de départ dans le temps présent, on remonte le cours de l'histoire humaine, on retrouve, disait M. Lerminier, surtout en revenant aux époques reculées, cette originalité précieuse, cette puissance morale que nous regrettons.

» Trois peuples, entre tous, nous ont légué un héritage qui est la partie la plus solide du fonds des modernes : aux Grecs nous devons les sciences et l'art, aux Romains le droit et la politique, aux Juifs la religion. »

Sous l'impression de l'œuvre qu'il analysait, en

s'attachant dans cette étude à ce petit peuple dont l'intelligence, les passions et les aventures ont si puissamment influé sur les destinées du genre humain, le critique le caractérise ainsi :

« Le peuple juif conçoit fortement les idées et les principes ; il a dans l'esprit une puissance singulière d'abstraction qui ne ressemble pas à la mobilité de l'esprit grec. C'est quelque chose de plus simple et de plus mâle...

» Voilà, comprise et pratiquée par tout un peuple, l'idée d'un seul Dieu éternel, invisible, au milieu de la toute-puissance du polythéisme chez les autres nations. *C'était le triomphe de l'esprit et de la raison sur l'imagination et les sens.*

» L'Hébraïsme, et c'est là son originalité au milieu de toutes les idolâtries qui couvraient la terre, est la religion de la parole. On commence à comprendre comment ce peuple qui abandonna parfois Jéhovah pour d'autres divinités, finit par devenir persévérant et opiniâtre. L'idée d'un seul Dieu, la sainteté de sa loi, l'éternité de son alliance, n'avaient pénétré dans l'esprit des Juifs que lentement, mais, une fois admises, elles n'en sortirent plus, elles y régnèrent avec une puissance qui s'étendait aux plus minutieux détails de la vie, aussi les Grecs et les Romains reprochaient-ils aux Juifs une superstition intraitable.

» On ignora longtemps les grandes idées, les vérités universelles que renfermait la loi et qui étaient

comme dérobées à la vue du genre humain par des mœurs et une langue qu'on ne comprenait ni à Rome ni à Athènes. Ce n'est en effet, que trois siècles avant Jésus-Christ, que la version des Septante fit connaître la Bible au monde hellénique et romain par sa traduction en langue grecque.

» On n'apprit aussi que fort tard que ce peuple, d'une humeur si positive, non seulement avait le génie d'un poète, mais qu'il avait attribué à la poésie un rôle, un pouvoir inconnus jusqu'alors. En effet la poésie chez les Hébreux s'incorporait avec le culte, elle créait les sentiments et les images par lesquels on s'élevait à la conception de Jéhovah, et il lui fut donné de se perpétuer à travers les âges comme une hymne immortelle.... »

L'histoire des Juifs n'est pas moins remarquable, suivant M. Lerminier, que leur caractère. Que de contrastes, que de scènes charmantes et majestueuses; qu'on place par la pensée, à travers toute cette histoire, les grandes figures de ces poètes sacrés qui tour à tour avertissent, épouvantent et consolent; qu'on s'y représente les enseignements de la vie morale répandus par les docteurs de la loi, par les trois sectes des Pharisiens, des Sadducéens et des Esséniens ayant, avec une égale liberté, des solutions différentes pour les problèmes de la religion et de la philosophie, puis qu'on décide s'il y a beaucoup d'histoires dignes d'être comparées en importance et en grandeur aux annales du peuple juif...

Il y a dans ces annales une continuité de traditions vraiment admirable, indépendante des solutions que peut donner la critique à certaines difficultés. Pour M. Lerminier, comme pour M. Salvador, la grandeur de l'ensemble reste inaltérable au milieu des doutes de détail établis par l'exégèse moderne.

Après avoir rapidement parcouru les divers anneaux de cette longue chaîne historique qui s'étend sans interruption depuis la Genèse, et à travers le Pentateuque et les autres livres de la Bible, jusqu'aux ouvrages de Josèphe écrits en grec et dans l'intérêt romain, M. Lerminier suit les Juifs dans leurs diverses dispersions, et montre l'Hébraïsme n'abdiquant au milieu de la propagation chrétienne ni son dogme ni ses espérances.

Puis il retrace comment, après la chute de l'Empire romain, le moyen âge fut d'autant plus impitoyable envers le peuple de Moïse que sa cruauté s'autorisait de sa religion. Comment les chrétiens qui s'armaient pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ n'auraient-ils pas accablé les Juifs d'anathèmes et de supplices ?

C'est cependant à cette époque, dit M. Lerminier citant de nombreuses preuves à l'appui, et surtout au XIIe siècle, que les hommes les plus savants de l'Europe dans presque toutes les branches de l'esprit humain étaient des Juifs.

Durant l'insurrection religieuse du XVIe siècle,

la critique des Écritures se produit à la fois comme cause et comme effet. Que de gradations de respect et d'audace parmi les exégètes depuis Reuchlin jusqu'à Strauss, dans cette œuvre à laquelle les Juifs prennent une si grande part, et où les chrétiens devaient, au dire de M. Lerminier, avoir l'esprit plus libre que les docteurs de la Synagogue.

Au milieu du XVIIe siècle, M. Lerminier, s'arrête devant cette figure d'abord si insultée, puis si admirée de Spinosa qui enseigne une interprétation nouvelle de l'Hébraïsme. « Il soutient que le caractère de la loi révélée à Moïse est d'être universelle, indépendante des cérémonies religieuses.



» La loi est à la fois divine et humaine : divine, elle se propose la connaissance et l'amour de Dieu ; humaine, elle règle les intérêts des sociétés, c'est le domaine des institutions et des formes politiques.

» Les cérémonies de la République hébraïque n'appartiennent pas à l'ordre divin, elles forment une sorte d'armure que l'Hébraïsme ne pouvait pas dépouiller tant qu'elle était nécessaire à la défense de son principe. C'est cette large interprétation que M. Salvador s'est attaché à mettre en évidence dans son histoire des Institutions de Moïse. »

Au moment où Spinosa dévoilait cet élargissement réel de l'antique loi, que M. Lerminier appelle une transformation heureuse et savante du monothéisme de Moïse, la Synagogue ne prévoyait pas encore que l'homme qu'elle poursuivait de ses anathèmes, de-

vait être un propagateur puissant non pas des traditions du Talmud, mais du génie hébraïque dans sa naturelle et vigoureuse originalité.

Tout en couvrant alors Spinosa d'une libérale protection contre les violences réunies des philosophes et des théologiens, la Hollande ne se doutait pas elle-même que, deux siècles plus tard, après avoir fait appel au sympathique concours de tous ceux « qui dans le monde de l'intelligence respectent le courage de Spinosa dans la recherche du vrai et sa fermeté comme penseur indépendant », elle ferait tomber aux applaudissements de l'Europe savante et libérale, à l'occasion du deux centième anniversaire de la mort de Spinosa (21 février 1877) le voile couvrant sa statue élevée en face de cette maison paisible où pendant dix ans a vécu, et où mourut, encore jeune, ce sage et modeste polisseur de lunettes, enfin reconnu et honoré comme l'un des plus puissants initiateurs de la philosophie moderne.

En opposition à la libre interprétation de l'Écriture dévoilée par Spinosa, M. Lerminier montre le plus illustre soutien de la foi catholique de ce temps, trouvant dans les annales et la loi du peuple juif, le plus solide témoignage de la vérité du christianisme et le point central de l'humanité.

Dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle* où Bossuet a revêtu de la forme la plus majestueuse sa théorie théologique, il s'attache à

faire voir la connaissance de Dieu passant des Juifs aux Gentils, qui deviennent comme un nouveau peuple du Seigneur, et il ajoute :

« Pour garder la succession et la continuité, il fallait que ce nouveau peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul, l'olivier sauvage sur le franc olivier pour participer de sa bonne sève. » — C'était assurément une grande et belle part faite à l'Hébraïsme, mais elle est bientôt suivie de cette inexorable sentence : « La Jérusalem visible avait fait ce qui lui restait à faire, puisque l'Église y avait pris naissance... La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs, et il est juste qu'en punition de leur endurcissement, leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est contre cette sentence *Hierosolyma est perdita*, dont le monogramme *hep, hep*, a si longtemps retenti comme un cri de haine et de persécution, que M. Salvador a fait un légitime appel devant la justice mieux éclairée de l'ère nouvelle.

Durant le siècle de Louis XIV les grands esprits scrutèrent en tous sens les Écritures ; plus ils étaient chrétiens, plus ils s'attachèrent à la contemplation des monuments juifs, mais, aurait pu ajouter M. Lerminier, c'est avec une même idée préconçue, avec le sentiment d'une même foi qu'ils se livraient à cette étude. C'est en ce temps que paraît la traduction de Josèphe, qu'Arnaud d'Andilly disait avoir

refaite dix-sept fois. — Enfin Milton et Racine s'inspirent du génie biblique.

Dans une admirable improvisation, dont les contemporains avaient gardé un vif souvenir, Pascal expliqua un jour à ses amis le plan de l'ouvrage qu'il méditait sur la religion chrétienne. Pascal caractérisait l'*histoire*, *la loi* et *la religion* des Juifs qui se trouvent toutes les trois contenues dans un livre unique où il est parlé de l'Être souverain avec une majesté incomparable.

Tout ce qu'a pu dire Pascal dans cet entretien avec ses amis, il nous semble le retrouver dans le fragment suivant qui a le caractère d'un de ces résumés que l'écrivain fait pour lui-même... « Plus j'examine les Juifs, plus j'y trouve de vérités... Je trouve cet enchaînement, cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, et les ténèbres des Juifs effroyables et prédites. » L'âme de Pascal est tour à tour, à l'égard des Juifs, remplie d'amour et d'indignation, il les exalte, parce qu'ils ont prédit le Messie, il les réprouve parce qu'ils l'ont crucifié.

Les nouveaux fragments publiés dans ces dernières années, toutes les notes que Pascal [1] jetait sur le papier d'une manière hâtive et confuse, peuvent donner la croyance qu'il avait le dessein de suivre la science hébraïque même à travers la littérature rab-

1. *Pensées de Pascal*. Édition Feugères, t. II, p. 198, 200, 209.

binique. Il voulait jusqu'au bout comparer la Synagogue et l'Église.

S'il était nécessaire d'apporter de nouvelles preuves de l'intime connexion de l'hébraïsme et du christianisme, nous les trouverions dans la passion qui animait Voltaire contre les Juifs. Sur ce point, Voltaire, au dire de M. Lerminier, peut être comparé à Pascal par les contraires. « C'est pour démontrer la vérité du christianisme que l'auteur des *Pensées* s'arrête si longtemps sur l'histoire du peuple juif, et en signale l'originalité. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs des Nations* promène sur toute cette histoire les ravages de son impitoyable raillerie pour mieux attaquer la religion chrétienne dans ses origines, dans ses titres et ses monuments primitifs. »

Cependant cette histoire ainsi maltraitée suscita un vengeur.

En écrivant ses *Lettres de quelques Juifs Portugais, Allemands et Polonais*, l'abbé Guénée se jetait dans une entreprise difficile dont il sortit avec succès Il sut se montrer savant sans trop de lourdeur, parfois même son érudition était piquante... Sans oublier les ménagements que lui imposait la renommée d'un agresseur, dont la célébrité remplissait en 1760 toute l'Europe, sa polémique fut assez aiguë pour arracher cet aveu à Voltaire « que le secrétaire juif était malin comme un singe, et qu'il mordait jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main ».

Voltaire, qui écrivait ces mots à d'Alembert, riposta en se posant comme un chrétien obligé de se défendre contre les Juifs. — Quel chrétien ! — Dans cette circonstance l'inépuisable railleur n'eut pas trop de toutes les ressources de son esprit et de son talent... Il ne pouvait se cacher à lui-même, dit M. Lerminier, que sur des points importants sa critique était convaincue d'avoir été légère, erronée, peu loyale ; aussi quand il crut avoir assez fait pour l'honneur des armes, il s'empressa de clore le débat par des paroles de conciliation adressées à *Messieurs les Juifs :* « Je vous le répète, le monde entier n'est qu'une famille ; les hommes sont frères, se querellent quelquefois, mais les bons cœurs reviennent aisément. Je suis prêt à vous embrasser vous et M. le secrétaire dont j'estime la science, le style et la circonspection en plus d'un endroit scabreux... » Voilà Voltaire revenu à ces sentiments qui ont fait sa gloire et sa force, à l'amour de l'humanité.

Sans méconnaître les erreurs, les violences où il s'est laissé entraîner dans la lutte contre le fanatisme, comment oublier que pour l'intérêt de la liberté de conscience, Voltaire pouvait dire avec vérité :

J'ai plus fait, en mon temps, que Luther et Calvin.

Comment, en décrivant l'ardente mêlée philosophique et religieuse du XVIIIe siècle, M. Lerminier a-t-il pu omettre de rappeler, avec quelle éloquente chaleur l'auteur du *Contrat social*, avait en opposi-

tion de Voltaire et sous l'influence d'une philosophie mieux inspirée, rendu un éclatant hommage à l'immortel législateur des Hébreux.

« La majesté de l'Écriture m'étonne, disait Rousseau, et la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. »

Enfin, comment, en mettant en présence l'Hébraïsme et le christianisme, le brillant critique n'avait-il pas rappelé non plus les observations de l'un des plus profonds penseurs du XVIIIe siècle, qui, sans épargner aux individus quelques-uns des sévères reproches, que les misères d'une si longue et si générale oppression rendaient excusables, avait pourtant caractérisé avec une remarquable justice la situation religieuse du judaïsme et des deux branches sorties de cette souche antique.

» La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le christianisme et le mahométisme, ou plutôt c'est une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car en fait de religions, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelque mauvais traitements qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde ; elle se sert de l'une et de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

» Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté et l'origine de toute religion ; ils nous

regardent au contraire comme des hérétiques qui ont changé la loi.

» Si ce changement s'était fait insensiblement, ils croient qu'ils auraient été facilement séduits : mais, comme il s'est fait tout à coup et d'une manière violente, comme ils peuvent marquer le jour et l'heure de l'une et l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, et se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.... On commence à se défaire parmi les chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animait : on s'est mal trouvé en Espagne d'avoir chassé les Juifs et en France d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différait un peu de celle du prince. On s'est aperçu que le zèle pour le progrès de la religion est différent de l'attachement que l'on doit avoir pour elle, et que, pour l'aimer et l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr et de persécuter ceux qui ne l'observent pas.... »

En communiquant ses observations sur la situation religieuse de cette société européenne qu'il était venu étudier, des bords de l'Euphrate, le Persan écrivait à son docte ami : « J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion chrétienne y subsiste dans cinq cents ans. »

Il faut ajouter, pour l'enseignement de notre temps, que ces hardiesses persanes, datées de 1713, faillirent faire fermer, de par le Roi, les portes de

Loi de Moïse ou système religieux et politique des Hébreux.

» Cet essai était assurément fort incomplet, néanmoins il décelait dans l'auteur une bonne foi et une indépendance de vues qui lui valurent l'estime des esprits sérieux. Encouragé par ce premier succès, M. Salvador consacra six ans à de nouvelles recherches, à de nouvelles méditations sur le même sujet, et, en 1828, il publia en trois volumes une *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu.* Cette fois il se montrait animé d'une ambition plus grande et d'un esprit de système plus déterminé. Il voulait présenter un tableau complet de la législation hébraïque sous tous ses aspects.

» Dans le dessein de l'auteur cette vaste histoire était une double démonstration : il voulait prouver, d'une part, que la constitution fondée par Moïse n'était pas une théocratie, mais une nomocratie et comme le type du gouvernement par la loi ; de l'autre, il se proposait d'établir l'identité de la philosophie chrétienne avec l'Hébraïsme ; à ses yeux, l'Évangile n'avait pas un précepte de morale qui lui appartînt en propre ; il avait seulement donné d'autres formes aux principes israélites. On peut pressentir quels défauts, quelles qualités devait avoir un livre conçu dans de telles pensées. L'auteur donnait avec vigueur et clarté une physionomie nouvelle et vraie à plusieurs parties de la constitution et de la civilisation hébraïques ; sur d'autres points il s'égarait

emporté par ses préoccupations et par le désir de trouver dans l'Hébraïsme l'idéal de toute perfection et de toute vérité ; ni la révolution de 1830, ni l'ardeur des luttes politiques ne détournèrent M. Salvador de ses études et de son but. Certain de remuer des problèmes qui tôt ou tard devaient remuer les esprits, il entreprit l'histoire même du fondateur du christianisme. — Il aborda ce sujet si grand, si délicat avec une gravité, une mesure qui l'honorent, même, en beaucoup d'endroits, les précautions et les ménagements dont il a voulu se servir sont entre ses opinions et le lecteur comme une enveloppe difficile à percer. Il faut ajouter aussi que dans son livre sur *Jésus-Christ et sa doctrine,* M. Salvador est loin d'avoir cette possession complète de sa pensée, qui seule permet à l'écrivain de la livrer aux autres vive et lucide. Aussi son analyse de tous les éléments du christianisme n'est ni assez claire ni assez complète, on peut même y saisir l'auteur en contradiction avec lui-même. Tantôt il affirme que Jésus a renfermé la révolution morale dont il était l'interprète, dans le cercle des idées hébraïques, tantôt il nous le montre dominé par le génie oriental. En résumé, dans cette circonstance, M. Salvador a plutôt rassemblé des matériaux et des notes qu'il n'a réellement fait un livre. »

Comment sont expliquées ces apparentes divergences, combien les matériaux ainsi rassemblés

ont-ils pu servir à la construction d'autres livres, il n'appartient pas à cette notice de le dire. Elle ne saurait se permettre de faire la critique des critiques ; tout ce qui peut lui être permis, c'est d'insister, quelquefois par quelques réflexions, sur les divers points de vue, les situations particulières qui durant une période de plus d'un demi-siècle, modifient les appréciations diverses de la personne et des œuvres de l'auteur. Il y a aussi à faire excuser quelques inévitables redites, dans cette revue des différentes manifestations de la critique historique, religieuse et philosophique.

« En continuant son examen, nous pouvons, dit M. Lerminier, louer un progrès sensible dans le nouvel ouvrage que publie aujourd'hui M. Salvador, sous le titre d'*Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem*. Les faits et les événements politiques que contient cette époque des annales juives l'ont mieux inspiré. Le sujet est habilement choisi, il y a bien là la matière d'un livre, Rome dans les dernières extensions de sa puissance rencontrant enfin le peuple de Moïse, lui imposant un joug et punissant sa résistance par l'impitoyable destruction de Jérusalem, offre un thème historique dont M. Salvador a le mérite d'avoir compris tout le pathétique intérêt. Il a su bien distribuer les différentes parties de cette histoire. Depuis Josèphe et Tacite, tous les historiens qui ont eu à s'occuper de la

chute de Jérusalem ont été plus ou moins sous le double ascendant du christianisme et de la puissance romaine ; nous rencontrons aujourd'hui dans M. Salvador un tardif et énergique vengeur de la nationalité juive, et c'est là le côté vraiment original de son livre. On aime à voir des faits connus, souvent exposés, recevoir une couleur nouvelle et presque toujours vraie des sentiments et des nobles passions qui animent l'historien. M. Salvador ne reconnaît pas le droit insolent de la victoire et il a gardé aux vaincus toutes ses admirations. La cause des vaincus, à ses yeux, n'est pas seulement celle des Juifs, elle est celle de toutes les nationalités qui luttent contre la suprématie romaine. Ce patriotisme cosmopolite, s'il est permis de s'exprimer ainsi, communique à son récit un mouvement, une chaleur qui en rendent la lecture très attachante.

» Il faut chercher et étudier surtout dans M. Salvador l'homme convaincu de quelques idées fondamentales dont il poursuit avec persévérance le développement ; à travers les récits des événements politiques, il répand des opinions et des idées que nous voudrions résumer avec exactitude. » M. Lerminier le fait en insistant sur cet aperçu nouveau du dédoublement de l'École juive que la critique de M. de Sacy a déjà mis en si vive lumière.

« Pour M. Salvador, dit M. Lerminier, ce dédoublement est dans l'histoire de l'Hébraïsme l'événe-

ment capital dont il s'attache à bien définir le caractère et les conséquences.

« Vous n'êtes plus rien, disaient les chrétiens aux juifs, toute la pensée biblique est consommée en nous ; nous sommes restés sans partage les héritiers de votre loi : c'est nous que désormais le monde accepte. » A cette affirmation l'opposition juive répondait : « Vous avez le présent, nous avons pour nous l'avenir; vous n'êtes ni le christianisme ni le catholicisme final. Les nations combattront un jour votre Église et réussiront à la vaincre. Le monde appellera de ses vœux une Jérusalem nouvelle. »

« L'Hébraïsme, nous résumons M. Salvador, dit le critique, a dû rester exclusif et pur, afin qu'on ne pût jamais lui reprocher d'avoir adoré des divinités à formes visibles, à figures d'homme et de femme. Il fallait aussi que les Juifs en résistant à Rome, sanctionnent leur principe de leur sang. Les chrétiens avaient un autre rôle, la divinité qu'ils attribuaient au Christ, les rapprochait des croyances de la vieille Rome, qui reposaient sur des divinités visibles, et leur indifférence sur le principe des nationalités leur épargnait une lutte avec l'autorité des Césars. Les chrétiens comprirent que, lorsqu'ils auraient détruit l'antique religion romaine, la terre leur appartiendrait comme une dépendance inséparable du ciel, et qu'ils seraient les maîtres de l'empire lorsque l'empire aurait désavoué ses dieux. Voilà comment s'explique le triomphe du christianisme selon M. Salva-

dor, dont l'histoire de l'épopée judéo-romaine se termine comme certains livres orientaux, par une sorte de prophétie:

« Confiante en l'Éternel, mettant sa force dans le temps et dans ses plans de résistance, l'école vaincue de l'Hébraïsme eut toujours présent à la pensée, qu'après les années et les siècles de sa terrible passion, elle verrait reluire inévitablement une ère toute nouvelle de vrai jugement et de justice. Puisque le second temple de Jérusalem avait été ruiné par les Occidentaux, comme le premier par les hommes de l'Orient, sur ce fondement indestructible, la loi, il y aura tôt ou tard un troisième temple à édifier, un autel de nouvelle alliance auquel tous les peuples concourront avec une volonté intelligente et libre. »

« Voilà les espérances de l'Hébraïsme telles que M. Salvador les conçoit; à ses yeux l'Hébraisme est le *levain* de l'avenir, il est comme le *germen* sacré des croyances qui seront tout à la fois antiques et nouvelles. »

N'oublions pas, avait dit avec beaucoup de sens M. Lerminier, quand il s'agit de questions religieuses, que notre génération a été élevée avec la prose de Bossuet et celle de Voltaire.

M. Salvador avait entrepris cette grande et difficile tâche de contredire à la fois Bossuet et Voltaire, en vérité M. Lerminier ne devait pas s'étonner des difficultés de ce religieux et philosophique labeur.

« Jamais nation ne fut plus amèrement déçue dans ses espérances que le peuple juif. » C'est en côtoyant la prose de Bossuet, du théologien autoritaire amenant toutes les sociétés et toutes les sectes humaines aux pieds de l'Église catholique romaine, que M. Lerminier s'exprime ainsi. Puis, après avoir retracé le tableau de toutes les calamités supportées par les Juifs avec une constance croissant chaque jour à l'école du malheur, c'est dans la comparaison métaphysique et morale entre la loi de Moïse et la doctrine de Jésus-Christ, ou plutôt du christianisme formulé sous son nom, que le philosophique critique va donner ses appréciations.

« Cette loi est grande et belle, nous y retrouvons l'expression énergique et simple de l'unité divine et des principes du droit. Ses fondements sont immortels, mais lorsqu'il fallut élever l'édifice d'une religion, le génie hébraïque laissa sur plusieurs points son œuvre incomplète; l'humanité tout entière avait plus d'imagination que le peuple juif dont la loi, suivant l'expression de M. Lerminier, *était le triomphe de l'esprit et de la raison sur l'imagination et les sens.*

» Il ne sut pas, à vrai dire, créer une théologie, il fut stérile dans l'invention d'un culte...

» Mais n'est-ce pas les variations sur l'essence de la théologie, les simplifications sur la pratique du culte, qui ont amené d'abord les hérésies, puis la grande séparation produite dans le christianisme par la réforme du XVIe siècle.

» L'Hébraïsme seul pouvait donner à l'humanité la religion qui lui était nécessaire, mais à la condition de le renouveler lui-même, d'abandonner sur plusieurs points la lettre stérile pour un esprit nouveau, sacrifice toujours pénible pour les préjugés d'un peuple et qu'ici les espérances toutes particulières du peuple juif rendaient plus douloureux. »

La nation juive ne put rendre un pareil service au genre humain qu'en se déchirant. Elle s'était divisée en deux royaumes après Salomon. Avec Jésus-Christ éclate un nouveau schisme d'une autre nature et d'une autre portée.

« Il n'y eut d'abord que quelques hommes d'une intelligence plus prompte, d'une imagination plus vive, minorité d'élite dont saint Paul est la gloire, qui entrèrent avec résolution dans cette manière nouvelle de considérer l'hébraïsme et sa destinée : aussi de quelle puissance morale se trouvèrent investis ces hommes, lorsque, armés de promesses faites à la race d'Abraham et des grands principes de la loi de Moïse, ils s'adressèrent aux nations, et lorsque, s'inspirant avec génie de ce que les idées de ces nations, leurs pressentiments et leurs espérances avaient de plus élevé et de plus vrai, ils leur prêchèrent un Dieu nouveau tant désiré par le monde. Aussi le christianisme devient en moins de deux siècles une religion complète qui s'empare de son imagination par une partie merveilleuse, des intelligences, par l'industrie métaphy-

sique de la théologie, du cœur par la douceur ineffable de la charité.

» Ainsi l'ancien hébraïsme était contredit dans tous ses points essentiels, il avait promis aux Juifs un magnifique triomphe sur la terre, ce triomphe changeait de théâtre, et c'était dans une autre vie qu'*il* devait récompenser les élus. L'ancien hébraïsme avait en horreur toute représentation humaine de Dieu, et c'est par une incarnation, dont le mystère est l'enveloppe d'une grande idée, que le christianisme de Jésus établit son empire.

» Si l'ancien hébraïsme nourrit l'espérance que le monde pourra venir à lui dans l'avenir et lui donner raison contre le christianisme, il se prépare de nouveaux et cruels mécomptes.... »

Certes ce n'est pas dans les idées de M. Salvador que M. Lerminier a pu trouver de pareilles illusions sur la manière de concevoir, d'espérer les jours nouveaux de l'évolution religieuse qui se poursuit à travers le temps et l'espace.

Quant à la manière d'interpréter les conséquences de ce qui s'est passé à l'époque de Luther et de Mélanchthon, alors que la Bible fut étudiée dans son originalité primitive, avec une infatigable ardeur, les opinions demeurent encore bien diverses, mais le fait incontestable, c'est que cette étude a produit dans le christianisme, institué sous le nom de Jésus, un schisme semblable à celui qui avait séparé ce christianisme de l'ancien hébraïsme.

Au surplus, disait M. Lerminier en 1846, bien des combats ont été rendus pour nous mettre en possession de ce résultat élémentaire : que la vérité religieuse, la vérité, tant métaphysique que morale, qui est le fondement de la vie de l'homme, existe par elle-même et ne dépend pas exclusivement de la foi chrétienne[1].

Chaque époque a son sens et sa valeur. S'il n'est que trop vrai que les mœurs se décolorent et que les caractères faiblissent, le monde se soutient par l'élaboration des idées. A côté d'une sorte de prostration morale, il y a en Europe une fermentation intellectuelle qui garantit l'avenir. A la fin de ce long travail (y a-t-il jamais une fin?) dont nous signalions naguère les principaux éléments, il n'y aura de triomphe exclusif ni pour l'esprit chrétien

1. Déjà en 1843, M. Lerminier avait affirmé cette distinction dans une très remarquable étude, où, sous ce titre, *l'Église et la philosophie*, il faisait la part de chacune d'elles. Il y examinait, à l'occasion des *Observations* de l'archevêque de Paris, la question dès lors agitée, devenue depuis le champ de bataille entre ces deux puissances : celle de l'enseignement. De tout temps, dit M. Lerminier, les politiques ont été d'accord que c'est surtout par la manière d'élever la jeunesse que les gouvernements ont jeté les bases d'une puissance durable. L'éducation, c'est l'empire. L'Église ne l'ignore pas, quand elle demande qu'on lui livre les générations nouvelles. En retrouvant ses élèves dans tous les postes de la société, quelle autorité n'aurait pas l'Église plus tard pour influencer les mœurs et arriver au changement des lois. En 1843, mais seulement avec plus de modération qu'aujourd'hui, les *Observations* de l'archevêque de Paris déclaraient d'une part, l'État incapable de poser les bases de l'enseignement, de l'autre, que la morale étant indissolublement unie au dogme catholique, ce sont seulement ceux qui sont chargés d'enseigner le dogme, qui peuvent enseigner la morale.

ni pour l'esprit philosophique. Tous deux, en dépit de leurs vieilles inimitiés, auront conspiré au même but, au perfectionnement des idées morales, à la transformation des idées religieuses.

Le christianisme lui-même n'a-t-il pas reconnu, à son début, que la religion était progressive dans son essence, puisqu'il a trouvé son origine dans son divorce avec l'immobilité du mosaïsme?

Il n'y a guère plus d'un siècle et demi (1713) que Montesquieu, obligé de voiler cette religieuse espérance, sous la parole d'un sectateur de Mahomet, écrivait :

« On a beau faire, la vérité s'échappe et perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Éternel ne verra sur la terre que de vrais croyants. Le temps qui consume tout, détruira les erreurs mêmes. Tous les hommes seront étonnés de se trouver sous le même étendard, tout, jusqu'à la loi, sera consommé..... »

Bien et bien des siècles auparavant, le législateur du Sinaï, Moïse, avait hautement promulgué cette promesse : viendra le temps où chaque homme portera la loi dans son cœur, et où tous auront la connaissance de l'Éternel.

Ceux que M. Lerminier appelait les retardataires de l'hébraïsme, auront-ils donc bien des pas à faire, pour atteindre à cette cime où doit, suivant lui, se conclure l'accord de la foi et de la raison?

PARIS, ROME, JÉRUSALEM

Avenir religieux des sociétés modernes. — M. Renan. — Fausse situation de Rome par rapport à l'ère nouvelle. — Appréciations diverses de MM. Poujoulat, Falloux, Lacordaire, Montalembert. — La Révolution française jugée par le père Gratry. — Le socialisme sous ses différentes dénominations, dans l'antiquité et à notre époque. — Pourquoi la révolution anglaise a-t-elle réussi? — M. Guizot. — Comparaison entre les idées de M. Salvador et celles de M. Proudhon, par M. Elias Regnault. — L'Église et la Constituante. — M. Edgar Quinet. — Appréciations israélites sur le caractère et les œuvres de M. Salvador. — M. Isidore Cahen. — Dissidences de M. de Sacy et M. Salvador. — *Revue chrétienne*, protestantisme autoritaire, M. Secrétan. — Analogies entre les idées de M. Salvador et de M. de Bunsen. — Le judaïsme moderne à propos des œuvres de Salvador. — *Edinburgh Rewiew.* — Le Révérend docteur Stanley.

I

Si les Religions ont un avenir, quel est cet avenir? Comment limiter sans l'éteindre, le foyer d'incendie que toute grande société porte en son sein? Comment les proportions des familles religieuses qui se partagent le monde peuvent-elles être modifiées?

Telles sont les questions que dans une étude sur *l'Avenir religieux des sociétés modernes*[1] se pose

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1860.

avec un sentiment profond de l'inanité des efforts tentés par des politiques superficiels, pour les tenir en une sorte de torpeur orientale, le critique venant analyser quelques livres récents, qui ont rappelé l'attention sur tous ces points.

C'est par l'examen de celui qui, publié sous le titre de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem* « est un des livres les » plus originaux qui aient paru depuis des années sur » les questions religieuses », que M. Renan commence son importante et remarquable étude.

Peut-on croire, dit-il, qu'il apparaîtra une forme religieuse nouvelle, expression complète et originale des temps nouveaux, ou bien ces besoins chercheront-ils à se satisfaire en modifiant diversement les cultes existants? En d'autres termes, en dehors du judaïsme, du christianisme, de l'islamisme qui occupent à eux seuls, depuis douze cents ans, le champ clos de la civilisation, se formera-il une autre religion, n'ayant pas plus de lien avec ces trois-là, que Jésus n'en eut avec Moïse, et Mahomet avec Jésus? Ce problème prend un relief singulier dans le livre de M. Salvador « connu depuis longtemps par des ouvrages d'une pensée individuelle et hardie ». — A égale distance, poursuit le critique, définissant nettement la position de l'auteur, et de l'orthodoxie qui se renferme dans les symboles de l'une des trois religions, et de la libre symbolique qui les interprète en des sens de plus en plus raffinés, et du déisme qui n'en garde que le squelette desséché, et de la critique qui cherche à en saisir la

valeur dans l'ensemble total du mouvement de l'humanité, M. Salvador occupe une place à part dans le travail religieux de notre temps.

Après avoir ainsi défini la situation de l'auteur, le critique en trace aussi le caractère.

« Nature entière, grande, forte, pleine de race, s'inquiétant peu de faire sourire, se souciant peu de nos nuances, de notre exactitude, étranger à cette fine intuition du passé, que la critique allemande a inaugurée, M. Salvador est vraiment un original, un rénovateur religieux. Il ne connaît qu'à demi, il associe librement, il combine......

» Le *premier* en France, dit M. Renan, avec une noble franchise qui honorera plus tard le critique devenu aussi l'historien légendaire de Jésus et des Apôtres, le *premier* en France, M. Salvador aborda le problème des origines du christianisme. Il le fit avec une érudition insuffisante, mais avec un vif sentiment de quelques-unes des données du problème. Nous sera-t-il permis de le dire, il y portait un don de race, cette espèce de coup d'œil politique qui a rendu la race des Sémites, seule capable des grandes combinaisons religieuses. Cette race saisit les lignes générales des choses humaines, non comme nous, par l'analyse et l'étude érudite des détails, mais par une sorte de vue sommaire, comme Élie du Mont-Carmel.

» La philosophie de l'histoire, affirme M. Renan pénétré de la vérité de cette légitime revendication, la philosophie de l'histoire est une œuvre juive et en

un sens, la dernière transformation de l'esprit prophétique ; la prophétie devenant vision apocalyptique vers l'époque des Séleucides, et la vision apocalyptique, telle que nous la trouvons, pour la première fois, chez l'auteur inconnu du livre de Daniel, étant l'antécédent immédiat de l'abbé Joachim, de Bossuet, de Vico, de Herder. »

Rectifiant aussi, en passant, bien des erreurs longtemps propagées sur l'Islamisme et son prophète, M. Renan ajoute : « lorsqu'on connaîtra mieux les travaux de M. Reinaud et de Slane, on sera surpris des grandes vues d'ensemble, que ces sortes de religions unitaires surent inspirer, bien avant qu'aucune idée d'une science exacte de l'histoire se fût développée. »

Abd-el-Kader, dont on n'a peut-être pas assez apprécié en France toute la poétique grandeur, mieux mesurée par ceux qui ont eu à lutter avec lui en Algérie, est considéré avec raison par M. Renan, comme le prophète de l'arrière-saison sémitique, le Jérémie de L'Islam. « M. Salvador, dit-il, m'apparaît parfois sous un jour analogue. Si vous le prenez par le côté de l'exactitude et de l'esprit positif, vous le trouverez bizarre, quelquefois puéril. Ses combinaisons, empreintes de ce genre d'imagination abstraite, qui caractérise le peuple juif, sont souvent arbitraires, et rappellent Philon et la Cabbale. Son style, admirable, quand il répond à une vive inspiration, est souvent inégal et dur ; mais il faut se rap-

peler que la première condition pour les combinaisons fécondes, c'est l'à peu près.

II

La combinaison religieuse de l'avenir, en supposant que l'avenir nous réserve, à cet égard, quelque surprise, ne viendra, suivant tous les enseignements de l'histoire, dont s'appuie M. Renan, d'accord avec Lamartine, ni de critiques, ni de théologiens. Des têtes ardentes, voyant les choses à travers le voile de leurs rêves passionnés, lui paraissent pour cela bien mieux préparées.

A ce point de vue, « M. Salvador est, sans contredit, l'homme de notre temps, qui a conçu une pareille rénovation, de la manière la plus large. Parfois, au sentiment du critique, il rappelle saint Paul par la chaleur de son âme, son ardeur révolutionnaire en religion, et la facilité avec laquelle il se meut au milieu de la confusion. Médiocre historien, il nous surpasse tous, par l'entente pratique des choses religieuses. Nous sommes, en général, trop chrétiens, pour n'avoir pas en religion quelque préjugé, quelque attache d'habitude ou de sympathie..... M. Salvador est presque, à notre égard, selon le critique, ce que devaient paraître les Juifs, aux païens de la Grèce et de Rome. » Quelle vivacité originale dans le récit de sa vocation religieuse! Quel prophète d'Israël, di

M. Renan, a plus hardiment affirmé l'avenir de sa race[1] ? « Avance et déclare-nous quel est ton nom ? — Mon nom ! Je m'appelle Juif, mot qui signifie *louangeur*, célébreur invariable de l'Être, de l'Unique, de l'Éternel. — Ton âge? — Mon âge ! Deux mille ans de plus que Jésus-Christ. — Ta profession? — Je laisse à l'écart les tristes professions qui m'avaient été faites, et dont je ne manifeste encore que trop l'empreinte et les conséquences, mais ma destination à moi, ma profession traditionnelle est celle-ci : je garantis la sainte imprescriptibilité du nom de la Loi, je suis le conservateur vivant de la noblesse antique et de la légitimité attachée par droit divin, au nom de peuple. — Lève la main et promets de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité. — Je sais, de science certaine que, malgré ses admirables grandeurs, Rome est une cité usurpatrice, qu'elle n'est pas la vraie Jérusalem. Pour la gloire universelle de Dieu, de même que dans les intérêts positifs du monde, Rome doit être providentiellement transformée, doit être souverainement remplacée. Je sais, de science certaine, qu'il faut que la divinité de Jésus-Christ soit modifiée à fond, ou rectifiée ouvertement, dans une sainte et large mesure. Après avoir rendu au peuple, ce qui appartient au nom de peuple,

1. *Paris, Rome, Jérusalem*, ou la question religieuse au XIX[e] siècle, par J. Salvador. Michel Lévy frères, éditeurs. Paris, 1860, t. I, p. 210.

rendez à l'Éternel, ce qui n'appartient qu'au nom de l'Éternel.

« Je sais aussi, et depuis longtemps, qu'il y aura lieu pour les autres nations, de rompre un nouveau pain, d'inaugurer le vrai repos, le vrai sabbat de l'Éternel, de célébrer de nouvelles pâques.

« Voilà mon libre et légitime témoignage. Et de plus, les choses que je sais, par l'esprit de tradition, par l'esprit de justice et d'intelligence, ces choses-là, je les veux d'une volonté inébranlable, et elles seront par l'esprit de force morale, par nécessité suprême et divine autorité. »

— La voilà donc enfin la réponse à l'évocation faite en 1822 par ce juge si fort alors.

Dans ce siège de juge, où, après Bossuet, il s'attribuait le pouvoir de souverain jugement sur tout un peuple, l'abbé de la Mennais n'aurait-il pas tressailli, épouvanté, à cette lente mais vengeresse apparition du peuple-spectre, appelé sur sa sommation des quatre vents de l'univers, et répondant ainsi à l'audacieuse et imprudente évocation faite, en 1822, par ce juge, si fort alors de sa force de théologien et de prêtre, qui, tour à tour, en moins de vingt ans, l'espoir, la gloire et la terreur de l'Église catholique, s'écrie : « Je croyais au christianisme, et je n'y crois plus ». C'est du fond de son désespoir, que ce juge, lassé par une lutte de quelques jours, pousse ce cri d'incrédulité, en face de l'accusé, qui, du sommet de sa foi

inébranlable, à travers la durée des siècles, maintient la parole d'espérance.

Tout ce qui a été fait de grand dans le monde, a été fait au nom d'espérances exagérées, et le peuple juif a des côtés si extraordinaires, qu'il ne faut jamais parler légèrement de lui.

III

Cependant, il y a, suivant M. Renan, des passés si glorieux, qu'ils excluent jusqu'à la pensée d'un avenir. « Depuis Jésus-Christ, dit-il, les Juifs n'ont servi qu'à conserver un livre. »

Il est vrai que ce livre, était la Bible. Les prêtresses de Vesta, dans Rome païenne, ne servaient aussi qu'à conserver le feu sacré, ravi au ciel par Prométhée.

Mais à ne les considérer, pour un moment, que sous ce philologique point de vue, les Juifs n'auraient-ils fait que conserver la Bible jusqu'au seizième siècle, pour transmettre la loi antique et sacrée à des enfants ingrats, qui, dans ce patrimoine longtemps délaissé, allaient retrouver et prendre pour eux seuls, des titres de liberté, appartenant à toute la famille humaine; les Juifs n'auraient-ils fait qu'apprendre à lire, dans le texte originel de cette loi, aux Luther et aux Buxtorf, il semble, que leur rôle dans ce grand mouvement, dans cette grande insurrection religieuse du seizième siècle, ne serait pas si humble et

si inactif. Et puisque l'on a attribué aux Grecs, une si grande part dans la floraison des lettres et des arts, désignée sous le nom de la Renaissance, pourquoi n'arrivera-t-on pas, avec une semblable équité, à faire une plus juste part aux Juifs, dans le mouvement religieux, désigné sous le nom de la Réforme ?

IV

Depuis le service rendu par cette nouvelle initiation au code biblique, dont les hiérophantes étaient encore loin de recueillir le fruit comme les initiés, les Juifs, selon M. Renan, n'ont plus rien eu d'essentiel à faire, quoique, depuis ce temps, le Judaïsme ait donné au monde une remarquable proportion d'hommes excellents, distingués et même de premier ordre.

Donc, tout en admirant, autant que M. Salvador, le rôle du peuple juif dans le passé, M. Renan ne peut partager ses vues sur le rôle qu'il lui attribue dans l'avenir.

Je crois, dit le critique, aussi penseur de son propre fonds que brillant écrivain, je crois à une réforme du christianisme, mais cette réforme ne consistera pas à revenir au Judaïsme.

Telle n'était pas non plus l'idée de M. Salvador, quoiqu'on ait, de divers côtés, semblé mettre une singulière insistance à l'attribuer à l'auteur qui

après avoir subi, tour à tour, les injures violentes comme impie, les ironiques railleries comme philosophe, les insinuations d'esprit exclusif comme Juif, répétait dans le préambule de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, sous la forme la plus explicite, des déclarations, déjà bien antérieurement formulées dans un précédent ouvrage : « A mon avis, quelle est donc aujourd'hui, la situation générale des formes ou branches reconnues de la religion des Écritures, savoir : la branche judaïque ou le judaïsme proprement dit; la branche chrétienne et ses trois grands rameaux, catholique ou latin, orthodoxe ou grec, protestant ou saxon ; la branche mahométane et ses divisions. Dans leur état actuel, *nulle* de ces branches, *nulle* des Églises établies, grandes ou petites, n'exprime, et ne peut exprimer, la rénovation du principe, ni assurer l'accord nécessaire entre cette rénovation et le nouveau fait, le nouvel homme. Dès son origine, et à des degrés différents, chaque branche a reçu également pour mission, de rendre d'éminents services à une pensée qui leur est commune, et d'approprier l'office de la religion à certaines nécessités de la société humaine. »

V

Un homme qui, par la seule action de la pensée, a eu une si grande influence sur la rénovation poli-

tique et religieuse de l'Italie, Mazzini, a justement reproché à M. Renan de médire de lui-même, de se calomnier, lorsqu'il prétend borner son rôle à celui d'un curieux spectateur, son action à la passivité d'un érudit, d'un artiste, n'ayant d'objectif que lui-même. Ce rôle ne lui paraît pas excusable en un temps, où, le talent, le pouvoir de la plume, de la parole, imposent aux privilégiés de l'intelligence, le difficile mais religieux devoir, de concourir — chacun suivant ses forces, mais tous, avec la droite volonté d'une justice, d'une liberté égale pour chacun — à l'enseignement des masses d'hommes qui, suivant la belle et antique expression de Moïse, doivent être successivement élevées, sous tous les rapports, à l'état de véritable peuple.

Qu'il le veuille ou non, l'auteur de tant et si remarquables études d'histoire et de critique religieuse, doit être et sera classé parmi ceux, qui déjà, en 1860, prenaient une part active, et depuis bien agrandie, en ce pénible mais obligatoire labeur.

Demandons, disait M. Renan, à chacune des trois grandes communions chrétiennes, par quel programme elle entend répondre aux exigences des sociétés modernes, et quel compromis elle peut offrir entre la tradition et les besoins nouveaux de l'esprit humain.

VI

C'est à ce point de vue, que la critique de M. Renan acquiert une bien autre importance qu'une critique littéraire.

Après cette confession de la croyance à la nécessité d'une réforme dans le christianisme, que M. Renan partage avec M. Salvador, il s'agit de voir comment il diffère de lui, dans les moyens de l'obtenir, et le but qu'elle doit poursuivre.

Le christianisme de Jésus n'est pas, suivant M. Renan, la continuation du judaïsme, mais une réaction, au sein du judaïsme lui-même, contre l'esprit de la ligue pharisaïque, étroit suivant M. Salvador par situation politique, exclusif par nécessité des temps. Quelles qu'aient été à cet égard les vues du fondateur, il faut bien reconnaître avec M. Renan, comme avec M. Salvador, que l'attitude de saint Paul, et, plus encore, la direction qui prévalut dans les églises primitives, ne prêtent à aucune équivoque. « Le judaïsme fournit le levain qui provoqua la fermentation, mais la fermentation se fit en dehors de lui. »

Si les Juifs n'ont pas fait le christianisme, dit M. Havet, ils ont fait la révolution chrétienne. L'élément hellénique et romain d'abord, puis l'élément germanique et celtique, vinrent s'ajouter aux idées juives et aux dogmes des Orientaux, en s'em-

parant du christianisme de Jésus et en le développant, suivant M. Renan, dans un sens fort différent de ses origines premières.

Par suite de ses tendances plus juives (plus mosaïques, serait une expression mieux appropriée) que chrétiennes, M. Salvador porte, d'après son critique, un esprit très absolu dans sa manière de juger les questions religieuses. « La séparation du spirituel et du temporel dont, suivant M. Renan, la société juive n'eut guère d'idée, et qui a été, toujours d'après lui, le salut de la société européenne, M. Salvador ne l'admet qu'avec réserve, et en tenant compte de son intime rapport avec l'unité de la nature humaine.

Mais là, dit M. Renan, est la grande différence qui sépare M. Salvador de nous autres libéraux. M. Salvador veut unir et fonder. Il voudrait un symbole et un dogme, nous autres nous voudrions que chacun eût son symbole. Comme toutes les natures exaltées, M. Salvador aime l'unité. Pour nous, au contraire, la division est la condition de la liberté. »

Comment M. Salvador a entendu ces diverses choses, à quelles conditions il estimait qu'elles peuvent et doivent se concilier dans l'Ère nouvelle, dont le développement lui paraissait certain à travers d'inévitables vicissitudes, les lecteurs qui vont avoir sous les yeux la deuxième édition de son livre pourront le juger, avec les éléments nouveaux, que le temps et les événements sont venus leur porter en aide, durant ces

vingt dernières années, auxquelles s'applique si strictement cette expression de Tacite, *longum ævi spatium*. Ce qui importe ici, c'est de retracer les différences qui le séparaient alors, des croyants des diverses communions religieuses, des penseurs des diverses écoles philosophiques.

VII

Comme l'auteur de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, son critique le constate : « Ce que Rome païenne n'avait pu faire pour maintenir le monde dans l'unité politique, Rome chrétienne n'a pu le faire davantage pour l'unité religieuse. »

« De tout temps, dit M. Renan, le christianisme a été très divisé. Mais ces scissions manifestées d'abord entre l'Église latine et l'Église grecque ; puis le grand réveil, où sous le nom de *protestantisme*, le génie germanique réclame ses droits, *se crée un christianisme à sa manière*, qui, après beaucoup de tâtonnements, arrive, à la fin du dix-huitième siècle et au dix-neuvième, à une hauteur religieuse inconnue jusque-là, M. Renan les attribue plus spécialement, à l'influence particulière des races diverses, tandis que M. Salvador les regarde, comme subordonnées davantage, à une idée générale.

Il se trouve plus d'accord avec son critique, lorsque celui-ci, en marquant la différence entre la

vieille religion d'État de Rome païenne et la *religion absolue* mise en sa place par le christianisme, dans Rome catholique, s'exprime ainsi :

« Le christianisme de Jésus avec sa tendresse infinie pour les âmes, a créé le type fatal d'une tyrannie spirituelle, et inauguré dans le monde cette idée redoutable : que l'homme a droit sur l'opinion de ses semblables.

Par un étrange renversement, cette religion dont le triomphe avait été le triomphe de la conscience, s'est trouvée être la religion, qui a fait couler le plus de sang. »

La raison en est simple, suivant le philosophique penseur « Le despotisme romain se souciait peu des âmes : le christianisme veut les âmes, le dehors ne lui suffit pas, c'est aux consciences qu'il porte le fer et le feu. » C'est, en ce sens, qu'il est permis de dire, que la persécution théologique est dans le monde, l'œuvre du christianisme.

Placé à un tout autre point de vue que M. Salvador, que M. Renan, l'éminent homme d'État, le catholique Donoso Cortès, avait exprimé la même idée en des termes presque identiques [1].

« Rome aspira à la domination au nom de la force, l'Église au nom de la vérité ; son titre était plus légitime — ses moyens ont été jugés par l'histoire.

1. *Considération sur la diplomatie*, août 1834.

« Elle a continué le mouvement du monde romain, elle a élevé la même prétention et marché vers le même but, le rétablissement de l'unité sociale ; mais plus inflexible encore, parce que la vérité est plus inflexible que la force ; victorieuse elle ne pardonna jamais, vaincue elle protesta toujours. »

Après avoir, dans un brillant tableau, montré le catholicisme romain donnant, même en cet âge de décadence, et malgré des fautes poussées à l'extrême, et une obstination sans égale, des preuves d'une étonnante vigueur ; après avoir signalé les efforts vers le bien, de cette association entre le catholicisme et les débris de la vieille société française ; — après avoir dépeint ce néo-catholicisme affadi, qui devenu une sorte de lamaïsme, ou de foi en une perpétuelle incarnation de la vérité, envisage le pape, dans ce nouveau système, comme l'auteur et le garant de la foi, M. Renan exprime l'espérance que la vieille Église romaine reverdira, comme le Palmier, à la condition que le feu l'épure, que ses appuis terrestres se brisent et qu'elle efface de son orgueilleuse basilique *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*.

Si la Turquie, dont M. Renan confond, peut-être un peu trop, les destinées chancelantes avec celles bien plus solides de l'Islamisme, fait de vains efforts pour constituer une société fondée sur l'égalité des droits, c'est qu'elle lutte, d'après M. Renan, contre un principe fatal, tandis que, suivant M. Salvador, elle traverse, avec d'inévitables difficultés, une période de

transition dont elle recueillera plus tard les bienfaits, dans un intérêt général.

M. Renan, après avoir établi ou reconnu, avec des vues bien différentes de celles de M. Salvador, la situation fausse ou embarrassée des trois religions bibliques, de toutes les Églises grandes ou petites qui en dérivent, arrive pourtant, par une conclusion politique et pratique, qu'il voudrait en vain décliner, à une conclusion analogue à celle de l'auteur de *Paris, Rome, Jérusalem.*

« Ils se trompent également, et ceux qui croient que la religion est destinée à perdre son importance dans les affaires de ce monde, et ceux qui voient dans une sorte de déisme, le terme final de toute religion. La religion est une chose *sui generis,* la philosophie des écoles ne s'y substituera pas. » Aucune grande création religieuse complètement originale ne naîtra dans notre civilisation, dit M. Renan, d'accord encore en ce point important avec M. Salvador, dont tous les travaux ont cherché à établir par la suite de l'histoire « que les divers rameaux du tronc antique de la religion positive devaient retrouver dans les profondeurs de son passé, de ses racines, de ses entrailles, un nouvel esprit, une nouvelle transformation, une suite manifeste de son principe ».

VIII

Le monde sera éternellement religieux, dit M. Re-

nan avec une haute raison, et suivant lui, christianisme est devenu presque synonyme de religion.

Mais loin de sentir, comme M. Salvador, la nécessité de préciser la nature, le caractère distinctif du christianisme de Jésus, suivant M. Renan « la religion de Jésus en ce sens n'est pas limitée... Jésus a fondé la religion absolue n'excluant rien, ne déterminant rien; ses symboles ne sont pas des dogmes arrêtés, mais des images indéfiniment extensibles..... On chercherait vainement une proposition théologique dans l'Évangile. . . . .

. . . .

quelles que puissent être les transformations du dogme, Jésus restera en religion le créateur du sentiment pur.....

« Remarquons même que le fait est ici peu de chose, la biographie, d'intérêt secondaire : l'idée est tout en pareille matière. Aucune découverte ni aucun système ne feront que nous ne nous rattachions en religion, à la grande ligne intellectuelle et morale, en tête de laquelle brille, à tort ou à raison, le grand nom de Jésus. En ce sens, nous sommes chrétiens, même quand nous nous séparons, sur presque tous les points, de la tradition chrétienne qui nous a précédés. »

Et avec une confiante hardiesse, qui, pour beaucoup de gens, va dangereusement à l'encontre des traditions, de l'histoire, et de la foi, M. Renan ajoute : « L'Église a eu ses époques et ses phases, elle s'est renfermée dans des symboles qui n'ont eu

ou qui n'auront qu'un temps... Le christianisme est susceptible de transformations indéfinies... Toute organisation officielle du christianisme, soit sous la forme d'église nationale, soit sous la forme ultramontaine, est destinée à disparaître. Ce n'est ni à Rome ni à Jérusalem, mais de l'autre côté de l'Atlantique qu'il faut en chercher le modèle.

« Mettant son repos non dans la communion avec un chef, mais dans la foi en un livre et ultérieurement dans la pure idée du Christ, la conscience du *protestant* est au-dessus des révolutions et des hasards de l'histoire..... »

Un christianisme libre et individuel avec d'innombrables variétés intérieures, comme fut celui des trois premiers siècles, tel paraît à M. Renan, l'avenir religieux des sociétés modernes.

IX

Au sein de ce Paris qualifié, dès l'aube de la Révolution française, du titre de la nouvelle Cité universelle par l'admiration, alors reconnaissante, des philosophes et des peuples d'outre-Rhin, dans ce Paris, tour à tour salué, comme Étoile de lumière, ou maudit, comme Foyer d'incendie, sous les plis de ce drapeau *glorieux*, que désormais la France ne pourrait renier, sans une politique et religieuse aposta-

sie, car, en toute terre française, ce drapeau abrite aujourd'hui et réunit sous un droit égal, sous une égale liberté, le juif, le chrétien, le musulman, ces trois frères si longtemps divisés par une jalouse ardeur pour une œuvre commune; dans un temple, qui n'impose aux regards, que par sa noble simplicité, un groupe d'hommes, la tête couverte, comme sous le ciel d'Orient, suivant un rituel sans mystère, incline son front respectueux devant la lecture de cette loi acceptée, consentie par leurs pères, il y a quatre mille ans, maintenue à travers les injures et les douleurs de dix-huit siècles, avec une indomptable fidélité, et qui n'a d'autre dogme, d'autre précepte, d'autre commandement que ceux-ci :

Écoute Israël: l'Éternel est un ; — Tu aimeras ton prochain comme toi-même; — Tu n'auras d'autre maître que la Loi.

Ces hommes ce sont des Français, ce sont des Juifs, qui, après s'être inclinés devant la parole de l'Éternel, se relèvent fièrement, entonnant l'hymne de salut et de délivrance pour la nouvelle patrie, confondue dans leur persistante foi, avec l'ancienne, dont la Révolution française leur a restitué les droits immortels.

En avançant que le rôle des Juifs était fini, M. Renan n'avait-il pas eu raison d'ajouter avec une prudente réserve : « Tout ce qui a été fait de grand dans le monde, a été fait au nom d'espérances exagérées, et le peuple juif a des côtés si étranges, qu'il ne faut jamais parler légèrement de lui. »

X

La publication de cette remarquable étude *sur l'Avenir religieux des sociétés modernes*, venait à peine de paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, que son auteur s'embarquait, non pour l'Amérique, mais pour la Syrie, où il allait remplir une mission scientifique.

Là, sous la profonde impression des sentiments si divers, que l'influence mystérieuse de cette Terre fait naître ou réveille chez tous les grands cœurs, chez tous les grands esprits, M. Renan cédait bientôt à des pensées, autres que celles qui avaient déterminé son voyage. Après quelques mois de séjour en Palestine, où sa religieuse et poétique imagination avait recueilli tant d'images, ravivé tant de souvenirs, laissé tant de regrets, il rapportait de son pèlerinage en Terre-Sainte, une légende sans ornement miraculeux, se montrant plus merveilleuse et plus surprenante encore dans la nouveauté de son allure populaire, que les voix les plus retentissantes de la renommée, louangeuses ou insultantes, propageaient au milieu de la foule étonnée, sous ce titre : *Vie de Jésus*.

XI

Avec ce regard profond qui transperçait les s

faces, M. de Maistre disait déjà en 1803 : « Ayons le courage de l'avouer ; longtemps nous n'avons point compris la Révolution, dont nous sommes les témoins, longtemps nous l'avions prise pour un événement; nous étions dans l'erreur : c'est une époque. »

Un demi-siècle plus tard, M. Poujoulat, voulant dans le journal *l'Ami de la Religion*, renverser la pensée générale du livre de M. Salvador « trilogie où, suivant la conception de l'auteur, Paris représente la révolution politique, Rome la réaction et le passé, Jérusalem la réédification nouvelle, l'image définitive du monde nouveau », M. Poujoulat reprochait à M. Salvador d'avoir prétendu que Rome était dans une position fausse par rapport à l'ère nouvelle, ou au nouvel état du monde.

Il est plus aisé de rendre de tels arrêts que de les justifier, disait M. Poujoulat. Il importerait d'établir que le catholicisme demeure désormais en contradiction avec les formes possibles de gouvernements nouveaux, et les légitimes aspirations des peuples. Qui donc prétendrait prouver cela? nous osons défier ici nos adversaires de se maintenir sur un autre terrain que celui des suppositions et des fantaisies.

Ce n'est pas à des ennemis, ce n'est pas même à des adversaires de Rome, que l'on demandera d'apprécier la situation caractérisée par M. Salvador; écoutons ses plus nobles et ses plus éloquents défenseurs.

XII

Nous vénérons dans l'Église, écrivait M. de Falloux, une cité spirituelle fondée par Jésus-Christ, indépendante de tout empire humain, dans l'orbite qui lui est propre, et dont la liberté n'est autre que la liberté des âmes, dans leur rapport avec Dieu. Il est vrai, que des dissensions invétérées ont aigri le cœur des hommes, et que, l'Église, l'Italie et le monde, loin de s'entendre, s'accusent réciproquement des malheurs qui les menacent, et de ceux qui les accablent déjà. Mais cette erreur est-elle donc sans remède; n'y a-t-il nulle part, au-dessus des conceptions et des haines vulgaires, un sommet où l'on puisse mieux juger les intérêts de tous, et se rapprocher par le spectacle même de ce qui nous désunit ? Je l'ai toujours cru et je le crois plus que jamais. »

XIII

« Nous souhaitons la liberté de l'Italie, nous sommes prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour celle de l'Église, *disait Lacordaire dans sa défense du pouvoir temporel de la papauté, et quant à la liberté du monde, c'est-à-dire aux*

droits vrais et imprescriptibles des nations, nous n'avons pas cessé, un seul jour, d'y croire et de les servir, dans la mesure de nos faibles moyens.....

» Je me demande quel est le grand désavantage de la papauté devant ses ennemis, et je suis convaincu qu'il est, dans cette circonstance, que *le gouvernement papal est un gouvernement d'ancien régime*... On me dira sans doute : qu'entendez-vous par un gouvernement d'ancien régime ? Je vais répondre.

» En 1789, la France se leva tout entière en faveur de trois principes, qu'elle n'a jamais abandonnés depuis : l'égalité civile, la liberté politique et la liberté de conscience. Les deux tiers de l'Europe, en soixante-dix ans, ont adopté cet ordre d'idées et ce programme de vie. Voilà le fait. Les gouvernements, qui s'y sont conformés, sont des gouvernements nouveaux ; ceux qui ne les ont pas admis, sont des gouvernements d'ancien régime. Rome est dans ce dernier cas... Mais est-il impossible qu'elle se modifie dans le sens qui prévaut en Europe et entraîne l'esprit humain ? Ses ennemis l'affirment... Mais comment avouerais-je, qu'il n'y a rien à espérer de Rome, quoiqu'il arrive, qu'une muette et implacable immobilité ?... »

Rome n'est restée ni muette, ni immobile. Elle a successivement promulgué le *Syllabus* et l'infaillibilité papale.

XIV

« L'Église catholique ne change ni ne varie, c'est certain, écrivait M. Guizot à Donoso Cortès, le 3 juillet 1851, mais il est indubitable qu'elle marche...

» Pour s'incorporer à la société humaine dans l'actualité, elle a encore un pas à faire. Ce pas elle peut le faire... Le fera-t-elle? Je ne connais personne qui soit plus propre et plus capable que vous pour la faire entrer dans cette voie... »

Ce pas que M. Guizot signalait comme nécessaire, l'Église catholique apostolique romaine l'a fait ; mais au lieu d'avancer vers l'avenir, c'est vers le passé qu'elle a reculé.

XV

Toujours fidèle au Saint-Siège, malgré les déceptions et les douleurs, que ses censures lui avaient fait éprouver, Montalembert continuant l'apologie de l'alliance repoussée, du catholicisme de Rome avec la liberté, terminait, en 1863, son discours au congrès de Malines, par ces paroles empruntées au comte de Maistre. « Quand même ma respectueuse voix s'élèverait jusqu'à ces hautes régions, *où les erreurs prolongées peuvent avoir de si funestes con-*

séquences, elle ne saurait être prise pour celle de l'audace ou de l'imprudence. Dieu donne à la franchise, à la fidélité, à la droiture, un accent qui ne peut être ni contrefait, ni méconnu.

XVI

Après Lacordaire, et comme lui, le père Gratry a regardé la révolution en face. Qu'est-ce donc que la révolution ?

A cette question, il répond sans hésiter : « La révolution, comme tous les grands mouvements qui se produisent dans l'humanité, a pour principe Dieu même. C'est Dieu même, dit-il, c'est notre Seigneur Jésus-Christ qui veut d'une volonté toujours plus forte, à mesure que le monde avance, la liberté croissante de tous les hommes et de tous les peuples, dans la justice et dans la vérité.

« Sans doute, le mauvais siècle pervertit de mille manières le mouvement qui vient de Dieu, mais c'est cette perversion qu'il faut vaincre, et non ce mouvement. Si vous demeurez fidèles à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous donnera la liberté.

Cognoscetis veritatem, Veritas liberavit vos. »

Pour le père Gratry, la raison ne finit pas où la foi commence : c'est affaire de temps, et l'on verra un

jour la raison identifiée avec la foi. Il compare les forces du mal avec celles du bien, et il lui semble qu'avec l'aide de l'Évangile et de la science, le bien doit l'emporter.

Il voit dans un avenir éloigné mais certain, le christianisme entrer dans sa *face sociale*. Une nouvelle et universelle croisade appelle les hommes à la conquête de la paix et de la justice. Les nations qui, suivant ses belles paroles, sont cohéritières, solidaires et concorporelles, s'unissent en une alliance qui finit par comprendre toute l'humanité...

Et pourtant, telle est la force de la discipline ultramontaine, que ce généreux esprit a courbé, sous les décisions autoritaires de la Curie romaine, les nobles aspirations de science et de liberté, mêlées à ses mystiques croyances religieuses, par les souvenirs de l'École polytechnique.

Entre ce qu'on a appelé les mystiques extases du père Gratry, et ce qu'on a appelé aussi les visions bibliques de M. Salvador, n'y a-t-il pas un sentiment de communion dans la religieuse espérance du progrès de l'humanité ?

XVII

« Deux choses nous ont toujours paru dignes de respect dans les œuvres de l'homme : la sincérité et le travail. La mauvaise foi est odieuse dans les investigations humaines ; mais si vous méditez avec con-

science, et si vous vous trompez avec un esprit convaincu, nul n'a le droit de vous jeter la pierre : on peut vous plaindre, et l'on doit chercher à vous éclairer. Les veilles et la peine, les longues heures de labeur défendent toujours une œuvre ; on peut la condamner, mais tout ce qui porte la trace d'un grand effort, éveille de sérieuses pensées, et inspire un certain respect.

» Ces deux conditions, la sincérité et le travail, nous les rencontrons, dit M. Poujoulat, en poursuivant la critique du nouvel ouvrage de M. Salvador. Nous ne parlerons de l'homme qu'avec respect, mais nous le combattrons sur tous les points. Il n'y a pas une page qui ne renferme une affirmation, une hypothèse, un jugement, contre lesquels il ne faille s'armer.

» Entre toutes les erreurs que nous signale l'honorable et consciencieux critique de l'*Ami de la Religion*, ce sont les plus saillantes qu'il suffira de continuer à mettre en lumière.

» Le système soutenu par M. Salvador, d'après lequel toute révolution politique doit entraîner une transformation religieuse, est inadmissible, parce qu'il est en opposition avec l'idée même d'une religion véritable... S'il en était ainsi, la religion serait subordonnée aux événements humains, et comme la figure du monde change sans cesse, la vérité divine changerait toujours aussi... Qui dit religion véritable, dit vérité révélée... Qui dit révélation, dit manifes-

tation de la pensée divine... Les coups du temps ne vont pas jusqu'à cette hauteur.

» Ainsi se trouve ruinée la base même du livre de M. Salvador... Il est étrange que la Révolution française ait pu devenir le grand argument pour annoncer l'avènement d'un messianisme nouveau, conforme aux antiques et persévérantes espérances d'Israël.

» Ce n'est pas précisément l'idée religieuse que la Révolution française porte au front, dit M. Poujoulat. Elle ne fut pas seulement une épouvantable révolte contre toute loi établie, mais contre toute idée de Dieu... La Révolution française et l'idée religieuse s'excluaient. Au sortir de ce cataclysme, la France ne sentit pas le besoin d'une religion nouvelle, mais le besoin profond de retrouver sa vieille foi. Le culte des théophilanthropes n'avait pas été pris au sérieux. Les peuples ne prennent pas au sérieux les essais de transformation religieuse...

» Le messianisme attendu et prophétisé par M. Salvador et par ceux de son Église, est une ère de liberté. Si l'auteur avait un peu plus creusé la question de la Révolution française, il l'aurait peut-être saluée, avec moins de confiance et d'enthousiasme, comme l'auxiliaire des desseins futurs. Au début de ces fortes commotions, des esprits généreux crurent apercevoir la terre promise. Après soixante-dix ans d'expérience de l'idée révolutionnaire, la part des songes est moindre, et l'observation humaine a le

devoir de tenir compte des réalités. Si le messianisme de l'avenir ne veut ouvrir ses bras qu'à des peuples libres, nous l'engageons à se pénétrer d'un autre esprit que de celui de la révolution. »

XVIII

M. Salvador avait fait observer que l'explosion de 1848 avait été surtout remarquable par la succession des trois noms qualificatifs étroitement associés, dont elle a fait l'expression de son caractère : *république*, *démocratie*, *socialisme*. Dans cette triplicité, le principal retentissement n'a pas appartenu aux deux premiers noms *république* et *démocratie* qui étaient vieux et avaient été déjà tournés et retournés depuis des siècles. La force de manifestation s'est concentrée dans le troisième nom, le plus nouveau, celui de *socialisme*.

« Aux yeux de ses propagateurs, et quelle que soit la confusion dont ils font preuve dans la manière de s'en expliquer, le *Socialisme* emporte hautement l'idée d'une nouvelle forme ou économie à introduire dans la famille du genre humain ; il emporte l'idée d'une nouvelle religion ; il fait suite, avec plus d'étendue et d'intensité, aux essais de nouveaux cultes tentés dans les premiers jours de la révolution française. Ce n'est encore qu'un mot, qu'un nom ; mais un nom qui renferme le projet exprimé de se substi-

tuer à toutes les formes actuelles de la politique et de la religion, ou de leur faire subir de profonds changements. »

Devant la constatation de ce fait qui, depuis, a acquis une importance plus considérable [1], M. Poujoulat s'écriait : « Voilà Babœuf qui, du même coup, monte au rang des prophètes, et M. Proudhon qui peut devenir pontife. »

Quant au *Socialisme,* M. Salvador disait avec plus de modération que son critique : « On est libre d'en faire en esprit des applications qui, d'un jour à l'autre, peuvent être toutes changées ou modifiées. Il est susceptible de recevoir un sens industriel et commercial ; on peut y voir à volonté, un retour à l'idée du christianisme primitif, qui, sous peine du plus terrible châtiment, prescrivait à tous les fidèles d'apporter leurs biens aux pieds des apôtres. Ou bien encore, on peut en faire l'expression idéale d'un état de société calqué sur la constitution des anciens monastères, au sein desquels, sous l'autorité

1. Parmi les nombreuses écoles de *socialisme* qui agitent maintenant l'Allemagne, l'une des plus importantes est celle dont les adhérents s'intitulent eux-mêmes *socialistes chrétiens.* Dans une de leurs assemblées, tenue le 29 mai 1880 à Berlin, le prédicateur de la cour, M. Stœker prononçait un discours sur le socialiste et chevaleresque Lassalle avec qui M. de Bismark avait entretenu autrefois de bienveillantes relations.

Tout en reconnaissant les hautes qualités de ce brillant apôtre du socialisme, le pasteur protestant lui a reproché de n'avoir pas eu de religion « qualité que doit posséder en première ligne un agitateur qui recherche le bien des classes inférieures ». Les socialistes Lassalliens ont protesté contre cette assertion.

d'un père par excellence, tous les membres de la communauté travaillaient pour elle seule, sans se rien réserver à eux-mêmes.

Mais en dehors de ces applications ou de toutes autres, le sens propre et le signe spécial qu'entraîne grammaticalement le nom de *Socialisme* ne restent pas moins visibles. Ce nom embrasse la société entière, et constate le travail de transformation qui l'agite et l'agitera encore longtemps. Il est comme en parenté, sous ce rapport, avec les noms de catholicisme ou d'universalité, et de messianisme ou d'entente sacrée entre les nations... »

Pas plus qu'à M. Salvador, ce nom de *Socialisme* ne causait d'épouvante à Lacordaire. Après avoir distingué entre les acceptions déplorables qui pouvaient lui être données, Lacordaire reconnaissait aussi un *socialisme chrétien.*

XIX

« Te croirais-tu par hasard au-dessus des autres hommes? s'écriait, avant l'ère chrétienne, Philon le Juif, dans les allusions qu'il fait à l'esprit social et moral conçu selon la loi de ses Pères. Ne sont-ils pas tes parents faits et composés du même limon que toi? Qu'as-tu apporté dans ce monde? Tu es arrivé nu, et t'en iras de même, n'ayant reçu de Dieu à ton usage que le temps qui s'écoule entre ta naissance et ta

mort, afin de l'employer en faveur de la société, de la concorde, du droit, de l'humanité..... »

Au-dessus des apologies passionnées de ses fervents et consciencieux admirateurs, au-dessus des anathèmes non moins véhéments de ses fervents et non moins passionnés détracteurs, l'esprit de la Révolution française, qui a le droit légitime d'invoquer son antique origine, continue à poursuivre sa voie providentielle, répandant également sur tous des lumières dont l'éclat d'abord trop vif, tamisé et adouci par le temps, permettra plus tard à tous de mieux discerner ses incontestables bienfaits et ses inévitables erreurs.

XX

Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi, se demandait M. Guizot en 1850.

« Elle a réussi deux fois. Ses auteurs ont fondé en Angleterre la monarchie constitutionnelle ; leurs descendants ont fondé en Amérique la République des États-Unis. Ces grands événements n'ont plus d'obscurités ; avec la sanction du temps, ils ont reçu ses lumières. La France est entrée, il y a soixante ans, et l'Europe se précipitait hier, dans les voies que l'Angleterre a ouvertes. Je voudrais dire quelles causes ont donné en Angleterre à la monarchie constitutionnelle, et dans l'Amérique anglaise à la République, le solide succès que la France et l'Europe

poursuivent jusqu'ici vainement, à travers ces mystérieuses épreuves de révolutions qui, bien ou mal subies, grandissent ou égarent pour des siècles les nations.

« C'est au nom de la foi et de la liberté religieuse, qu'a commencé, au seizième siècle, le mouvement qui, depuis cette époque, quelquefois suspendu, mais toujours renaissant, agite et emporte le monde. La tempête s'est élevée d'abord dans l'âme humaine ; elle a atteint l'Église avant l'État..... »

Peu après cette étude sur la révolution d'Angleterre, l'illustre homme d'État écrivait dans la préface de ses méditations religieuses : « Plus j'y regarde et plus je me persuade que la France est plus préoccupée des questions religieuses qu'elle n'en a l'air, et qu'au milieu de ses troubles, de ses langueurs, de ses fluctuations, elle a un secret sentiment de l'impérissable grandeur et de l'importance de ces questions. »

XXI

« Quelques partisans énergiques de la Révolution, préoccupés seulement du mouvement politique, estiment de bonne foi, qu'il est inutile de s'occuper de la question religieuse, ou plutôt qu'il faut la reléguer parmi les vieilles choses sur lesquelles il n'y a plus à revenir.

« L'écrit de M. Proudhon sur la *Révolution et l'É-*

glise résume assez correctement cette opinion exclusive.

« Mais voici un écrivain, historien et philosophe; historien fidèle aux traditions, et interrogateur de l'avenir ; philosophe grandi dans les études religieuses, et donnant de majestueuses proportions à l'idée divine, en s'abstenant de circonscrire Dieu dans l'enceinte d'un temple ou dans la forme d'un culte exclusif.

« S'inspirant des dogmes du passé pour examiner ce qu'il faut en ôter, ce qu'il faut en conserver, il étudie la question religieuse sous la triple forme du présent, du passé et de l'avenir.....

« Le titre même du livre de M. Salvador, *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, en résume la pensée générale. »

Voilà comment un critique, qui se déclare disciple de l'École révolutionnaire, met en scène les deux auteurs, les deux livres dont il se propose d'examiner les opinions, de discuter les doctrines[1].

Plus d'une fois, dit le critique avec une pénétrante raison, il s'est fait une grande confusion entre le sentiment religieux et le culte extérieur destiné à servir d'expression au sentiment. De ce qu'une vieille forme était usée, on a conclu que l'idée périssait en même temps, et cette erreur a été propagée, non seulement par les excès de l'esprit de dénigrement,

1. *La Critique française*, revue philosophique et littéraire, 15 juin, 15 juillet 1861, 15 janvier 1862.

mais aussi par les entêtements de l'esprit de conservation.

XXII

Selon l'éminent publiciste, qui, dans l'ardeur d'une polémique irritée contre le vieux temporel, contre l'ancien spirituel de la société moderne, pour donner une expression plus saisissante à sa pensée, l'a laissé s'emporter jusqu'à ces fameuses paroles, devenues de si utiles auxiliaires à ses adversaires : « La propriété c'est le vol. — Puisque vous appelez cela votre Dieu, je déteste votre Dieu, je suis athée. » Selon ce publiciste d'un talent si singulier, si original, que la récente publication de sa correspondance a révélé sous des aspects si divers, dans des pages également animées, où, à côté de ses emportements révolutionnaires, de ses formules d'an-Archie, se montrent les idées les plus autoritaires, selon M. Proudhon que Donoso Cortès appelait le *dernier Impie :*

La justice humaine doit remplacer la justice divine ; la loi doit détrôner la Religion, le respect de la loi suffit à la morale sociale.

Enfin, la Constitution de 1789 proclamant les droits de l'homme, et offrant le premier exemple d'une constitution faite sans invoquer la sanction divine, est aussi le premier exemple de la complète émancipation de l'homme, et de son indépendance de tout pouvoir surnaturel.

L'examen de cette thèse hardie, qui doit être acceptée comme très sincère, acquiert un intérêt particulier de la position prise par son critique, M. Élias Regnault.

« Nous ne voulons pas examiner, dit-il, si la loi, la loi écrite et codifiée, renferme en elle-même un caractère assez saint pour commander le respect qui doit garantir la morale sociale...

« Mais il est évident que toute constitution sociale qui ne renferme pas tous les éléments sociaux est incomplète. Il n'appartient pas au législateur d'imaginer un homme ou une société de fantaisie, il lui faut prendre la nature humaine et la société humaine telles qu'elles sont. Or, en étudiant l'homme à toutes les époques de son histoire, nous retrouvons dans son esprit et dans les constitutions qui sont une émanation de son esprit, deux éléments toujours vivants, toujours les mêmes, quoique se manifestant sous des formes variées, l'élément politique ou matériel, et l'élément religieux ou sentimental..... »

M. Salvador n'avait-il pas eu raison de prendre dans ses méditations et de suivre dans ses travaux ces paroles profondes : « Et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines..... en découvrir tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée, tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers. »

Nous, disciples de l'École révolutionnaire, dit le critique, parce que nous signalons les délabrements des cultes qui ne répondent plus aux aspirations de l'esprit humain, nous nous laissons égarer dans nos luttes jusqu'à nier ces aspirations mêmes ; parce que le sentiment religieux est mal représenté, nous protestons contre ce sentiment. Voilà l'erreur dont il faut nous garder ; car nous avons beau faire, le sentiment existe ; nous ne pouvons l'empêcher et nous n'y avons aucun intérêt ; mais nous avons intérêt à ce qu'il existe avec nous et non sans nous, et cela nous conduit naturellement à cette proposition si vraie de M. Salvador : une révolution sociale n'est complète que lorsque la réforme religieuse s'unit et s'accorde avec la réforme politique.

« Tant que l'œuvre n'est accomplie que d'un côté, dit-il, la société marche d'un pied boîteux, l'esprit public ne rencontre pas son équilibre. A chaque instant tout est remis en question, et l'on s'épuise en vain à en découvrir le pourquoi. »

Après avoir cité ces paroles, le critique s'écriait en 1861 : n'est-ce pas l'image de notre société actuelle !

Combien de faits ne l'ont-ils pas rendue plus saisissante depuis !

« Mais, ajoute M. Salvador, pour réengendrer quelque harmonie entre le principe ou la religion et le fait ou la politique, entre ce qui découle d'en haut et ce qui s'élève d'en bas, entre ce que nous avons reçu et ce que nous avons produit, il faut de toute néces-

sité que le mouvement soit bilatéral ; le progrès doit atteindre de part et d'autre à un certain degré de proportion, à un parallélisme. »

Cette thèse conduit M. Salvador à l'examen de la maxime, si célèbre, de la séparation complète entre le spirituel et le temporel.

Les paroles de M. Salvador à ce sujet sont, suivant M. Elias Regnault, pleines de bon sens et de vérité :

« Tant qu'un spirituel de nouvel ordre, ou une nouvelle manière d'entendre la loi des cieux, n'aura pas ratifié avec éclat notre nouveau temporel, ou la nouvelle manière de régler la conduite des hommes et des peuples, vous vous épuiserez en vain. Tous les efforts tentés pour remarier officiellement l'esprit politique et social des nouveaux jours, et la forme religieuse du régime ancien, tourneront avec une impuissante stérilité autour des mêmes résultats. »

De là, les deux règles invariables signalées par M. Salvador, comme le produit naturel de cette perpétuité des rapports de la question religieuse avec la question politique.

« Pas de révolution politique, générale, sociale, sans une transformation religieuse correspondante qui précède ou qui suit. »

« Pas de transformation religieuse possible, viable, qui ne soit le produit naturel, légitime et prévu d'une sève religieuse, originelle et créatrice.

» A l'appui de ces deux règles, dont le développement au point de vue théorique et pratique se pour

suit, dit le critique, avec une logique toujours sûre d'elle-même, dans la combinaison de ces trois noms *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, qui servent à l'auteur comme de vivantes formules, pour amener les principaux faits religieux et politiques de l'histoire du passé à s'entre-croiser et s'enchaîner, sous de nouveaux aspects, avec les principaux faits politiques et religieux auxquels nos générations concourent, M. Salvador montre : que c'est d'un enchaînement bien ordonné du passé et du présent que doit sortir l'unité nouvelle. Mais, pour la formation de cette unité, il faut, dit à bon droit M. Salvador, suivant son critique révolutionnaire, différant en ce point du libéralisme de M. Renan, il faut deux conditions qui sont contradictoires en apparence « on est tenu, d'une part, d'être la suite, l'accomplissement de quelque grande tradition du passé, on est tenu, d'autre part, d'être une rupture éclatante avec ce passé lui-même ».

» M. Salvador, ajoute son critique, convient bien que dans les temps de transition, où le spirituel ancien ne répond plus aux progrès intellectuels de la société, la séparation de ce spirituel ancien et du temporel nouveau doit s'accomplir.

» C'est même une des premières phases de la révolution religieuse qui se prépare. Mais, comme principe général, cette séparation absolue conduit définitivement à un non-sens.

» En vain, dit-il, on accumulerait toutes les garanties, toutes les précautions imaginables, celui qui a le

gouvernement sur les âmes est par cela seul maître, pour la plus grande part, de la direction ou du gouvernement des corps. »

Aujourd'hui que la réforme accomplie dans le temporel n'est pas faite dans le spirituel, il est évident que la lame et le fourreau, pour employer l'image caractéristique de l'empereur Napoléon dans sa lutte avec Rome, ne sont plus faits l'un pour l'autre ; les dimensions ne sont plus les mêmes, on ne peut donc en forcer l'union. Mais, comme M. Salvador le dit encore à fort bon droit, suivant son critique, cette séparation, cet état allégorique d'un fourreau sans lame, et d'une lame sans fourreau, ne saurait, dans la vie sociale, se prolonger au delà d'une certaine durée. Or l'union se refera lorsque la réforme religieuse aura complété la réforme politique. On peut donc volontiers souscrire, avec M. Salvador, à la proposition suivante :

« Aux époques de renouvellement général, et après bien des vicissitudes et des essais, il faut que l'ordre temporel et l'ordre spirituel finissent par se retrouver frères dans quelque nouvelle unité, dans un même principe. »

Il y a loin de là, comme on le voit, à la disparition de l'ordre spirituel, dans la rénovation sociale. En le déclarant, le critique, tout révolutionnaire qu'il soit, ajoute : aussi n'hésitons-nous pas à préférer la doctrine de M. Salvador à celle de M. Proudhon. Celle-ci s'explique facilement par le tempérament de notre célèbre polémiste. Éloquent apôtre de la

réforme politique, Proudhon n'a conscience que de sa mission spéciale, condition, du reste, de force et de succès. Mais sa fougue logique ne lui montre qu'un seul côté de la question sociale. Rencontrant dans l'esprit ecclésiastique un opiniâtre obstacle, il le confond dans ses ressentiments avec l'esprit religieux, et pour nier l'Église, il nie la religion.

Il y a là une double erreur, ajoute le critique avec une haute raison.

D'abord, c'est faire les affaires de ses adversaires ; car Rome ne demande pas mieux que de maintenir une confusion qui est son plus solide bouclier, sa plus grande force de résistance. C'est avec cela qu'elle déroute les agresseurs, et qu'elle domine les crédules. Abritée derrière la Religion attaquée, elle saura défier les réformateurs politiques. Mais, quand on l'attaquera au nom de la Religion, elle ne résistera pas longtemps aux réformateurs religieux.

Ensuite nier le sentiment religieux, c'est nier une moitié de l'esprit humain ; c'est retrancher un des éléments sociaux, c'est à la fois proscrire l'art et dire adieu à l'idéal.

Après cette si juste appréciation de la théorie proudhonnienne, pour donner satisfaction à tous les progrès de l'esprit humain, il faut forcément, dit le critique, revenir à la thèse de M. Salvador : Toute révolution politique veut pour complément une révolution religieuse.

C'est cependant ce que n'ont pas compris les ré-

formateurs politiques de 89, de 93 ou de l'Empire; seulement, même au milieu des plus grands bouleversements, le fait social leur démontrait avec tant de clarté l'énergie du sentiment religieux, qu'ils cherchèrent, tout d'abord, à transiger avec lui.

M. Élias Regnault suit dans le livre de M. Salvador les diverses phases de ces successives et impuissantes transactions.

Il estime que M. Salvador ne rend qu'incomplètement la pensée des constituants, en les faisant céder à un sentiment de crainte, dans le compromis politico-religieux, connu sous le titre de constitution civile du clergé.

Selon M. Thiers, la faute, la grande faute de l'Assemblée constituante, fut « d'imaginer le serment, et de ne pas s'en tenir à emporter la fortune du clergé avec ses privilèges; de ne pas s'en tenir à substituer un clergé salarié à un clergé propriétaire; il fallait s'arrêter là... »

M. Salvador, d'après le critique, fait bonne justice de cette appréciation.

« Soit qu'on examine l'événement au point de vue des causes fatales ou des causes providentielles, le fait est le même : s'arrêter là était à peu près impossible. Jamais le cri provocateur, le cri dominant de la Révolution française, ne s'était restreint à demander justice contre l'abus des richesses du clergé.

» Ce cri, qui allait grossissant chaque jour, avait une autre portée. Il ne s'attaquait pas moins à

condition qui faisait dépendre le prêtre et le moine d'un pouvoir extranational, qui, à tort ou à raison, faisait attribuer aux uns et aux autres la volonté formelle de ruiner, à découvert ou par de sourdes menées, la renaissance des peuples ; il s'attaquait, avant tout, à ce droit divin, à cette religion qui, par principe formel ou par dogme, faisait des rois enfants de l'Église, l'instrument matériel ou le bras séculier de la papauté... »

XXIII

Un historien qui par le talent, les rudes épreuves de sa vie et la noble persistance de son caractère, tient une bien haute place au milieu de l'École révolutionnaire prise dans sa plus large et plus vraie acception, a confirmé par des pages aussi bien fortes et bien éloquentes les idées antérieurement exprimées par M. Salvador sur *la Constituante et l'Église*.

« La grandeur de la Constituante et de la génération mêlée à son œuvre, dit M. Edgar Quinet, c'est de penser que la Révolution qui sortira de tant d'efforts sera non pas bornée à un peuple, mais universelle. On se sent invincible parce que l'on agit dans l'intérêt non seulement de la France, mais du monde. La Constituante revendique avant les droits des Français, les droits de l'homme [1]. — M. de Ré-

1. *La Révolution française*, par Edgar Quinet, 2 vol. in-8. Paris, 1865, t. Ier, p. 143.

musat a aussi bien noblement exprimé le sentiment religieux ainsi consacré par la Révolution. « L'homme seul en ce monde est un droit vivant, il n'y a rien de Dieu sur la terre, si ce qu'il y a de plus divin n'est pas en lui. » Cette idée éclate alors dans chaque parole. Elle est l'âme de toute une génération. Y est-on resté fidèle ? se demande M. Edgar Quinet. « De ce caractère d'universalité, il suivait nécessairement que la Révolution française devait résumer les révolutions précédentes, et réunir les conquêtes morales que l'homme moderne avait accomplies. Par exemple, si d'autres peuples s'étaient affranchis depuis des siècles du joug spirituel du moyen âge, il semblait impossible que la nation française restât en arrière de ces peuples. Puisque Luther a affranchi de la servitude de Rome la moitié du monde, sans doute le premier acte du nouveau peuple émancipateur, sera de briser ce qui reste de cette servitude.

« Voilà la nécessité réclamée par la logique, car le bon sens, la raison, refusent de concevoir que la grande nation, appelée à renouveler la terre, montre moins d'audace et de courage dans l'ordre moral, qu'un moine saxon du seizième siècle. »

XXIV

Cette roideur de logique, cette généreuse impatience d'atteindre le but par des pas de géant, n'a-

t-elle pas entraîné les enfants de la Révolution française dans d'inévitables erreurs ?

Quant à la comparaison entre la Révolution française et la Réforme du seizième siècle, les termes en sont-ils bien exacts ?

Cette réforme, dont il ne faut ni amoindrir, ni exagérer la grandeur, n'avait pas pour principe l'émancipation universelle. Si elle a proclamé la liberté d'examen, elle est loin d'avoir pratiqué la liberté de conscience. La France réservée à des destinées plus hautes, n'avait pas pu, n'avait pas dû l'adopter à l'origine.

Un des plus éminents historiens de l'école moderne, qui durant sa longue et noble carrière, malgré toutes les séductions de la politique et de l'amitié, s'est contenté de l'honneur d'honorer les lettres, et d'en être honoré, M. Mignet, qu'il suffit de nommer pour rappeler l'autorité s'attachant à ses appréciations, a fait ressortir avec évidence, dans une étude sur la réforme à Genève, les motifs contemporains qui avaient dû en détourner la France, quoique Philippe le Bel ait été, en quelque sorte, un précurseur de Luther.

En secouant l'autorité de Rome, la Réforme se l'est arrogée à elle-même par un privilège aussi exclusif. Dès qu'elle a eu conquis la force, elle a usé d'une violence qui n'a eu d'amoindrissement sur la violence de l'Église dont elle devenait l'impérieuse rivale, en prétendant la réformer, que celui imposé par l'adoucissement général des mœurs... Et encore.

« Partout où elle a éclaté au seizième siècle, ses premiers actes ont été le brisement des images, le sac des églises, l'aliénation des biens ecclésiastiques, l'injonction d'obéir dans l'intime conscience au nouveau pouvoir spirituel, le bannissement non seulement des prêtres, mais de tous les croyants qui gardaient l'ancienne Église au fond de leur cœur. Voilà ce qu'a fait la Réforme et comment elle a pu s'établir et s'enraciner dans le monde [1]. »

En se souvenant de la guerre des Albigeois, de la Saint-Barthélemy, de la révocation de l'édit de Nantes, la Révolution française pouvait-elle, devait-elle, n'être à son tour, dans l'ordre religieux, qu'une imitation de la Réforme du seizième siècle ?

Mentant ainsi à son nom, à ses principes, à ses déclarations authentiques et formelles, qu'aurait pu répondre la Révolution française à ceux qui, en quelque coin de terre que ce soit, veulent encore faire outrage ou violence à la liberté individuelle, à la liberté des cultes, à la liberté des opinions, à toutes les libertés qui, suivant l'éloquente parole du père Lacordaire, « se condensent ensemble dans un citoyen possesseur de tous ses droits, non seulement au sein d'une République, mais au sein de quelque gouvernement que ce soit [2]. »

1. *Histoire de la Révolution*, par Edgar Quinet, t. I, p. 176.

2. Discours du père Lacordaire, représentant du peuple à l'Assemblée constituante. *Moniteur*, 14 mai 1848.

XXV

Là où par sa faute, par la faiblesse de ses accommodements avec l'Église, suivant Edgar Quinet, la Constituante avait échoué, la rupture et les étranges nouveautés de la Convention ont-elles mieux réussi?

A la suite d'un brillant résumé, où il retrace les vicissitudes déjà fatalement accomplies d'une lutte, dont il ne reconnaît peut-être pas assez les résultats déjà obtenus, quoiqu'il en apprécie pourtant bien toutes les inévitables difficultés, M. Edgar Quinet dit avec une sorte de désespérance : « Il y a deux moyens de s'orienter dans une révolution : ou embrasser une croyance nouvelle et la suivre, ou rejeter une croyance ancienne et s'en éloigner.

« Les révolutionnaires français n'ayant employé ni l'un ni l'autre de ces moyens, il n'est pas étonnant qu'ils aient péri avant de sortir de la confusion. »

Moins absolu que lui, peut-être parce qu'il n'était pas engagé si activement que M. Quinet dans la mêlée du moment, surtout aussi, parce qu'il sentait en lui-même une légitime et profonde reconnaissance pour cette grande et religieuse révolution qui, dès l'aurore où le *jour de Dieu se leva*, secouant la vieille société de sa forte main, allégeait la race proscrite d'une oppression de dix-huit siècles, M. Salvador

s'était cru en droit et en devoir de conclure, de l'observation des faits du présent, comme de l'étude des faits du passé, que : dans toute transformation religieuse, conséquence inévitable d'une révolution politique, si elle ne l'a déjà précédée, en donnant satisfaction à l'esprit de progrès, il faut toujours réserver la part de la tradition : en d'autres termes, la rupture complète avec le passé n'est pas plus admissible dans la science religieuse, que dans toute autre science, que dans la vie elle-même, sous toutes ses formes physiques ou morales.

Mais, ainsi que M. Salvador le dit à bon droit, suivant le critique révolutionnaire : « Dans une œuvre aussi vaste, aussi providentielle que la Révolution française, dans une œuvre qui tient à la fois d'une éruption volcanique, d'une expiation lamentable et d'un riche enfantement, nulle circonstance n'est vaine. Chacune a sa raison indépendante des passions privées. Évidemment, il y aurait folie à s'arrêter aux nouveaux cultes, tentés dans le premier feu de la révolution, comme si l'on avait à examiner des institutions réelles ou des ombres d'institutions; mais il y aurait une égale faiblesse à n'y pas discerner des signes lointains, des avertissements relatifs à un travail, qui ne peut être accompli qu'après avoir traversé les phases les plus différentes. »

Depuis ces paroles écrites en 1859, combien de nouveaux faits ne sont-ils pas venus, en France comme au dehors, confirmer de leur autorité, le

mouvement persévérant de cette grande révolution, dont ses ennemis eux-mêmes, comme ses fils ingrats ou attiédis, sont obligés de subir l'inévitable influence.

XXVI

Comment M. Salvador, à qui certains de ses adversaires religieux ont reproché à la fois de n'être ni philosophe ni juif, était-il apprécié sous ce dernier point de vue par ses coréligionnaires qui, au dire de l'*Univers*, estimaient sa personne, en répudiant ses doctrines ?

On va le demander à un écrivain en situation de fournir les renseignements les plus autorisés à ce point de vue particulier.

« Le nom de M. Salvador est entouré depuis longtemps d'une juste considération ; coréligionnaires et non Israélites professent une égale estime pour ses ouvrages ; aussitôt qu'ils paraissent ils trouvent des lecteurs, des critiques accrédités, une légitime impatience à satisfaire.

« En face d'une autorité si généralement reconnue et à bien des égards si pleinement méritée, les hommes impartiaux ont le droit d'examiner sans parti pris, mais sans complaisance, la nouvelle publication de cet écrivain. »

C'est ainsi que le principal rédacteur des *Archives Israélites*, M. Isidore Cahen, fils du savant tra-

ducteur de la Bible, nourri ainsi, par héritage paternel, des plus fortes traditions hébraïques, et aussi professeur distingué, sorti de cette École normale, pépinière de tant de penseurs, de tant d'écrivains d'élite, commençait l'examen de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*.

Mais, avant d'expliquer, au sujet du dernier livre de M. Salvador, certaines réserves que sa sincérité ne voulait pas dissimuler, M. Isidore Cahen croyait devoir indiquer rapidement, deux des côtés les plus élevés de son caractère et de son esprit, qu'il regarde comme ses titres les plus sérieux à l'incontestable considération dont il jouit.

«Tandis que la majorité des penseurs, absorbée dans les combinaisons philosophiques, politiques, sociales, économiques, cherchait dans les lois de la pensée pure, ou dans les améliorations législatives et matérielles, le principe du progrès ou le secret de l'avenir, l'auteur des *Institutions de Moïse* moins soucieux de la religion juive en elle-même, que du principe même de cette religion de l'Écriture, de la loi mosaïque, a senti, de bonne heure et de plus en plus profondément, le rôle que joue dans les évolutions de l'humanité le sentiment religieux proprement dit, l'influence enfin que ce sentiment, bien ou mal expliqué, exerce sur l'ensemble des manifestations de l'activité humaine ; il a pénétré plus avant que personne, dans les délicates questions que soulèvent l'histoire et la philosophie religieuse, et montré combien pro-

fondément ces questions sont engagées dans toutes les autres, et quelle force les plus nobles principes dont s'honore l'esprit moderne, la justice, la liberté, l'égalité, peuvent trouver dans leur cohésion avec la foi.

« Ainsi, M. Salvador, dit le critique israélite, montrant lui-même une remarquable impartialité de vues, a rappelé les investigations de la science et ramené dans le courant des discussions fécondes, tout un ordre de problèmes, auquel on ne touchait plus, depuis si longtemps, qu'avec l'aveuglement de la crédulité, l'ironie du sarcasme, le dédain de l'indifférence, dispositions frappées d'une égale impuissance, d'une égale stérilité.

« Il a montré comment on pouvait, entre le scepticisme, frivole ou affecté d'une part, et le dogmatisme aveugle de l'autre, prendre une position intermédiaire, permettant de rendre justice aux bienfaits sans céler les abus, et faire équitablement entre les diverses croyances bibliques, la part des enseignements sublimes, ainsi que celle des superfétations ou des dangers.

« M. Salvador, suivant le sentiment exprimé de divers côtés à un point de vue général, a saisi la grandeur d'une pareille entreprise, et il a réussi jusqu'à un certain point à en populariser en France les résultats... »

A ce mérite de M. Salvador, il s'en joint, suivant le sentiment du critique israélite, un autre égale-

ment considérable, et pour l'israélitisme plus considérable encore.

« Les persécutions horribles que nous avons subies, dit-il, les exclusions systématiques, sous lesquelles nous avions gémi durant tant de siècles, avaient pris légalement fin, dans une portion encore bien limitée de l'Europe civilisée, quand M. Salvador commença à écrire ; mais si la loi avait fait son œuvre, l'opinion n'avait pas encore commencé la sienne : on voulait bien pardonner aux Juifs leur fameux crime de *déicide*, déclarer que l'expiation était suffisante ; on n'admettait pas encore les motifs légitimes de leur résistance ; eux-mêmes ils n'avaient pas encore appris à les invoquer ; leur bouche, à peine déliée, bégayait à peine quelques mots de reconnaissance, sans en oser articuler un seul d'apologie ; on compatissait à leur misère, on ne comprenait rien encore à leur histoire ; de l'histoire même ils étaient absents, ou bien, ils n'y apparaissaient que comme des figurants muets, suivant en aveugles l'impulsion reçue de leurs pères, persistant à ne point se rallier à la majorité par obstination ou par ignorance.

« On considérait toujours les Juifs à travers le prisme infidèle ou incomplet du moyen âge : les gens éclairés qui, en petit nombre, seçouaient ces préjugés, étaient encore bien loin de connaître cette race, son véritable esprit, ses rares aptitudes ; d'apprécier l'inévitable nécessité qui l'avait impitoya-

blement parquée, humiliée, dans certains métiers comme dans certains quartiers; de rendre justice à l'héroïsme de sa résistance, et à l'inaltérable simplicité du monothéisme, dont elle seule avait maintenu le drapeau parfaitement intact.

« La réhabilitation morale et scientifique après la réhabilitation légale, celle-là plus importante encore que celle-ci, et destinée à la rendre irrévocable, telle était la tâche qui restait à accomplir. M. Salvador a eu l'intelligence de la comprendre, le courage de l'aborder, l'ardeur nécessaire pour la poursuivre. Il a embrassé avec amour la cause vaincue; il y a déployé une imagination peut-être passionnée, mais à coup sûr une vivacité louable, un désintéressement à toute épreuve, une chaleur de conviction qui, si elle ne lève pas tous les doutes, a eu souvent les plus heureuses intuitions, et produit les plus saisissants rapprochements. Tous les travaux de M. Salvador, sa vie entière, semblent consacrés à ce que nous pourrions appeler cet apostolat, où ne lui ont manqué ni les obstacles, ni les dénigrements, mais où aussi il a conquis l'estime universelle.»

XXVII

Après ce fidèle exposé des appréciations des diverses écoles religieuses, philosophiques, révolutionnaires, sur les croyances, les jugements, les

idées, que ce livre *Paris*, *Rome*, *Jérusalem* présente parfois dans ce genre de forme abstraite, qui, s'il est un défaut de l'esprit juif, a été aussi une des conditions de la force de sa pensée, lorsqu'on veut se mettre, à la fois, en communion avec le sentiment religieux, avec l'âme, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'auteur et du critique, on est ramené par un irrésistible attrait vers M. de Sacy. Comme il marque en termes touchants d'une affectueuse et sympathique tristesse, ses regrets de se trouver en si persistantes et profondes dissidences dans les croyances du passé, dans les espérances de l'avenir, avec un homme « que l'on aime, que l'on honore, dont on place au plus haut rang l'esprit, le talent, les sentiments généreux, le cœur pur et droit.

Comme dans cette contradiction se montre aussi la pénétration de ce nuage profond que ses yeux ne percent pas, dit-il :

« N'est-il pas vrai que les religions les plus répandues aujourd'hui parmi les peuples civilisés, donnent des signes manifestes de décadence ?

» Faible, lorsqu'il veut fonder une religion nouvelle, M. Salvador ne triomphe-t-il pas dans l'énumération des causes qui précipitent les religions actuelles vers leur chute ? — Ne les convainc-t-il pas d'impuissance pour remédier à nos maux, d'incompatibilité avec nos idées, nos mœurs, avec l'esprit qui s'élève et qui dominera bientôt le monde entier ? Les faits mêmes qui se passent chaque jour sous nos yeux ne

sont-ils pas autant de témoins qui confirment ce qu'annonce M. Salvador ?

Cette objection est effrayante, dit M. de Sacy après l'avoir ainsi exposée ; je suis loin de le nier. La difficulté, je la sens, je la vois mieux que M. Salvador lui-même peut-être, car je suis chrétien et catholique, et nos plaies cachées, dont je retrouve la trace en moi-même, m'épouvantent plus que les signes funestes du dehors. Et cependant ces signes du dehors, M. de Sacy en décrit certains, avec une douloureuse et prévoyante vérité.

« Le christianisme, s'il doit périr, n'a pour héritier que le sensualisme le plus grossier, ou cette doctrine sèche et savante qu'on appelle d'un nom barbare : *le positivisme*. Cette dernière ne sera jamais le partage que d'un petit nombre d'esprits supérieurs, et de cœurs stoïques, assez forts pour tout chercher et tout prendre en eux-mêmes, les Caton, les Thraséas de la science. La foule se précipitera dans le sensualisme, son positivisme à elle. La jouissance ! mais si c'est là le dernier mot de la vie, au moins faut-il qu'elle soit pour tous, et que tous y trempent également leurs lèvres avides. Voilà le *socialisme* qui se lève, comme une conséquence inévitable et fatale du sensualisme... Riches, êtes-vous les plus forts ? Rétablissez l'esclavage, seul moyen de contenir une foule furieuse. Pauvres, vous êtes les plus nombreux. Que vous importe cette vie misérable, après laquelle vous n'attendez rien ! risquez-la dans les batailles

civiles, pour devenir riches à votre tour, et jouir un moment ou mourir !...

XXVIII

Avec cette concision mathématique qui, condensant bien des idées, les réduit à leur plus simple expression en une formule, Pascal a dit :

« Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les chrétiens et les païens. Les païens ne connaissent point Dieu et n'aiment que la terre ; les Juifs connaissent le vrai Dieu et aiment la terre ; les chrétiens connaissent le vrai Dieu et n'aiment point la terre. »

En contestant même la rigueur actuelle de cette classification, les juifs et les chrétiens ne sont-ils pas assez corrigés, assez appris par les enseignements du passé et les épreuves du présent, pour se concilier en une noble et religieuse résistance à ce matérialisme devenu la honte du monde païen, qui plus ou moins élégant et corrompu sur les hauteurs, comme plus ou moins grossier et brutal dans les bas fonds de la société moderne, la menace d'un égal et aussi redoutable danger.

Les intérêts matériels ne sont pas les intérêts suprêmes de la société, quoiqu'ils soient une chose excellente, mais l'intérêt suprême de la société est de faire prévaloir en elle, l'équilibre entre l'ordre matériel et l'ordre moral, de manière à ce que l'esprit et le labeur de tous et de chacun y trouvent légitime place.

XXIX

Le temps de ces finales épreuves approche-t-il ? Qui le sait, se demande M. de Sacy, sans vouloir entrer dans les hypothèses, où M. Salvador avec une grande imprudence de sa part, suivant son éminent critique, propose ou pour mieux dire, où il chante en poète apocalyptique, ses propres idées sur la Religion.

Mais si tout est difficile, rien n'est désespéré. « Pour réveiller toute une génération, il ne faut qu'un saint, dit M. de Sacy, se trouvant ici en une notable rencontre avec un écrivain fameux, qui, s'il a la même foi catholique, est loin de posséder la même charité chrétienne que lui. » « Dieu peut tout changer ; dans cette balance du bien et du mal, le poids d'un saint fera descendre le plateau du mal qui monte », suivant M. Veuillot.

Pourquoi ce saint, cet apôtre, cet homme enflammé de l'esprit de Dieu, ne se présenterait-il pas ? demande M. de Sacy.

« Les grands saints, répond M. Veuillot, qui ont quelque chose de plus que cette sainteté, qui est en quelque sorte le pain quotidien de la terre, n'ont pas coutume de paraître uniquement en conciliateurs. Ils prêchent la pénitence et l'apportent, ils sont généraux d'armée. Ils ébranlent le monde. »

La distance qui sépare M. de Sacy espérant et M. Veuillot réclamant l'intervention d'une sainteté en des formes si différentes, n'est-elle pas au moins aussi grande que celle qui existe dans l'expression diverse du mode de future conciliation, manifesté aussi à la fois par M. de Sacy et M. Salvador?

« J'ai combattu les conclusions de M. Salvador; son livre n'en est pas moins à mes yeux un hommage rendu au principe religieux. De notre temps, personne n'a mieux senti que lui, combien l'homme se trompe, lorsqu'il croit pouvoir se passer pour ses œuvres, de la sanction d'en haut. Rien ne croît et ne se développe que ce que Dieu a béni. C'est à démontrer cette vérité que M. Salvador a passé sa vie. Même, lorsque le philosophe s'égare en lui, l'Israélite tient encore par le fond de ses entrailles aux patriarches, aux prophètes. Je ne sais quel feu secret, quelle inspiration profonde et cachée anime et soulève les pages de M. Salvador. C'est une éloquence de l'âme qui semble se faire jour puissamment, à travers le style abstrait et les phrases quelquefois embarrassées de l'auteur. M. Salvador a quelque chose de la vigueur apostolique. Il est sincère, il est convaincu, il s'empare de son lecteur; il le domine, on est ému malgré soi. Ah! pourquoi M. Salvador n'est-il pas chrétien et catholique! Si quelqu'un de notre temps eût pu être un saint Paul, c'est lui.

XXX.

Du milieu de ce protestantisme envers lequel M. Renan si bienveillant avait reproché à M. Salvador d'être trop sévère, presque injuste, parce que M. Salvador ne le voit pas, dit-il, afficher de prétention au droit divin en toutes choses, un défenseur bien autorisé de l'orthodoxie va, après un long recueillement, exprimer les réflexions « que le manifeste du sage Hébreu avait excitées en lui sans ébranler ses convictions ».

« M. Salvador a publié, voici deux ans passés, le programme d'une religion nouvelle, fondée sur la base des anciennes révélations, et destinée à consacrer les progrès de la pensée moderne. Il prouve le besoin d'une révolution religieuse, par le défaut d'harmonie qui lui semble régner entre les éléments principaux de notre vie morale : la foi politique et le dogme établi.

» La critique, dit M. Secrétan, a pris son temps avec ce livre ; mais, réflexion faite, elle a parlé. Organe d'un catholicisme libéral et clairvoyant, c'est-à-dire passablement effrayé, M. de Sacy a présenté les objections du sentiment religieux d'une manière émouvante. Il y a plus d'un an, M. Renan parlant au nom du septicisme, sous le drapeau duquel il a rangé les esprits de bon ton, qui se piquent d'appartenir à

l'aristocratie des intelligences, avait reproduit la profession de foi bien connue, de la moderne incrédulité. Sans se fatiguer en réfutations, il a prononcé que la tentative du savant israélite est manquée, que le christianisme a été la dernière des religions positives.

» Sous réserve d'enlever au christianisme tous ses faits, toute idée précise et toute substance quelconque, M. Renan irait même jusqu'à se laisser nommer chrétien. « La religion est-elle autre chose qu'une grande poésie, et l'Évangile n'est-il pas l'épopée la plus sublime ? » On peut en convenir, je l'espère, sans nuire à sa réputation d'homme de goût.

» D'autres articles ont paru sur *Paris*, *Rome*, *Jérusalem;* tardif entre les tardifs, à mon gré pourtant je me presse trop, et si l'honorable directeur de la *Revue chrétienne* n'avait usé d'instances quasi-comminatoires, je laisserais ces deux volumes reposer encore quelque temps. Je les ai lus et annotés au mois d'août 1860, en face des glaciers de l'Ankogltt, dans un vallon écarté des Alpes Noriques, retraite paisible, où pourtant les grondements de la crise religieuse arrivaient jusqu'à nous... »

Après avoir terminé cette première étude ainsi commentée, loin de Paris, par la marche de l'esprit public, le savant et religieux critique s'y était senti ramené plus tard, par le spectacle d'un drame de piété. C'était le fameux mystère d'Oberammergau,

si célèbre depuis deux siècles en Allemagne, dont la représentation naïve, et pourtant fort étudiée, déroulant, en un pathétique ensemble, toute la tradition évangélique de la passion de Jésus-Christ, produisait encore, d'après le témoignage de M. Secrétan, une très émouvante impression sur l'imagination des spectateurs, catholiques ou protestants, croyants ou esprits forts [1].

« Je ne défendrai pas le drame de la Passion, dit-il, mais il m'a touché... Les mêmes populations que révolte l'esprit dominateur du sacerdoce fondaient en larmes sous cette croix... Je ne pensais plus *au livre de M. Salvador, et pourtant je n'en étais pas loin.* »

Au milieu des blessés de l'armée impériale et royale, on s'entretenait assez ouvertement, aux thermes de Gastein, de l'imminence d'une révolution, dont la véritable cause était la haine de la prépondérance cléricale et du concordat romain.

XXXI

Par les réflexions ainsi provoquées, le critique

1. Ces représentations décennales du *Mystère de la Passion* se sont reproduites à Oberammergau, durant le printemps de 1880, devant un concours toujours très nombreux de spectateurs cosmopolites. Un reporter de ce spectacle en a retracé dans le Journal *le Temps* une curieuse analyse, où, avec un esprit différent de la conviction émue de M. Secrétan, il dépouille cette représentation de son enveloppe mystique, pour la montrer dans le réalisme actuel.

trouvait bien dans son esprit les éléments d'une réponse qui lui semblait suffisante, quoique incomplète. Mais pourquoi se presser de l'écrire ? Pourquoi, se demandait-il, ne pas imiter l'auteur, dont les premières lettres sont datées de 1848, et les dernières de 1856 ? Ne convient-il pas de mettre notre jugement au bénéfice des lumières nouvelles, qui jaillissent du foyer italien, et d'attendre l'issue, au moins prochaine en apparence, du procès engagé sur la souveraineté temporelle du Saint-Siège ?

« A certains égards, dit M. Secrétan, l'histoire contemporaine confirme, en les dépassant, les prévisions de M. Salvador. Que le pape quitte Rome, ou qu'il y devienne évêque italien, l'exercice de son autorité spirituelle entre dans des conditions toutes nouvelles ; des conflits, tels que nous les voyons aujourd'hui soulevés, peuvent conduire au schisme.

» Et déjà les faits ont montré que, si l'autorité du pape sur les évêques est absolue, l'influence du clergé romain sur la population est à peu près anéantie. Le faible succès du denier de saint Pierre, l'avortement de la croisade contre les Piémontais, sont le commentaire des triomphes de Rome au sujet de l'Immaculée Conception. Une extrême nécessité peut suggérer l'idée d'un concile, mais que serait un concile dans ce siècle, où les docteurs n'ont prêché que l'autorité de l'Église, en négligeant presque entièrement les vérités dont l'Église a le dépôt...?

» Bref, disait en 1862 le judicieux critique, après avoir ainsi expliqué les causes qui avaient ajourné l'expression de son jugement, l'actualité de *Paris, Rome, Jérusalem*, devient de jour en jour plus saisissante. C'est précisément pourquoi, si l'on entre dans la pensée du livre, et que l'on essaye de recueillir les enseignements de l'histoire sur le problème qu'il agite, il conviendrait de laisser s'achever, au moins, l'acte du drame que nous voyons jouer en ce moment. Les idées générales frappent davantage, lorsqu'on en saisit les rapports avec les faits dont tout le monde est occupé. »

XXXII

Toutefois, comme il était impossible d'assigner dès lors, d'avance, des limites à la marche des choses, traversée depuis par des événements si nombreux, si imprévus, le critique va s'attacher aux points de doctrine qui lui paraissent au-dessus de ces éventualités.

« En toute matière, dit-il, il est plus difficile d'édifier que de détruire ; si l'on n'était pas convaincu de cette vérité, la nouvelle confirmation que M. Salvador en apporte, aurait encore plus de prix. Un généreux instinct, une étincelle de cet amour qui n'est plus qu'une cendre glacée, dans l'âme de nos

critiques par excellence, lui a dit que la société a besoin d'une foi, d'un ralliement. Étranger au dédain, cette maladie de la vanité, il préfère s'exposer lui-même au sourire, en proposant ce qu'il croit, que de laisser l'humanité dans son sang, après l'avoir poignardée. Il veut rassembler ce qui vit encore dans les âmes, il veut formuler la croyance sincère de notre âge. Inspiré d'un patriotisme légitime, ce fils de la plus noble race qui soit au monde, essaye de compléter cette doctrine et de l'éclaircir, en signalant les rapports qui l'unissent à la loi donnée à ses ancêtres. Il veut, il essaye ; avec quel succès ?

Hélas ! avec le succès prévu, dit la *Revue chrétienne*, placée en 1862 au même point de vue du protestantisme autoritaire, d'où le *Semeur* jugeait en 1838 *l'Histoire de Jésus-Christ et sa doctrine*. M. Salvador est redoutable, lorsqu'il signale dans les faits la divergence progressive, qui éloigne l'esprit public des croyances officielles. Dans sa partie critique, il donne à penser, mais dans sa dogmatique, l'écueil était signalé depuis longtemps. M. Salvador a eu l'honneur de ne pas le craindre, il n'a pas eu la fortune de lui échapper. »

XXXIII

Sans les confondre l'une avec l'autre, comme semble le supposer son critique, mais en ne considérant

pour l'une et pour l'autre, religion et politique, que les conditions extérieures, que les effets qui rentrent dans la sphère des choses sensibles, M. Salvador s'est appliqué à montrer « à quel point de vue la religion positive est une politique, et la politique en général une religion ».

Cette appréciation ne semble pas récusable au critique, pour celui qui, sans apporter dans la discussion une opinion préconçue, consent à se placer à l'école des faits.

Il la confirme lui-même de la manière suivante :

« De nos jours encore, l'Église catholique, principal représentant de la religion dans ce pays, n'a pas de préoccupation plus vive que de régir les rapports sociaux. L'Europe chrétienne s'est élevée sous le régime d'une théocratie qui, brisée en fait, n'a jamais abandonné ses prétentions à la légitimité ; et si les catholiques de nom étaient vraiment catholiques, s'ils recevaient avec docilité les enseignements de l'Église, s'ils admettaient comme articles de foi ce que l'Église déclare appartenir à la foi, la théocratie se relèverait, et compléterait son édifice, qui ne fut jamais qu'ébauché. »

Ces prétentions ne viennent-elles pas d'être renouvelées en 1880 à la tribune du Sénat, par les professeurs *du droit* dans les facultés catholiques de nouvelle création ?

XXXIV

En signalant les principales différences entre la sagesse religieuse ou la religion, et la sagesse philosophique, M. Salvador a montré que, dans leur parenté, la philosophie comparée à la religion, offre le même intérêt, que la religion comparée à la politique.

Dans cette manière de les envisager, le critique veut bien reconnaître encore quelques éléments de vérité.

La religion peut donc bien produire, de l'aveu de M. Secrétan, des institutions sociales, une civilisation, elle peut renfermer implicitement un système de doctrine plus ou moins complet, mais elle n'est essentiellement ni une législation ni une science, comme M. Salvador paraît le croire, suivant son critique, parce qu'il l'a plus particulièrement étudiée sous ce double aspect.

D'après M. Secrétan, le propre de la religion n'est ni d'enseigner ni de donner des lois, mais de rendre l'homme agréable à Dieu. Hymne, adoration, culte, sacrifice, expiation, voilà l'objet, voilà non la draperie, mais l'essence de la religion et des religions.

Ainsi définie, la religion, dit M. Secrétan, n'existe pas aux yeux de M. Salvador; pour lui, elle est non

accessoirement, mais essentiellement une philosophie politique.

N'y a-t-il pas sujet de s'étonner de cette assertion ? Dans le préambule du livre soumis à la critique de M. Secrétan, l'auteur de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, en exposant les diverses manières de considérer la question religieuse, s'exprimait ainsi :

« Voulez-vous admettre que la religion n'a plus de sens aujourd'hui, et partant plus d'avenir ; vous plaît-il de croire qu'elle puisse être remplacée sans réserve, par la politique, par la philosophie, par la morale, par telle autre science que ce soit ? Je ne conteste pas cette opinion, pour le moment j'y accède. Mais alors il y aurait des inconvénients de toute espèce, trahison publique et lâcheté, à ne pas proclamer hautement ce résultat ; on devrait soutenir un combat d'esprit contre cette puissance dépourvue, par supposition, de tout intérêt, de tout avenir, jusqu'à ce qu'elle eût été rayée, sans retour, du nombre des conditions nécessaires à l'organisation et au bonheur de la race humaine.

« Certes personne n'oserait s'étayer aujourd'hui du vieil adage : ceci est bon pour le peuple et inutile aux hommes éclairés. Tout le monde appartient au peuple, et nous avons tous accès aux mêmes lumières.

« Mais, au contraire, êtes-vous forcé d'avouer que la religion, la sagesse de l'Écriture, renferme un sens réel, une utilité, une vertu ; alors il sera nécessaire

encore de faire un choix. Ou bien vous consentirez à ramener le monde, sans subterfuge et surtout sans hypocrisie, aux conséquences naturelles des formes religieuses qui existent aujourd'hui ; ou bien des expériences réitérées attesteront que l'esprit des nouveaux temps ne peut se prêter sincèrement à ce retour. Dans ce cas, vous aurez des motifs de vous attendre à ce qui est déjà arrivé plus d'une fois, à un travail intime de la religion ; vous serez autorisé à prévoir quelque développement nouveau de son principe, assez large, assez fécond, pour embrasser dans ses flancs, pour accomplir, et non détruire, les œuvres antérieures. »

C'est ainsi que M. Salvador, dont toute la vie a été vouée à signaler l'influence incessante de la religion sur les questions sociales, a été amené à étudier la situation générale des formes religieuses actuelles, et les causes inévitables, à son sentiment, d'une nouvelle transformation.

XXXV

Les circonstances de toutes sortes, au milieu desquelles se sont successivement produites les branches judaïque, chrétienne et mahométane de la religion des Écritures, ainsi que leurs grands rameaux, ont imposé à chacune d'elles des obligations inséparables de leur nature, et qui, malgré tous les

efforts et tous les détours, ne concordent plus avec l'état et l'esprit des nouveaux temps. — D'où viennent les aspirations, qu'est-ce qui rend nécessaire une nouvelle phase de la religion? C'est, suivant M. Salvador, que toutes les branches de la religion des Écritures aujourd'hui reconnues, ne comportent plus, dans leurs *conditions officielles*, le degré suffisant de lumière, de justice et de vérité. C'est que, dès l'origine, le principe qui a fait leur force a été associé à un principe de faiblesse, auquel le temps a fini par donner la prépondérance.

Enfin, suivant l'auteur de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, dont le critique résume les idées avec une grande netteté, chaque forme religieuse a tort et raison à la fois, contre toutes les autres et contre la philosophie. Lorsque sous des aspects différents, la situation est moralement fausse pour tous, on se proposerait en vain de sortir de la difficulté autrement que par une œuvre d'ensemble. La vérité n'est une qu'en Dieu, qu'en l'Éternel.

Mais quels que soient les sujets où il se plonge, M. Salvador ne veut pas leur assigner pour base nécessaire, les diverses hypothèses de la métaphysique. Aussi après avoir songé à le comparer à Spinosa, le critique s'arrête, dit-il, devant le sourire de l'auteur.

« Il y a évidemment, suivant M. Salvador, un certain nombre de questions qu'on ne parviendra jamais à résoudre et qui pourtant doivent être tou-

jours étudiées, toujours rajeunies, car l'homme dont l'esprit n'y a pas touché, ne s'y est pas exercé, reste nécessairement incomplet. »

Par suite, M. Salvador devient pour son critique un sceptique avoué, qui se met en frais d'une religion positive, pour imprimer à la crédulité une direction meilleure que celle laissée au hasard des circonstances, puis d'une philosophie de l'histoire pour servir de passe-port à la religion. « Et c'est un homme plein d'esprit, de savoir et de cœur à qui pareille aventure arrive !.. Et cette religion, cette philosophie, c'est l'œuvre d'une vie.

XXXVI

Si le côté positif de l'ouvrage de M. Salvador n'est pas pour M. Secrétan le plus sérieux, la partie critique lui paraît par contre, la moins aisée à réfuter. C'est surtout à celle où M. Salvador examine la situation actuelle de la Réforme, que le critique protestant porte une particulière attention.

La Réforme du seizième siècle, que l'imprimerie venait de rendre possible, restaura les anciennes écritures. La Bible relève le nom de la loi. « La force de la Réforme, dit M. Salvador, réside dans la protestation d'où elle part. Le rameau saxon marche dans la vérité quand il affirme, que ce qui a été réalisé jusqu'alors ou généralement promulgué,

diffère presque en tout point de ce qui a été promis. Cette protestation se traduit en fait dans son dogme et dans son culte. »

« Mais dans la révision du passé et dans l'acte d'annonciation qui en est la conséquence, le protestantisme reste suspendu avec malaise, entre le passé et l'avenir ; il est plus qu'une réforme, moins que l'inévitable transformation. »

Dans la manière d'entendre les rapports des deux Testaments, il existe, d'après M. Salvador, une différence radicale entre le catholicisme et le protestantisme. « Suivant l'Église romaine, toute l'antiquité sacrée a été absorbée par les Évangiles.

« Pour interpréter l'histoire, pour développer la parole de Jésus-Christ, on ne doit partir que des Évangiles eux-mêmes, et d'une autorité qui en ressorte, de l'Église, dont la papauté par une conséquence fatale, est devenue l'infaillible interprète.

« Par rapport à l'Église romaine, la Réforme se replaçant au foyer biblique n'en vient à *donner à Jésus-Christ le caractère de sa foi*, qu'à la condition de le délivrer d'autorité d'une partie des croyances, des paroles, des actes, qui, dans les Évangiles, ne se montrent pas assez conformes aux résultats de sa révision biblique, et à sa philosophie morale. Il lui arrive alors d'attribuer à l'esprit romain une foule de choses, qui ont été véritablement déterminées par le développement des germes contenus dans les Évangiles. »

« Vis-à-vis du judaïsme actuel, le protestantisme tombe dans un abus de même nature, en méconnaissant la situation du peuple hébreu à l'époque de Jésus-Christ.

Rome proclame qu'elle est la consommation des Écritures, et que sa part est le règne.

Le juif attend un temps nouveau, un messianisme distinct de celui de Jésus. Entre ces deux annonciations, le protestantisme officiel n'annonce ni le passé ni l'avenir ; il promet au monde le christianisme naissant, ce même christianisme qui est censé établi divinement, et régner par miracle depuis seize siècles. »

XXXVII

Voilà, d'après le critique, comment M. Salvador caractérise la situation actuelle du protestantisme. « La philosophie allemande du dix-neuvième siècle, dit encore l'auteur israélite, a renouvelé à l'égard du protestantisme allemand et du messianisme actuel, ou du christianisme en général, le même travail que le dix-huitième siècle avait accompli à l'égard du catholicisme de Rome. Sous le voile de ses recherches savantes, elle est venue à exprimer la nécessité d'examiner en sous-œuvre, les origines, les influences et l'avenir de la question religieuse. »

M. Salvador vivant en France, écrivant surtout pour la France, s'est attaché particulièrement, dit le

critique de la *Revue chrétienne*, à l'Église romaine; le membre principal de sa trilogie a pour titre *Rome*, l'ouvrage entier est une façon de siège de Rome. Je suis assez peu compétent, ajoute le critique protestant, pour discuter ses appréciations de l'Église catholique; pourtant en somme, elles ne lui paraissent pas si mal fondées. Mais il n'en va pas ainsi à l'égard du protestantisme.

Que signifie cette assertion : « La Réforme transige sur la divinité de Jésus-Christ, en écartant les données évangéliques qui ne sont pas conformes à son point de vue? Quelles confessions de foi protestantes transigent sur la divinité de Jésus-Christ? Enfin, existe-t-il une différence entre l'enseignement officiel des Églises protestantes établies sur la base de la Réforme, et celui du catholicisme, relativement à la divinité de Jésus-Christ? »

C'est dans ces termes, suivant le défenseur du protestantisme autoritaire, que la question doit être posée, puisque M. Salvador parle du protestantisme à l'état d'établissement officiel, d'Église reconnue.

XXXVIII

Ces allégations de M. Salvador, que le critique de la *Revue chrétienne* trouve si hasardées, vont trouver elles-mêmes une voix bien considérable pour les défendre. « Cette thèse sonore de l'égale insuffisance

de toutes les formes religieuses actuelles, qui ne se soutient, au dire du critique, « qu'en torturant les faits » va être proclamée par un homme d'État des plus considérables de notre temps. Appelé dans ses fonctions officielles, au maniement des plus grandes affaires politiques comme ministre de Prusse à Rome, en Suisse, en Angleterre, M. de Bunsen avait compris de bonne heure, leur prochaine et inévitable connexité avec la question religieuse, à laquelle il avait consacré dès lors, les plus sérieuses réflexions, appuyées sur une méthode scientifique d'étudier les faits.

Avec une origine religieuse si différente, placé à un point de vue en apparence si opposé, après quarante années d'une étude active de la *Connaissance de Dieu dans l'histoire*, M. de Bunsen dont le livre, par une remarquable coïncidence, paraissait vers le même temps que *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, arrivait à des résultats qui ont une saisissante analogie avec ceux de M. Salvador.

Après avoir établi par l'étude des faits, que la foi à un ordre divin et moral existe dans l'histoire, que ses manifestations forment une série organique de dévoloppement, M. de Bunsen en tire cette déduction : que l'histoire est une révélation de la Divinité, et que le christianisme primordial est vrai philosophiquement, aussi bien qu'historiquement.

Se demandant ensuite, si les formes confessionnelles actuelles du christianisme peuvent être considérées comme saines et normales. « Non, répond

M. de Bunsen, le dogmatisme scolastique n'a plus de raison d'être ; les barrières entre l'histoire et la révélation, entre la raison et la foi ainsi que l'infaillibilité de certaines formes doivent tomber. — Mais le culte, c'est-à-dire la religion en tant qu'adoration, disparaîtra-t-il pour faire place à la méditation philosophique ? — l'auteur le nie, et conteste ainsi les conséquences du rationalisme vulgaire du siècle dernier, qui ne voit dans la religion qu'une institution intérieure. — Nos confessions enfin, et nos formes actuelles religieuses peuvent-elles rester telles qu'elles sont ? — Rien ne s'y oppose ; pourvu qu'elles n'usent ni de violence, ni d'oppression des consciences, ni de persécution, elles finiront bien par se transformer naturellement....

Dans ce monde de l'intelligence, où se forment entre inconnus, des sympathies si nobles et si désintéressées, M. Salvador était-il donc si mal renseigné par ses amis, comme l'avait supposé M. Secrétan ?

« Quand on se sera bien convaincu de ces résultats de la *Connaissance de Dieu dans l'histoire*, disait M. de Bunsen, quatre vérités éternelles prendront la place des formes passagères qui ont accaparé la vénération des hommes, à savoir : le *Christ* qui a réalisé dans sa personne l'idée de l'humanité ; la *liberté* de la volonté individuelle, se sachant responsable envers Dieu, racine du sentiment religieux ; la *communauté* c'est-à-dire l'humanité divisée en Églises, et en peuples réalisant l'idée divine : le royaume de

Dieu sur la terre; la *Bible* enfin, incorporation divine de la conscience individuelle et de la conscience sociale, miroir de l'humanité. »

M. de Bunsen et M. Salvador sont-ils donc bien séparés dans leurs convictions, dans leurs espérances !

XXXIX

Voici enfin des témoignages que l'orthodoxie de M. Secrétan n'aurait pas voulu récuser.

« Chacun, à la vue de l'agitation incessante des sociétés modernes, se demande quand elle cessera ; chacun voudrait lui assigner un terme, mais personne ne voit distinctement une raison pour que cette agitation finisse. L'inquiétude politique, dans les éléments que lui donne l'incrédulité générale, est un ver qui ne meurt pas, et un feu qui ne s'éteint point.

« Il n'y a d'espérance que dans l'intervention d'une synthèse conciliatrice, pour parler le langage des nouvelles doctrines. »

C'est Alexandre Vinet qui dépeignait ainsi la situation religieuse.

Et dans cette même *Revue chrétienne* où M. Secrétan avait traité d'erreurs et d'illusions les jugements et les espérances de l'auteur de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, M. de Pressensé écrivait au même jour : « Je souhaite bien vivement que nous soyons trouvés prêts pour la grande mission que Dieu destine à nos

Églises, afin que dans cette pâte de la société contemporaine qui fermente plus que jamais, nous puissions jeter le pur et énergique levain d'une foi puissante, et ne vivant que de ses propres forces... »

XL

Dans son tableau de la situation religieuse, M. Salvador, au dire de M. Secrétan, exagérait, d'une part, l'influence future de la sève biblique pour une rénovation religieuse, et, d'un autre côté, commettait d'étranges erreurs d'appréciation sur les croyances du protestantisme à l'état d'établissement officiel, d'Église reconnue.

Un docteur des plus considérables et par l'autorité du talent et par la hauteur de sa dignité officielle dans le clergé anglican, le Révérend Stanley, Doyen de Westminster, va marquer le compte qu'il faisait et des œuvres de M. Salvador et des critiques dont elles avaient été déjà l'objet, en publiant dans l'*Edinburgh Review* (janvier 1863) une étude sur *le Judaïsme moderne, à propos des œuvres de Joseph Salvador*[1].

« Nous avons fait connaître dans le temps, dit le

1. Cette étude si remarquable à la fois par l'élévation des aperçus généraux sur l'histoire morale et intellectuelle des Juifs, et par l'impartiale sincérité de la critique des œuvres de M. Salvador, a été reproduite dans la Revue Britannique en mars 1863.

révérend docteur, les exagérations de M. Disraëli[1] sur les prérogatives de la race juive, sur ses aptitudes spéciales, et sur l'influence que cette race est destinée à exercer encore. Nous sommes aussi peu disposé que jamais, à partager ces brillantes espérances ; et nous ne nous sentons guère plus porté à entrer dans les vues de M. Salvador sur le même sujet, quoique basées sur une science plus saine, quoique réduites à de plus justes limites, et recommandables par un enthousiasme plus sincère. Il n'en est pas moins vrai, qu'en dehors de l'incomparable bienfait qu'il lui a été donné de nous transmettre, la race juive a rendu plus d'un grand service à l'humanité ; à personne il n'appartient de décider ou de vouloir que la mesure de ces services soit comblée.... »

Le révérend docteur déclare tout d'abord, et la chose est digne de remarque, qu'il ne veut pas toucher à la question de l'avenir d'Israël, envisagé sous un jour surnaturel. Quelque autorisé que soit en ces matières le savant Doyen de Westminster, il laisse à d'autres l'appréciation et l'exégèse des prédictions

1. M. Disraëli dont le nom indique l'origine juive, a raconté lui-même les causes de la conversion de son grand-père. Tout le monde connaît le talent littéraire de M. Disraëli et son influence politique. Après avoir, pendant six ans, dirigé avec beaucoup d'éclat le cabinet tory, qui, en 1874, avait remplacé le ministère whig dirigé par M. Gladstone, M. Disraëli, connu maintenant sous le titre de Lord Beaconsfield, vient à son tour d'être remplacé par M. Gladstone son émule en littérature et son rival en politique, ramené au pouvoir par un succès bien imprévu, aux dernières élections du Parlement anglais.

bibliques, prenant pour unique base, pour unique guide, les faits de l'histoire, les lois de l'analogie.

Considéré à ce point de vue, qui est celui plus particulièrement adopté par M. Salvador, étudié sur ce terrain, commun aux philosophes juifs et chrétiens, le sujet est encore digne à bien des égards, d'un très sérieux examen, et au sentiment du docteur Stanley, les phénomènes qui prédominent à l'heure qu'il est parmi les Juifs, ne sont pas aussi connus qu'ils méritent de l'être.

« L'opinion populaire, fait-il observer avec raison, maintient toujours que rien n'est plus immuable que l'esprit juif, rien de moins accessible au raisonnement et au progrès.

« Mais dès qu'il nous arrive d'examiner la réalité des faits, nous trouvons partout cette croyance à l'état transitoire; ce sont de nouvelles doctrines qui prévalent, de nouvelles pratiques qui apparaissent, de nouveaux points de contact qu'on offre à d'autres croyances, de nouvelles aspirations qu'on manifeste, pour rapprocher sa foi de celle des Gentils, pour entrer franchement en commerce d'idées, et en communion avec eux.

« Ce spectacle attrayant par lui-même, redouble d'intérêt pour peu que l'on remarque un autre fait, tout aussi conforme aux lois de l'analogie. C'est que, dans les périodes mêmes où l'on discerne des phénomènes de ce genre, les influences juives ont très énergiquement réagi autour d'elles. Sommes-nous, se

demande le révérend docteur, à la veille d'une réaction semblable, comme le prétend M. Salvador? Et alors qu'elle en sera la nature? quelle en sera la portée?... »

XLI

Avant d'essayer de répondre à ces questions, le Révérend Stanley croit nécessaire de reprendre brièvement l'histoire du passé. Peu de personnes, dit-il, contesteront la justesse des observations de M. Salvador relativement à la manière dont les docteurs chrétiens ont étudié, interprété le Talmud... « Au lieu de s'en tenir à la lettre, aux mots, et pour éviter un excès de partialité, je crois qu'il aurait suffi à ces docteurs de se reprendre aux idées, aux faits, de se replacer dans la réalité des événements [1]. »

La part que les Juifs ont prise à la restauration des lettres et à la culture des sciences, quoique reconnue dans une certaine mesure, n'est point encore appréciée comme il faut, même aujourd'hui, dit le Révérend Stanley. « Les Juifs d'Espagne, race ancienne et illustre, qui prétendaient s'être établis dans ce pays antérieurement à l'ère chrétienne, et passaient en conséquence pour être innocents du sang du Rédempteur, devinrent dès le X[e] siècle, les maîtres les plus éminents de tout l'Occident en plusieurs branches des con-

1. *Paris, Rome, Jérusalem*, t. I, p. 124.

naissances libérales. Ils avaient une grande importance comme agents politiques, fort appréciés et fort employés en cette qualité, par les princes et les hommes d'État, quand les préjugés du clergé et du bas peuple ne s'y opposaient pas. En littérature, dépositaires et propagateurs des auteurs classiques, c'est par leur plume, que s'entretenait l'échange des idées dans les matières profanes. Avec leurs succursales du midi de la France et de l'Italie, particulièrement de Montpellier et de Salerne, les écoles des Juifs d'Espagne eurent le pas sur toutes les autres, non seulement en médecine, mais aussi en mathématiques, en astronomie, en métaphysique, en grammaire. Elles ont légué une littérature qui dans sa fleur au treizième siècle, aujourd'hui peu connue par le grand nombre, n'en a pas moins imprimé une impulsion plus ou moins directe, à la production des chefs-d'œuvre qui l'ont surpassée depuis [1]. »

Cette marche de la pensée juive en Espagne, interrompue par le fanatique décret d'expulsion, est suivie par le docteur Stanley à travers l'Europe où « les exilés d'Espagne et de Portugal, instruits, polis, d'extraction noble, exercèrent une nouvelle influence. Leur dispersion ne fit pas moins pour la restauration des lettres, que l'invasion presque simultanée des

1. Il vient de se former à Paris une *Société d'études juives* qui a pour but de répandre la connaissance des principales œuvres du génie juif, pouvant apporter de curieux et nouveaux documents à l'histoire littéraire, philosophique et religieuse du moyen âge.

Grecs de Constantinople, et l'intérêt qu'ils excitèrent redoubla par la découverte de l'imprimerie, dont les Juifs furent les premiers à faire un brillant et heureux usage. Mais le résultat le plus avantageux et le plus pur, fut la renaissance de l'étude des écritures et de la critique sacrée.

« MM. Bédarride et Salvador n'ont point surfait, à notre avis, dit le savant Doyen de Westminster, la part qui revient aux Juifs dans les origines de la Réformation. Les deux partis s'accordaient alors à la reconnaître. Les réformateurs allèrent puiser leurs armes dans l'Ancien Testament, aussi bien que dans le Nouveau. C'est même sur l'Ancien Testament qu'ils appuyèrent, de préférence, leurs prétentions à constituer des Églises nationales sous le patronage de l'autorité civile, et en opposition avec le pouvoir des Papes. » « Nous ne nierons point, ajoute le docteur Stanley, que plusieurs des Églises réformées n'aient poussé trop loin l'esprit caractéristique du judaïsme; mais aussi, est-il hors de doute que cet esprit a exercé à cette époque une forte et salutaire influence, comme il faut reconnaître que les études juives et les maîtres juifs ont puissamment contribué à la propagation de la théologie protestante. »

Après ce noble et libéral aveu, le Doyen de Westminster voudrait pouvoir ajouter que la réformation ainsi aidée, se montra généreuse et bienveillante envers ses alliés. Mais quoi qu'aient pu faire plus tard les progrès de la justice et de l'humanité, il lui faut

avouer que le « protestantisme a longtemps professé contre le judaïsme consciencieux, les mêmes préjugés, la même intolérance que le catholicisme qui était au moins conséquent. »

Le docteur Stanley avait déjà signalé l'influence remarquable, exercée au XII[e] siècle sur la philosophie scolastique, par le fameux rabbin Maïmonide, auquel il fait remonter toutes les impulsions qui ont remué et modifié depuis, l'esprit hébraïque, tout le mouvement qui a conduit aux progrès, aux évolutions, aux récentes phases du mosaïsme.

Pour la période comprise entre la réforme du seizième siècle et le milieu du siècle dernier, la plus haute intelligence, la plus grande au jugement du docteur Stanley, que la famille hébraïque ait produite durant cet intervalle, est celle de Spinosa.

« Il mérite qu'on s'arrête à lui pour constater toute l'influence qu'il a exercée, qu'il exerce encore sur la pensée moderne... Aucun autre écrivain n'a si profondément agi sur Goethe, sur Schleirmacher et les autres coryphées de l'intelligence en Allemagne... A part le scepticisme superficiel et irréligieux de Voltaire, Spinosa, d'après le critique anglais, peut passer, à juste titre, pour le père du rationalisme moderne. Son scepticisme à la fois profond et religieux, est d'autant plus intéressant, par ce double caractère, pour les esprits philosophiques et les esprits religieux. « Spinosa prit pour tâche de marcher seul à la lumière de la raison, qu'il confondit avec la lumière

divine. » C'est un honneur pour le christianisme, d'après le Doyen de Westminster, qu'un tel homme soit presque devenu chrétien, sans le devenir tout à fait.

Enfin, au terme de cette revue rétrospective de l'hébraïsme, le critique s'arrête devant la douce et sympathique figure de Mosès Mendelssohn. « Esprit plein de finesse, âme singulièrement délicate et attrayante, il était éminemment propre à servir de lien entre sa propre race et le monde chrétien, à servir d'intermédiaire pour faire arriver aux uns les nobles influences des autres. »

Déjà, en 1787, Mirabeau préoccupé de la justice de l'émancipation religieuse et politique des Juifs, dont il fut plus tard le promoteur à la Constituante avec le vénérable abbé Grégoire, avait voulu faire connaître Mendelssohn à la France, plus et mieux que par sa traduction du Phédon. — « Ce n'est pas, écrivait Mirabeau, un médiocre éloge pour ce véritable citoyen du monde, que l'on retrouve lui, ses bienfaits ou ses idées, sur toutes les voies d'amélioration de l'espèce humaine. »

Entre tous ses écrits, il en est un sur lequel Mirabeau appelle particulièrement l'attention « quoiqu'il ne soit en apparence destiné qu'à la nation juive, il mérite d'être traduit dans toutes les langues. C'est de la *Jérusalem* dont je parle, ajoute Mirabeau. Là, dans les limites d'un écrit assez court, est exposé nettement et traité avec profondeur, un objet d'un intérêt

si universel, si grand, si délicat, si difficile, que par cela seul, Mendelssohn mériterait la reconnaissance de tous les hommes qui pensent. »

Nous osons affirmer, dit le docteur Stanley, que le mouvement remarquable de l'esprit juif, durant le cours des cent dernières années, lui est dû en grande partie, sinon en entier... dû à son exemple et à sa persuasive éloquence, quand il engageait ses frères à étudier les œuvres des Gentils, à recevoir l'influence de la pensée moderne. »

Ces heureux changements qui apparaissent du vivant de Mendelssohn, prennent après sa mort une extension plus considérable.

Poursuivant son examen jusqu'au plus grand, au plus fécond événement des temps modernes, c'est la Révolution française que le Révérend Stanley désigne ainsi, il montre la Constituante émancipant les Juifs, le Grand Sanhédrin, concile de l'Église juive, déterminant sous l'impulsion de Napoléon, les rapports religieux des Israélites avec les concitoyens, dont ils partagent tous les droits civils et politiques, enfin les équitables accroissements qui, après la Restauration et la monarchie de Juillet, « ont donné au culte juif place à côté du culte protestant, comme une branche quasi-légitime de l'Église de France. »

En retraçant la salutaire influence que la Révolution française a eue par toute l'Europe, sur la situation sociale et morale des Juifs, le critique fait cette remarque :

« Chose singulière, c'est en France, le pays où le mouvement est allé le plus loin, qu'on remarque le moins d'apparence de changement... point de secte réformée, point de communions rivales ou dissidentes... Le sentiment de leur liberté politique, l'indépendance du joug des Rabbins[1] semblent suffire aux Israélites français... Contents d'avoir la liberté de la parole et de la pensée, ils ne se soucient guère de mettre les formes extérieures d'accord avec les faits ; semblables en ce point à la plupart des laïques qui professent, dans ce pays, le catholicisme romain, ils tolèrent en souriant des cérémonies héréditaires de leur religion et ne tiennent pas à les modifier. »

Le critique paraît méconnaître ici la désuétude où sont tombées des formes locales et surannées.

1. Cette indépendance est d'autant plus facile, que les Rabbins français ne font peser aucun joug sur leurs coréligionnaires. Pénétrés du véritable esprit de la Loi dont ils enseignent les préceptes, ils savent que l'Éternel est un Dieu de Justice, s'adressant au jugement éclairé de l'homme qu'il a créé à son image. Et quant aux pratiques restrictives, si longtemps imposées aux Juifs comme barrières défensives de leurs principes sociaux et religieux, les docteurs de la loi enseignent aujourd'hui, à l'exemple de leurs plus glorieux prédécesseurs, qu'elles doivent tomber comme toutes les autres barrières devant l'élargissement de la liberté, de la fraternité humaines, dont la salutaire influence s'étend chaque jour. — Le Rabbinat français, qui compte parmi ses membres des hommes comme MM. Isidor, Zadoc-Kahn, Astruc, Weil, Cahen et plusieurs autres très distingués aussi par leurs lumières et leur éloquence, est en jouissance de l'estime générale, et du respect particulier de ses coreligionnaires. Sous l'impulsion de pareils chefs, l'école rabbinique, transférée depuis nos malheurs, de Strasbourg à Paris, forme des élèves qui seront, de plus en plus, à hauteur d'une mission à la fois religieuse et sociale.

Mais voici une appréciation que les Israélites ne voudront certainement pas contester, tout au moins dans la première partie. — « Le Juif français est avant tout et par-dessus tout, un Français. Il peut se faire un point d'honneur de soutenir la foi de ses ancêtres, à laquelle il lui arrive d'être fièrement et formellement attaché ; mais sa vraie religion (généralement parlant) est un déisme libéral et philosophique.... »

Après avoir décrit sommairement la situation actuelle du judaïsme en Angleterre et dans les divers États de l'Europe, le critique britannique s'arrête au judaïsme français « parce qu'il occupe une position plus éminente en Europe, parce qu'il définit plus nettement les fières espérances que les phénomènes actuels ont naturellement excitées chez les enfants d'Israël ».

XLII

M. Salvador est pour le Doyen de Westminster le principal organe des Israëlites français dans la controverse. « Issu de l'ancienne souche espagnole dont le lignage et l'histoire commandent toujours le respect, M. Salvador a été doublement favorisé... il lui a été donné de secouer lui-même le joug des préjugés, et de rencontrer un auditoire dont il a mis la bienveillance à profit avec un remarquable succès. Son savoir étendu, son grand talent, la noblesse de

son caractère, sa persévérance à poursuivre un seul et même but, lui ont conquis en France le respect du très grand nombre... Ses œuvres, quoique empreintes de vues particulières, sont un sujet d'honorable orgueil pour ses coréligionnaires, et on peut les accepter en somme, comme l'expression la plus distinguée de leurs opinions et de leurs espérances personnelles.»

Dans les *Institutions de Moïse* le Doyen de Westminster reconnaît avec M. Salvador, qu'examinées sous leur véritable jour, les lois de Moïse ne sont pas seulement bonnes et équitables en elles-mêmes, mais encore éminemment favorables à la liberté et au progrès. Toutefois, outre un rationalisme trop absolu, le critique reproche à l'historien les arguments erronés, par lesquels il cherche à atténuer les imperfections de la loi mosaïque.

Pour *Jésus-Christ et sa doctrine*, le Révérend Stanley doit nécessairement se trouver encore en plus grande dissidence avec l'historien israëlite. « L'apparition phénoménale du christianisme et du Christ, si merveilleuse encore dans le tableau que M. Salvador en trace, s'explique, suivant lui, par deux sortes de raisons : les unes naturelles et les autres surnaturelles, si l'on peut appliquer ce dernier terme à l'idée que M. Salvador se forme d'un phénomène, idée que le révérend docteur ne saurait accepter, quoiqu'elle soit partagée par l'évêque Colenso....

La Domination Romaine en Judée « le meilleur, le plus précieux de tous les ouvrages de M. Salvador, est

un beau livre d'histoire qui raconte avec un style pittoresque les luttes de la nationalité juive contre la puissance romaine. Et le critique admet avec l'auteur que les préjugés chrétiens et les couleurs mensongères du traître Josèphe, avaient, jusqu'ici, aveuglé l'histoire. »

Enfin c'est au dernier livre de M. Salvador, c'est à *Paris*, *Rome*, *Jérusalem* que le Doyen de Westminster va s'attaquer. « Cet ouvrage que MM. Renan, de Sacy, Frank, Secrétan, c'est-à-dire des critiques éminents appartenant aux écoles les plus opposées, ont traité avec de respectueux égards, en est, suivant le Doyen, d'autant plus digne d'attention, et il augmente d'importance en ce qu'il définit avec précision les espérances qui règnent vaguement parmi les penseurs juifs. »

Ces espérances sont-elles quelque peu fondées? Et, la question est permise, y a-t-il quelque apparence qu'on reverra ce que les âges précédents ont déjà vu! l'esprit européen recevant l'illumination des influences juives? Les phénomènes sont les mêmes sous quelques rapports. En sortira-t-il, comme cela s'est vu à plusieurs reprises, une réaction sur l'esprit du christianisme?

En cherchant à se détacher de ses convictions personnelles pour apprécier l'état des choses plus impartialement, le révérend docteur croit pouvoir répondre : Non.

Et pourtant, son opinion s'appuie sur une observation où il est en parfait accord avec M. Salvador ;

aux époques où les influences juives se sont fait sentir, l'effet produit n'a jamais été dû, sauf à l'époque de la fondation du christianisme, à quelque manifestation extraordinaire ou d'un génie original, ou de facultés exclusivement propres à la race hébraïque. Tout s'est borné de leur part à ouvrir aux Gentils des trésors de connaissances dont ils avaient seuls joui jusqu'alors.

La religion étant le point principal du débat, le docteur anglican d'accord avec M. Renan répond que si les croyances chrétiennes sont, à la rigueur, dans une période d'agitation et de réforme, leur incontestable tendance va à rejeter ou à modifier fortement l'élément juif dont elles n'avaient point su se débarrasser jusqu'alors. — « M. Salvador, il est vrai, a fait remarquer comme un des traits caractéristiques du protestantisme, qu'à la différence de l'Église romaine, le protestantisme juge Jésus-Christ à un point de vue juif... Nous ne nions pas qu'il y ait là beaucoup de vrai... Mais quoi ? si l'Église protestante s'avise de découvrir son erreur en cela, dit le savant docteur, affirmant que tel est le cas de l'Église protestante en Angleterre, si la critique de l'Ancien Testament nous avertit de corriger les idées qui courent les rues sur sa pleine et littérale autorité, que pourra répondre M. Salvador qui, chose singulière disons-nous, car nous le tenons pour un adversaire loyal prêt à entendre nos raisons, n'est pas effrayé de ces conséquences de l'exégèse moderne? »

Impossible pourtant de méconnaître le cours des choses... « Non seulement nous corrigeons les allusions de l'Ancien Testament au christianisme, dit le docteur anglican, mais nous arrivons à mieux saisir son sens réel, l'esprit, les intentions de ses auteurs humains, le milieu dans lequel ils étaient placés. »

Il semble pourtant que M. Salvador n'a jamais rien demandé de plus pour que les origines du christianisme soient remises dans leur véritable jour.

Quelque certaines que paraissent au docteur Stanley ses personnelles conclusions pour la diminution de l'élément juif dans la *doctrine chrétienne*, il confesse n'avoir plus la même assurance en ce qui concerne la *théologie chrétienne.*

« La théologie ou la doctrine réduite en système, est chose nécessairement variable, qui exige ou qui admet du plus ou du moins, en proportion du savoir et des aptitudes de l'homme. C'est toujours de la présomption, de s'imaginer que le siècle dans lequel on vit, a élaboré jusqu'à la perfection, la forme dernière et définitive de la vérité religieuse. — C'est toujours une lâcheté, dit avec grande énergie le religieux et indépendant critique, d'abdiquer son jugement pour un siècle antérieur, voire le plus vénérable et le plus auguste. »

Nous accordons, ajoute-t-il, que la théologie chrétienne est susceptible de recevoir aujourd'hui quelques modifications. Les réclamations et les critiques de l'érudition juive peuvent lui être fort utiles en l'aidant

à dévoiler telle notion, telle forme de la pensée qui émanerait des influences païennes, et se serait insinuée dans l'Église des premiers âges par surprise.

En parcourant les causes de décadence relevées par M. Salvador, dans les diverses religions d'origine biblique, le docteur anglican admet que tous les lecteurs protestants souscriraient sans doute à ses remarques sur l'Église catholique romaine, sur l'Église d'Orient, sur le Mahométisme et le Rabbinisme : il croit aussi que, suivant toute probabilité, celles dirigées contre le protestantisme, auraient l'approbation du chanoine Dollinger, et quoique légères, elles valent la peine qu'on les relève

Voici, d'après le Doyen de Westminster, les points véritablement faibles.

« On reproche au protestantisme de ne tourner les yeux, de ne diriger ses efforts que vers une reproduction ou une continuation du passé, c'est-à-dire des temps primitifs de l'Église ; il oublie que Dieu est inépuisable, et en se restreignant d'office aux idées de l'Église apostolique, non content de se donner lui-même des fers dans le domaine spirituel, il se met en désaccord avec la tendance caractéristique qui pousse notre siècle vers le progrès politique, social et matériel. »

Le Révérend Stanley reconnaît qu'il y a beaucoup de vrai dans ces reproches. Il faut au protestantisme des vues plus larges et plus hautes sur les devoirs de l'homme envers la société et sur les des-

tinées de l'humanité en ce monde ; il le reconnaît, il en sent le besoin, et nous aimons à ajouter, dit le protestant libéral, qu'il y arrive. Un pareil changement implique quelques modifications dans les dogmes régnants, et plus d'indépendance dans le dogme en général.

M. Salvador a-t-il jamais demandé, jamais espéré davantage pour l'accomplissement des promesses bibliques?

Sur quelques points encore nous tenons M. Salvador pour bon prophète, veut bien dire le Doyen de Westminster, mais nous ne voyons pas comment le Judaïsme aurait la part du lion, dans les perspectives qu'il nous entr'ouvre. Il serait en effet difficile d'y voir ce que M. Salvador n'a certes jamais eu l'intention d'y mettre. Loin de prétendre pour le Judaïsme à la part du lion, M. Salvador n'a jamais réclamé pour lui un privilège d'aînesse, qu'une antériorité de bien des siècles, pouvait sembler avoir converti en droit, pour les enfants d'Israël. Ils ont au contraire pour devoir et pour mission, de montrer à tous les fils de l'homme, leur droit commun au partage du patrimoine antique, à la condition de le féconder par leurs communs efforts.

XLIII

Comme signes des nouveaux temps auxquels le Révérend docteur applaudissait, M. Salvador avait signalé des alliances, d'ores et déjà conduites à bonne fin, entre des gouvernements appartenant aux communions diverses. Depuis, elles ont acquis plus d'extension pour n'être plus mises exclusivement aux services d'intérêts particutiers, mais pour concourir à un but social plus élevé, poursuivi en commun par des souverains et des peuples d'origine, de croyances et de tempérament différents.

Par une de ces singulières coïncidences, où l'on cherche involontairement à voir autre chose qu'une coïncidence fortuite, le Révérend Stanley a eu la personnelle mission de consacrer un événement de ce genre. En unissant ses prières à celles du Patriarche de Moscou, pour appeler les bénédictions divines sur l'union du fils de sa souveraine, de la reine constitutionnelle d'Angleterre, du défenseur de la foi anglicane, avec l'auguste fille de l'Empereur autocrate de toutes les Russies, du protecteur de la foi grecque orthodoxe, l'éminent Doyen de Westminster et le vénérable Patriarche de Moscou ont donné aussi une solennelle consécration à l'aurore de cette nouvelle ère, où les souverains, les peuples, les citoyens reconnaissant de concert, l'éternelle obligation de la

justice et de la bienveillance mutuelle, la mettront en pratique par la liberté de conscience la plus large, et l'égalité parfaite entre l'exercice de tous les cultes. C'est ainsi qu'ils seront préparés à un rapprochement dont les Juifs offrent en France un remarquable exemple, que le docteur Stanley se plaît à constater, et qui fait partie suivant lui, bien d'accord en ce point avec M. Salvador, d'un mouvement religieux produit par la juste conviction « que tous les vœux de la saine raison et toutes les exigences du bien public coïncident, et doivent coïncider avec les préceptes d'une religion venant de Dieu ».

Quel sera le nom que prendra la nouvelle transformation religieuse? C'est à l'avenir à en décider.

Les prétentions pour la présidence morale de cette alliance universelle ne sont-elles pas également prématurées de part et d'autre?

Quant au présent, n'est-ce pas déjà un grand progrès que tous et chacun puissent avoir l'espérance légitime de cette universelle alliance!

En empruntant ses expressions à la langue politique du critique britannique, on peut dire qu'une nouvelle manifestation du principe éternel de la Religion biblique aurait l'avantage de pouvoir concilier dans l'unité de ce principe éternel, les cœurs dévoués à la tradition antique et les esprits poursuivant le nouveau progrès social, les torys et les whigs, si l'on peut s'exprimer ainsi, les conservateurs et les novateurs de la Religion.

XLIV

Les ouvrages de M. Salvador avaient été, dès leur première apparition, traduits en Allemagne. Cette manifestation si originale de la pensée hébraïque, cette restauration du mosaïsme, si l'on peut s'exprimer ainsi, enfin cette application nouvelle de la science historique aux origines du christianisme, venant de la France restée depuis si longtemps inactive, indifférente à cet ordre de travaux, ne pouvaient manquer de faire impression sur la critique religieuse d'outre-Rhin.

Il serait facile de ressaisir de nombreux témoignages de l'estime qui en était faite par la docte Allemagne, dans les articles spécialement consacrés à l'examen des livres de M. Salvador; mais ce qui est encore plus digne d'attention, c'est d'en retrouver d'incontestables traces dans des œuvres où, sans que le nom de l'auteur français soit cité, on rencontre quelquefois la reproduction presque textuelle de l'expression de ses idées.

Mais les sentiments français de M. Salvador ont été trop profondément affligés dans notre si lamentable guerre avec l'Allemagne, pour que ces témoignages puissent être agréables à sa mémoire.

Après que la victoire eut prononcé entre les deux souverains que la postérité jugera peut-être, disait-il,

avec une égale sévérité, l'un pour sa déplorable imprudence dans le présent, l'autre pour sa superbe imprévoyance de l'avenir, M. Salvador ne pouvait comprendre, ni excuser les philosophiques penseurs d'outre-Rhin. Sans aucun souvenir des bienfaits pour leur pays, de cette Révolution française saluée par leurs maîtres comme une ère de nouvelle délivrance; sans aucune gratitude de toutes les sympathies témoignées à leurs travaux, de tous les hommages rendus à leurs grands hommes par la France, depuis plus d'un demi-siècle, ces penseurs, ces philosophes loin d'apaiser par une bienveillante influence les différends princièrement soulevés entre les deux nations, n'ont employé leur science universitaire, leurs commentaires historiques qu'à raviver, qu'à envenimer toutes les vieilles querelles, toutes les anciennes rancunes, préparant peut-être ainsi des conséquences également fatales aux vainqueurs et aux vaincus d'aujourd'hui — *habent sua fata libelli.*

RÉVISION

DE SES ŒUVRES

PAR J. SALVADOR

RÉVISION

DE SES ŒUVRES

PAR J. SALVADOR

Idées sur l'avenir de la question religieuse étudiée dans chacun des ouvrages de M. Salvador. — Leur développement dans l'ensemble de son œuvre. — Moralité de cette œuvre. — Comment saint Paul entendait l'érudition. — Comment M. Salvador l'a pratiquée. — Travaux divers de l'exégèse française et allemande. — Troisième édition des *Institutions de Moïse*. — Nouveaux jugements portés sur leur valeur religieuse et sociale. — MM. Donoso Cortès, de Bunsen, Agénor de Gasparin. — Instruction populaire chez les Juifs. — Racine. — Condition privée de la femme chez les Israélites. — MM. Paul Gide, Adolphe Franck. — Souvenirs de camaraderie juvénile avec J. Salvador. — M. Amédée Pichot. — Résumé des diverses appréciations faites de l'histoire des *Institutions de Moïse*. — M. Gustave d'Eichtal.

I

L'œuvre de M. Salvador était produite dans son ensemble. Il y avait déjà exclusivement consacré quarante années de sa vie. Chaque jour, sa vue s'y était

affaiblie davantage. Agé de 63 ans, il pouvait répéter, avec consciente connaissance médicale, ce que Voltaire avait dit si longtemps par coquetterie philosophique ; que sa santé était toujours malade.

Néanmoins, bien différent des esprits si nombreux en notre temps, pour lesquels une œuvre est souvent faite, aussitôt que commencée, M. Salvador estimait qu'une œuvre faite, est encore bien loin d'être finie. Aussi à peine terminée dans son ensemble, il s'imposait de la reprendre, de la reviser dans ses diverses parties, en portant à cette révision le calme jugement et la solide autorité, que l'âge et l'observation des événements ajoutent à la force d'une pensée bien mûrie.

La troisième édition de l'histoire des institutions de Moïse parut en 1862. A l'étranger comme en France, l'opinion des jurisconsultes les plus accrédités, des publicistes les plus éminents en avait déjà fait en quelque sorte un ouvrage classique [1].

II

Il y a maintenant un curieux intérêt à rappeler comment à cette date de 1862, M. Salvador expo-

1. *Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*, par J. Salvador. — Troisième édition revue et augmentée d'une introduction sur l'avenir de la question religieuse. — 2 vol. in-8°. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, 1862.

sait son *Idée sur l'avenir de la question religieuse*, dans une nouvelle introduction à la première partie de son œuvre, où il l'appréciait lui-même dans son ensemble, comme une histoire de la religion prise au point de vue des droits sociaux et de la morale.

« Dans mes deux publications relatives à Moïse et au peuple hébreu, je me suis attaché, disait M. Salvador, à mettre en relief ce qu'on appellerait aujourd'hui la *question juive*, mais la question juive empreinte de son caractère original et créateur.

Dans Jésus-Christ et sa doctrine, et dans la Domination de Rome en Judée j'ai voulu aussi reprendre à la base la *question chrétienne* et la *question romaine*.

Il m'importait particulièrement de savoir comment et pourquoi les deux vainqueurs simultanés de la Jérusalem *ancienne*, Rome victorieuse de cette cité par la politique et par les armes, le christianisme vainqueur religieux, avaient été amenés à contracter l'alliance si forte, qui a constitué le catholicisme romain, ou la Jérusalem du *moyen âge*.

L'union étroite et solidaire de leur temporel et de leur spirituel formait, sans contredit, la plus haute difficulté de notre siècle.

Soit en effet, qu'on acceptât de maintenir cette union solidaire ou de la rompre, il en résultait une question, avec laquelle tout me disposait à croire que longtemps encore, et en dépit des apparences, plus d'une institution politique, plus d'un concordat, plus

d'une puissance guerrière seraient obligés de lutter.

Quant à ma conclusion *Paris*, *Rome*, *Jérusalem* ou *la question religieuse au dix-neuvième siècle*, je m'y suis attaché à préciser la nature intime de la difficulté aujourd'hui prédominante, les conditions hors desquelles ni le prétendu système d'indifférence, ni les transitions arbitraires, ni les expédients les plus habiles, ne me semblaient devoir engendrer rien de durable, rien de sérieux.

Ainsi, tandis que de grandes histoires apprenaient admirablement au dix-neuvième siècle à se connaître, de mon côté, dans la mesure très limitée de mes forces, j'avais à cœur d'en présenter la signification historique, sous un aspect différent et avec un autre dessein. J'entendais insister sur les prévisions et les liens historiques et pratiques, qui rattachent notre époque au passé religieux le plus éloigné, qui ennoblissent ses principes, en leur donnant de légitimes aïeux, qui enfin nous préparent à tous, le résultat invariable de chaque long effort de civilisation, je veux dire une cité, une Jérusalem d'ordre *nouveau*, aussi bien dans la forme spirituelle que dans la forme temporelle.

Sans aucun doute, si les questions à définir n'avaient pas justifié la nécessité de n'avancer qu'avec lenteur ; si, pour assurer à ma pensée une certaine vie, le caractère d'une affirmation, d'une action, je n'avais dû la faire pénétrer, l'incarner en quelque sorte, dans toute une série d'actes anciens et moder

nes, je n'hésiterais pas à me l'avouer : j'aurais donné la preuve d'un défaut d'intelligence complet. Dans un temps comme le nôtre, où tout s'opère avec une rapidité infinie, où l'idée de la veille est remplacée par l'idée du lendemain, où les opinions les plus graves aiment à recourir aux formes courtes, vives, répétées, afin d'obtenir quelque influence sur les esprits, dans un pareil temps, c'eût été réellement folie de ne se présenter au public qu'à des intervalles de dix ans, de s'y présenter en épais volumes et sous des titres qui ne rappelaient que des sujets, où tout semblait avoir été dit, et dont les destinées pratiques de la société n'avaient plus rien à faire. »

Avec sa verve originale Proudhon caractérisait ces mêmes difficultés dans une lettre intime datée de 1863. « Les lecteurs contemporains ne sont plus de force à lire un ouvrage sérieux en deux volumes, il faut les servir à la becquée. »

Mais en constatant ces difficultés, M. Salvador comptait, d'autre part, sur l'intérêt de curiosité suscité par toutes les recherches, qui concourent à éclairer nos origines. Il avait espérance en l'esprit de justice et de bienveillance, qui se porte vers l'homme, dont on sent que la vie s'est dévouée à une œuvre difficile, et qui s'estimerait aussi heureux d'aplanir la voie aux idées des autres, que de faire prévaloir ses propres jugements.

III

Dès le début de ses travaux, M. Salvador avait fait reposer leur opportunité plus ou moins prochaine, sur des circonstances, sur une impulsion qu'il présageait devoir ouvrir un champ nouveau, aussi bien à la religion, qu'à la politique et à l'histoire.

Ce mouvement irrésistible auquel plus d'une page était déjà consacrée en 1828 dans le livre réédité en 1862 est celui qui a officiellement éclaté en 1840, plus tôt que M. Salvador ne le supposait lui-même, celui qui, sous le titre de *Question d'Orient*, a déjà parcouru bien des péripéties encore loin de leur terme.

Après avoir longtemps recherché les solutions d'une question dont l'importance se ravive à toutes les grandes époques de l'histoire, M. Saint-Marc Girardin confirmait (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1864) les clairvoyantes prévisions signalées bien des années auparavant dans le livre de M. Salvador.

« Tout indique que la pensée religieuse ne peut pas ne point avoir sa place dans la question d'Orient, et qu'elle doit mieux que la politique aider à son dénoûment. »

Les événements qui continuent à se dérouler sous l'action successive des armes et de la diplomatie européennes ont porté de bien nombreuses preuves à toutes ces prévisions.

IV

La moralité de mon œuvre, écrivait M. Salvador, l'appréciant lui-même en 1862, se démêle sans effort. Si une transformation religieuse ne transforme pas avec légitimité la révolution politique générale ; si elle ne relie pas la nouveauté à l'antiquité, le droit populaire au droit intellectuel et réellement divin ; si on se renferme dans des concessions douteuses, dans des transactions étroites, dans des expédients : malgré ses lumières, sa critique, sa foi, ses richesses, ses aspirations vers la liberté, il arrivera au monde de retomber sous l'autorité toujours renaissante de la force.

« Jamais je n'ai admis ni ne consentirai à admettre que le sentiment religieux et la religion soient une seule et même chose. Aujourd'hui une foule de gens se font une arme du sentiment chrétien autrement dit *messiaque*. Ils le confondent avec le christianisme historique, avec celui qui a conservé pour témoins de sa naissance et de ses succès, d'un côté, les Juifs ou la Jérusalem vaincue, de l'autre, l'instrument capital et solidaire de sa victoire, Rome. Quelque pénétrée qu'elle fût du sentiment religieux et tout en cédant à une sainte inspiration, la Réforme du seizième siècle a été une réaction contre le christianisme lui-

même, autant que contre les abus flagrants du pouvoir romain.

« Une autre remarque inséparable de la précédente fait ressortir une grave moralité du simple rapprochement entre le premier siècle de l'ère chrétienne, et le seizième siècle. Elle concerne l'ancienne loi du talion, et la perpétuité sensible de son influence. A part toute divinité, toute doctrine, et à ne considérer les choses qu'au point de vue humain, Jésus dans les Évangiles, et particulièrement dans le discours de la Montagne, use du moyen qui se renouvelle avec une égale efficacité dans toutes les réformes, toutes les révolutions politiques ou religieuses. C'est l'accusation directe de perfidie, d'hypocrisie, de corruption vigoureusement poursuivie contre les chefs établis du pouvoir spirituel et temporel.

« Absorbé qu'il était par la hauteur dogmatique et morale de sa pensée, le maître des Évangiles ne signale dans les chefs de l'ancienne Jérusalem que le petit côté de leur existence, que leur face la plus faible, la plus répréhensible, la plus vulnérable. Il laisse à l'écart et comme sous le boisseau, la vérité historique de leur situation, les difficultés énormes contre lesquelles ils avaient à lutter chaque jour, les corruptions dont ils étaient eux-mêmes les victimes.

« Or on ne saurait le contester, soit qu'on admette ou qu'on rejette l'influence souvent terrible de cette antique loi du talion, c'est bien à l'aide d'une attaque de même nature, avec la même arme aussi vigou-

reusement maniée par la Réforme, que l'autorité romaine, que le vicaire spirituel et temporel de Jésus-Christ, a reçu le coup inguérissable contre lequel nous le voyons aujourd'hui se débattre si tristement....

« Mais qu'on ne s'y trompe pas !... Le pouvoir qui dans son essence avait comme destination d'opposer une dictature par l'esprit à la dictature par le glaive, et une théorie d'abnégation à l'autorité abusive des richesses : ce pouvoir conserve assez de raison d'être, assez de vie, soit pour réagir plus d'une fois encore et fortement, soit pour prendre une grande et légitime part à l'œuvre future et magnifique de transformation commune. »

Certes, comme le disait avec raison un vieil archevêque au dernier concile, on ne peut demander au Pape, de jeter au monde les clefs de saint Pierre par les fenêtres du Vatican, mais ne peut-on pas attendre de la papauté qu'elle se serve de ces clefs symboliques, pour ouvrir les portes de l'Église à l'esprit toujours grandissant de l'ère nouvelle, afin de ne pas l'obliger à rester en dehors.

V

Quelques critiques ont reproché à M. Salvador d'être resté étranger aux travaux de l'exégèse mo-

derne, ou tout au moins de n'en avoir pas assez tenu compte. Voici comment il y répondait :

« En toute circonstance il est imposé à l'homme de faire certains sacrifices. La loi du sacrifice ne regarde pas uniquement la religion, elle s'étend à la science, à l'art, à la politique, aux mœurs, à l'érudition elle-même.

» Sous les auspices d'un esprit distingué, d'un savant Rabbin (M. de Cologna) auquel j'ai rendu hommage dans ma première édition en 1822, j'avais pris d'abord connaissance de la manière de procéder des Juifs dans leurs travaux d'exégèse, et dans leur Talmud. Ensuite, lorsque j'eus étudié la méthode des illustres érudits des seizième et dix-septième siècles ainsi que les formes familières à la critique allemande, je m'arrêtai et me fis cette question : Dois-je me régler d'après ceux-ci ou d'après ceux-là ? Je ne crus pas que ce fût indispensable, j'avais à me frayer une autre voie.

» Ainsi que mes premières pages l'attestent, je m'adressais spécialement à mes concitoyens, aux opinions de la France. Il convenait par conséquent de s'attacher à une érudition toute française, de tirer parti des connaissances et des témoignages que le lecteur possédait déjà en lui-même, ou qui se trouvaient le plus à portée de sa main. En outre, les faits et documents historiques sur lesquels j'entendais exclusivement m'exercer, étaient si avérés, leurs influences politiques et morales si éclatantes, que

les efforts de la critique la plus subtile n'y apportaient que de faibles altérations. A l'instar de la science germanique, qui a son intérêt propre, sa fécondité, ses droits, si je m'étais laissé entraîner à des discussions philologiques, le peu de forces dont je pouvais disposer s'évanouissait, la fonction que je me croyais capable de remplir était rapidement épuisée. Au contraire, sauf à y donner un sens approprié à notre temps, je devais prendre pour base de mon érudition la parole de saint Paul : « Si je viens à vous avec des langues différentes à quoi cela vous servira-t-il ? Ne vaut-il pas mieux que je vous parle, ou par révélation, ou par science, ou par prophétie, ou par doctrine : « *Quid vobis prodero nisi loquar vobis, aut in revelatione, aut in scientiâ, aut in prophetiâ, aut in doctrinâ ?* »

Cette lacune d'érudition que M. Salvador avait dû laisser dans son œuvre, il la savait d'ailleurs, d'autre part, largement comblée par bien de remarquables travaux.

La traduction du texte hébreu de la Bible, que le savant hébraïsant M. S. Cahen, avait accompagnée de commentaires rectificateurs des versions antérieures ; les investigations importées d'outre-Rhin par la *Nouvelle Revue de théologie* publiée à Strasbourg sous l'habile direction de MM. Colani et Reuss (1854 à 1869) ; les Études de critique religieuse de M. Michel Nicolas, où l'éminent professeur de la Faculté de théologie protestante de Montauban a con-

sacré un article à l'*Histoire des Institutions de Moïse ;* les recherches sur la concordance et la divergence des textes des Évangiles, dont le premier honneur revient à l'ancienne érudition française, reprises et complétées avec une méthode mathématique, par M. G. d'Eichtal bien connu aussi par ses curieuses critiques de divers chapitres de la Genèse, avaient propagé en France les principaux résultats de l'exégèse germanique, en leur donnant cette clarté si nécessaire à l'esprit français.

VI

Dans ce grand travail de l'exégèse allemande moderne, il y avait dès lors deux périodes bien distinctes.

La première particulièrement critique, commençant avec Lessing, se développe jusqu'à Strauss. Son livre sur la *Vie de Jésus* a été l'expression la plus extrême du système d'attaque et de *négation* de la doctrine orthodoxe, qui affirme reconnaître dans les Évangiles ou plutôt dans l'*Évangile*, dont elle fait un corps unique, le résultat unitaire d'une *inspiration* divine.

C'est à la direction différente donnée par l'illustre Baur à l'école de Tubingue, que se reconnaît la seconde période. On s'y attache surtout à substituer,

dans l'étude du Nouveau Testament, à l'ancienne théorie de l'*inspiration* sanctionnée par l'Église, la doctrine d'un développement et d'une influence historique, si remarquablement signalée dès 1838 par M. de Sacy, comme imprimant un caractère d'originale nouveauté à l'œuvre de M. Salvador sur *Jésus-Christ et sa doctrine*, si promptement traduite en Allemagne.

Dans les deux principaux ouvrages, où Baur a exposé son système : *Paul l'apôtre de Jésus-Christ* (*Paulus der Apostel Jesu Christi*), publié en 1845 et le *Christianisme et l'Église des trois premiers siècles* (*Christenthum und die Christliche kirche*, etc.) publié en 1853, il s'efforçait surtout de montrer les divergences et les oscillations de la pensée chrétienne, telles qu'elles s'offrent à nous, soit dans les Évangiles, soit dans les écrits apostoliques, comme le résultat, trop peu considéré, de la lutte entre les judéo-chrétiens et les gentils-chrétiens, entre les anciens apôtres et l'apôtre Paul. Baur signalait ainsi sous une forme presque identique, le contraste, déjà caractérisé par M. Salvador, entre les deux éléments constitutifs du christianisme formulé sous le nom de Jésus : l'un *positif* d'origine essentiellement juive, l'autre *mythique* non moins essentiellement d'origine orientale, contraire à l'esprit juif.

N'est-ce pas là une réponse victorieuse faite par Baur, et qui sera reproduite par bien d'autres au reproche adressé par M. Lerminier à M. Salvador

d'avoir confondu dans le christianisme de Jésus deux éléments de nature si différente.

La formation des Évangiles se produit et se développe d'après le système de Baur, avec les traits essentiels tracés par M. Salvador, dans son exposition des grandes phases de la pensée chrétienne durant sa période d'origine locale, son dégagement de la loi juive, et ses développements graduels sous Pierre, Paul et Jean.

VII

Après avoir indiqué les limites assez restreintes des changements apportés à sa nouvelle édition des *Institutions de Moïse*, M. Salvador ajoute : « Le caractère primitif de mon livre n'en souffrira pas. Je le devais à l'œuvre de ma jeunesse qui m'a valu tant de preuves d'estime et d'honorables amitiés, je le devais au souvenir des jours où elle a été composée, et dont elle garde l'empreinte, à cette période de notre siècle qui, sous le nom de Restauration, trouvera un sujet perpétuel d'honneur, dans l'activité de ses idées, la libéralité générale de ses intentions, et les noms célèbres qu'elle a fait naître ; je le devais enfin, à mes adversaires eux-mêmes et à leurs témoignages bienveillants, car aujourd'hui dans les luttes de l'esprit, on peut bien être à l'égard de ceux-ci ou de ceux-là, un adversaire très vif, mais nulle part et jamais un ennemi. »

VIII

Sans rapporter les expressions des nombreux articles, que la critique philosophique ou religieuse consacrait à cette nouvelle édition, on fera peut-être mieux connaître le mouvement d'esprit qui, depuis 1828, s'était opéré à l'égard des *Institutions de Moïse*, par de courtes citations empruntées à deux hommes d'État, placés l'un et l'autre à des points de vue bien différents de celui de M. Salvador.

Dans un discours prononcé le 6 avril 1848, à l'occasion de sa réception à l'Académie de Madrid, le marquis de Valdagemas, qui avait pris pour sujet de son discours l'étude de la Bible « ce livre prodigieux où le genre humain, il y a trente-trois siècles, a commencé à lire, où depuis il a lu dans toutes les nuits et dans tous les jours de sa marche à travers le temps, et *dont il n'a pas encore achevé la lecture* », le ministre de la reine de la catholique Espagne, Donozo Cortès, s'exprimait ainsi :

« Beaucoup d'hommes ont assis leur domination sur les peuples par la force de l'épée. Nul comme Moïse n'a fondé un empire inexpugnable par la force de la parole.

« Les Babyloniens, les Assyriens, les Égyptiens, gémissaient sous des rois, *Moïse fonda une république*. Les temples étaient pleins d'idoles, Moïse

trace un magnifique sanctuaire, qui est le palais silencieux et sacré du Dieu invisible. Le peuple juif devine l'énigme de l'humanité, c'est-à-dire l'unité de Dieu, l'unité du genre humain, et il est appelé par Jéhovah la lumière de tous les peuples.

» Si nous tournons nos regards vers le peuple de Dieu, la grandeur et la nouveauté du spectacle nous frappera d'admiration.

» Ce peuple ne tire pas son origine de demi-dieux ni de rois. Il n'a qu'une seule et antique souche, il descend d'un pasteur. Tous fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les Hébreux sont frères ; tous rachetés de la servitude d'Égypte, ils sont tous libres ; tous adorateurs d'un seul Dieu, soumis à une seule loi, ils sont tous égaux.

» Le peuple juif parmi les anciens, est le seul qui ait conservé dans toute sa pureté la notion de la *Liberté*, *de l'Égalité*, de la *Fraternité des hommes*. Quand Moïse lui donna des lois, il n'institua pas le gouvernement aristocratique, mais le gouvernement populaire, et lui reconnut le droit d'élire ses magistrats. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire un spectacle plus beau que celui des prophètes du peuple de Dieu, luttant par la seule force de la parole contre toutes les puissances du monde. Je ne crois pas qu'il y ait eu des poètes plus sublimes, des orateurs plus éloquents, des hommes plus grands, plus saints et plus ibres. Rien ne manqua à leur gloire, ni la sainteté de a cause qu'ils soutinrent, ni la couronne du martyre. »

IX

D'autre part, voici comment l'esprit des *Institutions de Moïse* était apprécié par l'un des hommes d'État allemands les plus autorisés, parmi ceux qui ont servi au si rapide développement de cette grande puissance, dont tous les actes récents témoignent, combien la Prusse considère que la religion et la politique sont les deux pivots sur lesquels continuent à rouler toutes les affaires humaines.

» Le caractère particulier du sentiment de la divinité chez les Hébreux, dit M. de Bunsen, est dans ces deux conditions fondamentales de leur littérature sacrée et de leur vie nationale: Le genre humain est un, créé à l'image de Dieu unique; il doit être saint comme ce Dieu; *le Royaume de Dieu* qui est dans la loi, doit être réalisé sur la terre, et c'est le peuple juif qui est appelé à le réaliser.

» Quel est le principe qui anime cette législation si humaine, au milieu des lois barbares du monde sémitique ? N'est-ce pas ce sentiment de la divinité dans l'homme, qui forme le fonds de toute la pensée juive? cette croyance ferme et énergique à la sainteté de la personne humaine, image de Dieu.

» Même à des époques postérieures, l'exclusivisme national ne réussit pas à extirper ce germe fécond de la vie juive et, jusque dans les temps de la dé-

cadence, le vrai patriote honore l'humanité même dans l'étranger. « Le Seigneur... aime les étrangers et leur accorde vêtement et nourriture ; c'est pourquoi vous aussi vous aimerez les étrangers ; car vous avez été étrangers dans la terre d'Égypte... »

« Par cette foi antique dans la ressemblance morale de l'homme et de Dieu, par ce caractère humain des patriarches et de la loi, par cette reconnaissance de la loi morale comme base de l'état politique fondé par Moïse, cet état est digne encore aujourd'hui d'être le modèle de l'état chrétien, et rien ne serait plus avantageux, non seulement à la morale publique, mais encore à l'esprit libéral et politique, que la lecture plus assidue de la Bible dans les pays, comme l'Allemagne et la France, qui l'ignorent presque complètement. En effet, cette foi dans l'ordre moral n'est pas seulement la base de la famille juive elle est aussi le fondement de l'état politique du peuple hébreu. La liberté de l'individu et le *self-government*, d'un côté, le respect de la loi comme d'une chose divine, de l'autre, voilà les deux piliers de cette constitution, et ceux qui cherchent dans l'Ancien Testament des justifications de l'absolutisme, ou ne savent ce qu'ils font, ou mentent effrontément.

» Et qu'on ne vienne pas objecter l'histoire même du peuple juif si souvent infidèle à cette loi sublime... devenu tributaire de quiconque sut acquérir ne influence prépondérante en Asie... Il n'en est

pas moins vrai que la pensée morale et religieuse de Moïse se conserva toujours comme une branche de salut, comme un noyau autour duquel il pouvait s'agréger de nouveau, ne fût-ce que pour un temps, après chacune de ses violentes dispersions.

» La haute mission des Hébreux n'en fut pas moins, au milieu des plus tristes circonstances, sous le joug de l'oppression qu'ils avaient eux-mêmes provoquée, et jusque dans leur ruine, de maintenir ce qu'il y avait de divin et d'humain tout à la fois dans leur nature, et c'est là leur plus grande gloire. »

X

Ainsi dans la catholique Espagne où, malgré l'établissement du régime constitutionnel, la pratique du judaïsme n'était pas même tolérée, dans la Prusse protestante, où la critique d'Eichhorn avait reproché, vers la fin du siècle dernier, à Michaëlis d'avoir dans son *Droit mosaïque*, prêté aux anciens Juifs des manières de penser et de sentir qui ne sont propres qu'à notre époque, les témoignages des hommes politiques que l'on vient de citer, ne sont-ils pas de nature à diminuer le reproche adressé à plusieurs reprises à M. Salvador, d'avoir vu le mosaïsme à travers le prisme de ses opinions libérales.

Sans aucun doute, il n'est donné à aucun homme,

quelle que soit sa force de volonté, de se détacher, de sortir complètement de lui-même et de son époque, pour apprécier et juger les époques antérieures. On peut même croire qu'un trop complet renoncement de son temps aurait pour l'historien de graves inconvénients, puisque chaque âge de l'humanité apporte de nouvelles lumières pour éclairer dans le passé, les traces latentes qui ont préparé ses voies vers l'avenir.

Jusqu'à l'avènement de cette philosophie nouvelle de l'histoire, dont les prophètes, suivant M. Renan, seraient les plus anciens initiateurs, et qui, sous la féconde impulsion de Vico, a produit en notre temps de si glorieux adeptes, les historiens, les philosophes, les théologiens, en racontant, en étudiant les grands événements du passé, y ont le plus souvent transporté les croyances, les mœurs et l'état politique de leur temps, afin de trouver en ces anciennes origines, tantôt une consécration pour le système religieux ou politique, dont ils étaient les défenseurs, tantôt des armes contre celui dont ils étaient les adversaires.

Aujourd'hui ni la religion, ni l'histoire, ni la la science, ne peuvent, ne doivent plus être étudiées, d'un point de vue exclusif, au profit particulier d'un sentiment, d'une idée, d'un système. A travers les erreurs inséparables d'une critique, toujours un peu influencée par les circonstances du moment, ce sera un des caractères distinctifs de notre siècle, de por-

ter un plus judicieux et plus équitable discernement dans la féconde exploration de l'héritage du passé, dont les grandeurs et les misères dans toutes les manifestations du sentiment et de l'esprit, renferment pour l'avenir de si utiles enseignements.

C'est à ce devoir qu'obéissaient les deux hommes d'État, dont on vient de rapporter les jugements sur les *Institutions de Moïse.*

XI

Après ces deux hommes d'État, voici encore un écrivain à la fois religieux et libéral, recherchant les origines et les traces de la liberté morale de l'homme dans l'histoire, comme M. de Bunsen y avait cherché celles de la connaissance de Dieu. Avec ce désir d'équité, qui fait subir une révision sévère aux traditions acceptées, aux anathèmes comme aux admirations, M. Agénor de Gasparin s'exprimait ainsi :

« Il est une cause de servitude que nous avons rencontrée partout dans l'Orient antique, la suppression de la personnalité au ciel et sur la terre. Nulle part, le Dieu vivant, nulle part, et le second fait se rattache au premier, nulle part l'individu, l'homme, en possession de son *moi*, de sa croyance, de sa pensée, de sa vie.

» Il s'en va tout autrement en Judée : Voici des hommes qui cessent d'être une foule pour devenir

des individus ; ils ont une foi personnelle, une responsabilité personnelle; la liberté morale s'éveille en eux.

» Le Dieu de la Bible ne crée pas le bien, il le proclame. Il ne déclare pas seulement que certaines choses sont ordonnées, et que d'autres sont défendues, il déclare que les premières sont bonnes, et que les secondes sont mauvaises. Ceci est capital, selon que nous adoptons la première notion ou la seconde, nous sommes en présence de la force ou en présence du devoir, notre obéissance nous rend esclaves ou nous rend libres.

» Notez que de tout l'Orient, Israël est le seul peuple où nous rencontrions la vie publique; des citoyens qui pensent, des oppositions qui s'expriment. Le fait du prophétisme est si grand, que nous voyons aujourd'hui les écrivains les moins respectueux pour la Bible, signaler cette manifestation de vie nationale et de liberté, unique dans les annales du monde oriental. Des révolutions il y en a partout, des changements dynastiques rien n'est plus commun, mais le mouvement dont je parle, dit l'écrivain moraliste, a un autre caractère; l'histoire d'Israël est un mouvement perpétuel.

» Révolutions, réformes, chutes, relèvements, avertissements des prophètes, châtiments lorsqu'il abandonne les voies de l'Eternel, il n'est rien qui ne démontre que pour Israël l'intérêt essentiel, national, dans le sens élevé du mot, est un intérêt de *Vérité.*

» Si j'avais pu développer ma pensée, ajoute M. de Gasparin, j'aurais insisté sur ce phènomène de l'enseignement laïque et démocratique, qui, donné d'abord par les prophètes, a été continué jusqu'à la fin par les Scribes; cherchez chose pareille dans l'antiquité païenne. »

XII

Racine, dans sa préface d'Athalie, avait rendu un hommage bien remarquable pour son temps, à cet enseignement populaire.

« Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres. On leur apprenait les saintes lettres non seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison; mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entière. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois, et de l'avoir continuellement sous les yeux. »

Les nations modernes pour se constituer à l'état de véritables peuples, n'ont-elles pas encore quelques enseignements, quelques exemples à emprunter au plus ancien de tous les peuples, au peuple d'Israël?

XIII

Traiter de la condition des femmes, c'est toucher à l'un des problèmes les plus délicats de la condition

sociale; c'est toute l'histoire qui nous l'atteste : nul changement ne s'est accompli dans la condition particulière de la femme, sans réagir aussitôt sur la constitution de la société tout entière.

Il y a bien d'instructives leçons à retirer pour la transformation sociale dont la Révolution française a mission, de *l'Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne* [1] publiée par un savant professeur de la Faculté de droit de Paris; c'est seulement à ce qu'il indique de la situation de la femme dans les institutions de Moïse, que le cadre de cette notice est obligé de se limiter.

Après avoir dépeint la situation de la femme dans tout l'Orient, après avoir montré que la femme n'y avait pas trouvé son affranchissement malgré la loi nouvelle du Boudha, si exaltée par quelques écrivains; après avoir rapporté les relations des voyageurs constatant, que nulle part, la femme n'est plus opprimée et avilie, que parmi les trois cent millions d'hommes qui ont embrassé le boudhisme, M. Paul Gide s'exprime ainsi :

« Tandis que, au fond de l'Asie, l'influence du panthéisme étouffait les plus généreuses aspirations, vers les confins de l'Europe, au contraire, Moïse donnait

1. *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne* (Mémoire couronné par l'Institut, Académie des sciences morales et politiques), par Paul Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, qu'une mort prématurée vient d'enlever à la science dont il était un des interprètes les plus distingués.

pour fondement à ses lois, la foi au Dieu personnel et libre qui a créé l'homme à son image. Ce principe, germe de toutes les libertés, devait produire des fruits, même sur le sol ingrat de l'Asie. La libre acceptation populaire est à la base de toutes les institutions mosaïques : « Regardez, je prends à témoins les cieux et la terre que j'ai mis aujourd'hui devant vous la vie et la mort ; la bénédiction et la malédiction; choisis donc la vie, afin que tu vives toi et ta postérité. »

» Ce caractère libéral et spiritualiste éclate dans la constitution de la famille comme dans celle de l'État. Ce n'est pas seulement avec les pères de famille que l'Éternel établit son alliance « c'est avec les enfants, les femmes et les esclaves ». Si l'organisation presque patriarcale des tribus israélites laisse encore aux pères de famille une puissance presque absolue, cette puissance s'empreint d'un caractère nouveau de tendresse et de douceur, sous l'influence d'une loi dont le premier précepte est : « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée. » La sollicitude de la loi protège la femme jusque dans l'esclavage : « Si tu prends pour femme une captive étrangère, tu la mèneras d'abord dans ta maison, et là, elle prendra le deuil et pleurera pendant un mois son père et sa mère ; puis tu viendras vers elle, et tu seras son mari. S'il arrive qu'elle ne te plaise plus, tu la renverras à sa volonté, et tu ne pourras la vendre pour de l'argent, car tu l'auras

eue pour femme. » Une fois veuve, la femme, quoique continuant à dépendre de la famille de son mari, acquiert une certaine indépendance : elle s'oblige valablement par son serment ou par son vœu, sans aucune autorisation. Enfin, la mère exerce sur ses enfants une autorité presque égale à celle du père de famille.

« Quand un homme aura un enfant pervers et rebelle, qui n'écoutera pas la voix de son père et celle de sa mère et qui, châtié par eux, ne leur obéira point, alors le père et la mère le prendront et le conduiront vers les anciens de la ville, et ils leur diront : Voici notre fils qui est pervers et rebelle, il n'obéit point à notre voix. »

Jamais sans doute l'Orient n'avait entendu de si nobles et si généreux préceptes ; on croit y voir déjà briller, comme dans la parole prophétique d'un Amos ou d'un Isaïe, l'aurore des vérités chrétiennes.

A la suite des principaux préceptes de la loi de Moïse sur la constitution de la famille, le savant professeur en voit les améliorations successives qui, déjà *avant la venue de Jésus-Christ*, avaient heureusement élargi la jurisprudence judaïque.

« On sent à ces quelques traits, dit M. Paul Gide, combien la loi du Talmud est en progrès sur la loi du Pentateuque. Cette différence a été souvent méconnue, et, dans un zèle plus pieux qu'éclairé, on a voulu faire honneur au législateur inspiré, de toutes les améliorations que les rabbins avaient plus tard apportées à son œuvre..., »

XIV

Déjà l'éminent philosophe qui, depuis 1855, occupe au Collège de France, avec un succès toujours croissant, la chaire de droit naturel, dont il a recherché les sources depuis la plus haute antiquité, et poursuivi les développements jusqu'à notre temps, avait démontré avec l'autorité qui s'attache à sa parole « que la femme a été plus respectée, plus heureuse, plus libre chez les Hébreux que chez aucun autre peuple de l'antiquité. On le croira aisément si l'on songe que dans une société pauvre, exclusivement vouée à l'agriculture, où le mariage était un devoir pour tous, où l'égalité était le principe et le but de la constitution, où les femmes mariées avaient toutes le même rang, où l'esclave, même séduite par son maître, devenait l'égale d'une épouse de condition libre, la polygamie était une rare exception... La femme israëlite joue un rôle très actif dans l'histoire de son peuple ; elle est bénie par la voix du prophète et chantée non pour sa beauté, mais pour sa vertu et sa sagesse : et elle finit par être reconnue comme la digne compagne et presque comme l'égale de l'homme [1]. »

1. *Études orientales*, par Adolphe Franck, membre de l'Institut. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, 1861, p. 133 et *passim*.

Dans ces études orientales, M. Franck a aussi ravivé les noms et remis en lumière les œuvres des deux illustres rabbins Maimonide et Aviciébron qui ont eu une si grande influence sur la philosophie du moyen âge.

On voit, que si la condition privée de la femme peut être considérée comme une sorte de baromètre moral, marquant la pression de l'atmosphère religieuse et sociale où se meuvent les peuples, il n'en est pas dans l'antiquité dont la respiration ait été plus libre que chez le peuple d'Israël.

XV

Dans une judicieuse critique du projet de loi sur la propriété littéraire, le directeur de la Revue Britannique, M. Amédée Pichot, s'exprimait ainsi (février 1862) :

« Quelle sera la fortune des petits neveux de l'auteur d'une de ces œuvres monumentales dont la pensée première, révèle toute une révolution sociale et religieuse, comme par exemple celle de mon savant ami, le Maimonide moderne, J. Salvador, qui réimprime lui-même, la troisième édition de son *Histoire des Institutions de Moïse.*

» Avec quelle émotion j'ai serré la noble main de ce condisciple qui m'a remis lui-même le premier né de sa précoce érudition, car il était déjà un érudit pour moi, sinon déjà un prophète, lorsque après avoir écouté ensemble les doctes maîtres de la faculté, nous allions méditer ensemble sur leurs leçons, en y mêlant nos rêves de jeunesse.

« Honneur à vous, ami, au cœur doux et à l'âme

forte. Le travail a affaibli en vous les yeux du corps, mais le Dieu de vos pères vous a donné, comme à Milton, le poëte anglo-biblique, les yeux de l'âme.

» Oui je vais les relire ces volumes, et j'essaierai d'en signaler quelques-unes des plus belles pages...

» Si M. Reybaud avait lu l'*Histoire des Institutions de Moïse*, il y aurait trouvé de nouveaux arguments contre ces économistes qui ont voulu dédoubler l'homme et créer une sorte d'incompatibilité entre les besoins de l'âme et ceux du corps... »

XVI

Quelques lignes empruntées à un Essai sur la sortie d'Égypte, publié en 1872 par M. G. d'Eichtal, qui se déclare à la fois le disciple et l'ami de Gioberti et de Salvador, présentent un trop fidèle résumé des diverses appréciations faites de *l'Histoire des Institutions de Moïse*, durant la longue période écoulée depuis sa première publication, pour qu'il n'y ait pas un intérêt de critique à les rappeler.

« Jamais le caractère social des Institutions de Moïse, n'a été si complètement exposé que dans l'ouvrage de Salvador. Publié pour la première fois il y a plus de quarante ans (1828), à la veille de la révolution de Juillet, au moment où la question de réorganisation sociale commençait à agiter profondément les esprits, ce livre a eu pour but de ramener vers

l'ancienne tradition religieuse l'attention des penseurs alors entièrement tournée aux innovations. Il est bien vrai que la nature du sujet, et aussi pourquoi ne pas le dire, une forme trop systématique, nuisirent à la popularité du livre ; beaucoup crurent y voir un ingénieux paradoxe. Mais sur les esprits d'élite, l'effet produit fut très grand, et quoique pas assez souvent cité, le livre de Salvador a laissé son empreinte sur presque tous les ouvrages de quelque valeur, qui de nos jours ont traité de l'histoire et des institutions de Moïse. »

DEUXIÈME PARTIE

Confirmation des convictions de M. Salvador, après examen de ses critiques. — Juifs qui le sont sans le savoir. — Le marquis d'Argens. — Difficultés des nouvelles méthodes d'étude des idées, et d'observation des faits. — Vie de Jésus, par Mgr Dupanloup. — Par M. Veuillot. — Histoire élémentaire et critique de Jésus, M. Peyrat. — Vie légendaire de Jésus, M. Renan. — Esquisse sur la vie de Jésus et la physiologie de la conscience humaine, d'après l'histoire des Hébreux par Proudhon. — La Vie du Christ et l'application de sa doctrine au communisme, par Mistress Sarah Heckford. — La Science des religions, sa méthode et ses limites, M. Burnouf. — Essai sur l'histoire des religions, M. Max Muller. — Deuxième édition de *Jésus-Christ et sa Doctrine*. — Origines du christianisme, M. Renan. — Le Christianisme et ses origines, M. Havet. — La Religion de l'Avenir, M. de Hartmann. — Lois naturelles de l'évolution historique, M. Littré. — Introduction à la science sociale, M. Herbert Spencer. — Nécessité de l'étude de l'évolution religieuse. — Réflexions de l'*Edinburgh Rewiew*, sur l'agitation religieuse et sociale. — Classification de l'homme comme un *animal* religieux. — Son influence morale. — Comment finissent les anciens dogmes. — Comment se forment les nouveaux. — Double mode d'action de la critique. — Dernières années de M. Salvador.

I

Deux ans plus tard, mettant dans la révision de son œuvre la même suite que dans sa production première, l'auteur des *Institutions de Moïse* publiait,

en 1864, la deuxième édition de *Jésus-Christ et sa doctrine*.

L'avant-propos de cette nouvelle édition mérite tout d'abord une attention particulière. Il peut être considéré comme une expression de ce retour sur lui-même, de cet examen de ses convictions, que, bien des années auparavant, M. Salvador s'était moralement engagé à faire après le développement de son œuvre, et l'étude des critiques qu'elle aurait été appelée à subir.

A l'encontre d'un courant d'opinion alors bien marqué dont il signale les causes, l'auteur montre d'où vient, dans sa conviction, l'idée qu'une œuvre historique sur Jésus-Christ doit expliquer le Dieu encore plus que l'homme.

« De mes études premières qui roulaient sur les sciences proprement dites, je tenais, dit M. Salvador, une vérité générale que j'avais expérimentée : Dans la nature organisée et vivante, comme dans la nature dite morte, chaque être se compose d'éléments intimes. Cette diversité d'éléments et leur union déterminent son caractère, ses propriétés, et lui valent un nom ; leur séparation, au contraire, en change soudain l'essence.

» Ainsi, pendant que je soumettais à l'analyse les inspirations et institutions de l'ancienne loi, de jeunes et libres penseurs, de savants condisciples et amis m'adressaient presque tous une même ob-

jection. A mon tour je leur réservais une même réponse.

» Dans les traditions où vous cherchez un dernier mot, me disait-on, qui ne trouve à volonté des exemples et des raisons à l'appui des systèmes ou des opinions les plus contradictoires, ici en faveur du droit divin, là en faveur du droit populaire.

Et pourquoi non, leur répliquais-je.

» Est-ce que la poudre inflammable ne renferme pas du soufre, du salpêtre et du charbon qui, séparés n'ont plus une même action, et peuvent recevoir un emploi très différent?

» En soumettant à ce même esprit d'analyse les livres constitutifs de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ, j'étais par conséquent préparé à y distinguer des éléments divers, d'abord étroitement unis et agissant les uns sur les autres, puis se séparant entre eux.

» C'était le moyen de saisir soit les actes, les événements qui méritaient d'être signalés comme favorables au christianisme ; soit, au contraire, ceux dans lesquels il fallait voir les commencements et les progrès d'un travail opéré à son préjudice... »

Dès mes premiers pas dans cette voie, continue M. Salvador, mes idées furent bouleversées encore plus qu'à l'occasion de mes recherches sur Moïse.

« La réforme du seizième siècle a exercé une influence trop manifeste sur l'esprit de vérité et sur l'avenir de la religion, la liberté des temps modernes

lui doit trop de reconnaissance, pour qu'elle ait besoin d'être défendue; mais là ne résidait plus le point capital de la question.

» A l'opposé de ce que j'avais cru jusqu'alors, quoique sous toutes réserves, c'était le catholicisme romain qui emportait le caractère évangélique, bien plus que la réforme. Par rapport à la doctrine réelle de Jésus-Christ et au corps des évangiles, il en formait une expression ou accomplissement, plus logique, plus naturel.

» Malgré toutes les raisons contraires, c'était dans les évangiles même, par exemple, que le catholicisme romain avait puisé le droit de revendiquer en son sein, quelque chose de plus que la libre association du temporel avec le spirituel.

» Sous peine de tomber dans une sorte d'hypocrisie philosophique et politique, il fallait prendre ou rejeter. Tout terme moyen finissait par devenir un embarras et un mensonge.

» Un vice radical me paraissait avoir circulé chez la généralité des historiens et s'était communiqué de la théorie à la pratique.

» Sous l'empire d'une foule de préjugés, leurs œuvres manquaient du sens ou de l'organe nécessaire, comme aurait dit Bacon, pour apprécier à sa juste valeur l'époque de transition qui dans le sein de Jérusalem, avait fait passer le cœur et l'esprit sacrés des dix-huit siècles de la Loi juive, aux dix-huit siècles de la Foi chrétienne.

» Dans le but de prêter appui à telle croyance religieuse ou à tel système philosophique, on avait tenu dans l'ombre ou dénaturé plus d'un élément historique et moral essentiel.

» Un trait commun de caractère liait sous ce rapport les sectes modernes et les partis les plus opposés.

» Or eût-il été sage d'étendre une pareille manière de juger les choses à Jésus-Christ, à sa doctrine, à l'établissement de l'Église par les apôtres ? nullement.

» A quelque croyance ou philosophie qu'on obéit, aurait-il fallu méconnaître que Jésus dans le mouvement de l'histoire, prenait toutes les apparences et exerçait toute l'action d'un Dieu bien plus que d'un homme ?

» Avouer un fait historique, en chercher les causes sensibles, en montrer les grands résultats, en déduire les inconvénients, ce n'est pas transformer ce fait en article de foi.

» Ce n'est pas ruiner l'histoire de la religion, que de la juger, a dit avec raison M. de Rémusat.

» Lors donc, poursuit M. Salvador, que l'esprit d'observation et d'analyse, qui avait présidé à mon travail sur les institutions de Moïse, fut tourné vers ce nouveau sujet, je me demandais quel serait mon point de départ.

» Un premier fait réel, éclatant, qui ne tient ni du commentaire ni d'aucune hypothèse, est que Jésus règne officiellement comme Dieu depuis des siècles,

sur presque toutes les populations de l'Occident, et sur quelques points de l'Orient.

» Un autre fait non moins réel c'est que dans les évangiles, Jésus se montre comme Dieu. La plupart des paroles de Jésus, de ses actes, de ses illuminations, de ses promesses, toutes les causes de sa passion, de sa mort, de sa résurrection dérivent de la forme d'un Dieu, ressortent d'une véritable Épiphanie.

» Voilà pourquoi, avant d'arriver à l'examen de la vie et de la doctrine de Jésus, une première condition devenait indispensable : Étudier et comprendre la nature des écoles juives hors de la Judée et en son sein ; apprécier l'état de Jérusalem livrée à des dominations successives, pendant lesquelles des essais divers avaient été tentés, afin d'obtenir une fusion, un compromis entre les deux ordres de religion alors séparés par un abîme, le monothéisme et le polythéisme.

» Si la délivrance religieuse et morale du monde païen, n'eût pas exigé qu'il se proclamât, ou qu'on le proclamât comme Dieu, Jésus de Nazareth aurait pu accomplir, sans le moindre danger en Israël, sa haute mission de régénérateur, de prophète.

» Un troisième fait relié aux précédents, était la création du nom de *Déicide* qui a eu des résultats si positifs et souvent si terribles, dont les témoins vivent encore.

» Enfin un autre fait entièrement distinct de tous,

ne tenait non plus ni du commentaire, ni de l'hypothèse : Le corps des Juifs n'avait jamais admis Jésus comme Dieu, et l'école des Pharisiens avait organisé l'Église juive avec assez d'intelligence et de vigueur, pour lui faire traverser sans y périr, le cours entier de l'ère chrétienne.

» Sur ces données, il y avait donc un grand sujet à traiter ; il y avait à mettre en présence les deux aspects opposés de la même histoire, les raisons de la minorité vaincue, pour qui Jésus, selon l'expression si originale de Moïse, était un *non-Dieu*, et celle de la majorité victorieuse, qui en avait fait l'objet absolu de ses adorations... »

II

Ainsi conçue, la question devait naturellement indimider plus d'un lecteur et faire opposer, tout d'abord, à M. Salvador, ce qu'on appelle en droit, des *fins de non-recevoir*, surtout si l'on se reporte à l'époque de la première publication de ce livre en 1838. Je m'en étais remis d'avance, dit-il, pour les surmonter, à la série nouvelle et prochaine des événements, sur lesquels j'avais fondé l'avenir de mes recherches.

Mais la difficulté la plus sérieuse reconnue par M. Salvador, venait de ce qu'il a constaté dans l'esprit de la Réforme. « J'allais marcher presque à

rebours d'une tendance systématique, qui, de son sein, avec ou sans son aveu, était descendue dans une partie des écoles philosophiques actuelles.

» Cette tendance qui au premier abord semblait tout simplifier, ne conduisait à rien de formel.

» Elle avait au contraire ce singulier inconvénient, de donner pour frère et compagnon au pharisaïme abusif de l'ère ancienne, et au jésuitisme non moins attaqué de l'ère moyenne, une sorte de sentimentalisme des nouveaux jours, se disant philosophique, moral, et par dessus tout chrétien.

» En se prenant corps à corps avec les erreurs et les superstitions, dont le catholicisme romain lui paraissait rempli, il avait été impossible à la réforme du seizième siècle de s'arrêter à l'autorité des Évangiles. Elle s'était reportée dans la liberté biblique.

» De là, son entraînement invincible à créer un Jésus nouveau. Presque à son insu, la réforme s'était habituée et avait encouragé le monde à s'écarter du christianisme rigoureusement évangélique. Sous prétexte d'un spiritualisme épuré, elle enlevait à la figure de Jésus son principal caractère ; elle obscurcissait les causes qui en avaient fait une grande *solution* ou, comme on dirait aujourd'hui, la formule vivante, destinée à concilier les antagonismes religieux, alors les plus réels, les plus ardents.

» Afin de conserver à ce Jésus *biblisé*, le cachet évangélique et de le plier en même temps au spiritualisme de nouvelle date, la réforme, ses rejetons

naturels, puis ses enfants perdus, ont cédé à une autre nécessité. Il a fallu s'appuyer sur une critique des textes, d'abord pleine de fécondité, comme sujet d'exercice pour le libre droit d'examen, mais dont les exagérations et les abus ont fini par ne plus reconnaître aucune limite.

» Il suffit d'indiquer cette conséquence de l'exagération de l'exégèse germanique pour en faire juger les inconvénients. Du moins on en voit surgir aussitôt une moralité remarquable. Elle confirme le précepte d'après lequel, la punition arrive d'ordinaire, du côté par où l'on a péché.

» Pendant des siècles, l'Église catholique romaine avait trouvé très bon de violenter les textes hébreux, afin d'en tirer et de sanctionner l'histoire de Jésus-Dieu, de transfigurer leurs expressions, de personnifier leurs images, pour y trouver l'origine et la consécration de ses dogmes provenant d'autres sources.

» Selon cet exemple et ce genre d'instruction, la réforme protestante et ses rejetons, approuvés par elle ou reniés, ont violenté à leur tour les textes évangéliques. Après les avoir forcés au moral, on les a scindés au physique, on les a mutilés au point d'ébranler complètement le Dieu sur sa base, et de le réduire de jour en jour, de degrés en degrés, à un état d'homme tout incertain, tout hypothétique. Cependant qu'on y songe, dès que Jésus est fait simplement homme, on retombe dans la Bible pure, dans le système juif. »

III

Il y a plus d'un siècle un écrivain qui, quoique l'un des adeptes de l'École voltairienne, portait pourtant aux origines de la religion chrétienne des attaques moins passionnées, et semblait même reconnaître de quel secours, ces antiques origines pouvaient être à la philosophie, le marquis d'Argens faisait écrire par Aaron Monseca[1], le Juif voyageur, à Isaac Onis Rabbin à Constantinople :

« J'ai une question épineuse à te proposer, et je te prie de l'exposer à quelques autres Rabbins de tes amis, pour que je puisse savoir leur sentiment et le tien. J'ai découvert à Paris un nombre infini de Juifs qui le sont, sans croire l'être et sans en rien savoir. Ce que je te dis te semblera un conte fait à plaisir; rien n'est cependant plus vrai. Tout ce qu'on appelle ici, esprits forts, gens du bel air, femmes du monde, n'exercent la religion Nazaréenne que dans l'extérieur; au fond du cœur, il en est

1. Lettres juives ou Correspondance philosophique, historique et critique, entre un Juif voyageur en différents États de l'Europe et ses correspondants en divers endroits. Nouvelle édition, à la Haye, chez Pierre Paupic, MDCCXLII, tome I, page 40. Cette correspondance, quoique vieillie sous bien des rapports, est encore très curieuse à consulter comme une des reproductions assez fidèles de l'esprit européen au dernier siècle. Il est remarquable que le marquis d'Argens ait choisi des Juifs pour interprètes de ses idées, comme Montesquieu a fait aussi choix de Mahométans pour interprètes des siennes.

très peu qui en soient persuadés. Ils se contentent de croire en Dieu; plusieurs pensent que l'âme est immortelle ; beaucoup d'autres, ainsi que les Saducéens, soutiennent qu'elle est sujette à la mort. Je regarde ces derniers comme des gens dans l'erreur ; quant aux premiers, je ne sais si nous pouvons leur refuser le titre de Juifs. Ils croient en un Dieu qui a créé l'univers, qui récompense les bons et punit les méchants, que croyons-nous davantage ? N'est-ce pas là toute notre religion, excepté quelques cérémonies que nos prêtres et nos docteurs nous ont ordonnées ? Mais ces cérémonies ne sont pas indispensablement nécessaires....

» Si tu réfléchis à ce que je te dis, tu ne pourras te refuser à reconnaître ces Parisiens pour des enfants d'Israël. Ce serait un grand bien pour notre sainte loi de leur apprendre de quelle religion ils sont, et de les réunir à notre communion.

IV

Depuis l'époque où le Juif du marquis d'Argens, dépeignait la situation intérieure des Parisiens, en termes moins sévères que le mahométan du président Montesquieu, les esprits forts, les gens du bel air, les femmes du monde, ont bien souvent changé de costume dans leurs modes religieuses. L'image qu'en a tracé, sous la Restauration, un esprit des

plus fins de notre temps, M. de Rémusat, reprend aujourd'hui une saisissante ressemblance : « La religion est une vogue, il n'y a rien d'intérieur ni de fort, il n'y a point d'avenir dans cette réaction de dévotion, l'orthodoxie est une bienséance, la *foi est convenable*, rien de plus. »

De nos jours, s'il faut en croire la plupart des moralistes religieux ou philosophes, nous sommes à une de ces époques de transformation où les anciennes croyances honorées, quoique vieillies, n'ont plus d'influence que sur les pratiques extérieures des hommes, dont elles ne dominent plus ni les sentiments, ni les intérêts.

Suivant la judicieuse observation de Tocqueville : « On dirait que dans les institutions humaines comme dans l'homme lui-même, indépendamment des organes que l'on voit remplir les diverses fonctions de l'existence, se trouve une force centrale et invisible qui est le centre de la vie. En vain les organes semblent agir comme auparavant, tout languit à la fois et meurt quand cette flamme vivifiante vient à s'éteindre. » Ainsi, dans l'organisme moral comme dans l'organisme physique, se manifeste le phénomène que la science désigne aujourd'hui sous le nom d'*anémie*.

V

Lorsqu'une nouvelle méthode d'étude pour les idées, d'observation pour les faits, vient modifier les jugements de l'histoire, les hypothèses de la science, il ne faut ni s'étonner, ni se plaindre des résistances qu'elle éprouve. Les choses qui trouvent ouvertes les portes de notre esprit, de notre jugement, n'y produisent, en les traversant, que de légères impressions. Ce sont celles qui en forcent les passages, qui y laissent des traces profondes.

Ce n'est pas le *è si pur muove* de Galilée qui a fait tourner la terre, mais en allant, non sans péril, à l'encontre des hypothèses établies, sanctionnées par la religion, il a, par cette énonciation alors si nouvelle et si hardie de la vérité, préparé les voies aux immortelles découvertes de Képler et de Newton. Il en a été de même pour l'étude des lois de l'histoire, dont Montesquieu a été, dans notre pays, l'un des premiers initiateurs.

VI

Un quart de siècle s'était écoulé depuis que, par la publication de son livre sur *Jésus-Christ et sa doctrine*. M. Salvador avait inauguré, en France,

un nouveau mode d'étude sur les origines du christianisme. Durant cette période, la voie s'était grandement élargie. En 1864, la deuxième édition de *Jésus-Christ et sa doctrine*, en conservant son relief particulier et son originalité primitive, rencontrait nombre d'œuvres diverses qui, émanant de sources bien différentes, concouraient pourtant toutes, volontairement, ou même à leur insu, vers un même résultat : celui d'habituer les esprits à voir les origines du christianisme et la personne même de son fondateur, sortir de l'histoire miraculeuse d'une génération spontanée, pour les faire considérer dans l'histoire positive où leur part n'est ni moins grande ni moins glorieuse.

En choisissant parmi ces récents historiographes de Jésus, les plus remarquables par l'autorité, la variété du talent, les divers points de vue où ils sont placés, on peut prendre une appréciation assez exacte des résultats acquis.

VII

Dans sa *Vie de Jésus*, l'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup a pris pour épigraphe : *In principio erat Verbum. Et Verbum caro factum est.* « Je viens considérer l'amour en Jésus-Christ même, je viens examiner de près ce que furent la bonté, l'affection dans le cœur de Jésus-Christ, et montrer à tous les

cœurs droits, que selon l'admirable parole de saint Jean l'Évangéliste, la mission de Jésus-Christ fut une mission d'amour, et que la foi en Jésus-Christ se réduit à une seule chose : Croire à l'amour, *Et nos credidimus caritati.*

» Certes, c'était bien le médecin de l'humanité..... Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur... »

Dans cette œuvre, Mgr Dupanloup ne discute pas, il expose le côté le plus touchant de la morale évangélique, lui attribuant toutefois d'une manière exclusive, suivant la tradition de l'Église, la production des nombreux éléments bien antérieurs, fournis par le judaïsme et l'hellénisme, qu'elle a eu la mission de codifier, de sanctifier et de répandre.

VIII

C'est un sentiment tout différent de celui de l'évêque d'Orléans, qui se manifeste dans la *Vie de Jésus* par M. Veuillot.

« La négation est un des noms de la mort... Elle veut ôter du monde Jésus-Christ Fils de Dieu, dont la miséricorde a revêtu notre mortalité, pour nous communiquer sa vie éternelle. Des sophistes sans nombre se sont efforcés de retirer au Christ, vrai Dieu et vrai homme, tantôt l'humanité, tantôt la Divinité. Ils ont nié que la personne de Jésus-Christ

eût existé. Jésus ne serait qu'un produit de l'imagination populaire. La pauvre raison humaine a fourni son contingent de sectaires, même à cette folie, expression la plus logique de la négation ; car il est moins impossible de nier l'existence de l'homme, que de nier le Dieu en admettant l'homme.

» En donnant pour mort l'empire de la foi, et en proclamant l'indépendance de la raison et de la volonté de l'homme, la société a rendu absolu, universel et nécessaire, le mal qui était relatif, exceptionnel et contingent....

» La société est perdue, dit M. Veuillot, non qu'elle soit dans une impossibilité radicale, mais parce que, selon moi, elle ne veut pas se sauver. Il n'y a pas de salut pour la société catholique parce que l'esprit catholique, seul esprit de vie, ne vivifie pas tout, ne vivifie pas l'enseignement, le gouvernement, les institutions, les lois et les mœurs. »

Les adversaires de M. Veuillot lui opposent cette courte réfutation : « Comment s'est constituée la science moderne, dit Edgar Quinet ? — En la séparant de la science de l'Église. — Le droit civil ? — En le séparant du droit canon. — La Constitution politique ? — En la séparant de la religion de l'État. — Tous les éléments de la sociabilité moderne se sont développés en s'émancipant de l'Église. Le plus important de tous reste à développer : l'éducation. Par une conséquence qui se déduit de ce qui précède, n'est-il pas clair qu'il ne peut être réglé

qu'à la condition d'être séparé de l'*éducation ecclésiastique.* »

IX

Sans entrer dans toutes les subtilités de l'exégèse allemande, M. Peyrat indique qu'il a voulu faire : une *Histoire élémentaire et critique de Jésus.*

Il apprécie d'abord les travaux de ses prédécesseurs. « Depuis une cinquantaine d'années des savants de premier ordre, des érudits d'un grand mérite ont publié sur le même sujet, si souvent traité avant eux, par d'illustres maîtres, des travaux considérables et d'une incontestable utilité. Ils ont éclairci plusieurs questions essentielles, avancé ou trouvé la solution de plusieurs problèmes importants; mais, quelques-uns ont commis une grave erreur. Ils ont trop multiplié les explications scientifiques, trop négligé le sens littéral et pour ainsi dire populaire; surtout ils ont mis trop de rêveries ingénieuses ou frivoles à la place des réalités historiques... C'est ainsi que depuis vingt ou trente ans, il s'est fait sur l'histoire du Christianisme tant de livres excellents et si peu de progrès.

» Le faux savoir, des préjugés enracinés et généralement respectables, exigent un traitement particulier et préparatoire. J'ai pensé qu'il fallait demander ou plutôt redemander ce traitement à la critique si saine, si judicieuse du dix-septième siècle. »

Après cet exposé général, M. Peyrat indique la méthode particulière qu'il a adoptée dans cette histoire de Jésus. « J'ai suivi ligne à ligne les récits évangéliques, rapprochant les textes, signalant les variantes, les contradictions, la confusion ou l'inexactitude des indications chronologiques, distinguant le faux du vrai... Pour exprimer toute ma pensée je ne compose pas l'histoire de Jésus, je la laisse se composer elle-même, me bornant à soumettre chaque fait important à un examen immédiat, à mesure qu'il se présente. Que reste-t-il de cette histoire quand la critique en a fait disparaître tout ce qu'elle renferme d'invraisemblable, de mal attesté, d'impossible ou de faux ? Mon livre est fait pour répondre à cette question... »

X

Un des chapitres les plus remarquables de ce livre, est celui où M. Peyrat résume avec beaucoup de clarté les éléments divers de la morale de Jésus, les deux phases bien distinctes de sa prédication, les causes politiques et sociales qui ont déterminé chacune d'elles. Les historiens en général ont négligé cette distinction, sans laquelle pourtant il est raisonnablement impossible d'expliquer la vie de Jésus.

Théoriquement parlant, M. Peyrat le constate comme la plupart des historiens de Jésus, venus depuis M. Salvador, il y a peu de différence entre la

morale de Jésus et celle des anciens prophètes, des docteurs, des moralistes de l'ancienne loi, et des philosophes du Paganisme ; où cette différence se montre, c'est dans l'application. L'enseignement des anciens rabbins était dur, pédantesque... La morale chez les païens était presque toujours subordonnée à l'intérêt... On faisait le bien parce qu'il était utile... Jésus entend autrement la morale ; avec lui c'est un acte de justice qu'il faut faire toujours, envers tous, même envers un ennemi. Lorsque résumant ses préceptes et ses conseils dans ce qu'on appelle les Béatitudes, il disait : « Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui sont doux, ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ; bienheureux les pacifiques et les miséricordieux, ceux qui souffrent la persécution, parce que le royaume des cieux est à eux. » Cet idéal de perfection morale et de béatitude mystique, qui a fait plus tard la fortune du christianisme, était susceptible d'émouvoir les cœurs et les esprits d'élite, mais ne pouvait à ce moment attirer à Jésus de nombreux partisans.

Les conseils de mansuétude et de résignation devaient plutôt, suivant les judicieuses observations de M. Peyrat, irriter qu'entraîner un peuple opprimé, avide de vengeance, interprétant les prophéties dans un sens tout matériel, attendant le Messie qui, après avoir exterminé l'oppresseur étranger, devait relever le trône d'Israël et rétablir, au profit des malheureux, le royaume de Dieu sur la terre, usurpé par des

méchants. Aussi, sous l'impression de ce sentiment populaire, Jésus menacé par les Pharisiens qu'il avait accablés de ses sarcasmes, et faiblement soutenu par un petit nombre de disciples, change-t-il bientôt d'attitude. L'irritation entre dans son esprit et son langage ; au réformateur pacifique succède le zélateur ardent. Cette transformation qu'il subit, il ne la subit qu'avec peine ; obligé cependant, pour prendre un ascendant décisif sur cette foule, toujours prête à se révolter, de flatter des aspirations qu'aucune épreuve ne décourage, il formule sa pensée avec une rare violence, dit M. Peyrat puisant dans les Évangiles, les termes qui en marquent le caractère :

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, non je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » ... « Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère » ... « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je demande, sinon qu'il s'allume ? »

« Si quelqu'un vient à moi et qu'il aime son père, sa mère, sa femme, ses fils, ses frères et ses sœurs et même sa propre personne plus que moi, il ne peut être mon disciple. »

Mgr Dupanloup a justement exalté le caractère de sublime douceur de la prédication de Jésus. M. Peyrat en lui rendant un légitime hommage, montre aussi l'autre caractère de cette prédication; il confirme les témoignages déjà rapportés des conséquences fatales qui découlent nécessairement du caractère divin

de fils de Dieu que s'attribue Jésus en opposition aux croyances fondamentales d'Israël. Quant à la douceur ou à la violence dont le langage du maître des Évangiles a été tour à tour empreint, quelle est celle qui a eu la prédominance dans les enseignements de son Église, c'est à l'impartiale histoire qu'il appartient désormais de le faire connaître.

Dans l'introduction de son livre, M. Peyrat signalait l'obstination des diverses écoles de théologie persistant à considérer la religion, non comme un élément naturel de civilisation et de progrès, mais comme une chose fixe et immuable, méconnaissant ainsi le plus constant enseignement de l'histoire, qui nous montre les religions naissant et se propageant, finissant ou se transformant comme les autres institutions de ce monde.

Dans la conclusion de son histoire critique de Jésus, après avoir montré comment dans les récits évangéliques qui en fournissent seuls les éléments, aux faits vrais se mêlent les légendes créées par l'imagination des premiers chrétiens, ou suggérées par le besoin d'accommoder le personnage historique à un idéal, messianique, mythologique, religieux, M. Peyrat ajoute :

« Cet Idéal a produit la religion chrétienne. Comment avec les traditions judaïques, la gnose orientale, le platonisme alexandrin, l'ascétisme néo-platonicien, les fondateurs et les grands hommes du christianisme ont-ils élevé l'édifice du nouveau sys-

tème religieux ? Comment s'est fait ce travail d'assimilation, qui l'a commencé, poursuivi, fait réussir? Comment après tant de triomphes et de conquêtes, le christianisme s'est-il arrêté dans sa marche ascendante ? »

En continuant la revue des principales œuvres contemporaines qui ont successivement éclairé de nouvelles clartés l'histoire du christianisme, à laquelle les travaux de M. Salvador avaient déjà porté un si considérable contingent, on trouvera des réponses à quelques-unes de ces grandes questions, dont l'importance se manifeste de plus en plus, par leurs rapports rapprochés ou lointains, avec la transformation religieuse et sociale du monde moderne.

XI

Entre toutes les biographies de Jésus, celle qui a eu le plus éclatant retentissement, et dont le caractère, l'influence, sont peut-être les plus difficiles à bien définir, à travers toutes les ardeurs des controverses qui, en France et à l'étranger, se sont épuisées sur elle, c'est sans contredit celle de M. Renan.

Mais, histoire ou légende, roman ou idylle, quelle que soit la dénomination qui lui sera conservée, ne suscite pas qui veut un grand mouvement ; le talent et l'imagination n'y sauraient suffire, il y faut une disposition particulière des esprits. Et sous ce rapport,

le livre de M. Renan devra rester et restera comme un des plus précieux documents de la future histoire religieuse de notre temps [1].

XII

« Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? J'ai des matériaux tout préparés pour une vie de Jésus à laquelle je travaillais depuis plus de vingt-cinq ans, quand M. Renan est venu saisir la priorité de l'idée et déflorer le sujet ; enfin je possède également une étude fort originale sur le *Mosaïsme*, ce que je désignerai mieux par ces mots *Physiologie de la conscience humaine* d'après l'histoire religieuse des Hébreux.

Ce travail est fort avancé quant aux matériaux, la rédaction telle que je la conçois étant à mes yeux fort peu de chose. »

1. S'il est permis de prendre des comparaisons entre des termes de grandeur si différente, *si parva licet componere magnis,* on peut trouver un intéressant exemple de la manière dont se forment et se décomposent les légendes religieuses, dans la très curieuse étude publiée en 1879 par un professeur du Collège de France renommé pour la finesse et l'élégance de sa critique, qu'une mort prématurée vient d'enlever en pleine vigueur de l'âge et du talent littéraire, sur l'un des saints restés les plus justement populaires en France, le célèbre saint Martin de Tours. Successivement formée avec une série de miracles, une suite de pérégrinations également incroyables, mais témoignages de la crédulité contemporaine, la légende de cet apôtre des Gaules, ramenée à la réalité historique par M. Paul Albert, montre en un remarquable relief, un des personnages les plus considérables dans la propagation du christianisme occidental au IVe siècle.

Il est bien à regretter que cette vie de Jésus, que cette physiologie de la conscience humaine dont parle Proudhon [1] ne se retrouvent pas dans la collection posthume de ses œuvres. Quelqu'incomplets que puissent être ces matériaux, le talent de l'auteur, son influence incontestable sur l'esprit social de notre temps, leur donnaient tout au moins un grand intérêt de curiosité.

Il suffit de rappeler les nouvelles clartés que les notes, les fragments de Pascal publiés dans la récente édition de M. Faugère ont porté sur les pensées qui agitaient ce grand esprit, pour faire entrevoir celles qui pourraient résulter de la connaissance de ces fragments de Proudhon, ce puissant remueur d'idées.

A l'honneur de son caractère, que la violence qu'il portait dans la lutte, n'a pas toujours permis d'apprécier d'une manière équitable, on trouve dans sa correspondance un témoignage remarquable de la salutaire influence que peut exercer, même sur les esprits les plus ardents, ce respect de soi-même et des autres dont Royer-Collard déplorait la diminution, et que M. Salvador n'a jamais cessé de pratiquer.

« Vous êtes du nombre des adversaires que j'aime, parce que la bonne foi est grande chez eux, et que leur personne sait imposer le respect de leurs opi-

1. Correspondance de Proudhon, lettre à M. Bergman, 15 février 1864.

nions. Si quelque chose pouvait me rendre éclectique, voire même doctrinaire, si non tout à fait indifférent en matière économique, politique, religieuse, ce serait cette respectabilité éminente qui, à force de me faire estimer mes contradicteurs, finirait toujours par me faire prendre en dédain mes propres opinions. Quelle profession de foi, me dis-je, vaut l'amitié d'un honnête homme. Et je sens alors faiblir mes résolutions, se relâcher ma raideur, s'évanouir mon caractère. Je serais par admiration d'une conscience probe qui me résiste, capable de toutes les transactions possibles. »

XIII

Parmi les innombrables études qui ont paru en Angleterre sur la vie de Jésus, durant le cours de ces dernières années, une des plus remarquables peut-être, est le petit volume de mistress Sarah Heckford, sur la vie du Christ et l'application de sa doctrine au communisme. Elle commence par retracer dans une série de petits tableaux, les principales scènes de l'Évangile ; on ne peut qu'admirer la poésie, une poésie simple et gracieuse à la fois, de ces esquisses.

Quoique Mistress Sarah Heckford avoue ne plus croire depuis bien des années ni à la naissance miraculeuse, ni à la résurrection du fils de Marie, elle écarte de ses écrits tout ce qui pourrait provoquer une controverse philosophique. Son but est de mon-

trer que non seulement les enseignements du Christ sont en parfait accord avec les doctrines du vrai communisme, mais encore que la grande leçon de sa vie et de sa mort, les préceptes qu'il adressait, il y a dix-huit siècles, aux peuplades demi-barbares de la Palestine, sont de ces vérités éternelles qui, praticables de nos jours aussi bien qu'à l'origine du christianisme, pourraient seules résoudre les problèmes sociaux qui préoccupent si sérieusement les intelligences du dix-neuvième siècle..................

....

« Si on lit avec attention la vie de Jésus, dit mistress Heckford, on sera bien forcé d'admettre qu'il a commis un suicide, puisque sachant qu'on allait l'arrêter, et libre encore de fuir, il est allé, après avoir lutté et souffert, se livrer à ses bourreaux[1]. »

XIV

Si ces diverses biographies de Jésus donnent d'importantes notions sur le mouvement religieux de notre temps, des études plus générales y portent d'autres clartés.

« Tous les faits recueillis dans ces dernières années, soit en France, soit en Allemagne, prouvent, dit M. Burnouf, que les religions ne font pas table

1. La science des Religions, sa méthode et ses limites, *Revue des Deux Mondes*, 1864.

rase, quand elles se succèdent l'une à l'autre, mais qu'elles se pénètrent en quelque sorte comme les deux formes successives d'un insecte qui se métamorphose; la forme nouvelle se substituant à l'ancienne, et ne s'en débarrassant tout à fait qu'avec le temps. »

En se reportant à la date de la publication de *Jésus-Christ et sa doctrine*, on reconnaît combien M. Salvador y manifestait, dès 1838, le sentiment de ces lois générales que M. Burnouf constatait en 1864, comme admises par tous les hommes de science.

« Elles ont pour l'étude cette conséquence que plus une religion est moderne et universelle, plus sont nombreux les éléments qu'elle a réunis, et qu'elle renferme dans son sein.

» Un ignorant ou un esprit timoré peut seul s'imaginer que le christianisme tire exclusivement son origine de la Judée ; car non seulement la doctrine chrétienne n'est pas tout entière dans la Bible, mais dans sa marche elle a beaucoup emprunté aux idées grecques et latines, et plus tard à celles qui avaient cours au moyen âge, dans la société féodale... Si du dogme on passe au rite, on voit que la majeure partie de ses éléments ont une source orientale...

» On croirait l'organisation de l'Église chrétienne calquée sur celle du clergé boudhique, si l'on ne savait qu'elle eut en partie pour modèle (ainsi que l'a fait observer M. Salvador et que le fera aussi plus tard M. Renan) cette sorte de religion politique dont

l'empereur romain était le souverain pontife, et qu'elle naquit du besoin d'unité qu'éprouvait la société chrétienne, quand elle n'était encore qu'une société secrète et persécutée. Nous n'avons pas à retracer ce que tout le monde peut voir : les Églises chrétiennes et, par dessus toutes, l'Église catholique, offrent un sacerdoce dont la hiérarchie va se fortifiant d'année en année, à mesure que l'autorité du chef est reconnue seule, comme la source de tous les pouvoirs sacrés.... »

Dans les si instructifs *Essais sur l'histoire des religions* de M. Max Muller, que la claire traduction de M. Georges Harris a fait connaître en France, le savant professeur de l'Université d'Oxford a résumé les pensées primitives de l'humanité, soit religieuses, soit mythologiques, ses traditions et ses coutumes les plus anciennes, dont l'Orient est le berceau.

« Aussi loin qu'il est possible de remonter dans l'histoire de l'humanité, écrivait M. Max Muller en 1867, nous trouvons les éléments et la racine de la Religion ; l'histoire de la Religion nous montre partout une succession de combinaisons nouvelles, des mêmes éléments radicaux. »

Une fois cette vérité comprise, les paroles de saint Augustin, dont se sont émus ses admirateurs, deviennent pour nous claires et intelligibles : « Ce qu'on appelle maintenant la religion chrétienne existait chez les anciens, et n'a jamais fait défaut depuis la naissance du genre humain, jusqu'au temps où le

Christ s'est incarné, époque à partir de laquelle la vraie religion *qui existait déjà* commença à être appelée la religion chrétienne.»

Ces paroles de saint Augustin rapportées par M. Max Muller sont au reste la reproduction presque identique, *sauf l'incarnation* du Christ, de celles du Juif Philon rappelées aussi par M. Salvador.

Après avoir indiqué les nouveaux éléments fournis à l'étude des croyances de l'Inde et de la Perse, M. Max Muller se tournant du côté du monde sémitique, déclare que si l'on n'a pas trouvé de nouveaux matériaux pour l'histoire de la religion juive, cependant un esprit d'examen encore inconnu a renouvelé l'étude des annales sacrées d'Abraham et de Moïse, ainsi que des prophètes. Les recherches récentes dont la Bible a été l'objet, quoique ayant eu les points de départ les plus opposés, ont toutes servi à faire comprendre l'intérêt historique de l'Ancien Testament, par des raisons que n'avaient jamais soupçonnées les théologiens des siècles précédents. On en peut dire autant d'une autre religion sémitique, celle de Mahomet, depuis que le Coran et la littérature, qui s'y rattachent, ont été soumis à la pénétrante critique de savants et d'historiens véritables [1].

1. Les savants travaux de M. Reinaud, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, la si remarquable étude religieuse et philosophique publiée en 1865 par M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, sur

« Ce ne sont plus les matériaux qui manquent pour l'étude de la Religion dans ses nombreuses diversités. Ce qui est difficile, c'est de saisir les traits saillants qui donnent à une religion une expression permanente, son caractère véritable.

» S'il est une chose que l'étude comparative des religions mette dans une éclatante clarté, c'est que toutes les religions subissent avec le temps une altération véritable...

» Il y a peu d'années un éminent écrivain ayant fait observer que le temps était venu d'étudier l'histoire du christianisme d'après une saine et rigoureuse critique, comme celle des autres religions, cette observation provoqua un véritable scandale. Pourtant que peut-il y avoir de plus juste et de plus conforme à la vérité... Nous ne saurions réclamer, dit Max Muller, tout en se déclarant très fermement chrétien, aucun privilège pour le christianisme. C'est la liberté que le libéral professeur d'Oxford réclame pour tous....

» Le christianisme, comme toutes les autres religions, a eu son histoire et ses variations. Le christianisme du dix-neuvième siècle n'est pas celui du moyen âge ; le christianisme du moyen âge n'était

Mahomet et le *Coran*, ont relevé M. Salvador du reproche d'irrévérence qui lui avait été adressé en 1859, par M. Poujoulat dans sa critique de *Paris, Rome, Jérusalem*, pour avoir osé placer l'*imposteur* Mahomet à la suite de Moïse et de Jésus comme fondateur de religion.

pas celui des premiers conciles, le christianisme des premiers conciles n'était pas celui des Apôtres... L'étude comparative des croyances religieuses marquera enfin la véritable place du christianisme parmi les religions du monde...

» Peut-être la science de la Religion est-elle la dernière qu'il sera donné à l'esprit humain d'élaborer, mais sûrement l'homme ne se donnera jamais de repos, qu'il n'ait découvert la suite d'un dessein dans toutes les religions de l'humanité. Lorsque cette science aura été fondée et que toutes ses lois seront connues, elle changera l'aspect du monde, et renouvellera le christianisme lui-même, en reconstruisant la véritable *Cité de Dieu* sur des fondations aussi larges que les extrémités du monde. »

Cette sainte utopie on a déjà vu que M. Salvador l'avait depuis longtemps partagée avec M. de Bunsen, l'ami, le bienfaiteur de Max Muller, dont la mémoire reçoit un fidèle hommage par la dédicace de ce recueil plein d'idées et de faits, que M. de Bunsen alors ambassadeur à Londres appelait avec humour *les copeaux d'un atelier allemand.*

XV

« Les erreurs commises par les écrivains juifs en matière de religion ne sont jamais simples, elles se compliquent presque toujours d'étonnantes dévia-

tions ; M. Salvador n'a pu échapper à ce malheur, disait M. Poujoulat faisant en 1859, la critique de *Paris, Rome, Jérusalem*, parfois même il substitue des rêveries aux faits les plus incontestables de l'histoire..... Il parle de Rome impériale comme flairant les grandeurs nouvelles qui allaient sortir de l'Évangile, et se préparant à les mettre à profit pour sa domination.

» Après la ruine de Jérusalem, de la capitale du monothéisme, qui en matière religieuse formait un des termes extrêmes de la situation, une obligation était imposée aux propagateurs de la divinité nouvelle. Ils devaient se porter sur Rome ancienne, sur la capitale du polythéisme qui formait l'autre point extrême, l'autre pôle de cette même situation. C'est là que le mystère de l'union entre les deux vainqueurs de l'ancien peuple était appelé à se traduire en un acte manifeste. Rome frappée dans sa politique, menacée et déjà atteinte de déchéance comme centre de l'empire et par conséquent comme Reine du monde, Rome ne tarda pas à prévoir toutes les ressources qu'un renouvellement religieux serait susceptible de fournir à son antique esprit d'organisation, de domination et de conquête [1]. »

1. *Paris, Rome, Jérusalem*, t. II.

XVI

Dans l'histoire des origines du christianisme, M. Salvador avait limité son étude aux trois phases marquées par Pierre, Paul et Jean, qui en forment les fondements. M. Renan avec son multiple talent de philosophe, d'érudit, d'artiste, a dramatisé ces origines en les divisant en cinq actes, dont la vie de Jésus est en quelque sorte le brillant prologue. Viennent ensuite : Les Apôtres, saint Paul, l'Antéchrist, les Évangiles et la seconde génération chrétienne, enfin l'Église chrétienne.

Au début de ce dernier volume publié en 1879, marquant la fin de la période souterraine, obscure, s'étendant depuis l'embryogénie de la nouvelle religion jusqu'au moment où elle devient un fait public, notoire aux yeux de tous, se trouve une victorieuse confirmation de ces rêveries que M. Poujoulat reprochait à la perspicacité historique de M. Salvador. « Il est certain qu'à la mort d'Antonin vers l'an 160, la religion chrétienne est une religion complète; elle a tous ses livres *sacrés*, toutes ses grandes légendes, le germe de tous ses dogmes, les parties essentielles de sa liturgie ; aux yeux de la plupart de ses adhérents, elle est une religion à part, séparée du judaïsme, opposée même au judaïsme. — Il m'a semblé pourtant, dit M. Renan, convenable d'a-

jouter aux livres antérieurs un dernier livre contenant l'histoire ecclésiastique du règne de Marc-Aurèle; il appartient encore dans un sens très véritable, aux origines du christianisme. D'ailleurs, il y a quelque chose de partial et d'injuste à se figurer la tentative du christianisme comme un fait isolé, comme un effort unique et en quelque sorte miraculeux de réformation religieuse et sociale. L'œuvre que le christianisme a su accomplir, bien d'autres la tentèrent..... La piété était le besoin universel du temps; un immense travail d'amélioration morale se poursuivait de toutes parts : la philosophie, l'hellénisme, les cultes orientaux, y contribuaient également... Parce que le christianisme a triomphé, ce n'est pas une raison pour se montrer injuste envers ces nobles tentatives parallèles à la sienne, et qui n'échouèrent que parce qu'elles étaient dénuées de ce caractère *mystique*, qui, *autrefois*, était nécessaire pour attirer le peuple. Si l'on veut être juste et complet, il faut étudier à la fois les deux tentatives, faire la part de l'une et de l'autre, expliquer pourquoi l'une a réussi et pourquoi l'autre ne pouvait pas réussir. »

C'est cette méthode que M. Salvador avait précédemment suivie, en montrant à la suite de tentatives antérieures, qu'elle avait été la scission temporaire, nécessaire, inévitable pour la conversion des Gentils, entre l'ancien judaïsme et la nouvelle doctrine qui se séparait de sa source fondamentale en pro-

clamant Jésus-Dieu ; cette nécessité de conciliation entre l'antique monothéisme des Juifs, et le polythéisme des Gentils, M. Salvador, comme on vient de le voir, l'avait confirmée, en 1865, dans la préface de la deuxième édition de *Jésus-Christ et sa doctrine*.

XVII

Mais pour ne considérer à ce moment que ce fait si important : pourquoi la réconciliation qui se fit entre l'Eglise et l'Empire sous Constantin ne s'opéra-t-elle pas sous Marc-Aurèle ? — C'est là, dit M. Renan, une question qu'il importe d'autant plus de résoudre que déjà, *dans la formation de l'Église chrétienne nous verrons l'Église commencer à identifier sa destinée avec celle de l'Empire*. Dans la seconde moitié du deuxième siècle, des docteurs chrétiens de la plus haute autorité envisagent sérieusement la possibilité de faire du christianisme, la religion officielle du monde romain. On dirait qu'ils devinent le grand événement du quatrième siècle. Etudiée de près, la révolution par laquelle le christianisme changeant si complètement de rôle, est devenu le protégé ou pour mieux dire le protecteur de l'Etat, après avoir été le persécuté de l'État, cette révolution, dis-je, cesse de paraître surprenante. Saint Justin et Méliton en ont le pressentiment le plus clair. Le principe de saint

Paul : toute puissance, quelle qu'elle soit, vient de Dieu, portera ses fruits, et, ce que Jésus n'avait guère prévu, l'Évangile deviendra une des bases de l'absolutisme..... »

Rechercher l'âme de l'histoire, ce n'est pas, d'après M. Renan, obéissant en ce sens à la même méthode, peut-être serait-il plus exact de dire au même sentiment que Lamartine, ce n'est pas rechercher la certitude des petites minuties ; c'est saisir la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. L'histoire n'est pas un simple jeu d'abstraction ; les hommes, suivant lui, y sont plus que les doctrines. Aussi dans les *Origines du christianisme* a-t-il porté un soin particulier à mettre en saillie les agitations, les troubles, les divisions des associations naissantes, puis l'habile organisation, la forte discipline qui ont constitué l'Église chrétienne et lui ont permis de s'unir d'abord à l'Empire, puis de le remplacer dans sa domination par l'Église Catholique, Apostolique, Romaine [1].

1. Dans ses plus récentes conférences d'Angleterre, faites avec si grand succès, devant un public d'élite, M. Renan a résumé d'une manière à la fois très concrète et très élégante, ses études sur les *Origines du christianisme*. Ce brillant vulgarisateur d'idées y a mis en une saisissante clarté, les causes de cette alliance entre les deux vainqueurs de l'ancienne Jérusalem, dont M. Salvador avait déjà signalé les germes apparents, dès le premier âge du christianisme formulé sous le symbole de Jésus-Dieu. Il avait montré comment la puissance impériale de Rome avec le profond et politique sentiment de sa domination, avait bientôt reconnu qu'elle pourrait recevoir une nouvelle vie par son union avec la nouvelle religion.

Au cinquième siècle, dit M. de la Guéronnière, la suprématie des intérêts spirituels sur les intérêts temporels, de la destinée du croyant sur celle du citoyen, devient un principe déjà accepté par la société civile, comme il est proclamé par la société religieuse.

XVIII

Ce n'est pas aux personnes, c'est aux idées, aux croyances, aux pratiques, que, par une méthode tout autre que celle de M. Renan, s'attachent les études de M. Havet sur le *Christianisme et ses origines*. Il y porte à la fois un esprit supérieur d'analyse et de synthèse. Comme un habile mosaïste, il recueille les idées éparses, en montre la filiation, les transformations successives; puis les groupant, les réunissant, il fait voir la part qui revient à chacune d'elles, dans la savante composition qui a fini par constituer l'ensemble désigné sous le nom de doctrine chrétienne, *christianisme*.

C'est ainsi que de notre temps, toutes les anciennes lois et coutumes qui régissaient les rapports de la société civile dans les diverses provinces de France, ont été, après de longues et savantes élucubrations, adaptées à un ordre social nouveau, et réunies sous la dénomination de *Code civil.*

Sans discuter ni combattre les doctrines, M. Havet a montré d'abord, que la révolution qui a fait du

monde hellénique le monde chrétien, n'a rien de brusque, rien qui sente le miracle ou le mystère; que le christianisme était déjà en grande partie dans l'hellénisme, et en est sorti naturellement.

C'est sur la part que M. Havet assigne au judaïsme dans la formation du christianisme, et la manière dont l'un est sorti de l'autre, que doit se porter ici l'attention, afin d'en déduire le fréquent accord de ses appréciations avec celles antérieurement exposées par M. Salvador.

XIX

« Personne ne conteste qu'il y ait du judaïsme dans le christianisme, puisque l'orthodoxie professe au contraire que les deux religions n'en font qu'une, et que la nouvelle n'est que le développement et l'accomplissement de l'ancienne. Cependant ici encore, l'orthodoxie est trop souvent en désaccord ave la critique historique, et cela de deux manières. Tantôt en effet, comme elle a rompu avec ce judaïsme dont elle est sortie, elle s'efforce de s'en distinguer et de se montrer à la fois autre et supérieure. Elle parle comme le discours sur la montagne : « Il a été dit aux anciens et moi je vous dis... » et il s'en faut que ses prétentions soient toujours justes. On verra que le christianisme doit quelquefois plus au judaïsme qu'il ne l'avoue. Mais l'orthodoxie chrétienne pèche

surtout contre la critique, en méconnaissant les lois de l'histoire dans le judaïsme lui-même... Elle prétend reconnaître dans la Bible, non seulement ce qui n'a été juif qu'après la Bible, mais même ce qui ne l'a jamais été, et que le christianisme a pris ailleurs, comme la Trinité ou l'Incarnation. Ce sont là de pures illusions, et l'histoire du judaïsme, comme toute histoire, n'est qu'une suite de transformations qui tiennent à l'influence des événements sur les idées. Les faits extérieurs agissent sur les faits de l'ordre moral, comme ceux-ci agissent à leur tour sur les autres... Plus on étudie, plus on reconnaît qu'il n'y a nulle part de contradiction tranchée, ni de passage brusque et soudain; que tout est l'œuvre du temps, et qu'il faut effacer partout dans l'histoire les coups du ciel et les miracles. C'est la conviction où une vraie critique revient toujours... »

XX

En étudiant la préparation au christianisme chez les Juifs et chez les Gentils, M. Salvador avait établi comment, à ne considérer les choses qu'au point de vue historique, on reconnaissait que « ce ne fut pas le seul hasard mais une cause supérieure qui, au milieu de l'état misérable des nations, de l'état confus et vieilli des croyances, réserva au peuple juif plutôt qu'à une autre race, de donner l'institution

chrétienne et Jésus-Dieu à une partie considérable du monde. » — Les preuves n'en manquent pas dans le livre de M. Havet.

« La propagande chrétienne a été précédée de plusieurs siècles par une propagande juive, c'est celle-ci qui a rendu l'autre possible et en a préparé le succès.

« Les communautés juives s'étaient développées avec le temps, de telle sorte que la plus grande partie des Juifs étaient établis hors de Judée. C'est cet état des Juifs, disséminés par toute la terre depuis la transmigration à Babylone, qui finit par s'appeler d'un seul mot : *La dispersion.* »

Pour décrire le mouvement qui travaille et transforme sans cesse le judaïsme, qu'il ne faut pas confondre avec la loi originelle portant le nom de Moyse, M. Havet, suivant l'ordre chronologique, commence par distinguer le caractère des divers livres du Pentateuque. Les quatre premiers montrent la loi dans toute son austère simplicité. Le *Deutéronome*, le dernier en date, y introduit une douceur, une paternelle tendresse, dont on a voulu plus tard attribuer le privilège exclusif à l'Évangile. Mais déjà le *Deutéronome* appelle Jéhovah du nom de père, dans le sens le plus tendre et le plus pieux. Jéhovah a élevé Israël et a mis en lui sa prédilection, exigeant en retour le sentiment que des enfants aimés doivent à leur père. C'est de ces sentiments que sortira plus tard la prière « Notre Père qui êtes aux cieux...

« Il n'aurait tenu qu'à l'auteur du *Deutéronome*, dit M. Havet, de crier bien haut comme dans le discours sur la montagne : « Les anciens vous disaient : mais moi je vous dis... » en opposant à une loi et à une justice encore grossières, les délicatesses de la piété et de la charité ; mais au contraire, le judaïsme de cet âge est plein de respect pour la vieille loi, et ne songe qu'à autoriser ses aspirations nouvelles, en les mettant sous la protection des noms et des traditions antiques. Il pouvait dire, plus sincèrement que ne l'ont dit les chrétiens, qu'il ne prétendait pas détruire la loi, mais la compléter. Le temps n'était pas encore venu de rompre avec le passé et d'être ingrat....

« Une constitution imprégnée d'égalité, des mœurs sévères, une fraternité fidèle et compatissante : voilà ce qui se montrait d'abord dans la loi. On pouvait douter si jamais des hommes qui n'étaient pas nés juifs, liraient ces livres ; mais, dès que la connaissance en fut répandue *par la langue grecque*, il ne se pouvait guère qu'ils y fussent initiés, et qu'ils y demeurassent indifférents. Dans la Bible, ainsi que le fond même, le style dans lequel les choses sont contées est accessible à tous. Il s'y montre un esprit tout différent de celui du monde hellénique, bien moins riche, moins fécond, mais essentiellement populaire et qui par là a prévalu.

» On peut dire que les quelques versets qui étaient censés sortir du Sinaï, de la bouche même de

Jéhovah, ébranlèrent, dès qu'ils furent entendus du monde, tous ces dieux de métal, de terre et de bois dont la terre entière était couverte.

» Et il n'est pas étonnant, quand l'humanité a cherché à se réunir dans une même foi et dans l'adoration d'un seul Dieu, qu'elle se soit adressée aux Juifs pour être conduite à ce Dieu et initiée à ses oracles, et que le monde romain ait vu se tourner vers le Dieu d'Israël de tous les points de la terre, les vœux et les hommages de tous les mécontents, de tous les maltraités... »

XXI

Après l'examen de la loi et des causes de son influence, l'analyse que M. Havet poursuit à travers les prophètes et les psaumes n'est pas moins féconde.

« Quand sous l'influence des commaunautés juives le monde s'est mis à judaïser, il n'a pas été entraîné seulement par l'exemple des vertus des Juifs, de leur patience, de leur charité, mais aussi par la poésie populaire de leur histoire. C'est surtout dans les prophètes que se manifeste cette poésie ; on est frappé de voir combien s'est développé cet attachement exclusif à un Dieu uniquement servi, ce monothéisme du cœur, déjà si marqué dans les livres mosaïques. Les prophètes sont surtout merveilleusement entraînants dans la guerre qu'ils font, ainsi que le *Deutéronome*, à tous ces dieux, ces Idoles qui n'ont

qu'un règne passager, qui commencent et qui finissent, tandis que Jéhovah, l'Éternel, n'a ni commencement ni fin.

» Défendez-vous si vous êtes des dieux » crient les prophètes aux divinités de Babylone... Ces éloquentes invectives, l'Église les répète, et cependant l'Église catholique remplit ses temples d'images qui sont aussi des *Idoles*... »

La vérité est qu'il y a dans les véhémentes objurgations des prophètes, moins de philosophie que de ressentiment et de haine. Mais la passion étant ici d'accord avec la raison, et concourant avec elle, au temps de la révolution chrétienne, elles ont eu ensemble une force terrible et d'un effet réellement prodigieux. Il a été tel, que le christianisme, après avoir détruit les *idoles*, a vécu lui-même pendant plusieurs siècles sans images, que la doctrine des Iconoclastes a partagé et tenu en balance la Chrétienté ; que le monde a pu douter si elle ne prévaudrait pas, et qu'enfin la Réforme protestante redonnant, en ce point, la prédominance à l'élément juif sur l'élément hellénique, a fait disparaître les images dans les temples de la moitié du monde chrétien.

Les prophètes se caractérisent encore par un vif esprit d'indépendance, par la protestation de la conscience contre toute espèce d'iniquité. « Celui qui marche dans la voie de la justice, celui-là est dans la voie de Jéhovah — Jéhovah notre juge, notre roi ; est le recours du faible contre le fort... »

C'est la liberté que le Juif invoque sous cette forme théocratique.

Nulle part n'a été plus énergiquement condamnée la dévotion qui croit être en règle avec son Dieu par des cérémonies et des dépenses. C'est Dieu lui-même qui prononce cette condamnation.... Renoncez au mal, essayez le bien ; relevez celui qu'on a mis à terre, faites justice à l'orphelin et à la veuve...

Et vous viendrez après m'offrir vos sacrifices !

La critique de M. Havet confirme bien le caractère historique et populaire restitué par M. Salvador aux paroles où les prophètes tantôt déplorent les fautes et les douleurs d'Israël, tantôt lui promettent son relèvement et les espérances de l'avenir : douleurs, rédemption et gloire, auxquelles l'Église chrétienne a donné une interprétation mystique, pour les idéaliser dans la personne de Jésus.

« Parce que nous sommes chrétiens, dit M. Havet, nous donnons trop facilement le nom de chrétien à tout ce qu'il y a de meilleur en nous. Eh bien, s'il nous plait de nous servir de ce mot, reconnaissons que parfois les prophètes ont été plns chrétiens que l'Évangile... Mais s'il y a dans les prophètes des élans de fraternité et d'amour, il y a aussi des paroles irritées, et elles ont contribué d'une autre manière au succès de la propagande juive, en donnant une voix à tous ceux qui souffraient par l'injustice.»

XXII

Les Psaumes dont la date est postérieure à l'âge des prophètes, sont par dessus tout, le cri d'un peuple persécuté dans sa foi. C'est par là qu'ils ont été quelque chose de tout à fait nouveau, et c'est par là en même temps, qu'ils ont acquis une action si puissante dans toutes les époques.

La persécution morale dont les Juifs ont été les premiers martyrs, une fois introduite dans le monde ne s'en est plus retirée. La multitude persécutée s'élargit; devenue l'Église chrétienne, qui après avoir tant souffert de la persécution, elle la fait bien longuement et bien durement peser sur tous les opposants, hérétiques, schismatiques, infidèles qu'elle considère comme ses adversaires, ses ennemis.

Tous répétèrent les uns après les autres dans les Psaumes, avec la même passion que les Juifs, leurs cris de détresse et leurs cris de vengeance, leurs appels à un Dieu fidèle jusque dans ses sévérités, consolateur et libérateur.

C'est dans le psautier juif dont M. Reuss vient de donner une si savante et si éloquente version, c'est dans l'expression des douleurs d'Israël, que la réforme protestante avait trouvé aussi l'expression de ses douleurs, le soulagement de ses souffrances, l'inspiration de ses dévouements. Il ne faut pas croire d'ail-

leurs que l'effet des Psaumes se soit borné à soulager les souffrances ou les ressentiments collectifs d'une nation ou d'une communauté religieuse. Il a fallu sans doute une cause publique pour susciter cette poésie, il n'y a que les douleurs d'un peuple qui puissent trouver une si grande voix pour s'exprimer. Mais cette voix quand elle s'est fait entendre a eu un écho dans le cœur des malheureux obscurs et isolés, dont les tristesses, sans cela, seraient restées muettes. A la poésie des Psaumes comme à celle des prophètes, l'Eglise a appliqué le même système d'interprétation mystique, qui a si étrangement transformé le génie juif dont cette poésie s'était inspirée [1].

Suivant M. Salvador, le caractère original du génie juif était, pour employer une expression moderne, de *séculariser* les dogmes étrangers, de les ramener de l'état surnaturel à une application toute sociale,

1. Ce système d'interprétation a été poussé jusqu'au fameux *Cantique des Cantiques*, où l'Église a trouvé des allégories à son amour pour son divin époux. En recueillant dans toute l'antiquité les versets si divers de la *Bible de l'humanité*, M. Michelet s'est spécialement attaché à *cette partie la plus populaire du plus populaire des livres*, admirée par les non-croyants aussi bien que par les croyants comme la plus haute expression de l'amour oriental, ou tout simplement de l'amour. C'est, d'après M. Michelet, un recueil décousu de chants d'amour, mais placés dans un ordre qui donne à l'ensemble un certain degré d'unité, et où il reconnaît les images de la volupté syrienne plutôt que les chastes et pittoresques accents de la poésie nationale des Juifs. Dans sa troisième édition des *Institutions de Moïse*, M. Salvador avait déjà donné une version de cet épithalame national, bien différente de celle de M. Renan, dont on trouve la critique dans les *Études orientales* de M. Franck.

aux conditions d'une poésie morale, nationale. L'esprit oriental au contraire, agissant sur la poésie juive en *désécularisait* les expressions, les transformait en actes miraculeux, en croyances mythologiques, théologiques et dogmatiques. Quelle est celle de ces deux influences, prépondérante dans le mouvement religieux, dont les agitations se dévoilent à travers les événements qui marquent le dix-neuvième siècle, comme une ère de rénovation sociale et religieuse ?

XXIII

Après avoir recueilli avec une impartiale équité dans l'Ancien Testament, les éléments du Nouveau ; après avoir constaté le contingent que viennent y porter les idées orientales, qui, par deux fois, avaient fait invasion à Jérusalem ; après avoir signalé dans Philon et le judaïsme alexandrin, ce que deviendra la doctrine des Pères de l'Église, M. Havet, appuyé de nombreux documents, montre dans l'histoire « accompli déjà en grande partie, avant celui que l'on a appelé le Christ, le grand fait de l'inclination des Gentils vers le Dieu des Juifs. Si l'on prend le mot de Gentils dans le sens le plus étendu, il est impossible de dire quand a commencé l'action religieuse des Juifs sur les autres peuples ; elle est au moins aussi ancienne que la *Dispersion*. Si l'on considère seulement le monde hellénique, car c'est celui-là qui

est devenu le monde chrétien, les Juifs en ont eux-mêmes marqué la date, autant que ces dates morales peuvent se marquer, au règne de Ptolomée Philométor, c'est-à-dire à l'époque où un temple de Jéhovah fut élevé en Égypte et où les livres saints furent traduits en grec. « En général, dit Philon, chez quelque peuple que ce soit, on repousse toutes les coutumes étrangères ; mais il n'en est pas de même des nôtres. Elles gagnent et convertissent à elles les Barbares et les Hellènes, le continent et les isles, l'Orient et l'Occident. »

XXIV

Si maintenant on recherche l'explication de la fortune de cette propagande, la première démarche de la critique doit être, suivant M. Havet, de reconnaître dans le succès du judaïsme un cas particulier, quoique extraordinaire et hors de proportion, de l'empire que les cultes de l'Orient ont exercé sur le monde hellénique dans tous les temps..... Quand de la Grèce, on passe à Rome et au monde romain, on y trouve le même entraînement des peuples vers les cultes étrangers, à l'approche de l'ère chrétienne. Quand l'empire romain s'achève, il est tout entier en proie aux religions étrangères.

Après avoir dépeint les misérables dispositions où étaient les peuples quand ils se sont précipités vers

le Dieu des Juifs, reste à chercher pourquoi parmi les religions de l'Orient, ce fut celle des Juifs qui eut l'honneur de la Victoire. On peut en dire la raison en un mot : c'est que ce sont eux, qui ont eu la passion la plus énergique.

« Dans toutes les grandes révolutions, ainsi que le rappelle si judicieusement M. Havet, deux forces concourent, l'idée et la passion. L'idée est la force supérieure sans laquelle rien ne se fait de considérable et de durable. Aussi est-ce réellement l'idée, c'est-à-dire la philosophie, qui a transformé le monde ancien en un monde nouveau. Mais ce qui a précipité la révolution chrétienne, ce sont les souffrances et les ressentiments des multitudes opprimées, des vaincus, des mécontents, des esclaves, ceux-là détestaient l'ordre établi ; les haines cherchèrent tout naturellement à s'associer et à s'appuyer les unes sur les autres, et tous se sentirent attirés vers les Juifs, parce que nulle part la résistance n'était mieux soutenue et plus puissante... »

En relevant les circonstances qui ont favorisé le judaïsme, M. Havet n'oublie pas le génie même de la nation juive. Son génie a contribué à faire son histoire, comme son histoire a aidé au développement de son génie. La Bible par laquelle ce génie s'est exprimé établit le gouvernement de Jéhovah, c'est-à-dire au fond celui de la conscience publique, ainsi que M. Salvador l'a si bien fait voir. Cette *théocratie* comme l'ont appelée les Juifs hellénistes

était une espèce de *démocratie ;* ce peuple fut toujours, en face du maître du dedans ou de dehors, un peuple au cou raide et indocile, et on n'est pas étonné d'entendre Philon ce grand docteur du judaïsme qui fut, on ne saurait trop le répéter, dit M. Havet, jusqu'à ce que ce soit un fait reconnu et accepté, le premier Père de l'Église, célébrer la démocratie comme le meilleur des gouvernements. Maïmonide au douzième siècle, et Spinosa au dix-septième montreront pour elle la même prédilection.

Ce qu'il y avait d'incomparable dans la situation des Juifs, c'est qu'ils formaient une société établie sur une idée. Leur patrie était leur loi, et comme dans leur dispersion, ils ne pouvaient plus pratiquer les sacrifices qui ne devaient être pratiqués qu'au Temple de Jérusalem, la plus grande partie des Juifs et surtout des judaïsants étaient habitués seulement à ces réunions de prédication et de prière désignées sous le nom de Synagogues, où le culte était tout intérieur et où, comme le dira plus tard le quatrième Évangile, on adorait Dieu en esprit et en vérité.

Il est sans doute fort remarquable que la multitude des Juifs des pays grecs, obéît à une autorité religieuse parlant l'hébreu, mais cela ne doit pas faire oublier que l'instrument principal de la propagande juive a été le grec, et qu'il a été bien heureux pour cette propagande, qu'elle trouvât sous sa main, un monde unifié à la fois par l'hellénisme et par ce que Rome appelait fièrement la paix romaine; cette

époque est la seule dans l'histoire où ait pu se placer la conversion des Gentils. Il a fallu l'unité du monde romain pour faire celle du monde judaïsant, et par suite du monde chrétien.

Les Juifs constituaient dans l'empire romain une communauté à la fois isolée et universelle, dont les membres étroitement unis entre eux et échappant jusqu'à un certain point à la loi des cités où ils vivaient, se rattachaient à une tête qui demeurait indépendante au moins dans l'ordre religieux. D'autre part, M. Havet a montré comment la philosophie hellénique avait aussi constitué dans le monde ancien, ce qu'on peut appeler une puissance spirituelle, une sorte d'Église, qui avait ses lois à elle ; mais précisément parce qu'elle était toute spirituelle, et ne gouvernait que par l'idée, cette puissance avait des prises moins directes et moins immédiates sur la réalité. Le judaïsme formait une Église plus extérieure, plus visible aux yeux, plus capable d'un mouvement rapide et apparent, en un mot d'une révolution. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux forces si essentiellement différentes et même en bien des points si opposées l'une à l'autre, et si hostiles, se trouvèrent par un étrange concours de circonstances associées dans la même œuvre.

XXV

Le triomphe de cette œuvre, de cette révolution

dont M. Havet, d'accord dans la plupart de ses appréciations avec M. Salvador, a si bien analysé l'ordre des idées, les inévitables causes et les multiples éléments, lui inspire pourtant de tristes réflexions où se montre toute sa sympathie de philosophe et de lettré — c'est sur le mode trop précipité de son établissement dont, suivant lui, la philosophie de l'hellénisme aurait mieux régularisé le progrès, et sur son mode d'action, dont elle aurait sinon détourné tout au moins amoindri les fatales conséquences, que se portent ses regrets. Comme Lucrèce, il serait tenté de dire *Tantum relligio potuit suadere malorum!* Les judaïsants ont précipité la crise. Ils étaient plus impatients, soit parce qu'ils souffraient davantage, soit parce que la société qu'ils attaquaient leur étant absolument étrangère, ils n'avaient aucun ménagement à garder avec elle, soit enfin parce que c'étaient des hommes de passion et nullement philosophes. Leur parole avait une originalité qui enlevait les esprits ; elle fut le levain qui fit fermenter la pâte. Ainsi s'est accomplie la plus étonnante des révolutions. Après ces considérations personnelles, M. Havet rentre dans l'histoire. « Le judaïsme, je l'ai dit, avait gagné beaucoup, et s'attendait à gagner prochainement bien plus encore. Il comptait sur la conquête du monde et sur un triomhe ; il y eut conquête, il y eut triomphe, mais non as comme il l'avait espéré. Ce qu'imaginaient les ıifs c'est que l'empire romain allait disparaître et

qu'Israël à son tour allait régner. Philon se plaît à contempler les révolutions de l'histoire, et les dominations tombant les unes sur les autres. « L'Europe et l'Asie ou plutôt la terre entière ressemble à un vaisseau, constamment battu et chassé dans tous les sens par les vents contraires. C'est un théâtre où s'exécute une évolution perpétuelle, menée par un esprit divin, que la foule appelle la fortune. Il va à travers les cités, les États, les régions diverses, donnant aux uns ce qui était aux autres, et faisant part à tous du bien de tous, de manière que le lot soit le même pour chacun, et qu'il n'y ait que l'heure qui change. Ainsi le monde entier est comme une seule cité, où règne le meilleur des gouvernements qui est la démocratie. »

Tout cela veut dire clairement que Rome doit tomber un jour et qu'il jouit d'avance de sa chute. Philon disait encore : que si le judaïsme était déjà si considérable dans le monde, quand les Juifs étaient si bas, ce serait bien autre chose le jour où la fortune d'Israël serait meilleure. « A la première lueur de cette fortune tous se précipiteraient vers la Judée ; tous renonceraient à leurs lois et à leur culte, pour prendre les siens, et la loi juive paraissant dans tout son éclat, effacerait toutes les autres comme le soleil efface les étoiles. » Quel orgueil, fait observer M. Havet, quelle foi sûre d'elle et de l'avenir ! Et comment le monde n'aurait-il pas subi l'empire d'une religion qui avait une telle confiance en elle-même.

M. Renan le constate aussi, un mouvement d'idées extraordinaire faisait des Juifs, à cette époque, le peuple le plus original du monde.

XXVI

Mais il survient ce que M. Havet appelle une *péripétie étrange* lui qui a su pourtant si bien établir la filiation des idées, la concurrence des faits qui devaient nécessairement produire l'éclosion du christianisme....

Il y a dès lors sur la terre deux judaïsmes. M. Havet appelle l'un le judaïsme chrétien, l'autre le judaïsme antique. Sans mettre en opposition les dénominations diverses qui ont pu leur être données, on a vu la mission particulière, le rôle différent que M. Salvador estime devoir être attribués à chacun d'eux, dans l'histoire religieuse et sociale de l'humanité.

Selon M. Havet « le judaïsme chrétien devient la vie même du monde nouveau. Quant au judaïsme antique qui ne meurt pas pour cela, qui ne mourra peut-être qu'après toutes les autres religions, » il se confine pour jamais dans un isolement farouche. Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit cette vieille imputation reproduite par l'éminent critique qui a si bien démontré ses transformations successives. « Personne n'aura de pouvoir sur lui, mais lui

non plus n'aura désormais de pouvoir sur personne. »

L'islamisme et la réforme chrétienne du seizième siècle ne lui doivent-ils donc rien ? Durant les dix-huit siècles où malgré l'influence du christianisme, et souvent même, la vérité oblige à le reconnaître, sous cette influence, la force et la violence ont eu la plus grande place dans le monde, des masses considérables d'hommes ont perdu leur état social, leur croyance et jusqu'à leur nom. « Durant cette longue période se trouve un peuple qui, indestructible dans sa loi, a bravé tous les revers et semble capable de braver même l'action du temps, à qui tout cède. Ce peuple c'est celui qui a préparé par le judaïsme les germes essentiels de la foi chrétienne et du mahométisme, sans se confondre ni dans l'une ni dans l'autre ; où trouver dans l'histoire des hommes, redit aujourd'hui un philosophe éminent, un critique de premier ordre, M. Barthélemy St-Hilaire, où trouver tant de fécondité, tant d'originalité, tant de constance[1]. »

Malgré la sentence si souvent répétée : *Hierosolyma est perdita*, dont M. Havet reproduit le verdict, contre lequel M. Salvador a si énergiquement protesté ; « Jérusalem après cet enfantement extraordinairc a cessé pour jamais d'enfanter », loin de croire à cette stérile impuissance dont on veut l'entacher, se rap-

1. Mahomet et le Coran par M. Barthélemy Saint-Hilaire, 2e édition, 1865 Didier et Cie, libraires-éditeurs, 1 vol. in-18, p. 212.

pelant ses longues et puissantes gestations, toujours confiant en la promesse de l'Éternel, Israël conserve une indestructible espérance en l'inépuisable fécondité de Jérusalem.

Dans le monde moral comme dans le monde physique il n'y a pas d'effet sans cause. Donc avant d'adhérer à cette vieille sentence dont il est fait aujourd'hui appel devant le tribunal de l'histoire, qui devient chaque jour plus éclairé et plus impartial, rappelons-nous le sage conseil que M. Havet nous donne lui-même.

« S'il arrive jamais sur quelque point que ce soit, que le lien nous échappe entre l'événement et l'événement, entre l'idée et l'idée, n'allons pas douter pour cela que ce lien existe ; mais tenons *à priori* pour certain que la loi de continuité qui gouverne toute histoire, a son application dans celle des religions comme dans toute autre[1]. »

XXVII

A côté de cette idée de légitime et conciliatrice espérance pour l'avenir de la religion, exposée par M. Salvador au point de vue biblique, dont l'esprit de la révolution française lui paraît appelé à provoquer un nouveau développement, il y a une im-

1. Le Christianisme et ses origines, t. III, le Judaïsme, p. 452. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1878.

portance réelle à montrer, comme on l'a déjà fait pour ses dissentiments dès 1836 avec Strauss, les différences non moins grandes qui dès 1862 séparaient aussi M. Salvador de cette école *pessimiste* pour l'avenir de la religion, qui depuis ces dernières années, au milieu du mouvement religieux de l'Allemagne, manifeste de si singulières, de si violentes contradictions.

Le plus hardi, le plus éloquent des novateurs de cette école, M. de Hartmann, en a résumé les idées dans une brochure *la Religion de l'Avenir* qui, publiée à Berlin en 1874, a eu dans toute l'Allemagne un très grand retentissement.

Après avoir, comme officier d'artillerie, pris part aux luttes militaires dont le succès a constitué la puissance matérielle du nouvel empire allemand, M. Édouard de Hartmann, l'original auteur de la *Philosophie de l'inconscient*, a porté un utile concours aux desseins de M. de Bismark, dans la violente lutte religieuse qui, sous de nouvelles formes et avec de plus profonds desseins, ravive contre Rome toutes les vieilles querelles de l'ancien empire germanique pour l'investiture épiscopale par le sceptre, par la crosse et par l'anneau, dont M. de Maistre avait si bien apprécié le véritable caractère.

Les nécessités que l'esprit de la réforme du seizième siècle a été obligé de subir, les résultats contradictoires qui en ont été les conséquences, ren-

soit religieux, et qu'il est aussi insoutenable au point de vue historique, qu'au point de vue philosophique.

Sa critique ne montre pas plus de ménagements envers le protestantisme au sein duquel il est né, que contre le catholicisme dont il s'est déclaré l'impitoyable ennemi, quoique la théorie du pessimisme qu'il professe semble devoir l'y ramener.

« Nous estimons, dit M. de Hartmann, que les principes fondamentaux du christianisme et de la culture moderne sont dans un conflit irréconciliable et que ce conflit doit nécessairement finir, soit par une réaction triomphante du christianisme, soit par une victoire complète, remportée à son tour, par la culture moderne non chrétienne, sur le christianisme. »

Constater cet antagonisme n'est pas chose nouvelle. Quelle que soit l'exagération avec laquelle il est caractérisé, il n'y a non plus dans cette exagération même, aucune originalité de forme.

Placé à un tout autre point de vue que M. de Hartmann, Donoso Cortès, ministre d'Espagne à Berlin, avait judicieusement pressenti, dès 1848, le rôle prépondérant préparé à la Prusse dans l'hégémonie allemande. Il avait aussi montré le monde partagé entre deux civilisations, entre lesquelles il y a un abîme : celle du catholicisme et celle de la philosophie.

Après un parallèle entre la théorie catholique et

la théorie philosophique, il écrivait le 26 mai 1849, à M. de Montalembert.

« Du problème théorique passons au problème pratique: de ces deux civilisations laquelle remportera la victoire dans le cours du temps? Je réponds sans que ma plume hésite, sans que mon cœur tremble, sans que ma raison se trouble: la victoire appartiendra incontestablement à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre, il le sera. Il abhorre les liens, ils tomberont tous à ses pieds. »

Et l'éminent homme d'État espagnol ne craignait pas de le proclamer tout haut de la tribune des Cortès.

« C'est un fait historique, un fait reconnu, un fait incontestable, que la mission providentielle de la France est d'être l'instrument de la Providence pour la propagation des idées nouvelles, soit politiques, soit religieuses et sociales.

» Dans les temps modernes trois grandes idées ont envahi l'Europe : l'idée catholique, l'idée philosophique, l'idée révolutionnaire. Or dans ces trois périodes, la France s'est faite homme pour propager ces idées..... [1]. »

Les armes de la Révolution française ont été vaincues, mais ce n'est pas seulement par le fer que

1. Œuvres de Donoso Cortès publiées par sa famille avec une introduction de M. Louis Veuillot, 3 vol. in-8°. Auguste Vaton, éditeur. Paris, 1858.

s'accomplissent *Gesta Dei per Francos*. — C'est aussi par l'idée que la France est *le soldat de Dieu*.

Si l'on écoute M. Veuillot :

« La civilisation catholique contient le bien sans mélange de mal; la civilisation philosophique contient le mal sans mélange de bien; toutes deux se nient radicalement, toutes deux se combattent invinciblement. »

« Naturellement, et à moins d'intervention divine, la civilisation philosophique l'emportera, et elle réduira le monde à un despotisme, le plus terrible, le plus gigantesque que les hommes aient jamais vu. » — Voilà l'interprétation de M. Veuillot.

« Ou bien toute liberté publique succombera sous le violent assaut de l'ultramontanisme, ou bien le christianisme, si ce n'est de nom, au moins de fait, sera anéanti. » — On voit qu'en s'exprimant ainsi, M. de Hartmann ne faisait, pour ainsi parler, que changer de place les termes de la déclaration d'un adversaire non moins entier, non moins violent que lui. Mais voici un fait dont la constatation est bien autrement importante que ces mutuelles déclamations :

« Depuis que la Prusse a fondé l'Empire allemand, depuis qu'elle a reconnu que sa grande tâche historique consistait à reprendre la lutte séculaire contre Rome, nous possédons, ajoute le militaire et philosophe novateur, un point ferme, capable de donner le centre de cristallisation à tous les efforts

de la civilisation moderne, qui combat pour son existence, menacée par le christianisme... C'est le dernier et désespéré combat de l'idée chrétienne avant qu'elle se retire définitivement de la tribune de l'histoire... »

XXVIII

Ces violences de langage qui, en rappelant les plus mauvais jours des luttes religieuses, réveillent dans tous les camps de bien dangereux échos, ne sont point particulières à M. de Hartmann. — Ce qui constitue son originalité par de là le Rhin, c'est non seulement de reconnaître que l'ultramontanisme ne saurait être vaincu que si l'on trouve à le remplacer, mais encore de déclarer que le protestantisme malgré, et peut-être même, à cause des modernes tendances de son nouveau libéralisme, est impuissant à combler le vide.

D'accord ainsi dans une certaine mesure avec M. Salvador, en constatant la fausse situation qui ne laisse espoir de suprême victoire ni à l'un ni à l'autre des deux adversaires, ou plutôt suivant M. de Hartmann des deux ennemis qu'il place s'affrontant en des dispositions si mutuellement hostiles, le novateur du pessimisme allemand s'écarte bien loin des vues bibliques de M. Salvador et de sa digne et consciencieuse modération de langage.

En cherchant comme l'auteur de *Paris, Rome,*

Jérusalem, quelle est la forme religieuse qui conviendra aux nations émancipées, la première question que se pose l'écrivain allemand est celle-ci :

Évolution ou *révolution*. Les formes religieuses que nous tenons de la tradition sont incompatibles avec la nouvelle constitution sociale, avec notre conception générale du monde. D'autre part, des faits récents prouvent assez l'erreur de l'indifférentisme religieux, qui prétendait naguère encore que la religion est à la fois sans action et sans nécessité pour le peuple. — En effet, dit M. de Hartmann avec un sentiment, cette fois véritablement philosophique dans la bonne acception du mot, tandis que le catholicisme fanatise les masses, les excès récents de la démocratie sociale, qui cède aussi à un fanatisme d'une autre sorte, montrent à quel degré de barbarie le peuple peut descendre, quand il a perdu la religion, la seule forme par laquelle l'idéalisme lui soit encore accessible.

Certes, continue-t-il, et en ce point il se retrouve d'accord avec M. Salvador, il vaudrait mieux réformer ce qui existe, que prétendre créer à nouveau : et voilà un aveu bien important à enregistrer.

Mais le pouvons-nous, demande M. de Hartmann, et ne nous trouvons-nous pas en un de ces points de l'histoire où une grande idée, ayant parcouru *toutes* les phases de son développement, est irrévocablement condamnée à quitter la scène au profit de nouvelles idées dirigeantes qui y font leur entrée?

Loin d'admettre que l'idée primordiale de la religion des Écritures a parcouru *toutes* les phases de son développement, M. Salvador n'avait-il pas répondu d'avance à M. de Hartmann, lorsqu'en exposant en 1862 son *Idée sur l'avenir de la question religieuse*, il disait :

« Il m'est prescrit de le redire à la fin de mon introduction. C'est en ressaisissant les principes à leur source, qu'on est conduit à admettre l'idée sur l'avenir de la question religieuse dont les différents termes se succèdent comme il suit :

» La promesse ou conception sacrée, l'*utopie* originelle est loin d'avoir touché à son dernier développement.

» Dans l'état actuel, l'autorité nécessaire pour l'accomplir ne saurait être demandée exclusivement ni au judaïsme, ni au christianisme catholique, grec, protestant, ni au mahométisme. Elle ne saurait être demandée non plus à la pure philosophie. En conséquence cette conception antique, cette *utopie* d'une portée universelle a droit et pouvoir de produireune manifestation toute nouvelle d'elle-même. »

Le pessimiste *philosophe de l'insconcient* ne cède-t-il pas lui-même à cette conviction si fermement exprimée par M. Salvador, lorsqu'après avoir indiqué la nécessité d'une religion en harmouie avec l'esprit moderne et le développement des faits contempo-

rains, retraçant les efforts produits dans ce sens, M. de Hartmann dit en termes excellents :

« Il est naturel que ces efforts se rattachent aux religions traditionnelles, d'une part, parce que ce serait une entreprise risquée et impraticable de commencer absolument *ab ovo*, de l'autre, parce que *la continuité historique s'est imposée à la conscience humaine comme un trésor*, *qu'on ne saurait remplacer*, *et pour la conservation duquel*, *les plus grandes concessions admissibles ne sauraient paraître trop grandes*. »

XXIX

Le nombre de ceux qui nient que l'évolution historique obéit à des lois naturelles va sans cesse en diminuant, dit M. Littré dans sa préface aux *Mémoires d'un imbécile*.

« La critique historique a victorieusement établi que tout ce qu'on raconte des êtres surnaturels est légendaire et mystique, et forme un chapitre du développement social et non un chapitre des existences visibles et démontrées. Puis, de son côté, la critique expérimentale a établi que les conceptions métaphysique sont purement subjectives, c'est-à-dire des vues de l'esprit qui toutes doivent être contrôlées *à posteriori*, contrôle qui en détermine la valeur, l'admission, le rejet. Mille faits témoignent aujourd'hui de cette tendance à asseoir désormais sur l'ob-

servation, les théories qui en paraissaient autrefois les plus indépendantes. L'Allemagne elle-même, la mère féconde des systèmes *à priori*, étonne le monde par sa stérilité métaphysique [1]. »

Faisant une large application de cette idée exprimée par Fénelon et reproduite aussi par Channing: *Nous manquons plus en ce monde de raison que de religion*, un homme aussi bien profondément religieux, M. Agénor de Gasparin, a écrit dans son livre sur la liberté morale : « Je suis si convaincu du rôle de l'intelligence dans les questions religieuses, que je voudrais voir les chrétiens mériter ce beau titre, que l'on a détourné de sa véritable acception, celui de *libre penseur*. »

XXX

D'autre part, dans cette œuvre si remarquable pu-

1. « Le fameux *pessimiste* Shopenhauer, dont on ne peut méconnaître le talent, mais pour qui l'on ne doit avoir aucune sympathie, car il s'est montré l'ennemi déclaré de la France, quoique son esprit incisif ait fait, comme celui de bien d'autres penseurs allemands, beaucoup de furtifs emprunts à l'esprit français ; Shopenhauer qui enveloppe dans une égale haine les Juifs, auxquels il ne veut pardonner ni leur sentiment religieux de la vie réelle, ni leurs espérances humanitaires, et les femmes en général dont il dédaigne toutes les vertus, après avoir largement goûté tous leurs charmes, a dans ses *aphorismes*, débités *inter cibos et pocula* à la table d'hôte de Francfort, finement raillé chez ses compatriotes les théories méthaphysiques, « ces *cages à idées, où il y a eu peut-être un oiseau jadis, mais d'où en tout cas, il s'est envolé.* »

bliée sous le modeste titre d'*Introduction à la science sociale*, M. Herbert Spencer établit que si les préjugés religieux qu'il appelle les *préjugés théologiques* sont un sérieux obstacle à l'étude sérieuse et impartiale de la science des religions qui, dans son acception la plus large, comprend toute la science sociale, les préjugés antireligieux n'y sont pas d'un moindre inconvénient.

« Le code reçu par héritage et imposé par la théologie a cela de bon, a-t-il dit, qu'il formule avec une vérité approximative les résultats accumulés de la pensée humaine.

» Le préjugé antithéologique fausse la conception des phénomènes sociaux, en estimant les phénomènes religieux au-dessous de leur valeur.

» *Il produit une certaine répugnance à reconnaître qu'un facteur religieux est un facteur normal, et essentiel de toute société dans son évolution.*

» Le compromis perpétuel est l'accompagnement indispensable d'un développement normal. Il y aura toujours dans la société des institutions en apparence contradictoires ; il faut que les vieilles subsistent jusqu'à ce que les jeunes soient prêtes à les remplacer, ou plutôt, que celles-ci se substituent insensiblement et partiellement à celles-là. Rien n'est plus ridicule et plus dangereux que les espérances présomptueuses et les tentatives impatientes des novateurs, qui croient pouvoir changer brusquement l'état religieux politique et social d'un peuple. »

Avec l'incontestable autorité que lui donnent sa science, sa dévotion aux idées républicaines et son loyal patriotisme, M. Littré vient de confirmer dans son livre sur l'*Établissement de la troisième République en France*, les sages conseils donnés par M. Herbert Spencer pour la nécessaire mesure, qui doit être pratiquée dans le développement du nouvel ordre social.

XXXI

Pour la conception la plus élevée de l'ordre moral et social, l'étude de l'évolution religieuse est comme un fil conducteur dans les voies si accidentées où l'humanité poursuit sa route à travers le temps et l'espace. Qui croit pouvoir le dédaigner, qui ose le rompre, ne peut plus, ni retourner au point de départ, ni avancer avec clarté dans la route toujours laborieuse, où l'humanité a la providentielle mission d'obtenir son développement.

L'Éternel, l'Être infini, dont il est aussi difficile de concevoir la personnalité que l'impersonnalité, ne demeure point dans un inerte et stérile repos.

Plus que jamais, les Cieux instruisent les regards agrandis de la Terre à révérer leur auteur. Aux temps les plus reculés, comme aujourd'hui, la création est son œuvre incessante et sans fin. Dans l'avenir le plus lointain, comme dans le passé le plus reculé, l'œil,

la pensée d'aucune créature ne pourra ni mesurer ni atteindre cette incommensurable immensité.

Mais, la révélation de l'intelligence suprême est aussi une source intarissable. La part qui en est faite à notre humanité va toujours s'augmentant. Elle se manifeste sous des formes diverses, et parfois sans que l'humanité en ait la conscience immédiate, comme l'enfant dont le corps et l'âme se développent presque à son insu, et qui a besoin d'un certain temps et de certains efforts, pour acquérir la conscience de ce développement intime de lui-même.

XXXII

« Ce n'est pas volontairement et de notre plein gré, disait naguère l'*Édinburgh Rewiew*, que nous sommes si souvent ramenés à de graves discussions philosophiques et religieuses. Il semble qu'il reste peu de choses à dire sur ces grandes questions, si souvent agitées depuis des milliers d'années; depuis le livre de Job jusqu'à Pascal, depuis les philosophes grecs jusqu'à l'évêque Butler. Mais il est impossible de méconnaître ce fait qu'à notre époque, dans notre pays, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, et aussi par de là l'Atlantique [1], toutes ces

1. Après les œuvres de Channing, le si touchant et sympathique apôtre en Amérique, de l'Unitairisme chrétien, que les travaux du regretté M. Charles de Rémusat ont si bien fait apprécier en France,

grandes questions sont ravivées et discutées avec l'intérêt le plus passionné.

» Non seulement les croyances religieuses, mais la constitution sociale tout entière dans sa morale et dans ses lois sont soumises aux plus ardentes critiques.

» Le fait est d'autant plus remarquable que toutes ces questions sont réveillées par des hommes distingués par la pénétration de leur esprit, par leurs connaissances scientifiques, s'exprimant dans un langage qui attire et commande l'attention. A l'aide de la presse ils exercent une influence considérable dans ce pays et par la hardiesse de leurs hypothèses, et par l'énergique vivacité de leur style.

» La plupart abandonnent la *foi chrétienne*, se dégagent de toute dépendance aux croyances et aux églises établies, et prétendent ne chercher la vérité qu'à l'aide de la raison... »

Nulle part en effet depuis que les écoles de religion et de philosophie encombraient les rues d'Alexandrie, la vie religieuse ne s'est affirmée sous des formes plus exubérantes et plus variées qu'en Angleterre.

Sans doute l'Angleterre religieuse a eu ses extra-

un des livres les plus remarquables entre tous ceux venus de l'autre côté de l'Atlantique, est celui de Draper sur les *Conflits de la science et de la Religion*, propagé dans notre pays par la traduction publiée à la librairie Germer Baillière.

vagances et ses absurdités, mais pour juger de son état social, il faut envisager l'extension de cette activité intellectuelle et morale, que l'habitude d'examiner les problèmes les plus élevés, répand dans les rangs de la société anglaise.

Malgré les longues résistances maintenues par les souvenirs de persécution religieuse de la catholique et sanglante Marie, notre temps a vu l'Angleterre oubliant son cri national *no popery*, adopter d'abord par l'émancipation des catholiques, ensuite par celle des juifs, le principe de la liberté religieuse.

Enfin, et comme pour attester l'influence que *la question juive* reprend à toutes les grandes époques de l'histoire, et la mission libératrice dévolue à la France, c'est sur son initiative que le congrès de Berlin en faisant de l'émancipation des Juifs en Orient une question de droit européen, a consacré le principe désormais invincible de la liberté religieuse, dont la Révolution française a levé l'étendard dans le monde.

XXXIII

L'homme est *un animal religieux*, cette classification qu'une école soi-disant naturaliste s'efforce de vulgariser en notre temps, M. Salvador n'avait pu se résoudre à l'accepter. L'homme n'est ni ange ni bête, a dit Pascal. Ce n'est plus à se hausser jusqu'à l'ange que la vanité humaine s'applique aujourd'hui ;

par une singulière inversion c'est jusqu'à la bête qu'elle aspire à descendre, et c'est à la science qu'elle fait appel pour justifier cette humble prétention qui a peut-être quelques dangers au point de vue moral, en abaissant l'homme à ses propres yeux. La philosophie du dix-huitième siècle lui assignait un rang plus élevé, et la Bible lui a décerné des titres d'une impérissable noblesse; d'une éminente supériorité sur toutes les autres créatures de notre globe terrestre, en inscrivant dans l'acte de naissance de l'humanité que Dieu l'a faite à son image et ressemblance.

N'est-ce pas ce sentiment d'une origine supérieure, qu'exprimait le poète païen.

Os homini sublime dedit cœlum que tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Répétons aussi les paroles de M. de Rémusat inspirées par une si philosophique et si religieuse raison : « L'homme seul sur la terre est un droit vivant; il n'y a rien de Dieu sur la terre, si ce qu'il y a de plus divin n'est pas en lui... »

La science non plus que la religion ne saurait nier ni renier aucun des droits de l'humanité.

XXXIV

Sous la restauration, Jouffroy dans une savante étude a montré comment les dogmes finissent; de

notre temps la curie romaine a eu le téméraire courage d'apprendre au monde comment se forment les nouveaux dogmes.

Sous la monarchie absolue de Louis XIV, au-dessus des portes du cimetière de Saint-Médard fermées aux convulsionnaires, on a pu écrire :

De par le Roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Notre époque démocratique a été plus tolérante. Elle n'a mis aucune interdiction aux miracles de la Salette et de Lourdes consacrés par l'Église catholique ; elle n'a arrêté par aucun obstacle, les convois spéciaux frêtés sur les chemins de fer, pour conduire des masses de pèlerins à l'adoration de ces nouveaux sanctuaires. En décembre 1869, M. Vitet passait à Lourdes au moment d'un pèlerinage. « J'ai pu visiter la fameuse grotte, écrivait-il; vous ne sauriez croire les proportions que prend cette dévotion. Vous dirais-je qu'en me réjouissant de cette foi encore si jeune et si pétulante, je ne pouvais me défendre d'une grande tristesse. Notre pays n'est donc qu'un grand enfant en religion comme en politique... Je pensais à cette poignée d'évêques luttant pour la vraie foi (au concile de 1869) soutenant avec héroïsme les saintes vérités, et je me disais que la foule complaisante qui les opprime, est bien la fidèle image de ces populations crédules, obéissantes, et à moitié païennes au fond. Il y a sans doute un côté sublime

dans ces dévotions populaires, et je comprends qu'on en soit parfois transporté ; mais l'exploitation est toujours trop voisine, trop visible, et un certain désenchantement est par suite inévitable. »

Depuis, et comme pour porter un témoignage de plus à tous ceux qui attestent comment la religion peut céder aux influences de la politique, on a vu sous ces influences, les pèlerinages prendre une nouvelle extension. Par ainsi, en moins d'un demi-siècle a été mise à nu, si l'on peut s'exprimer ainsi, la partie matérielle du mécanisme religieux ; on a assisté à la création des légendes, des miracles surnaturels, à la propagation de leur croyance parmi les masses populaires, à la promulgation de nouveaux dogmes parmi les classes éclairées. Y a-t-il de cette connaissance, avantage ou inconvénient pour la sincérité du sentiment religieux, puisé à sa véritable source, c'est à l'observation réfléchie des faits qu'il faut le demander.

Après tout, qu'on s'en félicite ou qu'on s'y résigne, notre siècle veut être un siècle de liberté religieuse, comme un siècle de liberté politique, un siècle de liberté scientifique. Est-ce un malheur ainsi que le prétendent encore des hommes de bonne foi dans leur impuissante résistance à l'esprit nouveau? Mais tous les hommes sincèrement religieux quelles que soient les bannières si diverses sous lesquelles ils sont encore rangés, tous les hommes sincèrement

religieux dans l'ancien, comme dans le nouveau monde, qui ne ferment pas les yeux aux témoignages se manifestant de toutes parts, voient arriver sinon sans anxiété, du moins sans crainte les jours de cette pleine liberté. Ils la désirent même comme le seul nouveau baptême, qui puisse féconder de nouveau la morale desséchée des peuples.

De toutes parts, et malgré d'opiniâtres résistances, par les seules nécessités matérielles de la vie en ce temps, on est obligé d'ouvrir des écoles, d'y répandre les notions de la science.

Tous les livres bons ou mauvais vont passer entre les mains du peuple; toutes les grandes pensées qui depuis le commencement du siècle ne percent qu'à peine pour lui, à travers des symboles et des rites dont il ne comprend ni la poésie ni l'histoire, vont agir sur son imagination. Ne pas le laisser tomber dans une matérialité fangeuse, lui ouvrir des voies où il puisse trouver la piété pour Dieu, et le sentiment collectif de l'humanité dont il fait partie, voilà le problème mis au noble concours de tous les cultes par la liberté religieuse; voilà comment l'unité du but peut se concilier avec la multiplicité des moyens. Une seule des branches de la religion n'y peut suffire, car il n'y en a pas une seule en ce temps, crue seule vraie et absolue. La révolution française est une révolution essentiellement religieuse, parce qu'elle croit en Dieu, et qu'elle veut que l'idée de Dieu, la plus grande de l'humanité, rayonne de plus en plus

et s'épure de jour en jour davantage dans l'esprit des peuples, non pas sous l'empire des privilèges ou des persécutions, mais sous l'empire de la complète liberté des consciences, des dogmes et des cultes, qui doit préparer l'unité de l'ère sociale dont elle a promulgué l'avènement.

XXXV

Comme la lumière, la critique a deux modes d'action. Tantôt elle agit par des rayons directs sur l'œuvre qu'elle veut éclairer, tantôt c'est par des rayons de réflexion, provenant d'œuvres semblables ou disparates. Par cette méthode, elle peut, en les résumant, contrôler les résultats acquis dans les voies si diverses de l'activité individuelle, et fournir ainsi au lecteur, des notions assez exactes sur les mouvements oscillatoires de l'esprit, sur les progrès ou les défaillances de la pensée contemporaine. C'est cette méthode que l'on s'est appliqué à suivre dans l'étude de l'œuvre de M. Salvador et de ses critiques,

Dans l'auteur d'un livre, d'un ouvrage intellectuel quelconque, on distingue la personne même de l'auteur, et l'esprit, la raison qui lui a fait produire son œuvre; ensuite indépendamment de cet esprit de l'auteur, qui passe dans son livre, on distingue l'esprit du livre qui se communique aux lecteurs, qui

modifie plus ou moins leur opinion, qui se loge en eux, qui y prend plus ou moins racine.

Ce sont ces sentiments, ces impressions diverses dont on s'est efforcé de reproduire une fidèle esquisse.

Enfin, puisque l'on a si généralement loué M. Salvador d'avoir dans son *Histoire de la Domination romaine en Judée* fait justice des fausses imputations de Josèphe, et d'avoir groupé autour de la résistance des Juifs, celles de toutes les autres nationalités, peut-être voudrait-on excuser aussi dans cette revue des œuvres de M. Salvador et de ses critiques, les redites, les digressions qui ont servi à ormer une sorte de faisceau de témoignages opposés au tas si longuement accumulé, de tant et si grandes erreurs.

XXXVI

A toutes les époques et surtout dans celles agitées comme la nôtre par de si profondes vicissitudes, parmi les hommes qui s'attachent à l'étude de la religion et de la politique, ces éléments toujours essentiels de la vie des sociétés humaines, il y en a beaucoup, dont les œuvres, utiles d'ailleurs à divers titres, après avoir obtenu les faveurs d'une renommée passagère, ne survivent pas aux circonstances qui les ont vu naître, et dont elles ont servi l'intérêt ou la passion du moment.

D'autres au contraire beaucoup moins nombreux,

sans méconnaître les intérêts contemporains et les passions momentanées de leur époque et de leur pays, mais aussi sans en faire l'objet, particulièrement essentiel, de leurs études, appliquent la force et le labeur de leur pensée à discerner dans les nécessités du présent les influences et les enseignements du passé, afin d'en déduire les effets et les conséquences pour l'avenir.

Pour ceux-là, et M. Salvador est de ce petit nombre, n'est-il pas permis d'espérer que leurs œuvres laisseront une trace plus durable ?

XXXVII

La vie publique de M. Salvador, si l'on peut s'exprimer ainsi, est tout entière dans ses œuvres. — Voué à l'idée dont il avait fait son inséparable compagne, il ne s'était pas marié. Pourtant à deux reprises, et en de longs intervalles, il a rempli avec la plus intelligente tendresse tous les devoirs de père de famille. — La première fois envers deux cousins germains de son nom, orphelins en bas âge, dont il avait fait ses enfants adoptifs. Après les avoir amenés à Paris, il avait dirigé leur éducation de manière à faire entrer l'aîné à l'École polytechnique, le plus jeune dans l'inspection des finances.

Bien des années plus tard, alors que le déclin de l'âge et l'affaiblissement de sa santé, pouvaient lui

faire craindre les charges d'une nouvelle paternité. il voulut les reprendre dans sa tutelle des deux plus jeunes enfants de son frère puîné, décédé en 1866. La perte de leur mère, suivant de près son mari dans la tombe, les avait laissés complètement orphelins.

C'est même à la suite de ces tristes circonstances, que pour ménager ses forces, ainsi partagées entre des obligations nouvelles et la continuation de ses travaux, il avait quitté cette retraite de Passy où s'étaient écoulées tant de laborieuses années, dans ce voisinage de Paris, pêle-mêle de tous les partis, de toutes les doctrines, si favorable à la fois à la méditation de l'esprit et au sentiment de l'action.

Durant cette période de 1840 à 1866 il n'en était guère sorti, à part des stations de villégiature chez ses amis de Petit-Bry et de Ris, que pour ses annuelles visites à sa famille méridionale. Entre temps, il avait fait une excursion à Genève pour y retrouver un ancien camarade de Montpellier, M. Butini, que sa situation de naissance, son talent, ses œuvres de charité, mettaient au premier rang des citoyens de cette capitale de la Réforme si vivement remuée encore aujourd'hui par les agitations religieuses. Avec l'aide de son ami, M. Salvador avait pu étudier sous ses divers aspects, Genève où, dès 1832, la critique avait fait un bienveillant accueil à ses œuvres. — Différents motifs vinrent se mettre en travers du

projet fait en partant, de compléter ce voyage d'étude, en le poursuivant jusqu'à Rome.

Enfin, le mauvais état de sa poitrine très affaiblie l'avait obligé, pendant l'hiver de 1866, de demander un soulagement à la douce température de Cannes.

Pour diminuer les fatigues des exigences mondaines, si restreintes qu'il les eût faites, dans ce voisinage de Paris, M. Salvador résolut, quoique à regret, de s'en éloigner un peu plus, en adoptant le séjour, alors si calme, de Versailles, pour dernière étape de sa retraite. Il s'y établit au boulevard du Roi. Là, il se retrouvait sous le même toit, et séparé seulement par un étage, d'une vieille famille de bourgeoisie parisienne; d'anciennes relations formées avec elle depuis son arrivée à Paris, avaient acquis, grâce au bénéfice du temps, un caractère d'affectueuse intimité, dont l'accès toujours facile, lui offrait une simple diversion à son travail, et une sollicitude toujours éveillée sur les soins de sa santé. — De plus il était à la fois à proximité du lycée où son neveu faisait ses études, et du pensionnat protestant, où sa jeune nièce terminait son éducation.

En dehors de la barrière, et afin de conserver la faculté de la marche, devenue difficile pour lui, il avait loué un jardin; aux beaux jours, dans une salle bien ensoleillée, il allait, comme en serre chaude, y passer quelques heures de travail.

Voilà la vie de M. Salvador dans son ensemble intellectuel et moral, théorie et pratique.

XXXVIII

Quant à sa nature physique : d'une taille moyenne, sa tournure élégante, sa complexion nerveuse et délicate, ses manières aristocratiques, la finesse orientale de son regard, caractère de sa race, lui avaient fait donner par ses camarades d'école, le surnom de *Finet;* plus tard, il ne lui déplaisait pas de l'entendre répéter dans l'intimité de famille. Le célèbre sculpteur Adam Salomon, qui a reproduit dans le marbre, les traits de tant d'hommes éminents de notre époque, et entre autres ceux de Lamartine, l'un des plus illustres, avait été tellement frappé par le caractère de figure de M. Salvador, qu'à son insu, et à la suite de visites familiarisées par leur affectueux voisinage à Passy, il l'a reproduite par un médaillon. La famille de M. Salvador veut avoir l'honneur d'en conserver la mémoire, en le confiant au Musée de sa ville natale, de Montpellier, qui, lors de ses funérailles, a rendu un sympathique hommage à l'honnêteté de sa vie, à l'élévation de son talent.

XXXIX

Quatre années s'étaient ainsi écoulées à Versailles, dans les paisibles méditations de sa laborieuse pensée.

Mais quand la pauvre Champagne fut de nouveau en proie à l'étranger ; quand l'invasion allemande ne rencontrant plus pour l'arrêter, ni les soudaines illuminations du génie d'un homme, ni les permanentes ressources de la prévoyance d'une nation, se répandit sur nos départements de l'Est ; quand par des étapes savamment préparées, l'état-major prussien amenait si rapidement ses masses de troupes et son matériel de siège sous les murs de Paris, M. Salvador qui, bien des années auparavant, avait entrevu cette fatale contingence, ne put se résigner à rester l'impuissant témoin de ces éventualités dont son cœur était désolé, sans que son esprit en fût surpris à l'improviste.

Pour ne pas assister à l'occupation prussienne de Versailles, ce vieillard d'un corps si débile, mais d'une âme toujours si forte, ne craignit pas d'abandonner la retraite, d'où il n'était pas sorti depuis plusieurs années.

C'est dans cette brave et religieuse Bretagne, dont le patriotisme excitait son admiration, qu'il chercha un refuge. La douceur du climat et un sentiment particulier le firent s'arrêter à Saint-Malo.

Là, devant cette grande et solitaire tombe où l'auteur du *Génie du Christianisme* a voulu reposer entre l'immensité de l'Océan et l'immensité du ciel, qui toutes deux, aux regards et à l'esprit limité de l'homme, racontent la gloire de l'infini, de l'éternel, M. Salvador pouvait retrouver, par un retour sur

d'anciens souvenirs, le ramenant à ses méditations habituelles, quelques momentanés soulagements aux patriotiques douleurs, aux anxiétés de famille, dont son âme était alors oppressée.

En se rappelant tous les ennuis de ce grand esprit, toutes les inquiétudes de cette âme si agitée, il retrouvait ce qui frappe surtout dans M. de Chateaubriand : cette conviction intime et profonde « que loin d'être arrivée au but, la société marche à des destinées nouvelles ». Il se souvenait que dans les derniers temps de sa vie, M. de Chateaubriand donnant une nouvelle forme à ses poétiques et religieuses aspirations, déclarait, comme l'a fait aussi Lamartine, cet autre poétique révélateur, que « le christianisme n'est plus le cercle inflexible de Bossuet, mais un cercle qui s'étend à mesure que la lumière et la liberté se développent... L'existence de ce cerceau redoutable, où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, n'est heureusement qu'une imposante erreur [1] ».

XL

Les moindres détails s'excusent, pour l'intérêt qu'ils peuvent présenter, lorsqu'ils se rapportent à un aussi illustre personnage que M. de Chateaubriand.

1. Introduction aux études historiques, V, p. 17 et suiv.

Vers l'un des derniers jours du mois de juin 1830, M. Salvador, sur le point de partir pour le Midi, conduisait à l'Abbaye-aux-Bois un jeune parent depuis peu en pension à Paris, dont madame Récamier avait la gracieuse bonté de vouloir se faire le bienveillant correspondant, pendant son absence.

Dans ce fameux petit salon, décoré par le tableau de Corinne au cap Misène, dont l'accès était une faveur si enviée, se trouvaient M. de Chateaubriand pour sa visite accoutumée, et un Russe, M. de Trouguenieff, cité par lui dans l'histoire du congrès de Vérone, comme un homme des plus distingués.

Revenu de Rome où il avait été ambassadeur de France durant le conclave, et mal en cour, à cause de ses dissentiments avec le ministère Polignac, M. de Chateaubriand, que madame Récamier appelait en riant monsieur de la Monarchie, s'en exprimait assez vivement : — « On tentera, disait-il, quelque coup de force contre la presse, et les idées ainsi comprimées produiront au bout d'un an ou deux, une violente explosion. — Oh, monsieur le vicomte, reprit le Russe, permettez-moi de vous exprimer mon sentiment, je crois que ce ne serait pas aussi long... »

Les traits, les paroles, le geste de M. de Chateaubriand jouant avec son lorgnon, s'étaient ineffaçablement gravés dans le souvenir de celui qui les rapporte.

XLI

Aussitôt l'évacuation de Versailles, dès les préliminaires de cette dure paix, que la France mutilée a été contrainte de subir, et dont elle porte le poids avec une vigueur qui commande un sympathique respect, M. Salvador se hâta de rentrer dans sa retraite devenue si agitée, près de ce Paris, que les souffrances du siège ennemi, si noblement si vaillamment endurées, lui avaient encore rendu plus cher, en l'assimilant davantage, en son esprit, à l'antique Jérusalem.

Mais des douleurs plus poignantes encore que celles de l'invasion étrangère l'y attendaient. Dans Paris, incendié par les intestines fureurs de la Commune, les antiques désolations de Sion étaient dépassées.

Les émotions qu'il en ressentit furent sur le point de briser la faible enveloppe physique, dont sa vigueur morale était le seul soutien.

Toutefois, au milieu même de ces émotions, M. Salvador ne cédait ni à la défaillance ni au doute. En mesurant ce qu'il a déjà accompli, et à cause même des laborieuses épreuves qu'il doit encore traverser, l'esprit de la révolution française lui apparaissait chaque jour davantage, comme providentiellement marqué, pour préparer une ère nouvelle au développement de ce mouvement religieux et politique, qui

depuis le seizième siècle, quelquefois suspendu, mais toujours renaissant, agite et transforme le monde social.

Quand, à l'encontre du mouvement où l'esprit humain est entraîné, le christianisme catholique de Rome établit de nouveaux dogmes, quand le christianisme protestant de l'Allemagne recourt de nouveau à la violence; lorsque la politique du César germanique, enivrée par le succès, abusant des excès de la force, a ravivé ce précepte sacrilège « que la force prime le droit », il n'est pas besoin d'une *voyance* bien exercée pour le prévoir :

La Religion et la politique, ainsi également oublieuses et des enseignements du passé, et des vicissitudes mêmes si rapides du présent, provoquent d'inévitables et légitimes revendications de la raison, de la conscience, et du droit. M. Salvador les regardait comme certaines, sans se dissimuler les difficultés, les luttes, les combats, que de si funestes aveuglements peuvent encore susciter.

Ce n'était pas en secret que l'injustice, sous quelque nom qu'elle se dissimule, de quelque intérêt politique ou religieux, public ou privé dont elle se fasse prétexte, irritait son cœur israélite. Elle lui inspirait partout et toujours, une généreuse indignation, exprimée également dans ses paroles et dans ses écrits.

Pénétré de ce sentiment, que dans les brillantes conférences religieuses faites récemment à Londres, M. Renan a caractérisé d'un mot si vrai et si pro-

fond : « le juif est ivre de justice », M. Salvador y joignait cet amour passionné pour la France, que lui doivent tous les enfants d'Israël qui ont eu le bonheur de naître sur ce sol généreux.

Dans la conviction de M. Salvador, la violence qui opprime le droit, et qu'on veut en vain confondre avec la force qui en est le légitime auxiliaire, ne lui paraissait plus pouvoir, malgré des succès éclatants, prétendre à un règne de longue durée.

Cette conviction profonde lui conserva, malgré son dépérissement physique, la volonté et la force de reprendre le travail de révision de ses œuvres, momentanément interrompu ; le caractère même des événements qui venaient de s'accomplir, lui fit donner la priorité à celle, qui déjà consacrée en 1859 à *l'Étude de la question religieuse au dix-neuvième siècle*, semblait recevoir des derniers événements une triste et nouvelle opportunité.

Versailles, juillet 1872.

Mon cher monsieur Michel,

Votre réponse à ma lettre m'a fait grand plaisir, car outre l'éditeur il y a la personne, il y a aussi l'intérêt du sujet et sa dignité, à laquelle je mets tant de prix. — Mes copistes ont fini de reporter sur les feuilles nouvelles les révisions de mon premier volume. Ils auront bientôt mené à fin aussi la révision du second. —

Dans les circonstances où nous sommes, les affaires doivent entraîner des chances, surtout pour des œuvres de nature sérieuse : veuillez, je vous prie, calculer ces chances, et me dire tout simplement la part que j'y dois prendre. Quoique mes forces aient fait quelque retour, le temps me presse, et je tiens à voir *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, passé au plus tôt, de l'état de *recueil* de recherches et d'appréciations, à l'état de livre.

Nous pourrons commencer l'impression le 15 août. Nous irons vite. Vous auriez la bonté de me mettre entre les mains d'un correcteur expérimenté, et loin de retenir les épreuves, je demanderai qu'elles me soient envoyées par séries de *dix* au moins, afin de mieux juger l'ensemble.

En attendant, recevez et votre frère aussi l'expression de mes meilleurs sentiments.

J. SALVADOR [1].

Versailles, ce 14 octobre 1872.

A cause de l'état fâcheux des affaires qui peut se prolonger longtemps, M. Salvador demande à M. Lévy de lui dire ce qu'il a de mieux à faire dans un double but : d'abord afin de mettre son éditeur à l'abri de toute incertitude personnelle au sujet de l'édition nouvelle in-18, révisée et abrégée de *Paris*,

1. Cette lettre est la seule de la main de M. Salvador. Les suivantes ont été écrites sous sa dictée.

Rome, Jérusalem ; ensuite, afin de ne pas laisser à d'autres le soin d'introduire dans ses livres des améliorations, qu'il se sent encore en état de faire lui-même, mais à la condition expresse de se hâter.

Il envoie, en attendant, à M. Michel ses meilleurs compliments.

J. SALVADOR.

Versailles, ce 27 octobre 1872.

Mon cher monsieur Lévy,

Malgré moi, l'impatience de voir la première épreuve in-18 de *Paris*, *Rome*, *Jérusalem* commence à me gagner, et, après les émotions que j'ai éprouvées, toute impatience me fait mal. En conséquence veuillez, je vous prie, me tirer d'incertitude. C'est une chose assez fâcheuse de ne pouvoir aller et venir de manière à s'expliquer en quelques mots ; mais à mon âge, sur ce point comme sur tout autre, il faut bravement prendre son parti.

Versailles, ce 31 octobre 1872.

Mon cher monsieur Lévy,

Ce que vous me précisez dans votre lettre de ce matin me convient en tout point. — Seulement comme dans mes habitudes j'aime à réaliser immé-

diatement tout ce que j'ai résolu, vous me permettrez de vous adresser par la poste de samedi ou de lundi au plus tard, un chèque de 1512 fr. 50 c. pour la moitié des frais indiqués, sans préjudice de ceux qui surviendront et que je trancherai de la même manière. — Par ce moyen, je n'ai jamais ni compte, ni mémoire, tout est vite bâclé. — Pour ce qui est des bénéfices, je vous avoue que je voudrais en faire une ombre, et voici pourquoi : si j'avais quelque somme à toucher, j'y en ajouterais une autre et en l'honneur de notre pauvre neveu Brandon tué comme vous savez[1], le tout passerait de vos mains dans la caisse des orphelins de la guerre. Mais ceci n'est qu'une bonne intention qui ne peut nuire.

Je crois que notre nouvelle édition prendra sa force de la date même de la première, qui constate que plusieurs de ses pages ne sont pas des inventions d'*après coup*.

Cela dit, je remercie M. Lévy de m'avoir mis l'esprit tranquille au sujet de mon éditeur. J'aurais accepté les yeux fermés tout ce qu'il aurait jugé à pro-

1. Marié depuis cinq ans à la fille aînée du colonel, le capitaine d'artillerie Brandon avait bientôt acquis la sympathique affection de M. Salvador. Après avoir servi avec distinction en Italie, fait prisonnier à Sedan, le capitaine Brandon, rentré des premiers de captivité, et désigné comme officier d'élite de son arme, fut chargé de l'organisation de l'une des batteries rapidement formées pour le second et si lamentable siège de Paris. Là, Brandon avait été tué le 23 mai 1871, sur le boulevard Montparnasse, par l'un des derniers coups de canon des insurgés de la Commune contre l'armée de la France, libératrice de Paris.

pour M. Salvador de son séjour au lycée; plusieurs pages, maculées d'encre, en conservent la trace. Ces deux volumes, M. Salvador ne s'en sépare jamais; les *Fables* de la Fontaine, quoique le plus grand nombre en soit fixé dans sa mémoire, il en relit quelques-unes chaque jour, comme délassement des méditations suscitées par la lecture quotidienne de quelque chapitre de la Bible.

Eveillé dès le matin, comme tous les vieillards habitués au labeur de la pensée, après plusieurs heures consacrées à la réflexion, M. Salvador se lève dès que la flamme d'un bon feu et la lumière du jour ont chauffé, éclairé son cabinet. Jusqu'à onze heures, de nombreuses feuilles à lignes espacées, souvent raturées, surchargées, y attestent les exigences de l'écrivain pour l'expression condensée, qu'il veut donner à sa pensée.

Après le simple déjeuner fait à onze heures, quelques tours de promenade sur le boulevard, ou, si le temps et ses forces le lui permettent, une excursion jusqu'à son petit jardin.

Vers deux heures, l'écrivain est revenu jusqu'à cinq, à sa table de travail, dont il ne s'écarte que pour aller parfois consulter quelque volume d'une bibliothèque, bien choisie, placée dans le salon voisin de son cabinet. Un léger dîner, qui n'est plutôt pour lui qu'une collation, la lecture qu'on lui fait des journaux, d'un livre en renom, quelques-uns de ces jeux de cartes désignés comme *patiences* remplis-

sent la soirée terminée à neuf heures. C'est par cette régulière hygiène, ayant pour auxiliaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa volonté de vivre, que, malgré les craintes incessantes inspirées depuis plusieurs années à ses proches, par le délabrement de sa poitrine, M. Salvador a pu prolonger sa vie et conserver jusqu'aux dernières limites, du moins à son intelligence, ces trois avantages de santé, de force, de richesse, que le proverbe anglais :

Early to bed, and early rise
Makes a man healthy, wealthy and wise

promet à ceux qui le pratiquent.

XLIII

Versailles, ce 11 décembre 1872.

Cher monsieur Lévy,

Votre lettre m'arrive et j'y réponds aussitôt. — 1° Vous avez raison dans ce que vous me dites des corrections. — Aussi vous serai-je très obligé, — dès que les corrections des épreuves déjà envoyées et de celles que j'ai entre les mains seront terminées, — de faire ceci : d'établir la différence de ce qui entrait dans vos calculs et de ce qui est. J'acquitterai immédiatement cette différence. Ajoutez-y même une petite gratification pour l'ouvrier qui en aura eu l'ennui. Par ce moyen, personne n'aura su-

pour M. Salvador de son séjour au lycée; plusieurs pages, maculées d'encre, en conservent la trace. Ces deux volumes, M. Salvador ne s'en sépare jamais: les *Fables* de la Fontaine, quoique le plus grand nombre en soit fixé dans sa mémoire, il en relit quelques-unes chaque jour, comme délassement des méditations suscitées par la lecture quotidienne de quelque chapitre de la Bible.

Éveillé dès le matin, comme tous les vieillards habitués au labeur de la pensée, après plusieurs heures consacrées à la réflexion, M. Salvador se lève dès que la flamme d'un bon feu et la lumière du jour ont chauffé, éclairé son cabinet. Jusqu'à onze heures, de nombreuses feuilles à lignes espacées, souvent raturées, surchargées, y attestent les exigences de l'écrivain pour l'expression condensée, qu'il veut donner à sa pensée.

Après le simple déjeuner fait à onze heures, quelques tours de prome[illegible] le boulevard [illegible] temps et ses [illegible] jusqu'à son [illegible]

Vers [illegible] cinq [illegible]

[illegible] qui [illegible] qu'on [illegible]

sent la soirée terminée à neuf heures. C'est par cette régulière hygiène, ayant pour auxiliaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa volonté de vivre, que, malgré les craintes incessantes inspirées depuis plusieurs années à ses proches, par le délabrement de sa poitrine, M. Salvador a pu prolonger sa vie et conserver jusqu'aux dernières limites, du moins à son intelligence, ces trois avantages de santé, de force, de richesse, que le proverbe anglais :

> Early to bed, and early rise
> Makes a man healthy, wealthy and wise

promet à ceux qui le pratiquent.

XLIII

Versailles, ce 22

Cher monsieur Lévy,

Votre lettre m'arriv…

mé-
…nseur,
pas à ra-
…s vos bons
…ion est proche.
… à lui rendre des
…jours qu'il a accordés
la fin qu'il m'a permis
vie. »
…ant malade fit prévenir les
résidant à Paris, dont les
…aque jour à Versailles, de
C'était sans doute un dernier
adresser.

jet d'être mécontent, et je serai pour mon compte enchanté, si je trouve en définitive que mes corrections soient bonnes.

2° Vous avez raison également dans ce que vous me proposez de revoir le manuscrit. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'il y a de difficultés à ne pas avoir le plein exercice de ses yeux. — Aujourd'hui que je suis rassuré sur l'ensemble de ma première partie, je jugerai mieux ce qui suit. Demain jeudi, mon neveu vous apportera la dernière épreuve, et prendra la copie. — Mort ou vif, je ne ferai attendre ni celle-ci, ni celle-là. Heureusement qu'il ne s'agit plus que de mots à éliminer, ou de phrases qui me semblent mal tournées.

Sur ce, je ne vous cache pas que je fais ma cinquantaine ; mon premier travail a été publié en 1822 et je m'occupe du dernier en 1872. Il en est qui tirent leur honneur de ce que leurs œuvres leur ont produit ; moi, de ce qu'elles m'ont coûté.

Mes amitiés.

Versailles, janvier 1873.

Mon cher monsieur Lévy,

La fièvre me tient encore, et ne promet guère de me lâcher que dans quelques jours. — Selon votre désir, je vous fais passer la première feuille en bon à tirer. Comme je ne puis prendre de résolution pour

le *tirage à part* avant d'être debout, on ne défera pas cette planche, avant que je vous aie écrit à ce sujet.

Ce billet marque les derniers efforts de M. Salvador pour atteindre à la fin de ce travail qu'il considérait comme la révision et le dernier codicille de son testament philosophique et religieux.

La fièvre, qui déjà depuis longtemps, exerçait sur sa constitution si affaiblie des ravages, dont il ne se dissimulait ni les progrès ni les prochaines conséquences, prit une intensité plus active.

« Mon cher ami, disait-il à l'excellent docteur dont la vigoureuse vieillesse si honorée à Versailles, après avoir assisté tant de brillants et stoïques soldats sur les champs de bataille, admirait la clairvoyance médicale, la calme quiétude de ce religieux penseur, mon cher docteur, si nous ne parvenons pas à ralentir cette fièvre obstinée, malgré tous vos bons soins, tous vos savants efforts, la solution est proche. La volonté de Dieu soit faite, j'ai à lui rendre des actions de grâce pour les longs jours qu'il a accordés à ma faiblesse native, pour la fin qu'il m'a permis de mettre à l'œuvre de ma vie. »

Le 15 mars, le clairvoyant malade fit prévenir les personnes de sa famille résidant à Paris, dont les visites se succédaient chaque jour à Versailles, de s'y réunir le lendemain. C'était sans doute un dernier adieu qu'il voulait leur adresser.

Après quelques moments d'entretien, où il exprimait à chacune d'elles, les sentiments d'une affection qui évitait, par son calme, de provoquer aucun témoignage extérieur d'émouvante sensibilité, il les pria d'ajourner leur visite jusqu'à un nouvel appel, qu'il savait bien ne pouvoir leur faire. Avec une douce sérénité, il appréciait le décroissement de ses forces, et semblait vouloir les ménager pour le suprême recueillement de sa pensée.

La nuit tout entière se passa dans cette tranquillité, interrompue seulement par quelques douces paroles, adressées tour à tour à ses neveux et à la sœur de charité qui veillaient et priaient, auprès de son paisible chevet.

Vers les huit heures du matin, sentant le moment de la séparation s'approcher, d'une voix plus affaiblie, il demanda qu'on allât prier le cher docteur Bataille, le vieil ami, d'avancer un peu sa matinale visite. Arrivant à la hâte, le désolé vieillard ne put que presser la main, déjà refroidie, qui venait de lever une dernière fois son doigt indicateur vers l'Éternel, l'Unique, *Ehad*.

C'est ainsi que le 17 mars 1873, fidèle à ces traditions bibliques, dont il a été un des plus mâles héritiers, avec ces grandes espérances dont il a été jusqu'à son dernier souffle, un des apôtres les plus convaincus, Joseph Salvador, à l'âge de 77 ans, s'est endormi, suivant la parole de l'Écriture, dans le repos de ses pères.

XLIV

Devant cette fin si confiante et si calme, l'esprit se reporte vers celle des trois plus grandes illustrations religieuses de notre temps : La Mennais, Lacordaire, Montalembert. Ces trois vaillants champions, ces Horaces en notre pays, de la suprématie catholique de Rome, n'ont eu ni la sainte joie d'être ensevelis dans le triomphe, ni la fière consolation d'être secourus par un beau désespoir. Successivement frappés des plus douloureuses blessures dans l'arène religieuse et politique, ils ont atteint la mort avec les agitations et les tristesses de leur foi, avant d'avoir acquis l'apaisement des troubles de leur âme.

La Mennais, dont l'impérieux génie et l'indomptable orgueil avaient voulu courber sous son enseignement, les papes, les rois et les peuples, déchire sa robe de prêtre et se révolte contre cette catholique Rome qui, à son tour, le renie pour défenseur, et, après tant et de si grandes variations, semble retombé à la fin de sa vie, dans la désolation qu'il dépeignait au commencement de sa carrière chrétienne (1812).

« Notre partage à nous est d'assister au lit de mort d'une chrétienté expirante ; d'être témoin de ses angoisses et de mêler douloureusement nos

sueurs aux sueurs stériles et glacées de sa dernière agonie. »

Sous le froc de saint Dominique dont il avait rêvé, comme Savonarole, de faire le nouveau costume du prêcheur de la liberté religieuse, Lacordaire exhale ses tristes lamentations sur le sort de l'Église : « On dirait, s'écrie le représentant moderne et si grandement modifié de saint Dominique, on dirait qu'après quinze siècles d'union, le monde est las de l'Église, l'Église lasse du monde, et que l'heure approche où l'œuvre, qui porte le nom de Constantin, disparaîtra dans l'avènement et le règne d'une autre pensée. »

Enfin, Montalembert dans son cercueil, sent mesurer sur sa tombe, l'étroite distance qui sépare sa liberté religieuse, de l'hérésie.

Et cependant ces hommes qui avaient pris *l'Avenir* pour bannière et pour devise *Dieu et la liberté*, n'auront pas vainement combattu et souffert. Ils compteront, dans notre siècle, parmi ces confesseurs de la foi religieuse, ces défenseurs de la pensée humaine, qui, avec des idées diverses et des croyances de formes différentes, contribuent, par le labeur et le sacrifice, au salut de l'humanité :

And those who suffer bravely save Mankind.

a dit Byron dont l'âme, à travers ses ténèbres, a raconté aussi les douleurs et les doutes de notre temps.

En ressentant ces douleurs, mais sans partager ces

doutes, M. Salvador leur avait toujours témoigné une respectueuse et sincère sympathie.

XLV

Dès la nouvelle de sa mort, le Consistoire central des Israélites de France s'était empressé de faire connaître à la famille de M. Salvador, l'expression de ses regrets et son intention de rendre un public hommage à l'homme, dont la vie tout entière avait été consacrée à revendiquer dans l'histoire religieuse, la légitime part des principes et des espérances de l'Hébraïsme.

Mais, consistant avec lui-même jusqu'à la tombe, M. Salvador avait exprimé la volonté formelle que son cercueil, modeste comme sa vie, ne reçût aucun de ces honneurs publics dont son âme, pourtant si ferme, semblait comme effrayée devant l'égalité de la mort.

Suivant son désir, sa dépouille mortelle devait être conduite au Vigan. Bien des années auparavant, dans cette ville voisine de celle de sa naissance (Montpellier), ses parents étaient venus mourir auprès de son frère puîné, receveur des finances, qu'une résidence de près d'un demi-siècle en ce pays, et l'alliance avec une ancienne famille de gentilhommerie huguenote avaient fait Cévennol.

En outre des liens de famille, qui étaient pour lui

de si puissantes attaches, M. Salvador s'était pris d'un attachement particulier pour les Cévennes. L'aspect des lieux, les souvenirs encore si vivants des sanglants combats soutenus bravement les armes à la main, des violences pires encore, subies avec une égale fermeté, par les protestants persécutés dans leurs affections, dans leurs biens, dans leurs personnes, pour l'indépendance de leur foi, pour la liberté de leur culte, lui avaient fait retrouver au cœur de ces vaillantes montagnes, une héroïque et religieuse image de l'antique Judée.

Les obsèques de M. Salvador étaient consacrées au Vigan, par un témoignage, à son égard, de cette conciliation religieuse, dont le sentiment avait été si profond dans son cœur. Ce témoignage était le plus touchant dont sa mémoire pouvait être honorée.

Accompagné depuis Versailles par les neveux du défunt, le cercueil qui apportait sa dépouille mortelle était, à l'arrivée au Vigan, le vendredi 21 mars, déposé pendant quelques heures dans le parvis du temple protestant, avant d'être conduit au champ du repos pour y prendre place dans la sépulture de famille.

Si les modestes volontés de M. Salvador avaient fait décliner pour lui, à Paris, l'appareil des hommages funèbres, elles ne pouvaient toutefois faire empêchement à la manifestation spontanée, qui, au Vigan, donnait à ses obsèques un caractère religieux, à la fois si simple et si élevé.

« Depuis longtemps aucune cérémonie funèbre n'y avait, suivant l'*Écho des Cévennes*, réuni une aussi nombreuse assistance. Malgré la rigueur de la saison, une partie de la population des alentours, où la nouvelle s'en était promptement répandue, venait se joindre à celle du Vigan. »

Au moment de la levée du corps par le Rabbin appelé de Nîmes pour accompagner de ses prières le convoi de son éminent coréligionnaire, l'assistance était profondément émue, en entendant la cloche du temple sonner le glas funèbre, comme pour un membre de la communion chrétienne. Le consistoire protestant se montrait ainsi l'interprète de la population viganaise tout entière. Au cimetière encombré d'assistants comme dans le nombreux cortège, cette population protestante ou catholique témoignait, par son attitude respectueuse et recueillie, ses regrets pour l'homme, dont elle avait pu apprécier en maintes circonstances, la bonté de caractère, et l'élévation des sentiments religieux.

Sous l'impression de ces sentiments, devant la tombe bénie par ses prières, qui allait recevoir les restes de M. Salvador, le ministre du culte isréalite, M. Weil, rappelait avec des paroles pleines de simplicité et d'onction, ces préceptes de fraternité humaine, enseignés par l'Évangile comme par la Bible, ces espérances d'alliance universelle dont le Christ comme Moïse, annoncent à l'humanité la providentielle réalisation.

Ainsi, dans une petite ville de nos Cévennes, se reproduisait, aux obsèques de M. Salvador, ce pieux enseignement de conciliation religieuse entre toutes les communions issues de la source biblique, dont les obsèques de Channing avaient déjà donné le mémorable exemple, dans l'une des plus grandes cités des États-Unis d'Amérique.

XLVI

La plupart des critiques de M. Salvador l'ont précédé ou suivi dans la tombe. Elle vient de se fermer, dans le courant de l'année 1880 sur deux d'entre eux, qui avaient été sévères pour son œuvre, en rendant justice au talent et au caractère de l'auteur. La presse tout entière a honoré en M. Poujoulat l'écrivain distingué et consciencieux de l'*Ami de la Religion*, l'homme respectable par sa loyale fidélité à ses traditions religieuses et politiques.

Dans son fauteuil de Président de la Chambre des députés, M. Gambetta a caractérisé, en quelques phrases d'un tact parfait, le talent de polémiste, le mérite de discoureur politique de M. Granier de Cassagnac.

XLVII

Le long et consciencieux labeur de sa pensée, la persévérante consistance de son caractère, la noble et simple pratique de sa vie, ne peuvent manquer de

concilier un sympathique respect à la mémoire de M. Salvador. Mais ce sont des hommes d'une autre génération qui vont, à leur tour, porter de nouvelles appréciations sur l'esprit de suite, la pensée d'avenir, que M. Salvador s'est appliqué à manifester dans ce mouvement religieux, renouvelé par les études de l'histoire et les découvertes de la science, dont depuis un demi-siècle il avait signalé l'inévitable réveil.

Les événements accomplis durant cette période, et qui sont tour à tour les causes et les effets de cette évolution religieuse et politique, mettent la génération nouvelle dans une situation d'esprit différente de celle qui l'a précédée. Il s'en suivra nécessairement de nouveaux aperçus sur la valeur et la portée de l'œuvre de M. Salvador. Heureux si la postérité, qui commence ainsi pour lui, confirme le jugement d'un de ses plus éminents critiques :

« Il y a beaucoup à prendre, beaucoup à imiter, beaucoup à aimer dans M. Salvador, même lorsque sur des points essentiels, on s'écarte et on se sépare de lui. »

FIN.

J. SALVADOR

FRAGMENTS DE SA CORRESPONDANCE INTIME

L'esprit de *curiosité* en toutes choses est très à la mode de notre temps. La publication de nombreuses correspondances tant anciennes que nouvelles lui a donné sous ce rapport des satisfactions qui peuvent être bien diversement appréciées. — Pour ne parler que de celles qui ont obtenu une récente illustration, les lettres d'Éverard ont initié le public aux agitations d'un noble esprit impatient de lui-même et mécontent d'un ordre social dont il caractérise avec une juvénile et saisissante énergie, quelques-unes des plaies les plus profondes. Avec un talent connu et goûté pendant sa vie par les seuls affidés de l'hôtel de Broglie, et qui après sa mort a divulgué l'épistolier le plus raffiné de notre temps, M. Doudan, *ce délicat*, a dépeint les hommes et les choses politiques et apprécié les œuvres d'art et de littérature qui caractérisent la monarchie de Juillet et les divers régimes qui se sont succédé jusqu'en 1872.

Enfin les billets diplomatiques adressés par Mérimée à Panizzi viennent de porter de tristes révélations sur les erreurs et les fautes de la politique impériale. Toutes ces correspondances sont écrites de *propos délibéré*, avec l'indéniable intention de produire un certain effet.

On ne trouvera rien de semblable dans les quelques lettres prises au milieu des effusions les plus spontanées, les plus intimes d'une familière correspondance non interrompue durant quarante années. Il eût été pourtant facile d'en extraire bien de judicieuses observations sur les évènements accomplis durant cette longue période, bien de clairvoyantes prévisions sur leurs inévitables conséquences. Ce ne sont pas des considérations de ce genre que l'on veut présenter ici à la curiosité publique. Mais pour le lecteur qui vient de parcourir les critiques si diverses de l'œuvre de M. Salvador, ces lettres peuvent avoir le simple mérite de lui permettre de se tracer pour lui-même un portrait intellectuel et moral de l'auteur. Elles peuvent lui faciliter les moyens de pénétrer dans la conception de sa pensée, et le mode de travail auquel il l'assujettissait, loin d'être asservi par elle. De Joseph Salvador comme de Spinosa on a dit : « ce n'était pas un homme, c'était une idée » ; comme son illustre devancier, M. Salvador aurait décliné ce singulier éloge. Ses livres ont montré quelle était l'idée ; ses lettres montreront quel était l'homme.

Le Fesq, août 1834.

Mon cher Gabriel et mon cher Casimir,

Voilà que je reçois votre deuxième lettre ; il y a déjà plusieurs jours que je répondais *in petto* et longuement à la première reçue à Salon. Mes pérégrinations et la disposition inflammatoire de mes paupières suspendaient l'expression écrite de mes impressions voyageuses et de tous mes sentiments pour vous.

Enfin me voilà au Fesq depuis trois jours. Tout ce que vous m'aviez dit de l'agrément de cette habitation était au-dessous de la vérité. Je l'ai trouvée délicieuse : la richesse du vallon, son étendue, la terrasse du château, le torrent qui coule au-dessous, les montagnes couronnées de châtaigniers et coupées de gradins qui soutiennent les plantations de mûriers nains, tout cet ensemble m'a ravi. Le bon accueil des maîtres de la maison, le plaisir de me retrouver avec mon frère et Octavie, la juvénile gaîté de sa sœur Athénaïs, l'air pur que je respire à pleins poumons, les courses que je fais, l'aspect continuel d'une belle campagne dont l'influence a toujours été si grande pour moi, ont dissipé un certain malaise causé soit par l'inflammation de mes paupières, soit par quelques idées touchant le *Bouquin* dont je ne pouvais me débarrasser.

M. et madame de Quatrefages ont exigé que leur gendre et Octavie restent ici toute la semaine afin de m'y retenir. Si je pouvais m'arranger à ma manière dans cette retraite, être entouré des personnes que je désirerais, et surtout du père et de maman, j'y passerais bien volontiers plusieurs mois, même les mois d'hiver.

Je comprends que madame de Quatrefages ait dû maintes fois passer pour extravagante au Vigan. Elle a un fonds d'intelligence et de vie, des aspirations philosophiques et religieuses qui, au milieu de son entourage, devaient l'embarrasser beaucoup. Elle explique d'une manière très intéressante comment elle s'est matérialisée en se faisant grosse fermière. Il paraît que malgré mes cheveux grison-

nants j'ai obtenu un certain succès auprès des dames et même des demoiselles du pays ; ainsi, Messieurs les jeunes gens, ne faites pas trop les fiers. Il est vrai qu'on s'était attendu à un homme très rébarbatif, que j'ai fait usage de mon élégant pantalon de Ham, et que d'ailleurs toute personne arrivant de Paris et dont le nom a été dans les journaux ne peut manquer d'avoir son jour de faveur. C'est pourquoi je m'empresse de rengainer ma vanité et de céder le pas à qui de droit.

Hier dimanche, à deux heures, le pasteur d'Aulas allait prêcher dans la commune d'Arfi à deux lieues plus avant, au cœur des Cévennes ; pour cette excursion, nous avons traversé une vallée très sauvage, semblable à certaines vallées suisses. Le prêche a été fait en plein air, au pied de ces montagnes où, pendant la persécution religieuse, les protestants allaient chercher un refuge pour entendre la parole de leurs ministres. Cette multitude réunie dans une prairie bordée de châtaigniers séculaires, l'aspect du lieu, le temps devenu sombre, le discours du pasteur prêchant dans cette commune pour la première fois et qui, malgré l'exagération de son débit, exprimait quelques bonnes idées et faisait allusion aux héroïques souvenirs attachés à ces montagnes, formaient une scène où j'ai vivement partagé l'émotion de ces fidèles descendants des Camisards.

Au retour, grand dîner auquel assistaient plusieurs pasteurs qui félicitaient leur confrère de son début ; ensuite toilette complète pour le bal donné à Avèze, soirée très animée, d'où nous ne sommes sortis qu'à trois heures et demie du matin. Vivent les montagnes et les vallées, mais pour les longs dîners et les bals, néant.....

Travaille avec courage, mon bien cher Gabriel, pour sortir de l'école avec le meilleur numéro possible. Tu touches au terme, je voudrais bien être en cela comme toi ; mais point du tout, le *Bouquin* me tiendra longtemps encore, j'attends avec quelque impatience la décision ministérielle relative à Casimir.

Ici on me charge des meilleures amitiés pour vous deux,

moi je vous embrasse avec la plus vive tendresse et je vous aime un peu comme mes enfants.

Béziers, octobre 1834.

Honneur, succès et santé à monsieur l'officier d'artillerie ! Ta lettre, mon bien cher Gabriel, nous a comblé de joie. Le père en était tout ému, maman l'était encore davantage, et moi j'en ai plusieurs fois suspendu la lecture.

L'état d'irritation de mes paupières me prescrit d'être succinct. Tout ce que je puis te dire de Casimir, c'est que les nouvelles que tu nous en donnes sont excellentes. Nous attendons une de ses lettres des pays étrangers où il court maintenant. Jouissez de votre bonheur, de votre mutuelle affection qui est pour vous une si grande force et un si grand charme, et n'enviez, à part l'émulation, le sort de qui que ce soit.

A bientôt, mon cher ami, que ta carrière commence sous les plus heureux auspices ; que ton épée soit toujours brave, honnête et jamais piquée des vers. Je t'embrasse très peu aujourd'hui parce que je me réserve pour la bonne prochaine réalité.

Paris, samedi 8 août 1835.

Tu dois bien imaginer, mon cher ami, que toutes ces agitations, les bouleversements de ces derniers jours, le choléra, d'un côté, l'attentat, de l'autre, m'ont fort agité. Je suis sorti pour voir et pour entendre ; j'ai couru, c'est dire que j'en ai été éreinté. Le convoi a été un évènement historique ; jamais je n'avais vu aussi immense concours ; la garde nationale, pour cette fois intelligente, y était au complet. Louis-Philippe peut se vanter d'y avoir acquis une sorte de consécration du suffrage universel. Les journaux sont sous le poids d'une réaction non seulement législative, mais morale. Les lois proposées seront en partie modifiées par les Chambres, mais c'est la réaction morale qui

est bien plus dangereuse que celle de la loi, car on va si vite à l'extrême. Il faut pourtant reconnaître que dans une situation encore mal assise, et qui cherche à s'ordonner, un pareil désordre, tant d'insolence, de perfidie, sans parler de la niaiserie, était intolérable. Un frein ne peut que leur être avantageux à eux-mêmes, pourvu toutefois qu'on s'arrête à la répression et qu'on n'entre pas dans la prévention.

18 novembre 1835.

Mon cher ami,

Je suis revenu avant-hier de Petit-Bry après y avoir fait un nouveau séjour d'une semaine, tu sais pour quel motif. Quel coup affreux pour toute cette famille.

Le baron qui aimait l'amiral depuis son enfance, et qui jouissait de sa position a été d'abord accablé d'un coup auquel rien ne l'avait préparé ; ensuite son courage a réagi. A cet âge la sensibilité est moins vive, mais les secousses ont plus d'action. Peut-être faut-il mettre la plus grande patience apparente avec laquelle les vieillards supportent ces maux, sur le sentiment qu'ils ont que la séparation ne peut être de longue durée. Mademoiselle de Rigny a été atterée, et chaque jour lui fera sentir sa perte plus profondément, mais la nécessité de soutenir son oncle lui impose de déployer de la fermeté.

A part l'intérêt d'amitié, il y a dans cette mort un exemple des fragilités humaines qui a frappé le public lui-même.

Un homme à la force de l'âge s'élève à tout ce qui fait l'objet de l'envie et de l'ambition des autres. Il a une renommée à lui, il est arrivé aux premiers postes de l'État. Sa position de fortune est magnifique. Il a une femme très agréable, il est à la veille d'avoir un enfant. Le présent et l'avenir sont pour lui, et au moment où il va jouir en réalité de tout cela, paf : le voilà étendu dans un cercueil de plomb, on l'honore, on l'enterre et puis...

Mais la vie est à ces conditions. Il est aussi difficile d'arriver à quatre-vingts ans, que de devenir amiral. En toutes choses il y a lutte et concours ; pour un qui remplit sa carrière, grand nombre reste en route et plus ou moins loin. Tâchons d'être de ceux qui gagneront leurs éperons, car enfin, malgré tous ses hauts et ses bas, la vie a son prix, mais il y faut de la patience et de la persévérance. Six fois au moins à Petit-Bry j'ai pris la plume pour t'écrire un bulletin, mais impossible ; depuis mon retour à Paris il m'a fallu deux jours pour reprendre mon assiette, et me revoilà à ce pauvre travail qui ne peut se promettre d'aller de file ; cependant je n'ai pas tout à fait perdu mon temps à Petit-Bry, j'ai pris des notes, j'ai feuilleté et feuilleté des volumes et je crois bien que c'est ce qui m'a empêché d'écrire. Je n'ai pu adresser de Petit-Bry mes félicitations à maman pour sa fête, c'eût été une opposition trop forte, c'est aujourd'hui que je vais lui envoyer mes tendresses.

Paris, avril 1836.

Mon cher Gabriel,

Tes observations sur la composition de mon nouveau travail sont justes. C'est la difficulté à vaincre et la raison des années que j'y emploie. Les reproches que l'on a adressés à mon *Histoire des institutions de Moïse* sont à la fois vrais et faux. Si je n'avais obéi qu'à mes propres sentiments, mon livre n'aurait paru qu'après encore deux ans au moins de travail. Mais j'ai dû céder à la nécessité formulée par des conseils amis, je l'ai imprimé avant de le trouver moi-même au point. Alors il lui est arrivé comme à un tableau non fini ; il y a des traits qui paraissent trop, et d'autres pas assez, il y manque le dernier coup qui fond les teintes ; je savais tout cela aussi bien que les critiques en l'imprimant, mais la nécessité. Cela n'empêche pas que l'ensemble n'y soit, et si j'arrive à en faire une nouvelle édition, ce sera précisément même de ses défauts que je

partirai pour avoir raison des critiques. On ne peut comprendre qu'après y avoir passé la distance qu'il y a encore entre une œuvre faite et une œuvre finie. Mon seul dessein dans mon Moïse était d'obtenir un succès d'estime, de prendre rang. J'ai obtenu ce que je désirais. Ma volonté expresse dans ce nouveau travail est de secouer le public pensant, de le prendre au collet, de lui dire : C'est moi. Si j'y manque, point d'excuse.

Sur ta lettre, j'ai été voir le maréchal, vendredi et samedi, j'y ai dîné en petit comité. J'irai à Petit-Bry dans le cours du mois. Mais où je voudrais aller, c'est à Béziers. Si je finis définitivement mon premier volume dans le cours de septembre prochain de manière à pouvoir le laisser à l'imprimeur sans y revenir, je file ; cette excursion me donnerait plus de courage pour la bataille, si bataille il y a cet hiver, je crois que je réponds à toutes tes questions ; quant à la santé, elle est bonne, et je désire, mon lieutenant, que la présente vous trouve de même.

P. S. Il a paru une vie de Jésus-Christ à Tubingue. Demande à ton pasteur, professeur d'allemand, s'il la connaît et ce que c'est. Je serais curieux de savoir avec quelque détail ce que dit le prédicateur Saxon.

Paris, 4 avril 1838.

A monsieur le marquis de Catellan, Toulouse.

Bien cher monsieur et excellent ami,

Enfin mon travail est arrivé à son terme. Je suis sûr que vous éprouverez un grand plaisir de me savoir sorti d'une si longue préoccupation. Aujourd'hui on tire la couverture du livre, et, la semaine prochaine, un des premiers exemplaires vous sera adressé. Vous le lirez non seulement avec votre si affectueuse bienveillance pour l'auteur, mais aussi avec la hauteur de jugement qui, pour moi, donne tant de prix à vos appréciations.

Il est probable que l'œuvre ne vaudra jamais le temps et les soins que j'y ai employés; mais pourvu qu'elle fasse faire le moindre progrès aux idées dont elle traite, pourvu qu'il m'en revienne assez d'estime et d'honneur pour causer à mon père quelque satisfaction et pour contenter mes amis, je m'en croirai très heureux. Que de temps vous êtes resté sans m'écrire; de mon côté, j'espérais, de huit jours en huit jours, vous annoncer ma clôture définitive. Mais dans cet intervalle j'ai eu plusieurs fois de vos nouvelles par madame de Gramont, j'ai pris part à la joie de l'accouchement presque simultané de vos deux petites-filles et à l'heureuse arrivée en ce monde des deux gentilles créatures que vous verrez, s'il plaît à Dieu, longuement grandir. J'ai su que vous aviez souffert d'un mal aux jambes qui disparaît et que le beau temps achèvera, j'espère, de dissiper. Parlez-moi, je vous prie, de tout cela en détail, soit en m'écrivant vous-même, si vous n'en éprouvez pas de fatigue, soit en me faisant écrire sous vos yeux. Vous savez, bien cher monsieur et excellent ami, combien je suis toujours heureux de recevoir de vous des marques de souvenir, combien j'ai dans le cœur d'attachement pour votre personne.

Mademoiselle de Rigny lutte continuellement avec sa douleur et en est souvent écrasée. Le vide qui s'est fait autour d'elle ne peut être rempli par rien. Madame de Bassompierre est auprès d'elle et met tous ses soins à adoucir autant que possible les tristes amertumes de sa sœur. Madame Édouard de Rigny, dont vous connaissez le si intéressant caractère, l'aide dans cette tâche. Mademoiselle de Rigny éprouve beaucoup de soulagement de cet entourage. Que de fois elle parle et nous parlons de l'ami Catellan, combien elle exprime le regret de votre si grand éloignement; plus que personne vous lui eussiez apporté des consolations, vous aviez une si sincère affection pour son oncle. Nul de vos amis ne vous oublie ici. Vous savez que cette pauvre madame Récamier est prise depuis assez longtemps d'une affection de poitrine qui lui a ôté presque entièrement la voix, et dont la nature est un sujet d'incertitude et de

crainte pour ses médecins et ses fidèles. On regarde cette maladie comme une névrose ; au milieu de ses douleurs et de ses ennuis, elle m'a expressément chargé de vous parler d'elle, de vous exprimer ses bons souvenirs, de vous assurer que ses pensées les plus affectueuses se tournent souvent vers vous. Dès que vous m'aurez écrit, je ne manquerai pas de lui porter tout ce que vous m'aurez dit d'elle. M. Calmon et M. Conte, que j'ai vus récemment, m'ont beaucoup demandé aussi de vos nouvelles.

Le séjour de mon père au Vigan lui tourne à bien. L'influence de l'hiver des Cévennes, que je redoutais pour lui, ne lui a été fâcheuse en rien. C'est un grand repos pour moi. Ma belle-sœur est toute pleine de soins et d'affection pour sa vieillesse ; son petit-fils surtout lui est un grand sujet de distraction. Puisse le Ciel me le conserver encore de longues années et me consoler ainsi du coup que j'ai reçu en perdant trop tôt mon excellente mère. Hélas ! il y a déjà un an qu'à l'heure où je vous écris elle entrait dans le lit, d'où elle ne devait plus sortir vivante.

J'ai en ce moment un de mes neveux près de moi, l'inspecteur des finances. L'artilleur est toujours en garnison à Lyon, mais peut-être à l'automne son régiment recevra-t-il la destination de Toulouse. Vous devez imaginer combien je serai charmé de l'y voir sous votre bienveillant patronage. Les deux frères me donnent grande satisfaction par leur bonne conduite, leur application au travail et le profond sentiment du devoir.

Adieu, bien cher monsieur et excellent ami, j'ai été si occupé jusqu'à ce moment qu'il m'a été impossible de quitter Paris et de faire une excursion à Angervilliers pour juger de mes yeux l'état de santé de votre famille, mais au premier moment que je vais avoir de libre, je compte bien me dédommager. Mes projets de voyage dans le Midi ne sont pas encore arrêtés, malgré mon très vif désir de les réaliser au plus tôt. Quel bonheur j'aurai à vous revoir avec l'âme un peu plus tranquille. Présentez, je vous prie, mes souvenirs respectueux et affectueux à madame d'Avisard, recevez les

compliments de tous nos amis communs, et pour vous, cher monsieur et excellent ami, agréez avec votre bonté accoutumée l'expression des meilleurs sentiments de votre toujours bien dévoué,

J. SALVADOR.

Jeudi, 17 octobre 1838.

Mon cher ami,

Il y a dans la correspondance le plaisir et la tranquillité. Quand on a trop d'occupations ou seulement une disposition d'esprit qui ne dispose pas à converser, il faut se rabattre sur la tranquillité à donner aux autres pour l'avoir soi-même. Je ne suis nullement d'humeur à parler du *Bouquin*, cependant tu auras vu l'importance que la *Gazette de France* met à la grrrrande discussion. Elle annonce dans son numéro de samedi dernier, que la sensation produite par cette grrrande discussion la détermine à en faire une brochure. Faudra-t-il en tirer occasion de mes cinquante pages ? je n'en sais rien encore, mais j'y suis peu enclin.

30 octobre 1838.

Mon cher ami,

As-tu lu l'article des *Débats* de vendredi ; comment l'as-tu trouvé ? Il est fort bien écrit, et il y a d'excellentes choses. Mais il m'a fait juif d'une manière beaucoup trop exclusive. C'est peut-être un moyen d'éviter la nécessité de peser la réalité de certaines raisons. N'importe, comment ne pas être vivement touché de la particulière sympathie montrée par M. de Sacy à un auteur dont la personne lui est inconnue ? comment surtout ne pas lui être profondément reconnaissant de la justice dont il se fait le témoin envers le peuple juif ?

Il paraît que cet article a été fort apprécié.

Tu parles bien comme un homme sur lequel la province agit. « Ta ta ta, mettez-vous en quête, évertuez-vous. » A

côté, et meilleure que l'évertuement, il y a, mon cher ami, la patience. Au reste je n'ai pas trop à me plaindre. Après la *Gazette de France* voilà l'article des *Débats*. D'après ce qui a été dit à mes éditeurs, la *Presse*, le *Courrier*, la *Gazette des Tribunaux*, la *France*, sont en voie d'enfantement, mais l'accouchement n'est pas si facile, même pour ceux qui ont une certaine volonté. Qu'ai-je donc à faire de plus, sinon attendre? rien ne peut faire qu'il ne faille un certain temps à un livre de ce genre pour se classer.

J'ai reçu hier une lettre de M. Guizot, tout à fait bien; il m'explique ses motifs, il n'entre pas dans ses goûts de se lancer dans la polémique. Il me semble qu'on ne pourrait dire mieux en ne voulant pas s'engager, et je suis très charmé au fond de cette petite correspondance, je crois même que je répondrai encore à sa lettre, sans insister de nouveau, mais seulement pour le prier de veiller au compte rendu qui sera fait dans la *Revue française* où il écrit.

Il me tarde d'avoir des nouvelles du Vigan. Précisément aux époques où je devrais avoir le plus l'esprit libre et satisfait, il me vient toujours des embarras et des incertitudes. Je ne suis pas alors où je suis. Je me fais un devoir de chasser tous les ennuis de détail, je n'y réussis pas toujours. Mais faisons ce qu'il faut et puis laissons couler le *fleuve de la vie*.

Paris, 2 novembre 1838.

A monsieur Guizot.

Monsieur,

Vous représentez le mieux parmi nous l'esprit philosophique appliqué au développement de l'ordre social avec une intention religieuse. C'est pourquoi je vous ai prié de rendre compte de mon livre. Je ne suis nullement un écrivain à controverse. Bien ou mal employée, ma méthode est celle des faits. J'ai à poursuivre ce dilemme : ou bien il faut anéantir hautement l'autorité des livres bibliques et toutes

ses conséquences ; n'y voyons plus que le recueil confus et aujourd'hui insignifiant des conceptions et des besoins d'un autre âge, renonçons sans aucune réserve à toutes les religions écrites et organisées qui en sont une émanation ; ou bien il faut définir d'une manière précise les pensées diverses que ces codes renferment, ce qu'ils ont de commun avec les races présentes, ce qu'ils peuvent produire de nouveau pour l'avenir.

L'histoire a fait preuve jusqu'ici d'une grande partialité et de vues prodigieusement étroites dans sa manière de juger les causes de résistance du judaïsme au christianisme. Elle n'a à peu près rien compris à la liaison intime de la pensée biblique fondamentale avec le système privé des formes pharisiennes qui devaient servir de moyen de conservation et de défense à cette pensée biblique, jusqu'à ce que des jours mieux appropriés à sa nature, les *novissimi dies*, lui eussent été préparés.

D'un autre côté, puisqu'on admet que l'ordre religieux est une base ou tout au moins un annexe inséparable de l'ordre social, comment admettre que l'ordre social fut recomposé dans ses parties et que l'ordre religieux correspondant ne subisse pas la même transformation.

Les concessions verbales d'homme à homme, les modifications de fait amenées de force par le temps ne suffisent pas dans cette matière. Le moment vient toujours où l'intelligence demande des rénovations décisives, des manifestations éclatantes, et mon espérance la plus ferme c'est d'en activer les éléments.

De telles questions, Monsieur, traitées avec volonté et avec suite, ont droit à l'attention et à l'intérêt des hommes qui ne peuvent renier leur compétence. Dans la justice philosophique et historique comme dans la justice ordinaire, ceux qui ont les honneurs du siège ne sont pas toujours moralement libres d'en répudier les inconvénients.

Après avoir satisfait à un devoir de conscience en vous disant mes motifs, je ne voudrais cependant pour rien au monde gêner vos intentions, seulement j'ose croire, Mon-

sieur, que cette dernière insistance ne vous paraîtra pas de l'importunité. Vous y verrez au contraire le sincère témoignage de la haute importance que j'attache à vos paroles et de la plus parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur,

J. SALVADOR.

15 janvier 1839.

Mon cher ami,

Je vais t'écrire seulement un petit bulletin. Voilà bien des jours que j'attends des nouvelles de Casimir que je ne puis suivre dans sa tournée d'inspection.

Je ne te souhaite pas une bonne année, je vais plus loin, mais une vie bonne, aussi bonne qn'il est permis de l'attendre, quand on ne se fait pas d'illusion. Je ne fais pas un seul rêve de raison ou d'ambition dans lequel tu n'aies pas ta part ; mais diable, diable des rêves quand on a 43 ans sonnés... Suffit, ma santé est bonne, je voudrais plus de détails sur la tienne.

Il est vrai que dans ta dernière lettre tu t'es laissé *un* peu empaumer par le galimatias de la néo-littérature. J'en ai ri de bon cœur, d'autant que ce n'était pas long, et que ton goût naturel reprend vite le dessus.

J'ai été fort charmé de l'opinion de ton commandant du génie. Ces opinions en dehors du métier de jugeur littéraire et toutes pratiques, me sont aussi précieuses que toutes les autres. La brochure ou le petit livre auquel je travaille, entre dans le sens de ce qu'il te disait, je veux toucher au vif des choses actuelles et montrer l'application immédiate de mes travaux.

Mon *libretto* pourrait avoir pour titre : *Transformation naturelle du christianisme et renouvellement général de la Religion, influence qui doit en résulter sur la politique et la morale.* Les réflexions que ce travail exige ont fait cesser en partie mon entrain extérieur. Déjà les forces en se reportant à l'intérieur me causent un peu de ce malaise que tu

connais et qui voudrait n'être troublé par rien. Il est facile de dire : allez, courez, mais l'exécution, quand on n'a pas de cabriolet à soi, ou 300 francs par mois à employer en cabriolet de remise, devient très pénible. Puis, à vrai dire, je ne vois pas que ces courses me feraient beaucoup avancer. Le public des salons, ceux même qui connaissent mon nom et ont lu mes livres dont ils font estime, ne comprennent pas encore assez où je veux en venir pour que j'y trouve une place assez nette. Il faut, mon cher ami, que je me fasse moi-même ma place, il faut que je me constitue ma tribune. Il faut que l'on s'occupe de ton serviteur par force, plutôt que par amitié ou par camaraderie. La camaraderie me serait d'un faible secours et je n'y dois pas mettre trop d'importance. Mon premier point de départ a été celui-ci : s'il y a en moi le *quelque chose*, et j'ai cru qu'il y en avait, tout en me défiant au dernier point de l'illusion et de la distinction à faire entre le quelque chose qui vient de l'ébullition du sang et le quelque chose réel ; si je soutiens ce quelque chose par le travail et par la volonté, eh bien qu'on dise oui ou qu'on dise non, qu'on soit gracieux ou rêche, il faudra qu'on le gobe. Dès que je m'écarte de mon principe je me trouve bientôt dérouté et éreinté.

Dans ma dernière lettre je te disais que la vente avait eu une suspension, depuis, Scribe m'a annoncé qu'elle avait repris comme dans les premiers jours. Estimable *bouquin!* pourvu que ce nouveau mouvement dont nous ignorons la cause se soutienne. La bête ne va pas au galop, mais enfin elle chemine. On nous a contrefait en Belgique et l'*Indépendance* du 31 décembre contenait un article sur nous. Quant à la *Revue des Deux Mondes* où Sainte-Beuve devait faire un article, je crois qu'au fond, elle se soucie peu de mettre son christianisme en état de suspicion.

La politique pour le quart d'heure absorbe tout. Odilon a fait un très beau discours. Ah ! si l'on avait eu toujours cette tenue...

Guizot se diminue par la passion d'être ministre et de se remettre sur le *banc de douleur*. J'entends le facteur, je croyais qu'il me portait des nouvelles de Casimir, non, c'est

un aimable billet de la Maréchale pour une invitation à dîner.

Paris, juin 1842.

Mon cher ami,

M. Double vient d'être enlevé après peu de jours de maladie. Tu as gardé un trop reconnaissant souvenir des soins si affectueux que t'a donnés le père de ton camarade, lors de la fièvre typhoïde qui me causait tant d'alarmes, pour ne pas ressentir comme moi une très vive peine de sa mort. C'est une grande perte pour la médecine, que M. Double honorait par son talent et par son caractère. Il avait, chose rare en notre temps, refusé de sacrifier la dignité de sa profession aux honneurs de la Pairie. *Maî d'hounou qué d'hounous.*

Si j'eusse été sûr que tu es de semaine j'aurais fait la course de Vincennes, mais peut-être es-tu équestrant chez Baucher, à Paris; dans l'incertitude, je continue de mon fauteuil le siège de Jérusalem.

23 août 1842.

Cher ami,

Mon cheval va à la façon du tien chez Baucher. J'en ai pas mal d'agitation, mais c'est bagatelle. Ne t'inquiète pas plus que moi de bagatelles et sois bien persuadé que chaque homme a son heure, quandil la poursuit avec une persévérante volonté.

Mademoiselle de R. vient à Paris aujourd'hui, je dois diner avec elle chez madame de Bourke. Elle aurait l'intention de me ramener à Petit-Bry, mais je ne puis quitter mon cabinet hors duquel je ne fais presque rien, et il est temps que j'avance mon siège, dont les cheminements sont lents et difficiles.

Dis-moi le jour où ton service te permettra de venir de manière à être un peu l'un à l'autre, tes visites trop hâtives m'empêchent d'en profiter complètement.

Paris, 22 mai 1846.

A M. Salvador.

Cher et bon ami,

Je pars pour la campagne demain samedi et ne serai de retour que mercredi dans la matinée. Encore irais-je à la Chambre. Je crains donc que vous ne me rencontriez pas. J'aurais pourtant bien du plaisir à vous voir. Et votre livre, paresseux ?

Mille amitiés bien vives. Heureux voyage et bon retour.

Tout à vous de cœur.

S. DE SACY.

Au moment où M. Salvador quittait sa retraite de Versailles pour n'y pas subir l'invasion prussienne, il avait fait brûler d'une manière trop hâtive une grande quantité de papiers. Il y avait là de nombreuses notes, écrites sur divers sujets au fur et à mesure qu'ils se présentaient à ses méditations. Grand nombre aussi de lettres ; les unes de provenance étrangère relatives à ses œuvres et parmi lesquelles se trouvait le nom de la mystique madame de Krudener, les autres appartenant à ses relations d'amitié.

Celles que l'on a pu reproduire ici avaient été données par lui à sa nièce pour une collection d'autographes contemporains.

Les Thernes, 21 novembre 1846.

A M. le comte de Montalembert.

Monsieur,

Je n'ai l'honneur de connaître personne à *l'Univers religieux* dont vos brillants discours résument les doctrines.

Permettez moi de vous offrir directement l'exemplaire ci-joint de mon nouveau travail. Vous êtes le défenseur convaincu et loyal du catholicisme romain, moi j'en suis l'adversaire. Je m'estimerais toutefois très heureux si aux yeux du fils de la grande mais assez récente famille des croisés, l'enfant réveillé du vieux lion de Juda ne semblait ni dénué de quelque force, ni de noblesse. Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de la plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

J. Salvador.

La Roche en Breny, 4 janvier 1847.

A Monsieur Salvador.

Monsieur,

On vient seulement de me renvoyer ici la lettre et les deux volumes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Paris le 21 novembre dernier. Je vous prie de vouloir bien excuser le retard tout à fait involontaire de ma réponse. Je n'ai pas très bien compris si c'était au journal l'*Univers* ou à mon humble personne que vous destiniez cet envoi. Dans le premier cas, quoique je sois *entièrement* étranger à la direction de ce journal, je pourrais lui faire tenir votre ouvrage. Dans le second je vous devrai des remerciements dont je vous prie de vouloir bien trouver ici l'expression. Cependant, Monsieur, je ne saurais vous laisser croire que je suis à votre égard dans ces conditions d'impartialité purement littéraire que vous paraissez invoquer. Il y a longtemps que j'apprécie votre talent et votre éloquence. Il y a plus longtemps encore que j'aime et j'apprécie la liberté religieuse, aujourd'hui partout invoquée par les catholiques, et partout trahie par leurs adversaires. Je vous reconnais donc le droit légal et constitutionnel d'attaquer comme vous l'avez fait le Dieu que j'adore et la religion que je professe. Mais je ne suis pas de ceux qui font de l'indifférence religieuse une condition de la liberté. Je suis au contraire un vieux catholique, je crois

du meilleur de mon cœur à l'Incarnation et à la Rédemption telle que mon cathéchisme me les a enseignées et j'invoque chaque jour l'intercession de la Sainte Vierge. C'est assez vous dire, ce me semble, que je ne puis recevoir ni avec sympathie, ni avec satisfaction cet envoi de la main qui seule dans notre pays et de notre temps, ait systématiquement nié la divinité de Jésus-Christ et insulté à la virginité de sa bienheureuse mère.

Permettez-moi d'ajouter, Monsieur, que je ne saurais trouver aucune communauté de croyance ou de force entre le *vieux lion de Juda* dont vous parlez et le rationalisme moderne qui vous compte parmi ses apôtres. Moïse et David doivént ce me semble être assez étonnés de se voir ainsi enrolés au service de Voltaire qui les a tant de fois poursuivis de ses grossiers outrages. Pour moi, je me permets de croire avec l'église, que le vrai lion de Juda a triomphé sur la croix, et je me plais à redire les paroles de l'apôtre de Jésus-Christ que j'ai lues pour la première fois sur l'obélisque élevé par Sixte-Quint devant Saint-Pierre de Rome : *Ecce crux Domini* : VICIT LEO DE TRIBU JUDA, *fugite partes adversæ.*

Je vous conjure, Monsieur, de ne pas prendre en mauvaise part ces réflexions. Elles sont, je vous assure, sans aucune amertume de ma part. Vous avez, j'en suis sûr, assez de tact et d'esprit pour comprendre ce qui doit se passer dans l'âme d'un catholique à la lecture de vos ouvrages. Souffrez que je finisse en formant le vœu bien sincère pour que la vérité vous inonde un jour de ses lumières. C'est dans cet espoir, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être avec une considération très distinguée votre très humble et très obéissant serviteur.

LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Les Thernes, 10 janvier 1847.

A monsieur le comte de Montalembert.

Monsieur,

C'est bien à vous même que j'avais eu l'honneur d'adresser les deux volumes de mon dernier livre. Mon éditeur devait

en adresser ensuite un autre exemplaire au journal l'*Univers* sur lequel je vous croyais une certaine autorité.

Me permettrez-vous, Monsieur, d'ajouter ici quelques mots de réponse aux observations que vous avez eu la bonté de m'exprimer.

Il y a une foi fondée sur la raison comme une foi fondée sur l'imagination ou le sentiment. Le Dieu de Moïse est un Dieu de jugement. Or le jugement c'est la raison dans son acception la plus large et la plus ferme.

Loin de moi de renier mes maîtres ; j'ai été élevé sous le règne de Voltaire, mais j'ai suivi d'autres voies. Si Voltaire a semé beaucoup d'erreurs, à côté il a laissé le remède. En point de fait, Monsieur, l'ère de la tolérance voltairienne m'a rendu ce que l'ère de la charité chrétienne m'avait durement arraché. La reconnaissance est un devoir, l'ingratitude un crime.

A conclure des choses du ciel par celles de la terre, je comprends sans peine la puissance de l'aimable intercession que vous invoquez chaque jour. Mais le juge vrai et fidèle, le grand juge a-t-il besoin d'intercession, et au contraire son premier attribut n'est-il pas de s'en défendre ?

Certainement je tiens de Dieu, de la loi et de moi-même le droit d'approuver et d'expliquer les opinions et les croyances des autres et les miennes. Mais insulter à quelque croyance que ce soit ou à qui que ce soit : jamais. On n'insulte d'ordinaire qu'à ce qu'on ne comprend pas, et c'est là même une des causes pour lesquelles les Juifs ont été si abreuvés d'outrages.

Quant à l'inscription de Sixte-Quint que vous citez, la place qu'elle occupe dans Rome m'en fait reconnaître toute la justesse : il n'est pas douteux qu'avec ce moyen nouveau, la croix, le vieux lion de Juda a déblayé le Capitole romain, mis en fuite et taillé en pièces les Dieux des autres nations. Mais ce n'a été pour lui qu'une moitié de victoire, et selon les temps et les circonstances, les moyens sont sujets à changer.

Vous le savez mieux que moi, monsieur, dans le domaine

de l'esprit on peut bien pour un certain temps être seul en apparence contre tous, surtout si dans ce chiffre de tous, le plus grand nombre n'a ni le courage de ses opinions, ni l'intelligence de sa situation réelle.

Laissez-moi du moins une douce illusion : je ne crois pas impossible d'inspirer de la sympathie même à des adversaires. Pourquoi de mon côté me priverais-je de jouir, sans distinction, de tout ce qui est dit, écrit ou fait dans un esprit d'élévation, de sincérité, de justice.

Jusqu'ici, Monsieur, on a rendu, ou on s'occupe à rendre aux Juifs les droits civils et politiques, l'égalité, la liberté.

Un de mes desseins à moi c'est de leur rendre l'*honneur*, et ce genre de réhabilitation ne pouvait et ne devait sortir providentiellement que du pays de l'honneur, de notre patrie commune, la France.

Je finis. Merci mille fois du vœu que vous exprimez en ma faveur que la vérité m'inonde de ses lumières ; jamais mon ambition n'a été aussi loin. Je ne demande au ciel que de m'accorder un seul des rayons fécondants qui assurent à ses élus une gloire légitime et durable.

Agréez, Monsieur, s'il vous plaît, l'assurance de toute la considération et du sentiment d'éternelle fraternité avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

J. SALVADOR.

Malgré les aspirations libérales du comte de Montalembert, il y a une bien remarquable différence entre leur expression et celle de la lettre qu'un vénérable évêque adressait presque en même temps à l'historien de la Domination romaine en Judée.

Montfermeil, 16 février 1847.

Monsieur,

En exprimant ma conviction dans l'examen que j'ai fa de votre doctrine, je m'estimais heureux d'avoir à rend

un public hommage à la supériorité de votre talent et aux généreux sentiments qui président à toutes vos compositions.

Parmi les privations que m'impose l'état de santé auquel je suis réduit depuis un an entier, l'une des plus pénibles que je puisse éprouver est celle de ne pouvoir franchir le seuil de ma solitude et me transporter jusqu'aux Ternes pour vous remercier du précieux envoi que vous avez bien voulu me faire de votre nouvel ouvrage.

Mais si ma vieillesse et mes infirmités ne me permettent pas même de l'espérer, je n'en bénis pas moins la bonté divine de m'avoir conservé un reste de vue pour vous lire, et quelque liberté de mouvements dans les mains pour vous écrire avec quelle sincère estime et quelle considération particulière j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur :

† M. N. S. Guillon, évêque de Maroc,
aumônier de S. M. la Reine, doyen
de la chapelle de Dreux.

Les Ternes, 4 mars 1847,

A monsieur le maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous envoyer les deux cartons que j'ai faits pour être substitués aux feuillets correspondants du premier volume de mon livre. Quelques phrases intercalées y tiennent le lecteur mieux averti des digressions auxquelles j'ai dû me résoudre avant d'entrer dans l'action.

J'ai été singulièrement heureux, Monsieur le maréchal, d'entendre de votre bouche que vous m'aviez lu avec beaucoup d'intérêt. Je sais la part que les sentiments de bienveillance prennent toujours à ce genre de témoignage; mais je ne me complais pas moins à croire à la franche expression de votre jugement. La justesse des observations dont vous l'avez accompagnée a augmenté ma confiance.

Vous prévoyez, Monsieur le maréchal, le prix que j'y attache. Vous êtes le glorieux représentant de toute une époque qui, après quelques années, ne reluira plus que dans le monde de l'histoire. Depuis vingt ans et plus que j'ai l'honneur d'être admis dans votre familiarité, j'ai toujours été ému à ce souvenir. Il y a un avantage immense à approcher des illustres capitaines. Que de fois, au sortir de chez vous, même après une conversation indifférente en apparence, je me suis senti dominé par je ne sais quel frémissement.

C'est que l'épée, la parole et l'écriture sont, Monsieur le maréchal, les trois sœurs, la trinité qui préside au gouvernement du monde. Chacune d'elles a eu ses grandeurs, ses délires et ses infortunes. Heureux qui les met en jeu pour une noble cause. Heureux surtout l'homme dont il est permis de dire à son dernier jour : « Que l'honneur et la gloire soient avec lui. »

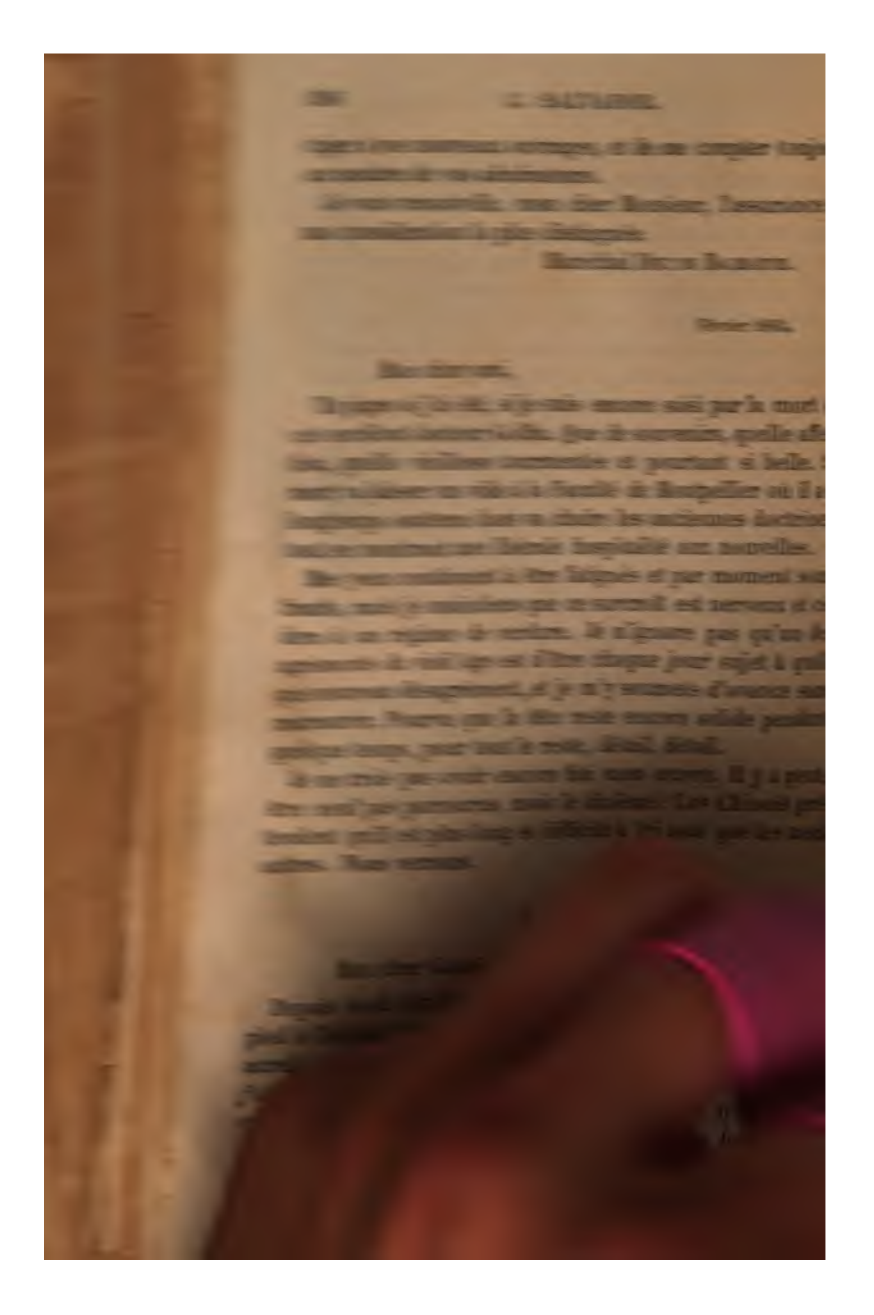
Agréez je vous prie, Monsieur le maréchal, l'expression de mon respect, avec l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

J. SALVADOR.

Paris, le 6 mars 1847.

Mon cher monsieur Salvador,

Vous m'écrivez que vous avez été très heureux d'entendre de ma bouche que j'avais lu avec beaucoup d'intérêt votre grand ouvrage sur la Domination romaine en Judée. Je profite avec empressement de cette occasion pour vous confirmer l'expression dont je me suis servi. Et en effet il ne pouvait en être autrement. Les déductions que vous avez tirées des événements de cette grande époque sont si entraînantes qu'on ne saurait se défendre de les adopter après vous avoir lu. Aussi je fais des vœux pour que vous continuiez à nous dévoiler les faits historiques et les caractères de cette époque, ainsi que je crois vous l'avoir déjà expr
Mais quoi que vous fassiez, je vous prierai de me faire



loin en loin ; seulement un bruit un peu fort et une conversation un peu prolongée, même lorsqu'elle est agréable, les réveille.

J'ai regret de n'avoir pas réalisé le chalet de l'an dernier, je l'aurais. Il me paraît impossible de ne pas m'assurer prochainement une retraite assez confortable tout à fait en dehors du mouvement de Paris, où j'irais chercher à volonté, selon le cas, le repos complet de la machine *physique*. Mais cela est encore plus facile à dire qu'à faire.

Je me suis remis au travail, mais n'y suis pas encore. Sans cette bienfaisante influence je tournerais bientôt au *Tébi*, comme disent nos méridionaux.....

On n'a pas le choix, mais malgré le vers que tu me rappelles, je préférerais empereur enterré à la prolongation du goujatisme.....

Malgré tout le bruit qui se fait autour des élections, je crains que ce ne soit un coup d'épée dans l'eau.

Je pense que la prise de Puebla et peut-être la marche sur Mexico viendront dans quelques jours donner lieu à un coup de cymbales électorales.

Houlgate, juin 1863.

Ce matin, en ouvrant mon journal, j'ai appris avec bonheur la prise de Puebla. J'y craignais surtout pour nos soldats les influences atmosphériques. Puisqu'on a commis cette faute, il faut souhaiter pour la France qu'elle soit amoindrie par le succès.

Ma santé est meilleure, mais ses vacillations m'imposent de mettre à profit les accalmies qu'elle me laisse.

Je suis en train de lire l'ouvrage de d'Eichtal pour lui en écrire, je n'y puis aller que lentement ; depuis deux mois que je suis ici, c'est à peine si j'ai repris mes occupations dopuis quinze jours.

Michel Lévy m'a envoyé hier le livre de Renan. J'ai reçu aussi celui de Peyrat.

Passy, 31 octobre 1863,

Je me suis fait trimbaler hier pendant deux heures dans une bonne voiture. J'étais *resté fauteuil* depuis huit jours, il y avait urgence pour ma tête à se faire secouer un peu, et pour tout le reste du corps je m'en suis assez bien trouvé.

Mon travail avance, mais ce n'est pas comme tu le sais sans des hauts et des bas, et ma volonté est d'avoir le plus tôt possible mon premier volume entièrement prêt.

Tout le travail fait à Houlgate n'était qne préparatoire. Je refais en quelque sorte mon manuscrit, et voilà ma foi deux grands mois que je *piste l'encre* au moins huit heures par jour.

Le temps sombre et les jours qui vont en diminuant me créent de nouvelles difficultés par l'impossibilité où je suis de rien faire à la lumière de lampes ou de bougies.

Que sortira-t-il de tout ceci, je n'en sais rien et n'en veux ma foi rien savoir. Je travaille, et pour le moment cela me suffit; que cela te suffise aussi malgré tout l'intérêt que tu y attaches par delà.

11 janvier 1864.

Mon cher ami,

L'influence du froid vous a-t-elle gelés. Pour moi j'ai tenu bon et ne suis sorti de dessous cloche. Aussi est-il possible que mes pieds jettent des racines sous mon parquet de manière à ne plus pouvoir les en détacher. Je redoute plus le dégel que le gel.

J'attends demain ou après, ma préface en pages. Pour acquit de conscience tu la liras rapidement ainsi que les premiers chapitres en placards. Je ne bouge plus tant que le premier volume n'est pas en état de paraître; le second ne viendra que quelques mois après.

Passy, 29 mars 1864.

Plusieurs de tes observations ne portent plus. Comme je cherchais la suite et la proportion entre les idées, je faisais

ce que tu appelles *travailler* mon style. Je ne voulais pas parler de l'église protestante sans trouver à bien placer le mot de *variations*. J'y suis tombé, je crois, de la manière la plus simple. Comment as-tu pu me dire que ton opinion n'était pas d'attribuer les causes que j'indiquais aux difficultés principales de la Réforme. Non, sans doute, si je ne m'étais pas renfermé dans le premier siècle de l'Eglise.

Par suite de la puissance qu'elle tenait du Maître, l'Eglise avait lieu de se croire supérieure aux corps et s'était crue autorisée à les tenir sous sa domination.

Écrire *fin* du premier volume m'a plus réconforté qu'aucune potion. Je suis quelque peu sur le flanc au physique, mais, grâce à Dieu, pas au moral.

Mai 1864.

Mon cher ami,

Plusieurs journaux ont déjà annoncé mon livre. Hier, la *Presse* avait une petite annonce de la main de Girardin. Tout cela, je te l'avoue, ne me réjouit pas beaucoup ; ce que je désire le plus ce n'est pas qu'on *parle* convenablement de ce qui me touche, mais *qu'on en ait parlé*.

Ce que tu me dis au sujet de X... est exact. Mais pour mon compte je n'estime pas plus les mauvais moyens que les faux principes. Nous disons les autres ont eu grand tort, aujourd'hui cela nous profite, donc nous avons raison. Hélas, là-dessus je suis édifié depuis nombre d'années. Quand on a pour but l'effet immédiat sur le monde, il faut avant tout savoir le mystifier.

Passy, mai 1864.

Hier, j'ai fait une longue séance chez Michel Lévy pour l'envoi des exemplaires à ceux-ci et à ceux-là. J'en ai été assommé, mais l'éditeur dit dans son intérêt qu'il faut éviter les susceptibilités.

Tu as lu sans doute l'annonce de Sacy dans les *Débats*, il

y a une phrase qui m'a bien touché le cœur ; vous en ferez un jour mon épitaphe.

Je continue à aller mieux pourvu que je ne marche pas ; cette faculté physique reviendra peut-être peu à peu. Mais au moral le cheval de Job n'est pas mon cousin, et le repos ne me va guère.

Passy, 27 juin 1864.

Mon cher ami,

Je ne me pique pas comme toi de faire le *très fort*. Hier une petite circonstance m'a décidé. Afin de faire un peu de mouvement j'ai voulu, avant déjeuner, aller dire un bonjour dans mon très proche voisinage, rue de La Tour. A peine arrivé j'ai éprouvé une espèce de *défaillance*, et M. Duclos a dû me ramener chez moi.

Immédiatement j'ai fait comparaître le moi *patraque* devant le moi *médecin*. J'ai reconnu des difficultés par suite de causes et des effets contradictoires. Ce qui convient aux yeux nuit à la poitrine et *vice versa*. Mais le premier *fait* est que la difficulté de manger de la viande diminue l'œuvre de la nutrition. Je me suis prescrit un changement de régime pour lui venir en aide.

J'avais cinq ou six chapitres à peu près faits dans ma tête qui n'avaient plus qu'à en sortir. Je les laisse en suspens, quoique c'eût été *délivrance*.

Le moral tient ferme contre les ébranlements physiques, c'est la clef de voûte. Donc rien de très sérieux malgré une certaine lourdeur du côté du cœur. Tu vois qu'en t'écrivant je me rends et je te rends compte de la visite du médecin [1]. Je ne voulais l'appeler que plus tard, mais l'avertissement d'hier m'a paru assez net.

1. Quoique M. Salvador n'ait jamais exercé la médecine, il en suivait les progrès avec beaucoup d'intérêt. Maintes fois, il a étonné les plus habiles praticiens avec lesquels il avait conservé d'affectueuses relations, par la clairvoyance de son diagnostic.

9 octobre 1864.

Mon cher ami,

Je t'envoie trois chapitres ; les deux qui restent pour arriver à la fin de la seconde partie formeront l'historique de la Passion. Ce sera je crois la réplique la plus précise au plaidoyer de Dupin et aussi au récit de Renan.

Ce sera un fameux triomphe si j'arrive jusqu'au bout, un fameux triomphe pour mes pauvres yeux, c'est-à-dire l'œil appliqué à la lorgnette ; il y a des moments où je crains de le voir rester sur le champ de bataille, mais le pauvre se relève bravement. Aussi dans le cas ou je verrai surgir quelque magnifique article de journal, je l'appliquerai dessus comme un bon petit cataplasme pour le mieux laisser reposer.

En attendant pour un œil à lorgnette, qui se demène Dieu sait dans quels placards.... ce n'est pas trop mal buriné ce me semble.

Octobre 1864.

Mon cher ami,

Une bonne partie de tes observations m'ont paru justes, d'autres n'entraient pas dans ma manière de voir. Par exemple mon chapitre sur les Thérapeutes et les Esséniens ne roule pas sur l'histoire des individus, mais les Thérapeutes et les Esséniens y sont une doctrine ; les Évangiles ne sont pas seulement un livre ni une chose, mais une doctrine. Il y a donc analogie ; si le lecteur ne la saisit pas, il est libre et moi aussi.

Outre le sacré cœur de Jésus, il y a aussi le cœur de l'Éternel que tu trouveras entre autres dans le chapitre du déluge. Le mot miséricorde indique même l'action du cœur à l'égard des malheureux.

Je ne tourmente pas mon style comme tu me le reproches, dans la seule vue de lui être *désagréable*, mais je veux que le spirituel y domine le temporel sans trop le contraindre, et voilà encore une énorme difficulté. Je pouvais me donner

à volonté le style charmant et *fluide*, mais il n'aurait guère convenu à un fils de Moïse et des Prophètes. Je n'ai jamais entendu dire que les sentiers de Jérusalem ressemblassent aux allées d'un jardin anglais. Si le lecteur a les pieds trop délicats, tant pis pour lui ; je n'ai de prétentions que sur un corps d'élite. Tu vois que nous avons chacun de notre côté *un peu raison.*

Ce à quoi je tiens le plus, c'est à l'esprit de suite, à la rigueur des déductions, à la nature d'un sujet qu'il faut pétrir et qui souvent ressemble plus à la consistance du fer et de l'acier, qu'à une pâte molle de biscuit de Savoie, ou de brioche.

Continue donc à me faire tes observations *en détail*, surtout quand la clarté est compromise, quoique au fond un peu de pénombre en ces matières ne soit pas tout à fait nuisible.

Malgré la poitrine, malgré la névralgie, malgré la lorgnette, je suis heureux de voir qu'il y a quelque chose de fini.

Si j'arrive à me contenter moi-même ce sera beaucoup; j'attendrai fort tranquillement les autres.

6 novembre 1864.

Le dimanche, mon cher ami, est comme tu sais le jour où je suspends mes corrections et où j'écris mes lettres; tu as dû recevoir ce matin un billet de moi qui s'est croisé avec le tien, en lisant celui-ci je n'ai pu m'empêcher de sourire de la concordance.

Pourquoi, Monsieur, avez vous trouvé votre Marguerite *impertinente*. Vous auriez dû au contraire admirer comment la vérité sort d'une bouche naïve et tout ce qu'il y avait d'instinct et de pénétration dans ce rapprochement entre la grosseur du dôme et l'étroitesse du portail.

Si Marguerite m'eût fait cette remarque, je lui aurais répondu : Sans doute les Églises nouvelles devant lesquelles on passe ressemblent à un cirque ou à un édifice d'Opéra auxquels il faut de larges portes pour recevoir la multitude.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et quand on fait un édifice, il faut le régler d'après sa propre nature et non d'après le goût éventé du passant qui ne sera plus le même demain qu'aujourd'hui.

Or, ma chère enfant, quoique tu n'en fasses point partie, tu connais la grosseur du dôme de l'Église chrétienne, eh bien, son árchitecte qui s'y entendait encore mieux que les architectes de nos jours, recommandait avant tout la porte étroite, le portail étroit.

Après avoir répondu à Marguerite, j'aurais dit à son père : Quoi ! Monsieur, après trente ans vous ne savez pas mieux à qui vous avez affaire, vous oubliez ce que je vous ai toujours dit : Je laisse la préséance aux idées hautes, aux fronts vastes, aux poitrines fortes, aux larges portes comme on disait autrefois. Je laisse piaffer les coursiers, je ne monte même pas sur l'ânesse d'une beauté singulière, selon l'*expression de l'Écriture*. Je vais tout bêtement à pied. Je vous ai toujours dit aussi qu'à mes yeux il y avait deux classes de petits esprits, ceux qui ne s'occupent pas des petites choses et ceux qui s'en occupent exclusivement. Après cela quand on joue une partie serrée ou qu'on livre une bataille, si on espère la gagner on doit calculer aussi la chance de la perdre.

Novembre 1864.

Je réponds à tes observations sur le chapitre de Jean-Baptiste. Dans une œuvre réfléchie il y a, comme dans un édifice, un échafaudage, des platras à enlever. Si l'on tire trop fort l'échafaudage, on entame le mur ; si on ne bouche pas les trous, cela fait mauvais effet.

Un passage était trop long, on y ajoute quelques lignes et il devient court, un autre était trop restreint ; on y retranche quelques lignes il devient plus large. Ainsi de suite : c'est toujours Charybde et Scylla. On ne peut espérer d'échapper à tous les inconvénients, mais il faut tâcher de tomber dans le moindre.

Je me soucie peu de certaines phrases, et quelquefois je préfère les laisser un peu dures, même incorrectes plutôt que trop fluides. Mais pour la suite de l'idée et la faire marcher au but, c'est différent.

Je ne suis ni un abstracteur de quintessence ni un faiseur de scolies. Je joue une partie d'échecs, je fais une campagne et je prétends que chacun de mes chapitres enlève un pion, s'empare d'une position. Mais dans une partie d'échecs comme dans une campagne, on perd ou on compromet soi-même des pièces, on perd ou on compromet des troupes et des généraux.

Sur ce, envoie-moi les placards ci-joints dès que tu pourras.

Novembre 1864.

Dans toute chose il faut en finir : je t'envoie les trois premières feuilles en pages du second volume, tes yeux meilleurs que les miens discerneront mieux les fautes typographiques ; tu pourras même enlever encore quelques mots, corriger quelques phrases. Mon objet est que le second volume forme jusqu'à un certain point un ensemble indépendant du premier.

La dernière heure est toujours la plus décisive, tu jugeras mieux maintenant l'ordre, la suite des idées et la raison de quelques faits dont la liaison avec l'ensemble prouve le mieux l'importance.

Comme tu dois être l'héritier de mes œuvres, je suis charmé que tu te rendes compte de ce qui en est par les deux côtés, avantage et inconvénient.

Je n'ai jamais visé au succès et au bruit du moment. Je fais la chose pour la chose ; selon moi le public comme femme varie, et je vise moins à un suffrage journalier qu'au suffrage donné par les événements.

Passy, 4 janvier 1865, 10 heures du matin.

Mon cher ami,

Reste chez toi à Vincennes ; par ce temps de neige, des vœux du cœur valent mieux que ceux des lèvres.

Ton général a sans doute raison, mais il me serait difficile de suivre mes idées autrement qu'elles se présentent et s'enchaînent. D'ailleurs, dans ces matières, il faut donner du travail à la réflexion du lecteur et songer que l'obscurité de la veille devient la clarté du lendemain. N'a-t-on pas crié d'abord à la folie de la croix, puis à l'enthousiame. Témoigne cependant au général mes regrets de la peine que je lui cause ; mais pour des gens qui ont pâli sur l'application de l'algèbre à la géométrie, j'en reste toujours étonné.

En définitive, réduisons mes lecteurs de 500 à 250.

Je t'embrasse bien tendrement en 1865.

Passy, 13 avril 1865.

Mon cher ami,

Au moment où j'ai ouvert la feuille du dernier chapitre que tu as parcouru, je n'ai pu m'empêcher de rire de ta *querelle d'allemand* au sujet de ce que j'ai dit de saint Paul faisant allusion à l'avenir des Juifs. Il y a le fait et la déduction. C'est le *fait* que je prends à Paul, c'est-à-dire un *avenir dont le monde aura à profiter*. Mais la déduction est *différente.* La concision que j'ai voulu mettre dans le passage, a été cause de ta querelle. Je rétablirai ma première rédaction et le passage de Maimonide dont elle est accompagnée.

Il en est de même de la digression sur Rome. Elle est trop longue, et en y ajoutant une page elle s'accourcira. L'arrivée de Paul à Rome, c'est une prise de possession par Pierre et Paul.

Comme j'ai mis une première fois le mot fin *hier*, aujourd'hui après six mois complets, sans une *seule* sortie de la maison, je vais essayer une promenade en voiture avec mesdames Vieux et Ball.

Mes pauvres jambes auront grand besoin de faire une nouvelle éducation.

Remets immédiatement les derniers placards à la poste ; il faut en ce moment aller en poste.

Samedi matin, 20 mai 1865.

J'ai voulu en t'écrivant pouvoir te dire j'ai fini, oui, j'ai fini. C'est une grande satisfaction pour moi, très grande. Quoique je sois très récalcitrant comme tu sais, à adopter certaines formes et que j'aime à ramener autant qu'il dépend de moi mon air à ma chanson, j'ai beaucoup de plaisir à penser que dans la correction de mes épreuves, j'ai reçu de toi un bon aide, de bonnes observations, de bonnes indications et qu'il en reste des traces.

Mes pauvres yeux ou plutôt mon pauvre œil a surmonté les dangers d'un exercice persévérant à la *lorgnette;* c'est vraiment très beau et très généreux de sa part.

Je vais prendre du repos, mais je n'ai pas l'esprit aussi fatigué que tu pourrais croire. Il redemandera bientôt de l'activité. Autrement nécessité de retraite pour le *corps* et quatorze heures à *manger* par jour sous peine d'être soi-même dévoré.

La semaine prochaine je ferai venir le docteur pour qu'il constate par auscultation l'état de mon cœur. Après son examen, nous verrons à définir ensemble la cause de ces défaillances qui vont quelquefois jusqu'à un espèce d'évanouissement. Il y a déjà 22 ans l'excellent docteur Mélier les regardait avec moi comme produites par une névrose, mais depuis l'organe s'est bien usé.

Assez là-dessus pour aujourd'hui. Je cherche à m'habituer au grand air, mais comme les autres années et comme dans le Midi, la chaleur provoque une toux que l'hiver et ma réclusion m'avaient épargnée. N'importe, *vederemos*, mon quadrilatère est fait.

Montmorency, 3 septembre 1865

Mon cher colonel,

Je suis charmé d'apprendre que tu conduis ton régiment de Vincennes à Grenoble par un très beau temps et à travers un pays magnifique.

Le récit de l'aimable accueil qu'a fait Lamartine à ta courtoise visite à Saint-Point m'a été très agréable. Je te félicite de ta bonne idée de te détourner de ta route pour lui marquer ton fidèle et reconnaisant souvenir de l'affectueux intérêt qu'il t'a témoigné, il y a bien des années, durant votre voisinage au bois de Boulogne. Cela était d'autant plus de bon goût que Lamartine subit en ce moment les tristes effets d'une ingratitude dont la postérité fera justice, envers une des grandes illustrations de notre temps. Dans notre pays si mobile en ses impressions, on lui élèvera peut-être plus tard une statue, comme on édifie une chapelle à sainté Marie Acloque, où tu as entendu la grand'messe d'inauguration dans ton étape à Paray-le-Monial. Je ne serais pas surpris qu'il n'y eût là bientôt des *miracles*. Il y en a de toute façon en notre temps.

Moi j'en demande un qui me débarrasse de ma toux et de ma névralgie. Le diable me le fait attendre, mais le ciel m'a accordé un miséricordieux soulagement par les bains d'air que je prends à Montmorency. J'y continuerai ma cure jusqu'à la fin du mois.

Val-Richer, 31 décembre 1865.

A monsieur Salvador.

Monsieur,

Mes opinion sur l'essence et l'histoire de la religion chrétienne diffèrent trop radicalement des vôtres pour que je puisse vous parler avec détail de l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Nous aurions de quoi discuter pendant bien des jours, bien des mois, bien des années.

Mais je ne veux pas me refuser le plaisir de vous dire combien j'ai été frappé de l'étude sérieuse et de la conviction profonde qui éclatent dans votre livre. Il y a là beaucoup à à apprendre, même en vous contestant à peu près tout. Je vous prie, Monsieur, de recevoir avec mes remerciements l'assurance de ma considération et de mes sentiments les plus distingués.

GUIZOT.

Passy, 3 janvier 1866.

A monsieur Guizot.

Monsieur,

En vous adressant mon livre j'ai cédé à des souvenirs, j'ai voulu faire acte de déférence. Aux époques de crise, je sais que dans l'ordre des idées comme dans les mouvements des hommes, les plus longues discussions ne changent guère l'état des parties belligérantes. Tout s'y réduit en définitive a être vainqueur ou vaincu.

Vous couronnez, Monsieur, la noblesse de votre vie en vous efforçant de retenir le monde mobile dans le sein du christianisme actuel. Il est évident que rien ne peut affaiblir la différence qui existe entre votre œuvre et le sentiment dont je suis animé. Pour arrêter la confusion croissante des esprits, je ne doute pas qu'il ne devienne un jour indispensable de se dégager de la phase et de la forme chrétienne actuelles, comme celles-ci se sont dégagées jadis de la forme religieuse qui les avait précédées.

Puisque je me permets de contester tant de choses qu'on a regardées si longtemps comme radicalement jugées, je ne m'étonne nullement que vous me contestiez à peu près tout. Mais quand un homme tel que vous, Monsieur, ne se refuse pas le plaisir de me dire que malgré les divergences il y a beaucoup à apprendre dans mes livres, c'est une justification suffisante de la direction imprimée à mes travaux.

Enfin une circonstance toute accidentelle ne m'échappe

point dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Sa date du 31 décembre et son arrivée le 2 janvier m'autorisent à vous souhaiter, Monsieur, les jours longs et heureux que le ciel biblique réserve aux patriarches vieillis comme vous dans le service de Celui qui s'appelle *Vérité sans iniquité,* le Juste, le Vrai.

J. SALVADOR.

Enfin quelques-unes des lettres écrites par M. Salvador sous l'impression des douleurs éprouvées pendant les catastrophes de l'*année terrible* compléteront l'appréciation des sentiments de l'homme et du patriote.

Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), dimanche 25 septembre 1870.

A André Salvador, au Vigan.

Mon cher enfant,

Je ne reçois qu'aujourd'hui 25, ta lettre datée du 15.

On vient de nous communiquer une dépêche indiquant la conversation dans laquelle M. de Bismark a signifié à Jules Favre comment et à quelques conditions la Prusse entendait accorder un armistice.

Hélas! quelles émotions et quelle force ne faut-il pas pour y résister. Pourtant ce n'est pas le moment de se laisser abattre, il faut que tous et chacun fassent preuve de courage et s'en remettent ensuite aux décrets de la Providence. C'est une guerre d'écrasement que l'on fait à la France. On pouvait bien craindre de la voir subir une expiation de ses erreurs. Mais comment imaginer qu'elle pourrait devenir aussi lamentable. Toutefois, je redis encore : bon courage. Notre pays a encore une énergique force de vitalité, j'en vois ici des témoignages.

Envoie-moi de fréquentes nouvelles; qu'advient-il de ton

frère René, si promptement séparé de sa jeune femme. Le siège de Paris vous permet-il quelques communications avec Paul.

Mes excellentes voisines et moi nous portons aussi bien que le permettent les angoisses, les anxiétés que nous éprouvons et pour le pays et pour tous ceux des nôtres combattant pour sa défense.

Je t'embrasse et vous embrasse tous. Que Dieu vienne en aide à la France si abandonnée.

Ton oncle bien affligé.

Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), mercredi 12 octobre 1870.

Mon cher André,

Il m'arrive à l'instant une bonne nouvelle de Gand. Ada m'annonce avoir reçu, par ballon, des billets du colonel enfermé dans Metz ainsi que de son frère Adolphe. On n'en avait aucunes nouvelles depuis le 18 août, bataille de Saint-Privat, à laquelle ils ont pris part ainsi qu'à celle de Gravelotte. Leur santé est bonne, leur confiance encore entière.

Que Dieu en soit loué. Quel soulagement pour nous !

Comme je tiens beaucoup à lire vos lettres moi-même, je vous recommande de m'écrire avec de l'encre bien noire, les mots bien distinctement séparés, je puis alors lire assez facilement avec ma lorgnette.

Mais revenons à la bonne nouvelle et aux actions de grâce pour la protection qui s'est étendue jusqu'ici sur tous les nôtres, qui les a préservés dans ces rudes batailles et les couvrira, s'il plaît à Dieu, jusqu'à la fin de ces terribles événements.

Bons souvenirs à la famille de Louise et à votre excellente tante Mazarin.

Lorsque tu te serais un peu remplumé au Vigan, mon dessein était de t'engager à aller prendre des inscriptions et suivre quelques cours à Aix.

Tiens-moi au courant de tout ce que vous savez, mais

avec prudence. Je t'embrasse bien tendrement, toi et tes sœurs.

Saint-Malo, 10 novembre 1870.

Il y a déjà quinze jours, mon cher André, que je n'ai aucune lettre de toi, quoique j'aie écrit plusieurs fois au Vigan.

D'après les nouvelles qui nous parviennent ici, les probabilités d'un armistice si rigoureux qu'il soit prennent plus de consistance. Je n'y crois que par mon sentiment que les puissances neutres doivent commencer à comprendre combien leurs intérêts futurs sont aussi compromis dans les résultats de cette lutte si désastreuse pour la France.

Nous n'avons encore aucunes nouvelles de nos chers prisonniers de Metz. Aucun secours ne leur venant en aide la catastrophe finale ne pouvait être que plus ou moins différée. J'en ai le cœur navré, la grandeur du désastre n'a pu être égalée que par l'injustice de la proclamation publiée à cette occasion. Pauvre, pauvre armée, on l'abreuve d'humiliations, malgré sa vaillance, mais les soldats sont-ils responsables de leur chef?

En ce moment toutes mes pensées sont tournées vers René [1], avec qui je corresponds. J'ai reçu hier une lettre de lui datée de Nogent-le-Rotrou. J'espère que l'armistice sera conclu assez tôt pour que sa compagnie de mobiles n'ait pas à faire usage des fusils à piston, vieux modèle, dont elle est armée. Tant qu'il pourra courir quelque danger ma pensée sera toute à lui. Je n'écrirai à Louise que le jour où les choses seront améliorées. Tu peux dire à ta belle-sœur que songer à René, c'est songer à elle.

Notre santé à tous est aussi bonne que possible en ces tristes circonstances. Le climat de Saint-Malo n'a rien de

1. Le jeune René Salvador était lieutenant dans une compagnie de mobiles du Gard.

désagréable. Notre appartement, nos cheminées et tout le reste sont préparés contre les éventualités de l'hiver. Le spectacle de l'Océan qui engloutit tant de douleurs, la vue de la tombe de Chateaubriand qui me rappelle tant de souvenirs, font une salutaire diversion à toutes mes angoisses.

Toutefois, quand on exige la vérité des autres, il faut être vrai soi-même. La succession de ces terribles événements me cause plutôt une surexcitation du cerveau qu'une faiblesse. Le gouvernement de moi-même m'est quelquefois difficile. Malgré tous mes efforts, je deviens irascible, le vieux sang de mon père l'emporte. Je me gronde moi-même. Mais comment arrêter ces effervescences subites devant ces nationales catastrophes; cela se calmera lorsque notre malheureux pays aura repris haleine, et que je serai rassuré sur le sort de tous les nôtres. Voilà ma confession faite, mais n'en déduis pas que je perds ma fermeté, il n'y a que des moments d'orage.

Donne-moi l'adresse d'Édouard, afin que je le remercie de ses soins pour toi.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que tes sœurs. Réponds-moi au plus tôt.

10 février 1871.

Au colonel Salvador, à Wiesbaden.

Depuis trois jours j'ai essayé plusieurs fois de te répondre, mon cher Gabriel, mais la plume me tombait des doigts, elle me brûlait. Ta lettre est dans le vrai, dans l'ordre des sentiments réfléchis ; mais ne parlons de rien, pas de considérations en ce moment sur la France ; faisons rentrer nos souffrances et nos appréciations dans nos cœurs comme sous une pompe foulante, et attendons les jours où les réflexions seront possibles. Non, rien, rien : boire jusqu'à la lie la coupe du malheur passe ; l'esprit de vertige et d'erreur répandu pour un temps sur toute une nation, passe, mais le

mot m'échappe..... La sottise s'agitant sous toutes les formes, c'est à en mourir.

Plus d'une fois j'ai mis mes mains sur ma tête pour l'empêcher de déménager. Paris, n'en disons rien; trois cent mille prisonniers, rien ; toutes nos places fortes envahies, rien. Non rien... n'en disons rien.

Voici les nouvelles que je puis te donner de Réné. Tu apprendras avec satisfaction qu'il n'a pas fait mentir notre vieux sang. Il s'est bravement conduit depuis le commencement jusqu'à la fin. Il a bien agi avec simplicité, sans fanfaronnade ni avant ni après. Il faisait partie de l'armée de Chanzy et du 2e corps. Après quinze jours de marches et de contre-marches par le froid, la neige, et le biscuit pour nourriture, il était à l'avant-garde à la bataille du Mans. Pendant trois jours son bataillon a combattu. Il a été rudement maltraité. La compagnie de Réné n'a pas été épargnée. En l'absence du capitaine elle a été conduite par deux chefs de 23 ans. L'amiral Jaurès a félicité Réné qui de sous-lieutenant a été fait lieutenant. « J'avais grand'peur d'avoir peur, m'a écrit le jeune mobile le 26 janvier, mais après les premiers feux j'ai senti que je n'étais pas trop troublé. Dieu m'a protégé dans cette tuerie, et maintenant je me sens heureux de n'avoir pas mal fait mon devoir. » André, dont la faiblesse physique était devenue extrême malgré sa bonne volonté, a été renvoyé par les médecins de son régiment et réformé par le conseil de révision. Il est aujourd'hui à recevoir des soins au Vigan auprès de ses sœurs.

Oui, Dieu a protégé tous les nôtres, mais pourquoi pas aussi notre France, notre pauvre France?

Ma santé se maintient assez bien; mais ce n'est pas ma constitution, comme tu le dis, qui me donne de la force, c'est plutôt moi qui donne de la force à ma constitution. Parfois, écrivant à ma table dans ma chambre, il me semble que je n'ai que trente ans, mais dès que j'en suis dehors, il me semble souvent que j'en ai quatre-vingt-dix. N'importe.

Tu me dis que les eaux de Wiesbaden ont beaucoup sou-

lagé ta bronchite, j'aime à croire que tu pratiques à cet égard la sincérité dont je te donne l'exemple.

L'atelier pour les pauvres prisonniers de ton régiment, dont ta femme est le chef, recevra prochainement 200 fr. que je lui fais passer par Londres.

Quel que soit le malheur où l'on soit jeté, c'est heureusement un principe du monde qu'au fond il y a toujours quelque cause de bien. Après le sort qui sera fait à la France, au lieu de dangereuse récriminations, tâchons en commun de faire prospérer le germe réparateur.

Je vous embrasse tous du fond de mon âme.

20 février 1871.

Aujourd'hui 20 février, voilà juste *six mois*, mon cher enfant, que dans la gare Saint-Lazare, je vous ai embrassés Amélie et toi ; notre petite Élisabeth était devant vous en route pour le Vigan. Quels six mois de douleurs et d'angoisses. Et encore savons-nous ce qui va en résulter pour la France entière et pour chacune de ses familles. Mais au milieu de si cruelles émotions que de grâces n'avons nous pas à rendre à la Providence de voir presque tous les nôtres et les plus chers, échappant aux dangers qui les entouraient.

J'étais dans l'anxiété depuis trois semaines et dans une anxiété de fièvre lorsqu'une lettre de René est venue me porter une joie presque violente. Enfin je le savais sorti, sain et sauf des rudes journées de bataille autour du Mans. Enfin je respirais : nos chers prisonniers allaient bien, et tu avais été retiré assez à temps d'une situation à laquelle il eût été impossible à ton état de santé de suffire. Enfin la tuerie générale cessait. Elle ne pourra être recommencée. Quelle que soit la dureté de la haineuse paix que la France sera obligée de subir, elle terminera la douloureuse série de tant de sanglants sacrifices, de capitulations si désastreuses. Il faut toutefois s'attendre à quelque autre ordre d'événements imprévus.

6 mars 1871.

Mon cher André,

Quand les lettres restent en route dix à douze jours et qu'il faut en attendre vingt ou vingt-quatre pour avoir une réponse, ce ne sont plus que propos interrompus. Nous avons ici un temps de printemps, un beau soleil. Mais loin de me faire du bien en tout point, ce soleil augmente la fatigue de mes yeux dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Ils s'échauffent lorsque j'écris, les maux de tête viennent ensuite. Depuis que la longue série des grosses anxiétés est suspendue, je commence aussi à sentir la réaction de fatigue à laquelle je m'attendais et contre laquelle j'ai à me prémunir.

J'ai reçu une bonne lettre de René datée du département de la Vienne, au quartier général ; sans doute sa femme doit en avoir aussi de récentes nouvelles.

Je désire rentrer à Versailles et pourtant je redoute au moral les premières impressions de ce retour et ses conséquences. Nous savons que notre maison a été occupée par les Prussiens, mais n'avons aucun détail sur les dommages de cette occupation. Ces dames ont écrit, il y a huit jours, à leur amie madame Le Blanc. Elles n'ont encore aucune réponse. Avant-hier, j'ai adressé moi-même une lettre à l'excellent docteur Bataille, resté à son poste de l'hôpital.

Je compte pour me réconforter sur le calme, le silence et la reprise de mon travail, mais quand pourrai-je retrouver tout cela.

J'ai suspendu ma lettre pour laisser reposer mes yeux. Pendant cette suspension la lettre attendue de madame Le Blanc est arrivée. Mon appartement est encore occupé par l'intendance prussienne. Si l'armée ennemie n'évacue Versailles *qu'en dernier lieu*, je crains de n'y pouvoir revenir avant la fin du mois d'avril.

Versailles, 2 mai 1871.

Mon cher André et ma chère Élisabeth,

Il est vrai que je suis très affligé, très fatigué.

Ma rentrée ici a produit sur moi l'impression à laquelle je m'attendais. Je ne sais encore quelles en seront les conséquences, et à quel parti je pourrai m'arrêter.

Nous ne connaissons que par les journaux ce qui se passe dans Paris. Mais nous avons la désolation qui vous est épargnée, d'entendre gronder le canon de ce lamentable siège encore plus déplorable que celui de l'invasion prussienne.

C'est un surcroît de fatalité que cette épidémie de petite vérole au Vigan. Toutes les préoccupations m'assaillent à la fois. Que Dieu, mes chers enfants, vous tienne en sa sainte garde.

J. SALVADOR.

Les défaillances momentanées n'étaient pas de longue durée. Comme on l'a vu, peu après sa rentrée à Versailles, M. Salvador reprenait le travail de révision de ses œuvres poursuivi jusqu'à ses derniers jours.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

RÉVISION DE SES ŒUVRES, PAR J. SALVADOR

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

APPENDICE

Corbeil, imprimerie Crété.


Stanford University Libraries
3 6105 009 576 443